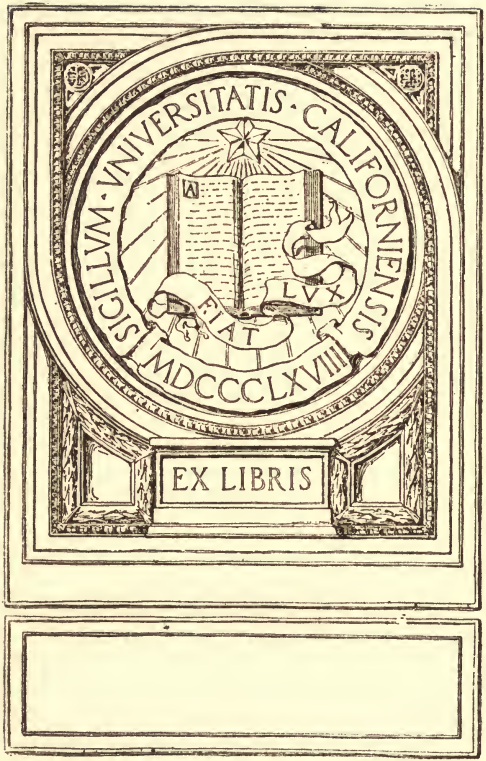

SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
FIAT LVX
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS

A TRAVERS

LES ÉTATS-UNIS

DE L'ATLANTIQUE AU PACIFIQUE

PRINCIPAUX OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Le Grand-Ouest des États-Unis, (nouvelle édition revue et corrigée, 1 vol. Charpentier).

La vie souterraine ou les Mines et les Mineurs, 2e édition (Hachette et Cie).

Les Pierres, esquisses minéralogiques (Hachette).

Les Merveilles du Monde souterrain, 4e édition (Hachette).

Les Ports de la Grande Bretagne, (Hachette).

Les Grands Ports de Commerce de la France, (Hachette).

Nota. — Ces trois derniers ouvrages ont été couronnés par l'Académie Française.

L'Histoire de la Terre, 10e édition (Hetzel).

Les Pays lointains, notes de voyages, 2e édition (Challamel aîné).

La Toscane et la mer Thyrrhénienne (Challamel aîné).

Imprimerie de DESTENAY à Saint-Amand (Cher).

A TRAVERS

LES ÉTATS-UNIS

DE L'ATLANTIQUE AU PACIFIQUE

PAR

L. SIMONIN

LE GRAND DÉSERT AMÉRICAIN
LES MORMONS
LES FILONS D'ARGENT DU NEVADA
LA CALIFORNIE — LES IMMIGRANTS
LES DERNIERS PEAUX-ROUGES

PARIS
CHARPENTIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR
13, RUE DE GRENELLE-SAINT-GERMAIN, 13

1885

Tous droits réservés

E168
S55

PRÉFACE

Nous avons eu la bonne fortune d'être envoyé plusieurs fois aux Etats-Unis pour y remplir des missions diverses.

La première fois que nous avons exploré ce pays, c'était en 1859, et nous avons résidé alors plusieurs mois en Californie.

Dans le volume qu'on va lire et qui est une nouvelle édition de notre ouvrage, nous racontons surtout une excursion que nous avons faite en 1868 à travers le continent américain, de l'Atlantique au Pacifique. Il nous a semblé que le récit de ce voyage pouvait offrir quelque intérêt, puisqu'il avait été fait avant l'achèvement du grand chemin de fer du Pacifique, le premier construit entre les deux océans, et qu'il a trait à un état de choses qui depuis a presqu'entièrement cessé d'exister.

Les Etats-Unis vont si vite dans leurs merveilleux développements, qu'hier n'y laisse quel-

358636

quefois pas de trace et que demain fait oublier aujourd'hui. N'est-il pas bien de fixer de temps en temps un jalon, de marquer une étape le long d'une route si rapidement parcourue, au milieu de régions si subitement transformées.

Peut-être trouvera-t-on aussi que quelques-uns des détails que nous donnons sur le pays et la colonie des Mormons, sur les mines d'argent du Nevada, sur la Californie actuelle, sont choses intéressantes pour des lecteurs français.

Ce volume est terminé par trois chapitres qui en sont comme des appendices explicatifs, l'un sur les *Immigrants*, l'autre sur les *Peaux-Rouges*, le troisième sur le *dixième recensement*.

D'un côté, on voit le travailleur européen qui vient féconder le désert ; de l'autre l'aborigène, qui s'éteint devant la civilisation qui l'enserre. Dans notre course à travers les Etats-Unis, nous montrons les deux races aux prises. Il était nécessaire d'y revenir plus au long dans une double monographie.

Enfin l'étude complète que nous faisons du dixième recensement et qui termine ce volume, montre combien rapidement croît la population de ce pays, non-seulement par ce qu'on appelle la natalité, c'est-à-dire l'excédent des naissances sur les décès, mais encore par la grande immigration qui n'a jamais cessé d'y arriver. Les Immigrants ont

apporté aux Etats-Unis un flot de population qui dépasse aujourd'hui 12 millions d'individus, et par suite, avec les descendants, un excédent de 20 à 25 millions dans ce qu'aurait été la population des Etats-Unis sans cette marée d'arrivants. Cette population totale est aujourd'hui de 55 millions d'habitants, et l'on peut dire qu'elle est le double, par l'effet de l'immigration, de ce qu'elle eût été naturellement.

La fin du dernier chapitre est consacré à l'étude de ce phénomène curieux qu'on appelle « la marche du centre de population des Etats-Unis. »

Il n'est pas inutile pour notre pays, dans les circonstances difficiles qu'il traverse, que quelques-uns de ses enfants viennent de temps en temps lui raconter ce qui se passe au-delà de l'Atlantique, chez une nation qui est restée attachée à la France, et qui a sur elle l'avantage de vivre en république depuis plus de cent ans.

L. Simonin.

Paris, Octobre 1885.

A TRAVERS

LES ÉTATS-UNIS

DE L'ATLANTIQUE AU PACIFIQUE

I

LE NEBRASKA ET LE WYOMING

Départ de Washington. — Pittsburg. — Les chemins de fer américains. — Le marché aux grains de Chicago. — L'enregistrement et la délivrance des bagages. — Omaha, le dimanche. — Les Peaux-Rouges du Nébraska. — Mouvements des Indiens. — Fausse alerte. — Buffet de Laramie. — Les pionniers du Wyoming. — Le col d'Evans et le chemin de fer du Pacifique.

« ... Ainsi vous voulez m'accompagner ?

— Pourquoi pas ?

— Le voyage est de treize cents lieues, la diligence du désert est mauvaise et verse volontiers.

— Nous verserons.

— Nous pouvons rencontrer des Indiens.

— Je porterai ma carabine et mon revolver.

— Donc vous êtes décidé ?

— Absolument.

— Eh bien partons ! »

Ce petit colloque avait lieu à Washington, à la fin

du mois d'août 1868, entre l'auteur de ces lignes et l'un des attachés à la légatiou de France aux Etats-Unis, M. le vicomte d'Aulan.

Je revenais d'une série de voyages à travers les Etats atlantiques de l'Union et le Canada. J'avais reçu à Paris, quelques mois auparavant, une double mission des ministres du commerce et de l'instruction publique, et c'était pour achever de répondre à cet honorable mandat que je préparais une dernière et grande excursion à travers le continent américain. Je fis part des avantages et des inconvénients de ce lointain trajet au compagnon que je connaissais déjà et qui me demandait de venir avec moi jusqu'en Californie, et nous nous mîmes résolument en route le 1er septembre au soir.

Le plaisant trajet qu'un trajet de nuit en Amérique ! de Washington nous partîmes pour Baltimore, de Baltimore pour Philadelphie et Pittsburg. A Baltimore, nous perdîmes une partie de nos bagages, tant les correspondances de trains sont mal établies aux Etats-Unis ; mais, en revanche, nous eûmes un bon lit pour passer la nuit. Sur les chemins de fer américains, moyennant un faible supplément d'un dollar (cinq francs de notre monnaie), on a une couchette pour dormir. On peut aussi, sans trop de frais, prendre place dans un wagon-salon. Le lendemain, on trouve de l'eau, des brosses, des peignes, tout ce qu'il faut pour la toilette, etc. Puissent un jour les compagnies de chemins de fer françaises, imiter en ce qu'elles ont de bon les compagnies américaines !

Vingt-quatre heures après notre départ de Washing-

ton, nous étions à Pittsburg, le Manchester et le Birmingham des Etats-Unis. La fumée des hauts-fourneaux, forges, fonderies de fer, verreries, distilleries de pétrole, usines à cuivre, y voile l'atmosphère, et tout autour de la ville sont exploitées des mines de charbon. Ce lieu n'était qu'une station militaire, il y a un siècle. Il appartenait alors aux Français sous le nom de Fort-Duquesne. Il était sur la limite qui séparait le Canada et la Louisiane, ou les colonies françaises du Mississipi, des grands lacs et du Saint Laurent, d'avec les colonies anglaises, qui depuis sont devenues les Etats-Unis de l'Amérique du Nord. Depuis lors aussi Fort-Duquesne a changé son nom contre celui de Pittsburg, le nom du marin français contre celui du ministre anglais, et ce qui est mieux, il est devenu une ville industrielle florissante, de pauvre poste de traitants et de soldats qu'il était jadis. Les terres aux environs sont très-fertiles, et Pittsburg est au confluent des rivières Monougahela et Alleghany qui forme en ce point l'Ohio, l'Ohio au lit profond et aux rives gracieuses, que les Français avaient nommé la Belle-Rivière. C'est dans la vallée du haut Alleghany que se trouve le pays du pétrole, cette curieuse région de l'huile, qui depuis quinze ans a vu s'édifier et se défaire de si étonnantes fortunes. Quelle impulsion donnent au commerce intérieur tous ces grands cours d'eau américains ! Des navires partis de la Nouvelle-Orléans peuvent venir par le Mississipi et l'Ohio jusqu'à Pittsburg, sans transbordement. La longueur totale du trajet est de 2,000 milles, c'est-à-dire égale à la distance de Marseille à Alexandrie.

Nous ne descendîmes pas à Pittsburg. Je m'y étais

arrêté un an auparavant en revenant du Grand-Ouest[1], plus récemment dans mon voyage en Pensylvanie, et j'en avais visité toutes les merveilles industrielles. C'est la ville des barons de la houille, de fer, du pétrole. Les environs sont parsemés de gracieuses villas ; mais la ville elle-même, malgré ses beaux ponts suspendus, ses vastes hôtels, ses grands édifices, est triste, noire et fumeuse comme une ville anglaise. On doit y prendre le *spleen*, et bien que la haute société, autant que j'en ai pu juger, y soit tout aussi aimable qu'à New-York, Philadelphie, Baltimore ou Boston, le peuple y est de mœurs très-grossières. On voit que les mines et les usines règnent ici en maîtresses, et les habitudes se ressentent du rude labeur de chaque jour.

Il n'y avait encore que vingt-quatre heures que nous étions en route. Au petit jour, nous avions salué les montagnes pensylvaniennes, couvertes de chênes, de hêtres, et plus haut de pins et de sapins. La locomotive remorquait haletante, essoufflée, le train sur les hautes pentes, et bientôt il avait fallu lui donner un renfort. Avant la construction du chemin de fer *Central Pacific* de Californie, et des chemins de fer de Gênes à Turin et du Sœmmering en Europe (Trieste à Vienne), le chemin de fer de Philadelphie-Pittsburg était cité pour la hardiesse de ses rampes. Tandis que nos ingénieurs officiels s'en tenaient encore en France aux pentes théoriques de quelques millièmes, ici l'on avait hardiment abordé les inclinaisons de vingt-cinq millièmes, soit deux et demi pour cent et au delà. Rien de plus curieux que

[1] Voir le *Grand-Ouest et les États-Unis*, Paris, Charpentier, 1869.

l'aspect du train s'avançant péniblement sur ces espèces de montagnes russes, surtout quand on le regarde de la balustrade extérieure qui règne à l'avant et à l'arrière de chaque voiture.

La liberté qu'on laisse ici à chacun est grande, et chaque voyageur peut à son gré se tenir sur cette balustrade, passer d'une voiture à l'autre, se pencher en dehors du train, le tout à ses risques et périls. Chacun doit se protéger lui-même, et l'Etat et les compagnies ont bien autre chose à faire qu'à vous gêner dans vos mouvements. Souvent les trains en marche traversent les villes sur le parcours, en longeant les rues et les places, et la cloche mise en branle à toute volée par la locomotive avertit seule les passants. Dans les gares, dans les trains, on entre, on sort, on va, on vient à volonté. Il n'est pas défendu, comme chez nous, aux parents et aux amis d'accompagner les partants jusqu'à la portière des voitures, et de rester ainsi jusqu'à la dernière heure avec ceux que la vapeur va bientôt emporter. Au demeurant, tout le monde s'en trouve bien, les voyageurs tout les premiers : les chemins de fer ne sont-ils pas surtout fait pour eux ?

Encore douze heures de trajet et nous voici à Chicago, la Reine de l'Ouest, assise sur le lac Michigan, qu'un incendie a récemment détruite sur le tiers de son étendue (octobre 1871), et qui a été si vite reconstruite. Comme le phénix, les villes américaines renaissent de leurs cendres, plus riches et plus belles. Celle-ci est destinée à devenir en peu de temps une des plus grandes métropoles du monde commercial. C'est déjà le premier marché de grains et de viandes du monde en-

tier. Qui n'en connaît aujourd'hui, ne fût-ce que par ouï-dire, les principales curiosités, les immenses boucheries et ateliers de salaisons, le long tunnel sous le lac, les belles *avenues*, le parc à bestiaux, les *élévateurs* ou vastes greniers mécaniques ?

Nous visitâmes cette merveilleuse ville assistés d'un aimable cicerone, M. Carrey, vice-consul de France. Il ne manqua pas de nous conduire à la Bourse. Là se tient le marché aux grains, et se publie chaque jour, à midi, le prix courant des céréales sur les principales places du globe, notamment celles de Londres. Par suite de la différence des longitudes et du temps que met la dépêche à venir, il est précisément midi à Chicago au moment où l'on proclame le cours qu'avaient les céréales à Londres à l'heure de midi du même jour. Tout le monde fait silence, un commis monte sur une estrade, et crie les chiffres à haute voix. Immédiatement la foule se dissipe, et d'un millier de personnes qui encombraient la vaste salle, il ne reste plus que de rares promeneurs, la plupart des étrangers, qu'y attire la curiosité. Par terre sont des échantillons de farine roulés en boule, pétris avec la main, des grains épars de blé, de maïs, d'orge, d'avoine et de seigle ; sur des tables, dans de petits casiers, des échantillons de céréales. L'Ohio, l'Illinois, l'Indiana, le Wisconsin, le Missouri, le Michigan, les divers Etats agricoles de l'Ouest, envoient ici toutes leurs récoltes. Ces échantillons ont servi aux transactions de la matinée. Les courtiers, les marchands, les minotiers sont déjà partis pour donner ou prendre des ordres. Le cours de Londres est connu, il n'y a pas de temps à perdre.

Nous passâmes deux jours à Chicago. Nous y étions logés au *Sherman-house*, un des plus vastes caravansérails de l'Ouest, qui développe sur quatre rues ses immenses façades à cinq étages. Nos malles, restées en route à Baltimore, nous avaient rejoints. C'est encore un agrément des chemins de fer américains que si les bagages s'y détournent quelquefois de leur destination, jamais ils ne s'y perdent. On passe à la poignée de votre valise, sac de nuit ou autre, une courroie de cuir qui porte une plaque en laiton où sont inscrits un numéro et l'indication de la voie ferrée que vous prenez. On vous remet une plaque analogue. Cela s'appelle un *check*, ni plus ni moins qu'un bon à payer. On dit alors que votre bagage est *choqué*, et vous pouvez aller ainsi au bout du monde, un an ou deux durant, s'il vous plaît. On vous rend vos colis à destination, sur présentation des fameuses plaques. Les hôtels ont adopté ce système pour la conservation des malles qu'on leur laisse en dépôt. J'ai ainsi abandonné à New-York mes bagages pendant six mois. Au retour je les ai retrouvés intacts ; seuls, quelques cancrelats ou blattes avaient réussi à pénétrer dans l'intérieur, et s'étaient sans façon installés au milieu des vêtements.

Sur les chemins de fer américains, les *chèques* pour bagages ont un autre avantage. On les remet, si on le désire, au moment d'arriver, à une personne qui parcourt le train, et qui vous donne en retour un récépissé à souche. Vous payez une somme fixée, tant par colis, et moyennant ce, on vous livre vos malles à l'hôtel. Cela vous dégage de tous les ennuis de l'attente, si grands sur tous nos chemins de fer français. Ce que

l'on a de mieux à faire en Amérique, c'est de se conformer à cette méthode, car les compagnies *d'express*, comme on appelle celles qui se chargent des bagages, sont en bonne odeur auprès des employés des *railroads* et les premières servies. Si, par méfiance ou pour une autre raison, vous ne donnez pas votre *chèque* à l'express, vous êtes exposé à attendre bien longtemps la délivrance de votre bagage.

De Chicago nous nous rendîmes à Omaha sur le Missouri. La durée de ce nouveau trajet était de vingt-quatre heures ; c'était bien peu en vue de ce qui nous attendait

Le lendemain de notre arrivée, un dimanche, 5 septembre, le chemin de fer du Pacifique, que nous allions prendre désormais jusqu'au delà des Montagnes-rocheuses, chômait, comme il est d'usage en Amérique, pour fêter le jour du sabbat. Heureusement que le général Augur, commandant la division militaire de la Plate, et que j'avais déjà eu l'heureuse chance de rencontrer dans mes voyages, était en résidence à Omaha. Ce fut pour nous un précieux cicerone et un agréable compagnon. Le dimanche en Amériqne est non moins pesant qu'en Angleterre, et il faut plaindre le pauvre étranger qui erre seul ce jour-là par les rues. Tout est fermé, tout est silencieux et désert. On ne rencontre partout que visages tristes et allongés, quand on en rencontre, et s'il se fait un peu de bruit, ce n'est certes pas au dehors. Il est des villes impies, comme New-York, où l'on entend par moments le son du piano, vaguement, comme à la sourdine ; mais il en est d'autres où ce serait péché mortel de faire ce jour-là de la

musique à la maison. On serait noté d'infamie, et les voisins ne vous verraient plus. A l'église, on chante, on joue de l'orgue ; au logis, point.

Omaha, ville sur les confins du désert, s'est relâchée un peu de ces coutumes puritaines, et je crois bien que quelques magasins y étaient ouverts, sous prétexte qu'ils étaient tenus par des israélites. Je ne sais pas aussi si quelques buvettes n'étaient pas également entre-baillées ; toutefois je sais d'autres villes où les buvettes sont strictement, religieusement fermées le dimanche, mais où l'on s'enivre à la maison. L'humanité est faible et il faut beaucoup lui pardonner.

Omaha ! rien qu'à entendre la façon dont les hommes de l'Ouest prononcent ce nom en ouvrant largement la bouche et mettant un accent circonflexe sur chaque syllabe, on devine que nous sommes ici en pays indien, on sent que le Peau-Rouge, hier encore, campait sur les rives boueuses du Missouri. Les Omahas, les Paunies, les Ottoes, les Winebagoes sont restés dans ces parages, non plus à l'état de nations puissantes comme jadis, en guerre avec les Sioux, leurs voisins et leurs ennemis jurés, mais à l'état de tribus déchues, cantonnées dans les *réserves* ou enclaves imposées par le gouvernement fédéral. Ces réserves s'étendent ici le long du Missouri et de la rivière Plate, qui vient se jeter dans la grande rivière tributaire du Mississipi précisément à Omaha.

Pauvres Peaux-Rouges, derniers débris de nations autrefois si nombreuses et que nos pères, les Canadiens et les Louisianais, qui ont dès le XVIIe siècle parcouru et colonisé ces parages, ont connues les premiers. Elles

vont disparaissant, parce que l'homme qui ne travaille pas succombe devant celui qui travaille, parce que la grande loi de la lutte pour l'existence trouve partout son application en histoire naturelle, même quand il s'agit de l'espèce humaine [1].

D'Omaha à Chayennes, au pied des Montagnes-Rocheuses, et de Chayennes à Benton, la voie ferrée nous emporta en trente-six heures. Nous partîmes le soir, et le surlendemain matin nous étions à Benton, qui formait alors le terme de la voie ferrée, ou, comme on disait, *terminus* : les Yankees aiment à parler latin. Un an auparavant, le railroad s'arrêtait à Julesburg, au milieu des prairies, à trois cent soixante-dix-sept milles d'Omaha (le mille américain est égal à mille six cent dix mètres). Il avait marché depuis, de ce côté seulement, d'une longueur de deux cent dix-sept milles, car Benton est à six cent quatre-vingt-quatorze milles d'Omaha. Il est vrai qu'on n'avait eu quelques obstacles à surmonter que dans la traversée des Montagnes-Rocheuses ; partout, ailleurs, la plaine horizontale, la plaine sans fin, où l'on n'avait à redouter d'autre danger que la rencontre des Indiens révoltés.

Au commencement, le Peau-Rouge avait apporté à la création de la voie ferrée toutes sortes d'oppositions. Ne passait-on pas sur ses terres, n'éloignait-on pas le buffle ou bison, le bœuf sauvage des prairies, et avec lui l'antilope, l'élan, le daim, que l'Indien chasse pour vivre, qu'épouvante le passage de la locomotive et des trains de chemin de fer ? Là où la civilisation s'avance, la barbarie ne peut subsister. Emu, inquiet de cette ir-

[1] Voir chapitre XVII, *les Derniers Peaux Rouges.*

ruption soudaine et qui dépassait toutes celles qu'il avait vues jusque-là, le Peau-Rouge s'était armé. Il avait entonné le chant de guerre et déclaré une lutte sans merci au blanc, il avait attaqué les géomètres envoyés en avant pour étudier les profils de la voie, il avait rompu la voie de fer elle-même en différents points, fait dérailler les trains, abattu les poteaux télégraphiques, scalpé les Visages-Pâles après les avoir frappés à mort de ses flèches ou de sa carabine. Peu à peu cependant l'Indien s'était apaisé, il avait compris qu'il n'avait rien à gagner à lutter contre des hommes plus puissants que lui. Des commissaires venus de Washington lui avaient apporté des cadeaux, des paroles de paix et l'avaient amené à s'isoler dans des réserves éloignées de tout centre civilisé. L'espace y était encore assez grand. On y pouvait chasser en toute tranquillité les animaux du désert. S'il y plaisait à l'Indien de cultiver le sol, de planter du blé, du maïs, de moudre le grain, et même de forger des armes, des outils, d'instruire ses enfants, de les catéchiser, on lui enverrait des agriculteurs, des minotiers, des forgerons, des maîtres d'école, des missionnaires. C'est ainsi que les Paunies entre autres s'étaient depuis longtemps établis dans des réserves le long de la Plate, avant même qu'il fût parlé de la construction du chemin de fer du Pacifique.

A l'époque dont il est question (septembre 1868), les Peaux-Rouges n'étaient plus aussi calmes. Les tribus du Colorado et du Kansas, les Chayennes, les Arrapahoes, les Apaches, les Comanches, les Kayoways, s'agitaient depuis longtemps. On craignait une irruption des sauvages sur le chemin de fer, et les principales stations, Ju-

lesburg et Chayennes, étaient fortifiées. Autour de Julesburg, où nous arrivâmes le matin (nous étions partis le soir d'Omaha), il y avait même comme un grand camp retranché. On voyait s'aligner au loin dans la plaine les tentes des soldats. Ailleurs les stations étaient entourées de palissades, de murs en pisé, munis de meurtrières, comme de véritables blockhaus.

Près de Chayennes nous eûmes une alerte, et l'on nous dit qu'une bande d'Indiens était signalée sur la voie. Le train s'arrêta. Le bruit courait qu'un convoi de bouviers avaient été surpris peu d'heures auparavant sur la route de Denver, dans le territoire du Colorado, dont nous côtoyions la frontière. Nous regardâmes nos revolvers, mon camarade et moi. Nos compagnons de route en firent autant, et plus d'un jeta également un coup d'œil sur sa carabine, debout à son côté. En Amérique, dans tout le Far-West, on ne voyage qu'armé.

Le train reprit sa route lentement pour éviter une surprise ou un déraillement possibles. Que de fois les sauvages, cachés dans les hautes herbes, n'avaient-ils pas essayé, surtout à la brune, d'arrêter un train, en attaquant à l'improviste le conducteur de la locomotive à coups de flèches ou de revolver ?

Cette fois nous en fûmes quittes pour la crainte ; on s'arrêta un moment à Chayennes pour faire de l'eau, échanger les dépêches, puis on gravit les pentes ardues des Montagnes-Rocheuses. C'était merveille de voir comme la civilisation s'était avancée avec le railway, là où naguère encore il n'y avait que le désert et l'âpre solitude des roches.

Dans ces montagnes perdues où il ne passait, six mois auparavant, que quelques rares trappeurs et pionniers, quelques émigrants des grandes plaines et quelques voyageurs emportés par la diligence rapide du désert, voici maintenant un centre habité, un hôtel, un hôtel élégant, construit à la façon des châlets suisses, et où vous pouvez passer la nuit. Vous y trouverez table mise, un buffet, et pourrez vous réconforter à ces hauteurs de ces mille douceurs dont les Américains sont si friands: la tarte aux fruits, les pommes tapées, le pudding aux raisins de Corinthe. Le thé, le café, le lait, les vins d'Europe, les conserves, les viandes salées ornent également la table; et pour peu que vous aimiez la venaison, on vous servira un gigot d'antilope ou un râble d'écureuil.

Voici, sur un autre coin, l'épi de maïs blanc, la tomate crue, la betterave vineuse, les *pickles* pimentés, sur lesquels tout bon Yankee jette toujours un œil de convoitise. L'air est sec, le ciel est beau, la température des plus douces. Allons nous réconforter un instant avant de demander un lit pour la nuit, non à l'hôtel de la station où nous sommes (c'est Laramie qu'elle s'appelle), mais au wagon-dortoir dit *Pulman's car* qui va nous emporter jusqu'à la station extrême de Benton.

Nous laissâmes à Laramie une partie de nos compagnons de route. C'étaient des coureurs de bois, des chercheurs de mines, qui s'en allaient dans les gorges et les vallons des Montagnes-Rocheuses fouiller de l'or. A Sweet-Water, ils avaient précisément découvert des placers et des mines de quartz assez riches, dont ils me montrèrent en route des échantillons. Malheureu-

sement les Peaux-Rouges leur faisaient une guerre acharnée. L'affluence des mineurs dans ces parages avait eu pour effet de faire fuir le bison, l'antilope et l'élan. Et du reste l'homme blanc est toujours porté à abuser de sa force contre le Peau-Rouge ; celui-ci à user de ruse, au besoin de représailles envers le blanc : de là une série de querelles, de luttes incessantes, qui finissent trop souvent par une guerre à mort, où l'Indien a tôt ou tard le dessous.

A côté des mines d'or existent des mines de fer et des mines de charbon, dont un an auparavant, à mon premier passage à Chayennes, on m'avait également montré des spécimens très-riches. Aujourd'hui non-seulement tous ces gîtes minéraux sont activement exploités, mais le fermier est venu s'installer à côté du mineur, et la terre est partout cultivée là où il y a un peu d'eau et une couche suffisante d'humus. Tout ce district est fertilisé par les colons, alors qu'il semblait dévolu pour toujours, il n'y a pas longtemps encore, à l'occupation des Indiens.

Qui aurait dit, au commencement du siècle, quand les courageux explorateurs Lewis et Clarke franchirent pour la première fois, en 1804-1806, la distance qui séparait le Missouri du Pacifique, qu'un chemin de fer réunirait un jour sur ces deux points si éloignés l'un de l'autre, en traversant les Montagnes-Rocheuses? Était-il alors seulement question de chemins de fer? Le premier railroad à vapeur ne fut construit aux ÉtatsUnis qu'en 1831 ; mais ce pays va si vite !

Savez-vous à quelle hauteur nous avons traversé le col des Montagnes-Rocheuses qui a livré passage à la

locomotive ? A l'altitude de deux mille cinq cent vingt mètres au dessus du niveau de l'Océan. On appelle ce point le col d'Évans (*Evans's pass*), du nom de l'ingénieur qui l'a le premier découvert. C'est la plus grande hauteur qu'un chemin de fer ait jamais atteinte. C'est aussi la plus grande ligne de faîte que jamais chemin de fer ait franchie, puisque c'est celle qui sépare les eaux des deux plus grandes mers du monde, le Pacifique et l'Atlantique. Cependant cette chaîne a été traversée sans tunnel, sauf sur quelques centaines de mètres, alors que le mont Cenis, qui ne sépare que les eaux de l'Adriatique et du golfe de Gênes de celles du golfe du Lion, n'a pu être traversé que par un tunnel de douze kilomètres, et qu'il en faudra un aussi long pour le Saint-Gothard. Il est vrai que les altitudes des stations extrêmes sont ici beaucoup moins considérables.

Que de drames se sont passés le long de cette route jalonnée aujourd'hui par le rail et les pacifiques convois ! Que de fois ceux qui ont été envoyés en avant pour niveler la voie, chercher les cols les plus bas des montagnes, ou sonder les sources, les roches souterraines, ne sont pas revenus ! L'Indien guettait dans un pli du terrain ; il a surpris et tué les Visages-Pâles ! Aujourd'hui, encore, que d'alertes quotidiennes, et comme il faut avoir l'œil au guet ! Les constructeurs de la grande route interocéanique n'en auront que plus de mérite d'avoir accompli en si peu de temps une œuvre aussi colossale.

II

LE CHEMIN DE FER INTEROCÉANIQUE

Une fête d'inauguration. — Le général Dix. — Les Compagnies *Union* et *Central Pacific*. — Leur capital et leurs ressources. — La *Transcontinental Memphis Pacific*. — Rien sans argent.

Le 1er juillet 1862, le président Lincoln, de la même plume qui allait bientôt abolir à tout jamais l'esclavage sur le sol de l'Union, signait le décret qui arrêtait irrévocablement le tracé du chemin de fer du Pacifique, depuis longtemps en discussion. Le décret désignait comme point de départ la ville d'Omaha, que nous avons saluée sur le Missouri. Cette ville est comme le centre de figure des Etats-Unis, et tous les chemins de fer des Etats atlantiques de l'Union y convergent. On ne pouvait choisir un meilleur endroit comme station de départ du grand railway interocéanique.

Nous venons de suivre le chemin fer, à travers les immenses prairies, d'Omaha jusqu'à Chayennes, puis nous avons franchi les hautes montagnes granitiques par les stations de Laramie et de Benton, dernière étape, au mois de septembre 1868, du long railway du côté de l'Atlantique.

La construction de cette grande voie a marché dans les prairies avec une rapidité étonnante. On a souvent posé jusqu'à une demi-lieu et même une lieue de rails par jour. On a même quelquefois dépassé ce chiffre. Il est juste de faire remarquer que le chemin n'est qu'à une voie, et que le sol des prairies a été presque partout nivelé par la nature.

L'opération de la pose des rails se fait avec une discipline toute militaire, au commandement. Les hommes tenant à une extrémité les longues barres de fer, les laissent ensuite, à un signal du contre-maître, tomber sur les traverses dans les encoches préparées d'avance. D'autres ouvriers unissent alors les rails les uns aux autres au moyen de plaques de tôle retenues latéralement par des rivets, et clouent en même temps sur les traverses les semelles des rails. Ceux-ci sont de la forme américaine dite à patins ; c'est sur l'extrémité supérieure du patin posé à plat que courent les roues de la locomotive. Ce système de rails est celui qui est aujourd'hui presque partout adopté même en Europe.

Sur la section atlantique du railway, ce sont des terrassiers irlandais qui exécutent tous les travaux. Ils marchent vers l'ouest, emmenant à chaque étape leur maison de bois roulante, une des longues voitures du chemin de fer. Là est le réfectoire, le dortoir ; là est la cuisine et la cantine. A côté des lits, disposés le long de la voiture comme les cabines sur un steamer, sont pendues les carabines. Il faut se tenir en garde contre les Peaux-Rouges. Maint ouvrier porte avec lui son revolver, son couteau ; plutôt que d'être scalpé, il scalpera son ennemi, même vivant,

Nous avons dit que c'était le 1er juillet 1862 que fut décrétée la construction de ce chemin de fer.

La réception solennelle de quatre cents premiers kilomètres construits à partir d'Omaha eut lieu quatre ans après, le 23 octobre 1866. Le terme légal accordé pour l'ouverture de ce tronçon avait été devancé de dix-huit mois, et le parcours qui, d'après les conventions conclues avec le gouvernement fédéral, aurait pu n'être que de cent lieues (quatre cents kilomètres), avait été augmenté d'un quart, c'est-à-dire qu'il atteignait presque cinq cents kilomètres, tant l'activité et l'entrain avaient été grands sur les chantiers.

La fête fut magnifique. Le convoi d'honneur emporta rapidement vers les prairies plusieurs membres du Congrès, des fonctionnaires, des ingénieurs, des écrivains, des artistes, choisis parmi les plus éminents de l'Union. Les dames et les journalistes (*reporters*), qui sont de toutes les parties aux États-Unis, n'eurent garde de manquer à l'appel. Un seul des intéressés fut absent, le général John A. Dix, alors président de la compagnie du chemin de fer, et qui venait d'être nommé ministre des Etats-Unis en France. Nous avons connu nous-même à Paris cet honorable représentant de la République américaine, et c'est grâce à lui, grâce aux lettres de recommandation qu'il nous a données pour étudier la voie ferrée du Pacifique, que nous avons pu rassembler une partie des documents que nous avons déjà fournis et que nous fournirons encore ici même sur cette œuvre si digne d'intérêt.

Le premier convoi d'inauguration, celui du 23 octobre 1866, comprenait neuf de ces immenses voitures amé-

ricaines si confortables, si bien distribuées. Il était traîné par deux superbes locomotives toutes luisantes et parées, du type de celle qui a obtenu la grande médaille d'honneur à l'Exposition universelle de 1867, à Paris. L'une des voitures avait été construite en 1865 pour transporter le corps de Lincoln en Illinois, à Springfield, où est le tombeau du président-martyr et où fut son berceau. Le gouvernement fédéral avait cédé cette relique à la Compagnie du chemin de fer Union-Pacifique, à la condition que ce wagon serait le premier qui traverserait tout le continent américain du Missouri au Sacramento. Depuis lors, la grande inauguration a eu lieu le 10 mai 1869, cinq ans avant l'époque réglementaire fixée au 1er juillet 1874, et la promesse faite par la Compagnie Union-Pacifique a été religieusement tenue.

Aux premières fêtes d'inauguration dont il est parlé en ce moment, tout se passa avec ce mélange de grandeur à la fois austère et naïve qui distingue les Américains. Les Indiens soumis de ces régions, les Paunies, simulèrent devant les invités une guerre avec les Sioux, leurs éternels ennemis, et une portion des prairies fut incendiée au retour pour donner aux excursionnistes une idée des désastres que le feu sème, quelquefois spontanément, au millieu du désert ou de la forêt. On fit des sermons, des *speeches*, des *lectures*, on lut et commenta la Bible à haute voix, on porta des *toasts* à table, le *hip*, *hip*, *hip*, *hourrah* ! fut poussé vigoureusement un nombre incalculable de fois, enfin le premier numéro d'un journal, le *Railway-Pioneer*, fut composé et tiré pendant le cours de cette curieuse promenade au moyen

d'une petite imprimerie installée sur l'une des voitures du train.

Le 24 octobre au soir, le train arrivait à destination au fort Mac-Pherson, à deux cent quatre-vingts milles d'Omaha. Le lendemain matin, après avoir parcouru encore seize kilomètres créés depuis le moment où l'on avait quitté les quais de New-York, les voyageurs assistaient à la pose des rails accomplie avec la discipline et la façon de procéder que nous connaissons. On plaçait devant eux une longueur de deux cent cinquante mètres de voie en quelques heures. La construction du chemin de fer marchait alors avec une vitesse de trois kilomètres par jour. Cette vitesse a été bien souvent dépassée.

Il y a eu sur le chemin de fer transcontinental d'autres fêtes d'inauguration que celle que l'on vient de rappeler. Il y en a eu du côté des deux océans ; mais toutes ces fêtes s'effacent devant celle qui eut lieu la dernière, le 10 mai 1869, à la jonction des rails partis du côté du Pacifique avec les rails s'avançant dans l'autre direction. Nous parlerons de cette fête et reviendrons sur la construction de ce gigantesque chemin de fer, quand nous traverserons les lieux où la grande jonction s'est opérée. Pour le moment, disons un mot des combinaisons financières qui ont présidé à la formation de cette grande entreprise, une des plus remarquables assurément de notre époque, car elle peut le disputer en importance au percement du tunnel du mont Cenis et à celui du canal de Suez.

Deux compagnies sont concessionnaires du chemin de fer. Ces compagnies sont : l'*Union Pacific* qui est

partie d'Omaha, et la *Central Pacific* de Sacramento. Afin d'augmenter leur émulation, le gouvernement fédéral n'a fixé pour limite à la longueur concédée à chacune d'elles que le point même où elles se rencontreraient. Il a donné en outre à l'une et l'autre des compagnies :

1° Le droit de passage gratuit et de pleine propriété sur les terres publiques sur une longueur de deux cents pieds de chaque côté de l'axe de la voie (le pied américain est égal à $0^{m}305$) ;

2° Le droit d'user gratuitement le long du parcours, sur les mêmes terres publiques, de tous les matériaux de construction propres à l'établissement de la voie : bois, pierres, etc., qui pourraient s'y rencontrer.

3° La pleine propriété, de l'un et de l'autre côté de la voie, et par chaque mille construit, de dix milles carrés de superficie de terres publiques, y compris les mines de charbon et de fer, mais non les autres gisements métalliques. Ces vingt mille carrés de superficie donnent, pour toute l'étendue de la voie, une surface égale au cinquième de celle de la France [1] ;

4° Enfin une subvention par chaque mille de voie construite fixée à seize mille dollars à l'est des Montagnes-Rocheuses, dans le parcours des prairies, sur une longueur évaluée primitivement à cinq cents milles ; à trente-deux mille dollars sur le plateau qui s'étend

[1] Il y a, entre Omaha et Sacramento, une distance d'environ dix-huit cents milles. La superficie des terrains concédés sur cette distance est donc de trente-six mille milles carrés, soit environ dix millions d'hectares La superficie totale de la France était estimée avant 1871 à cinquante-quatre millions d'hectares.

entre les Montagnes-Rocheuses et la Sierra-Nevada, et à quarante-huit mille dollars pour la traversée de chacune de ces deux chaînes sur un longueur évaluée dans le principe à trois cents milles.

Cette subvention, dont le total atteint cinquante millions de dollars, n'est qu'un prêt déguisé fait aux compagnies concessionnaires ; ce prêt est remboursable par elles en trente ans. Les compagnies ont été autorisées à émettre des obligations pour une somme analogue. En outre le capital social de la compagnie *Union Pacifique* a été fixé à cent millions de dollars, et celui de la *Centrale Pacific* à vingt millions. Grâce aux subventions payées par l'Etat et aux obligations émises, le dixième seulement a été versé sur cette somme de cent vingt millions de dollars.

Il n'en est pas moins vrai que si jamais entreprise plus grandiose n'a été tentée et n'a été plus rapidement conduite, jamais aussi compagnies industrielles n'ont débuté avec des moyens dès l'abord aussi puissants que ceux de l'*Union* et de la *Central Pacific*. Le capital de ces deux compagnies, en y comprenant la valeur des terres publiques données par l'Etat, atteint en effet deux cent ciquante millions de dollars ou *un milliard deux cent cinquante millions de francs*. Nous ne voulons pas dire que tout ait été parfait dans cette organisation, et nous n'entendons pas recommencer ici les débats qui ont eu lieu au congrès fédéral, il y a quelque temps, à propos de certaines opérations financières véreuses auxquelles s'était livrée la compagnie *Union Pacific*, surtout dans le fonctionnement de son fameux *Crédit Mobilier*.

Voici comment se décompose la somme de deux cent cinquante millions de dollars dont il a été parlé plus haut :

Capital social de l'*Union* et de la *Central Pacific*, millions de dollars	120
Prêt de l'Etat aux compagnies	50
Obigations émises	50
Valeur approximative des terres publiques concédées (vingt trois millions d'acres à un dollar et quart)	30
Total des ressources financières dont disposent les deux compagnies	250

On a estimé la superficie totale des terres publiques à vingt-trois millions d'acres (l'acre est égal à quatre cent cinq millièmes d'hectare). Nous avons vu en effet que cette superficie était de trente-six mille milles carrés : or chaque mille contient six cent quarante acres. Quant au prix des terres, il a été fixé au minimum, un dollar et quart par acre, environ quinze francs l'hectare. C'est le prix que le gouvernement fédéral fait payer les terres libres aux colons du Far-West.

Il a été dit que le dixième seulement du capital social des compagnies *Union* et *Central Pacific* avait été émis. Le grand chemin de fer interocéanique aura donc été construit en entier au moyen des ressources fournies aux compagnies en dehors de leur capital en actions. C'est à l'aide de ce capital que la deuxième voie sera posée, et que toutes les améliorations nécessitées par une construction aussi hâtive ont dû être réalisées.

Le succès qui a dès le début couronné les efforts des deux compagnies du chemin de fer transcontinental a bien vite suscité la formation d'autres compagnies sem-

blables, sinon rivales, pour la création de nombreuses lignes de railroads entre l'Atlantique et le Pacifique. On a compté un moment jusqu'à une douzaine de ces compagnies, dont les projets pour la plupart n'ont existé que sur le papier. Dans ce nombre sont compris ceux de la fameuse *Transcontinental Memphis Pacific* qui vint un jour de printemps, en 1869, présenter tout à coup ses actions sur le marché de Paris, et faire chez nous de si nombreuses dupes : le Français est si crédule sur tout ce qu'on lui raconte des pays lointains !

Les annonces, cartes, affiches, furent présentées d'ailleurs avec tant d'habileté que les ministres compétents, ceux des finances et des travaux publics, n'y virent goutte. Ils crurent même qu'il s'agissait de l'autre railway, celui en construction. C'est ainsi que sont en France les gouvernants et les gouvernés, ignorants de la géographie et de tout ce qui se passe à l'étranger.

On regrette de voir mêlé à cette affaire le nom d'un général américain jusque-là assez honorablement connu aux Etats-Unis, ce qui fut même un moment candidat aux élections de 1856 contre le président Buchanan. On l'appelait alors, du nom d'un des héros de Fenimore Cooper, le *path-finder* ou le découvreur de pistes. On se rappelait sa marche aventureuse de 1843 à 1844 à travers le désert, des Montagnes-Rocheuses au Sacramento, et la part si glorieuse et si osée qu'il avait prise à la conquête de la Californie en 1848. Depuis lors, abandonnant la science et les armes pour la politique, et celle-ci pour la finance, il avait été de moins en moins heureux. La France ne lui a guère pardonné son

équipée de 1869 à Paris, et il a même été condamné par contumace, avec tous ces complices, en 1873, par nos tribunaux correctionnels; mais les Américains sont plus doux pour ce genre d'opérations, et ils se bornent à dire d'un homme qui sait faire affluer l'argent du public dans ses coffres, n'importe par quel moyen, qu'il est *smart*, ou comme nous dirions malin. Si l'affaire ne réussit pas on dit que c'est un *humbug*, un *yankee trick* ou tour de yankee, et l'on se console en se promettant de ne plus s'y laisser prendre, si tant est qu'on y a été pris. On passe cela à de plus crédules, entre autres à ces pauvres Français.

Et maintenant, ami lecteur, pardon de toutes ces digressions. En traversant le Nébraska et le Wyoming, dont vous ne connaîtriez pas même les noms sans le chemin de fer du Pacifique et que les émigrants non plus n'auraient jamais colonisés sans ce hardi chemin de fer, il fallait bien dire comment s'était formée cette grande entreprise et sur quelles ressources elle avait dû compter dès le début pour mener son œuvre à bonne fin. Un de nos anciens saint-simoniens les plus méritants, M. Arlès-Dufour, mort en 1872, avait pris pour devi e : « Rien sans peine. » En matière de grands travaux publics on pourrait ajouter aussi : « Rien sans argent ; » ce que Petit-Jean, dans l'admirable comédie des Plaideurs, exprime d'une façon encore plus imagée, plus familière : « Point d'argent, point de suisse. »

L'argent est le nerf de tout, des routes de terre et des routes de fer, de l'industrie et du commerce. Sans routes pas de colonisation possible, pas de trafic, pas d'échange ; et quelle route plus utile aux relations paci-

fiques des hommes que celle dont nous venons de parcourir les premières étapes, la grande route transcontinentale américaine, qui est déjà devenue, depuis son achèvement en 1869, une des premières artères commerciales du globe.

III

LES GENS DE BENTON

Les villes naissantes. — Le juge Lynch. — Premiers besoins. — Les modes bentonniennes. — Ni bas ni mouchoirs. — En promenade et à l'auberge. — Départ pour Black-Buttes. — Le Désert-Rouge. — Un amoureux sans gêne. — Dernières stations. — Une nuit à Bitter-Creek. — Triste coche, triste pays !

C'était un bien drôle d'endroit que cette station de Benton où la locomotive nous déposa un beau matin, le 8 du mois de septembre 1868. Assurément si l'on avait à cette époque consulté les géographes, les Petermann de Gotha, les Cortambert et les Malte-Brun de Paris, et qu'on leur eût demandé par quels degrés de latitude et de longitude gisait cette ville de Benton qui contenait la veille encore plusieurs milliers d'habitants, les Petermann, les Cortambert, les Malte-Brun eussent ouvert de grands yeux et cru que vous vouliez rire.

Il en est ainsi dans tout le Grand-Ouest : les villes y poussent comme les champignons et les asperges, souvent en vingt-quatre heures. Une voie ferrée a le don

de marquer sur son parcours des villes improvisées, d'étapes en étapes, de stations en stations. Les unes restent, les autres disparaissent. Celles-ci n'ont qu'une célébrité éphémère, celles-là durent et deviennent plus tard, même bien vite, de grands centres. C'est de la sorte qu'en 1867 j'ai vu naître et disparaître Julesburg entre Omaha et les Montagnes-Rocheuses, Julesburg qui fit un moment tant de bruit, et sortir de terre et grandir Chayennes, qui est aujourd'hui une ville de plusieurs milliers d'habitants.

Au commencement, ces centres d'attraction ne sont pas ce qu'on peut rêver de plus pur, de plus raffiné. Tous les aventuriers, les mécontents, les désespérés, les joueurs malheureux, les poursuivants de la fortune, dont la cruelle a jusque-là trompé l'espoir, accourent on ne sait comment. Avant qu'une police embryonnaire soit née, les querelles, les coups vont leur train, et, ce qui est pire, le vol, l'assassinat, les crimes de tous genres, si bien que le *juge Lynch* et les comités de vigilance sont obligés de fonctionner. Un beau jour on pend au réverbère ou au seul arbre de l'endroit le mécréant qui a troublé l'ordre, et que le peuple, assemblé dans la rue, juge souverainement, séance tenante : sitôt pris sitôt pendu. Cette justice expéditive finit par effrayer les vauriens, et bien vite ils décampent pour aller porter ailleurs leur industrie,

Dans ces sortes de campements, improvisés par la découverte d'une mine ou la création d'un chemin de fer, les maisons s'élèvent comme par miracle. On les amène toutes faites, ou peut s'en faut, de ville où l'on en fabrique par milliers, comme à Chicago, où le bois

abonde et où l'on confectionne au moins autant de maisons que de jambons salés, ce qui n'est pas peu dire Un restaurant, une buvette, un hôtel, un magasin d'habits, une maison de jeu surgissent tout d'abord. Manger, boire, dormir, se vêtir, s'amuser, voilà les premiers besoins de l'homme en ces lointains parages ; les besoins de l'âme et de l'esprit ne viennent qu'après. L'église, l'école, la boutique du libraire, l'imprimerie et le journal sont momentanément absents, et nous n'en constatons nulle part l'apparence à Benton, cette ville née d'hier.

En revanche, la station de la diligence transcontinentale, qui va maintenant nous voiturer au lieu et place du chemin de fer, est complétement installée, et le bureau télégraphique, la poste et même une maison de banque, à côté de la diligence. Tout cela est aux mains de la puissante maison Wells-Fargo de New-York, si connue dans tout le Far-West et dans toute l'Union. Elle a pour concurrents les Adams et les Freeman, non moins illustres comme *express* et banquiers.

Ça et là sont une foule de magasins étranges, où l'on vend des carabines et des revolvers, des cartouches, des capsules et de longs couteaux américains à côté de bouteilles de whisky et de larges bottes de pionnier.

Et les types, quelle rudesse, quelle sauvagerie, mais en même temps quelle énergie, quel sang-froid ! Chacun est accouru pour tenter quelque chose, pour gagner de l'argent à tout prix, et sait qu'il ne doit compter que sur lui-même.

Les modes ne viennent pas à coup sûr de Paris. Le

pantalon de laine grossière s'engouffre directement dans les bottes ; de chaussettes on n'en porte guère, de chemises de toile encore moins : le blanchisseur est resté en chemin. La chemise de flanelle grise se garde lendant de longs jours ; les délicats l'ornent d'un faux-col de papier, et pour qu'elle serve de gilet on y ménage sur le côté des poches pour le tabac, l'argent et a montre, car chacun en a une dans ce pays où elles coûtent si peu. Ce n'est pas qu'on s'en procure à la façon des *pick-pockets* ; mais dans tous les Etats-Unis on a un bon chronomètre pour la modique somme de cinq dollars ou vingt-cinq francs ; c'est à faire le voyage pour aller se fournir là-bas.

Le chapeau est de feutre mou, taché, déchiré, couturé, et c'est tout, car le climat, même à ces hauteurs, est dans cette saison des plus cléments. La barbe est à l'avenant, le plus souvent longue et inculte. Je n'ai pas parlé du mouchoir, auquel on tient aussi peu qu'aux chaussettes. L'Américain (pardon de ce détail) use volontiers de ses doigts ; partout ici cette méthode est en grand honneur. Au demeurant, cela n'incommode guère que les voisins, et des voisins, qui donc s'en inquiète ?

Au millieu de tout ce monde, on ne voit que très-peu de femmes ; je laisse à juger quelles femmes ! j'excepte quelques courageuses exploratrices qui ont voulu à toute force accompagner leur mari dans ces déserts si peu plaisants.

Cette ville et ces habitants étranges que nous sauons pour la première fois n'étaient guère faits pour nous retenir. Le conducteur du chemin de fer nous

avait brutalement arrêtés sur ce plateau, en nous disant qu'on n'allait pas plus loin, et de nous arranger avec la diligence ou *stage* si nous voulions pousser plus avant. On avait jeté, sans plus de façon, nos malles sur la voie, et personne, même en payant, n'eût consenti à nous les porter. Tout le monde était ici gentilhomme (*gentleman*), il n'y avait ni maître ni serviteur, et la plus complète égalité démocratique régnait dans cette société naissante.

Nous prîmes nous-mêmes nos bagages et les portâmes au bureau de la diligence qui ouvrait ses portes. Malheureusement le *stage* était parti la veille au soir, et il fallait attendre toute la journée. Nous allâmes nous asseoir dans un restaurant du voisinage, où, sur une table boîteuse, sans nappe, sans serviette, on nous servit un fort médiocre déjeuner, arrosé en guise de vin d'un café très-étendu d'eau.

Après ce repas de cénobites, nous entrâmes dans quelques-uns des magasins de Benton, et parcourûmes la ville. Beaucoup de maisons de bois, encore plus de tentes : on n'était ici qu'en camp volant. Le plateau est aride et sec : une terre argileuse brune, sur laquelle poussent quelques bruyères et quelques artémises. Autour du plateau, une ligne de collines ondulées, où se dressent péniblement quelques sapins et quelques génévriers rabougris.

Nous eûmes bientôt fait le tour de ce pauvre horizon, et nous attendions patiemment, devisant de choses et d'autres, que le soir vînt (nous n'étions encore qu'au matin), quand on nous annonça qu'un train de service allait partir de Benton pour Black-Buttes (les Buttes-

Noires). C'était une station à cent milles plus à l'ouest. La voie sur cette étendue n'était pas livrée à la circulation publique, car les experts officiels n'en avaient pas encore fait la réception. Toutefois, comme nous avions une carte de parcours, que la direction du chemin de fer du Pacifique nous avait gracieusement délivrée à Omaha, et que cette carte nous donnait expressément le droit d'aller jusqu'à la limite extrême du railroad construit, on nous permit de monter dans l'unique voiture à voyageurs qui accompagnait le train en partance. Le reste des wagons était chargé de traverses, de rails, de vivres qu'on portait aux ouvriers de Black-Buttes et aux escouades disséminées sur la voie.

Ce qu'étaient nos compagnons, et si le trajet fut agréable, il n'est pas besoin de le dire. Nous voyagions avec la fine fleur des Bentoniens, et nous connaissons ce qu'ils valent. Quant au pays, il fut tout le temps ce que nous l'avions vu autour de Benton, triste, aride, monotone, plat et nu. On l'appelle le Désert-Rouge (*Red-Desert*) à cause de la couleur que la terre, mêlée d'oxide de fer, y affecte en certains endroits. La locomotive employa tout le jour à faire le trajet. Elle s'arrêtait pour mille raisons. On ne trouva nul part à mettre un morceau sous la dent, nulle part on ne rencontra âme vivante, sauf les ouvriers sur la voie, nul part un bison, une antilope, un Peau-Rouge, rien, absolument rien, que le désert informe et sans parure, et pour tout siége des bancs de bois.

A l'horizon, à peine quelques rochers sableux, empilés les uns sur les autres, en forme de tables (*Table-Rock*)

Sur un point du parcours, on recoupe la ligne divisoire entre les eaux de l'Atlantique et celles du Pacifique ; la station s'appelle pour ce motif *Séparation*. Si l'on n'eût été prévenu d'avance, on ne se serait pas douté qu'on venait de traverser un point géographique si curieux : les plus grandes choses sont quelquefois les moins apparentes.

Pour société nous eûmes tout le temps les enfants perdus de Benton qui criaient, juraient, sifflaient, buvaient, chiquaient, crachaient, enlevaient leurs bottes ; j'en passe. Un d'eux courtisait l'unique femme du convoi, et sans plus de gêne appuyait sa tête sur son épaule et s'endormait dans cette position. Personne n'y trouvait à redire.

Nous arrivâmes vers le soir à la bienheureuse station de Black-Buttes : nous étions à sept cent quatre-vingt-douze milles du Missouri. Pour cette fois c'était bien un *terminus* ; rien, plus rien en fait de voie ferrée. De part et d'autre de la voie, une série de tentes en forme d'A ; c'était les demeures des ouvriers et des trafiquants du lieu ; une tente, plus grande, conique, était l'unique auberge. A grand'peine nous y obtînmes un morceau de lard salé et quelques conserves. Avec un verre d'eau boueuse et alcaline, cela nous servit de souper. Quant au coucher, on nous le refusa formellement partout. Des hommes à figure peu rassurante, quelques-uns pris de vin, rôdaient ça et là, et semblaient se demander quels pouvaient être ces voyageurs excentriques qui étaient venus de gaieté de cœur se perdre dans ces parages abandonnés.

Un aimable compagnon, dont nous avions fait la

connaissance à Benton, et qui se rendait dans l'Utah et de là dans le territoire de Montana qu'il habitait, nous tira de ce mauvais pas. Il connaissait heureusement, non loin de Black-Buttes, un entrepreneur de la voie ferrée, qui était en même temps correspondant de la diligence continentale. Si nous allions porter chez lui nos bagages et lui demander un gîte pour la nuit, nous y serions mieux qu'à cette station naissante, et le lendemain le *stage* en passant nous prendrait. Ainsi dit, ainsi fait. Une charrette qui passait par là, consentit à nous charger, nous et nos colis ; et une heure après, cahotés, secoués, moulus, ayant traversé un pont branlant et passé par des ornières où notre véhicule avait failli s'enfoncer tout entier, nous arrivâmes devant la tente du quidam.

Il était nuit et tout le monde déjà dormait, car les distractions sont rares dans le désert. Maître et gens, se réveillèrent. Amicalement on consentit à nous donner l'hospitalilé. On ne fit d'ailleurs que peu de frais. On décrocha quelques couvertures, des rayons du magasin que protégeait la tente (il y avait là tout un bazar), et ces couvertures, étendues par terre, nour servirent les unes de matelas, les autres de draps. Nous couchâmes tout habillés sur ce lit de camp des plus durs, et nous eûmes toute la nuit, pour nous inviter au sommeil, un concert des plus symphoniques. C'étaient les coyotes, les renards affamés du désert, qui venaient flairer notre gîte, et se plaindre dans leur langue que nous ne leur envoyons rien à manger. Nous ne dormîmes guère, et aux premières lueurs de l'aube nous fûmes debout. A la cantine, un déjeuner un peu plus ac-

ceptable que celui de la veille nous fut servi, mais il fallut corriger avec un grand verre de *brandy* l'eau du ruisseau voisin, boueuse, bleuâtre, et qui avait le goût du soufre et du savon. Aussi avait-on nommé ce ruisseau *Bitter-Creek* ou le Ruisseau-Amer. Ce nom est resté à cet endroit.

Vers neuf heures, la diligence du désert arriva, et nous la saluâmes par des cris de joie de plus loin que nous l'apercûmes. Le postillon faisait claquer triomphalement son fouet, et les six bucéphales qui traînaient la voiture aux formes archaïques arrivaient au galop sur la route poudreuse. L'intérieur du véhicule semblait plein. A côté du postillon, il y avait également des voyageurs. Si tout allait être pris !

« Cela arrive quelquefois, nous dit notre hôte.

— Et alors que faire ?

— Dans ce cas, on attend.

— Et si le lendemain la voiture passe encore pleine ?

— On attend encore.

— Attendre dans un tel pays, c'est à mourir d'ennui.

— Le pays n'est pas aussi mauvais qu'il en a l'air. Voyez, on s'y fait. J'y suis depuis un an, et je ne m'en porte pas plus mal. Peut-être qu'un jour il y aura ici une grande ville. »

L'homme avait à peine fini que la diligence s'arrêtait devant sa tente. Je ne sais comment nous parvînmes à nous y nicher, mes deux compagnons et moi. On chargea nos bagages par derrière — heureusement que c'étaient les seuls à emporter, sans quoi il n'y aurait eu

pour eux aucune place ; car l'Américain ne comprend pas qu'on se munisse de malles en route, — et fouette cocher ! Alors commença une odyssée que je n'oublierai de ma vie. La forme, la disposition de ces voitures américaines est des plus incommodes. Nos voisins étaient des hommes du Far-West, à peu près tous du genre de ceux que nous avions rencontrés à Benton et dans le voyage de Black-Buttes. Les stations, les auberges furent de plus en plus mauvaises jusqu'au terme de la route.

S'il est doux, comme l'a dit l'égoïste Lucrèce, d'être sur le rivage pendant que la tempête souffle et que les naufragés défendent leur vie contre les éléments en fureur, alors qu'on sent la sienne en sûreté, il est encore plus doux de se rappeler, quand on est de retour au logis sain et sauf, les nombreux incidents d'un pareil voyage. Aujourd'hui le chemin de fer passe dans ces mêmes parages que nous traversâmes à nos risques et périls dans la diligence continentale. Là où nous mîmes trois jours, au milieu de péripéties diverses, la locomotive rapide et sûre met à peine une demi-journée. Le pays seul n'a pas changé. Il n'y a donc aucune raison de s'y arrêter longtemps, et c'est surtout en traversant le désert que l'on peut rendre grâce à notre siècle de l'invention des voies ferrées.

Quand les campagnes sont plaisantes, quand le paysage est gracieux, quand les villes sont campées de façon pittoresque, on se prend à reprocher à la locomotive d'aller si vite, et de ne nous laisser jouir de rien. Mais quand on traverse le désert monotone et nu, le désert sur des centaines de milles, alors on bénit « le

cheval de fer et de feu » et sa course vertigineuse, et l'on rumine cette pensée profonde d'un homme d'Etat anglais qui a dit : « Après l'écriture et l'imprimerie, je ne connais rien qui ait plus contribué au progrès de la civilisation que les inventions qui ont pour but d'abréger les distances. »

Nous étions empilés comme des harengs saurs dans un étroit espace, neuf au total. Nos voisins étaient tous grands mâcheurs de tabac, n'usaient pas de mouchoirs, portaient la chemise de flanelle sans col et sans cravate, et des bottes de gendarme qu'ils ne quittaient jamais : douce société à laquelle nous fûmes condamnés pendant tout ce voyage, durant soixante heures, et que nous retrouvâmes plus tard au-delà du Lac-Salé jusqu'en Californie. Ce ne furent plus les mêmes personnes, mais c'était bien le même type rude et grossier, auquel il faut néanmoins pardonner ses allures, car c'est de cette forte race d'hommes que sortent tous les pionners si méritants des Etats-Unis.

Nous *lunchâmes* à Point-of-Rocks de maigres salaisons et de quelque conserves ; ensuite nous passâmes aux Puits de Sel (*Salt-wells*) et nous n'y dinâmes point, car il n'y avait rien pour dîner.

Les stations de la diligence devenaient de plus en plus tristes, comme le pays. Nous continuions à avancer dans le désert. Aux vastes pleines de Benton avaient succédé des plateaux de plus en plus ondulés. Autour de nous des collines de cailloux roulés, quelques monticules de roches grenues, déchiquetées, minées par les éléments, et affectant souvent des formes étranges. Partout une végétation rabougrie : quelques essences rési-

neuses, cèdres, mélèzes, ifs ou sapins ; quelques plantes odorantes : immortelles ou artémises ; le long des cours d'eau, quelques peupliers, non point élancés comme ceux d'Europe, mais plutôt bas et en branchage arrondi. C'est le peuplier du Canada (*populus monilifera*) répandu dans toutes ces régions. En divers points s'alignaient les remblais de la voie ferrée, déjà prêts à recevoir les cailloutis ou ballast, les travers et les rails. Les avant-coureurs de la voie, les niveleurs, les terrassiers étaient plus loin.

La route que nous suivions avait été tracée par la nature plutôt que par la main de l'homme ; les ornières étaient profondes, on les évitait en passant au large. Aucun corps des ponts et chaussées n'étaient venu là pour marquer la limite régulière et les pentes de la grande route, ni élever le moindre pont. A la traversée des rivières, on lançait les chevaux en pleine eau et l'on franchissait l'obstacle comme on pouvait ; mais le plus dur était le passage des ornières et des parties rocheuses de la route. Je laisse à juger quels cahots ! C'était à en avoir le mal de mer. Il fallait se cramponner fortement sur son banc pour n'être pas jeté par terre. Aucune femme n'était du voyage : bien peu auraient pu supporter de telles fatigues. Après un jour ou deux de cet exercice violent, qu'entremêlent néanmoins les éclats de rire, on est moulu comme lorsqu'on a monté pendant plusieurs heures un cheval très-dur au trot. Et cependant tant est grande, à la longue, la fatigue qu'on éprouve dans cette caisse de bois et de cuir où l'on ne peut faire d'autre mouvement que celui que vous impriment les formidables secousses du véhicule, qu'on finit par s'endormir bercé par les rêves.

IV

DANS LE DÉSERT

Nous versons. — Un homme blessé. — La Rivière-Verte et ses habitants. — Nous versons encore. — Derniers relais. — Arrivée triomphale dans la Nouvelle-Sion. — La route des émigrants. La Porte du Diable. — Un type de bouvier. — Le peuplement du désert. — Une Peinture du Capitole. — A l'Ouest, à l'Ouest!

Nous en étions là de cette partie du voyage, quand tout à coup un grand bruit, un grand cri se fait entendre. Patatras ! toute la diligence est par terre, nous restons entassés les uns sur les autres. Je me réveillai en sursaut et pensai que mes compagnons étaient tués. J'avais donné de la tempe contre la carabine de mon voisin ; le canon m'avait déchiré le crâne, qui saignait abondamment. L'arme, fort à propos, n'était point partie. Je crus avoir butté contre une pierre, et comme tout d'abord je n'entendais autour de moi aucune plainte, j'imaginai que la diligence avait roulé dans l'abîme et que nous étions tous perdus. Déjà, quelques jours auparavant, dans les ravins du Lac-Salé, le coche continental s'était fracassé de la sorte, et personne n'en était

revenu. Il n'en fut pas de même pour nous, et nous sortîmes à peu près intacts, les uns suivant les autres, par la portière de la diligence couchée sur le flanc. Je fus le seul atteint. Pendant que je m'épongeais la tête avec des compresses d'eau de vie et que j'appliquais un peu de baume sur ma blessure (un de nos voisins s'était muni pour la route d'une bouteille de *brandy*, et mon compagnon d'une trousse de pharmacie), les autres aidèrent le postillon à relever la voiture et les chevaux, à recharger les malles, à remettre tout en état, et cela en plein désert, seuls, à minuit, sans un mot de plainte.

Comme la route n'était pas bonne et que les stores et les vitres du coche étaient brisés, nous coutinuâmes à pied. Vers une heure du matin, nous arrivâmes à la station de *Green-River* (la Rivière-Verte). Là, à jeun depuis treize heures, nous pûmes enfin nous reconforter un peu. Green-River avait détrôné Benton et était devenu l'un des grands chantiers du chemin de fer du Pacifique. La station était assez bien fournie : il fallait faire vivre tout ce Monde. Nous dûmes là passer la nuit, car le postillon qui avait amené à ce relais le coche marchant vers Benton et qui devait nous conduire au retour, était ivre-mort, que faire ? Et pouvait-on, en pareil cas, confier à ce malheureux le soin d'une diligence aussi fortement avariée que la nôtre ? On nous laissa sans plus de façons au milieu de la route, les uns dans la boîte du coche, les autres dans l'unique salle de l'auberge où nous nous étions arrêtés. Comme un mal ne vient jamais seul, la pluie se mit de la partie, une pluie torrentielle, telle qu'il en tombe quelquefois dans ces parages en septembre. Les éclairs illuminèrent l'horizon

de leurs longues flammes sinistres, le tonnerre frappa plusieurs fois près de nous. Le bel orage nocturne, et comme j'en ai gardé souvenance !

Le lendemain matin, le soleil se leva radieux. Sur le sol détrempé par la pluie, de petits cailloux de quartz et de calcédoine brillaient comme des diamants[1].

La Rivière-Verte, justifiant son nom, traçait dans la plaine ses méandres de couleur verdâtre, et tout autour du cours d'eau, une série de tentes, çà et là disséminées, et quelques maisonnettes de bois marquaient la place où est aujourd'hui la station de Green-River sur le railway interocéanique.

Non loin, sont des mines de charbon et de fer qu'à cette époque on venait de découvrir, mais qu'on n'exploitait guère. Il y avait là une population fébrile, agitée, l'écume de celle qui avait successivement passé par Omaha, Julesburg, Chayennes, Laramie et Benton, et qui faisait non moins de tapage à Green-River. Cette tourbe faisait parler d'elle. Les coups de couteau et de revolver allaient grand train ; le *juge Linch* et les comités de vigilance étaient en permanence depuis plusieurs semaines. Peu de jours après notre arrivée, on pendait haut et court quelques vauriens qui avaient volé

[1] La calcédoine se retrouve partout, en petits cailloux roulés, de l'un et de l'autre côté des Montagnes-Rocheuses, des bords du Missouri jusqu'au-delà du Lac-Salé. Dans le Colorado, dans l'Utha, dans l'Arizona, on en trouve de très-beaux échantillons, ornés à l'intérieur d'arborisations naturelles ou dendrites. La pierre est d'un blanc opalin, translucide, et ces ramifications noirâtres, qu'on aperçoit par transparence à l'intérieur, sont du puls bel effet. On monte la calcédoine en broche, en bague, en bracelet, en cachet. Les Américains l'appellent vulgairement *moss-agat* ou agate mousseuse.

et tue, et l'on intimait l'injonction de filer au plus vite à une nuée de drôlesses qui étaient venues augmenter le désordre de ce camp de travailleurs.

Notre postillon ayant enfin cuvé son vin, on nous invita à monter dans un autre coche moins malade que le premier, et nous reprîmes notre course. Il y avait à peine quelques heures que nous étions en route, quand de nouveau le coche versa, cette fois au milieu d'une flaque d'eau qu'il eût été facile d'éviter, car le chemin était très-large en cet endroit. Nul de nous ne prévoyait pareille chute en ce moment. Décidément nous jouions de malheur, et postillon et chevaux dormaient.

Comme je faisais entendre quelques plaintes sur la maladresse de notre automédon, mes voisins n'étaient occupés qu'à relever la voiture et les bêtes, et pas un n'ouvrit la bouche. Un philosophe a dit qne ce n'est pas la peine de s'irriter contre les choses, car cela ne leur fait rien du tout. Ces hommes voyaient de même. La patience et le sang-froid avec lesquels les Américains supportent toutes les traverses de la vie quotidienne donnent le secret de leur réussite dans leurs lointaines colonisations. J'eus honte de m'être emporté, et je prêtai la main aux manœuvres :

Travaille à te tirer de là,
Tu feras après ta harangue.

Et de fait, le ciel nous aida comme jadis le charretier embourbé de Quimper-Corentin qu'a célébré La Fontaine, car jusqu'à la ville du Lac-Salé nous n'eûmes plus d'autres aventures, sinon que les vivres devinrent

de plus en plus rares, l'eau de plus en plus mauvaise, sulfureuse et salée, et par-dessus le marché purgative et brûlant la peau. On ne pouvait ni la boire ni s'en laver, et nous faillîmes mourir de faim et de soif.

Çà et là, surtout au voisinage des stations, on rencontrait quelques Indiens, de la nation des Yutes ou des Serpents, mais non en bandes, plutôt errants et maraudeurs. Des animaux du désert, on n'en voyait plus : ni bisons, ni antilopes. Il y a longtemps qu'ils ont quitté ces parages, ou du moins on ne les trouve ici que le long des vallées, là où il y a de l'eau et de l'herbe. Les chats-tigres, les ours, les élans se tiennent plus loin, dans la montagne ; et les coyotes, loups et renards ne se montrent guère le jour.

Le paysage était peu varié. A Church-Buttes, nous saluâmes quelques rocs sableux, amoncelés, qui, déchiquetés peu à peu par l'humidité, la pluie, la glace, la chaleur solaire, avaient fini par revêtir des formes étranges, rappelant celles d'une église (*church*) en ruine. Puis vint le fort Bridger, à la fois station militaire et postale, qui a pris le nom d'un des premiers trappeurs qui sont passés par là, Bridger, l'un des guides de l'explorateur, le capitaine, aujourd'hui général Fremont (1842-46).

Cette station fut la meilleure que nous traversâmes. Il y avait un certain confort. Le repas fut tolérable, et au besoin on eût trouvé un lit, s'il eût fallu passer la nuit en cet endroit.

Voici maintenant la rivière de l'Ours (*Bear-River*) le Ruisseau-Jaune (*Yellov-Creek*), le Ravin de l'Écho

(*Echo-Cañon*[1]), la Roche-Pendante (*Hanging-Rock*), tout autant de stations qui nous rapprochent de la capitale des Saints, la nouvelle-Sion, que nous appelons de tous nos vœux, car il est temps d'en finir et nous sommes harassés. Si nous trouvons quelquefois des chevaux de rechange dans tous ces lieux que la civilisation est loin d'avoir visités, nous n'y trouvons rien à mettre sous la dent. Le peu de vivres qu'ils ont, les résidents ne nous les donneraient pas. Où trouveraient-ils à manger demain ? Ici l'on n'a pas même à compter sur les ressources de la chasse comme dans les vastes prairies, et Nemrod ni Saint-Hubert n'eussent jamais pu exercer leur art sur ces plateaux abandonnés.

Avançons encore, nous voici en pleine Mormonnie. Désormais les stations sont tenues par des mormons et portent des noms d'apôtres ou d'évêques mormons : Weber, Daniel, Kimball, Hardy. Autour des relais, la campage est partout cultivée : des bœufs, des vaches paissent dans les parcs ; des femmes (on n'en avait pas vu depuis Benton) commencent à se montrer, proprettes, avenantes, parées. Des bambins joufflus et roses, les lèvres tachées de confitures, assis devant les maisons de poste, nous regardent curieusement passer. On devine que l'on approche d'un centre habité, civilisé, d'une ville en un mot, et en effet, nous ne sommes plus qu'à quelques milles de la capitale des mormons, la ville du Grand-Lac-Salé.

Nous fîmes une entrée triomphale dans la Nouvelle-

[1] *Cañon* est un mot espagnol qui est resté dans l'Amérique du Nord pour désigner un étroit ravin, et que les Américains et les Français ont succesivement adopté sans le traduire.

Jérusalem. Il était nuit, et nous ne pûmes jouir du paysage, qui est fort remarquable en ce point. Nous descendîmes, au grand galop de nos six chevaux, et au risque de nous casser le cou (les Américains ne s'arrêtent pas pour si peu), la route en pente qui des monts Wahsatch s'incline vers le lac. Cette course à fond de train dura une demi-heure. Le lac, la ville, on ne les voyait point ; la ville seule se laissait parfois deviner à l'éclat lointain des lumières. Enfin, à neuf heures du soir, le 11 septembre, nous fîmes halte devant le bureau de la diligence *Overland*, et bientôt nous arrivâmes, nous et nos bagages, à l'hôtel du mormon Townsend, où le patron et ses trois femmes nous reçurent avec la plus grande aménité. Ils nous donnèrent un bon souper et un bon gîte. Il n'était que temps de trouver l'un et l'autre.

La route de terre transcontinentale que nous venions de parcourir de Benton au Lac-Salé va jusqu'en Californie. Naguère elle partait d'Omaha ou de Saint-Joseph sur le Missouri, suivait tout le cours de la Plate, passait par les forts Laramie, Fetterman, Casper, la vallée de l'eau-douce (*Sweet-Water*), et rejoignait de là le fort Bridger. C'est la route des Émigrants (*Emigrants' road*), comme la désignent les cartes américaines. On l'appelle aussi la route des charrettes : *Waggons' road*. On parcourait cette route à pied avant que les *stages* ou diligences eussent été établis, et eussent reporté plus au sud un autre tracé de la route.

Ce furent les mormons, en 1847, qui ouvrirent ce chemin. Suivirent bientôt, en 1848, les chercheurs d'or qui partaient pour la Californie à travers les grandes

plaines, tandis que d'autres prenaient la voie du Cap-Horn, et quelques-uns celle de l'isthme de Panama. Toutes ces routes étaient alors aussi longues que dangereuses. Par le Cap-Horn, le voyage durait six mois, et l'on avait à essuyer les froids et tempêtes du cap ; par l'isthme, on avait à redouter les fièvres pernicieuses, les animaux malfaisants, les coups de soleil des tropiques ; par les grandes plaines, les attaques des Indiens et la famine. Que d'émigrants ont jalonné de leurs os cette route du Grand-Ouest !

On partait en caravane, avec des bœufs. On marchait tout le jour, et le soir on campait, en formant une sorte de retranchement avec les charrettes disposées en cercle. On apportait quelques provisions, mais on comptait surtout sur les bœufs.

Quand l'herbe manquait pour le bétail, on était exposé à mourir de faim. Le trajet durait de quatre à six mois. Souvent les maladies contagieuses décimaient la caravane en marche, ou bien les froids précoces, les tourmentes et les neiges surprenaient dans les montagnes les courageux marcheurs, et les ensevelissaient à jamais dans ces Alpes privées de refuges.

Au cimetière du fort Laramie et le long de la route transcontinentale, on retrouve les tombes de quelques-uns de ces infortunés pionniers surpris au milieu du désert. Ceux qui restaient ne perdaient ni le sang-froid ni la patience indispensable à un si grand exode. Ils conservaient même intarissable cette sorte de gaieté juvénile qu'on retrouve partout chez les Américains, et qui est aux Etats-Unis ce que *l'humour* est en Angleterre. Au col de Sweet-Water, qu'on appelle la Porte

du Diable, *Devil's-Gate*, mourut une dame, *mistress* Todd, qui faisait partie d'une de ces grandes caravanes. On l'enterra pieusement en cet endroit, et l'un des assistants, poëte et homme d'esprit à ses heures, lui fit pour épitaphe un quatrain, où il concluait en disant : « Qu'il n'est jamais trop tard pour faire son salut, puisque l'âme de *mistress* Todd fut rachetée à la Porte du Diable. »

C'est encore par cette route continentale que passent tous les convois qui ne prennent pas aujourd'hui la voie ferrée. C'est par là que les grandes caravanes des mormons arrivent avec leurs longues files de charrettes au dôme couvert de toile, conduites par des bœufs. Ces wagons (c'est le nom qu'on leur donne) portent les provisions et le pauvre mobilier des émigrants qui ont quitté l'Europe pour venir si loin suivre la religion du prophète Smith.

Avant l'établissement du chemin de fer du Pacifique, c'est encore par cette route que passaient tous les lourds fourgons chargés de provisions pour l'Utah, le Nevada, la Californie, toutes les villes, toutes les stations du désert. Le bouvier qui menait ces fourgons, type accompli de l'homme de ces contrées, est resté célèbre sous le nom de *bull-Waker* ou conducteur de bœufs. Il faut voir sur les routes poudreuses les longues files de ces wagons. Les bœufs haletants, fatigués, les nazeaux couverts de poussière, la bave tombant de la bouche, le cou plié sous le joug, tirent lentement le lourd véhicule. Ils inclinent tantôt à droite, tantôt à gauche, pendant que le bouvier les gourmande, jure, tempête, et les fouette de sa longue lanière de cuir. Un jour

qu'un révérend reprochait à l'un de ses bouviers cette habitude déplorable qu'il avait de sacrer de la sorte : « Ah ! Monsieur, répondit l'homme, si je ne jurais pas, mes bêtes n'avanceraient point ; c'est le seul langage qu'elles comprennent. » L'animal tourne vers son maître son œil calme et bonasse comme pour l'inviter à la patience ; il fait un effort de plus, tandis que de ses naseaux se dégage un souffle bruyant, marqué par une traînée de vapeur humide.

A l'intérieur du véhicule sont les femmes, les enfants, les vieillards, les malades. Les plus vaillants vont à pied, et pendant de longs jours la caravane suit ainsi.

« Le chemin déroulé comme un large ruban. »

Tout le monde est armé, et prêt à riposter à toute attaque, car il n'y a pas de police ni de gendarmes sur ces grandes routes du Far-West.

Que de milliers d'hommes ont suivi cette pénible voie des plaines, souvent jusqu'au Pacifique ! Le Nébraska. le Wyoming, l'Utah, l'Idaho, le Montana, le Nevada, l'Orégon, la Californie, l'Arizona, le Colorado, le Nouveau-Mexique, le Kansas n'ont été, ne sont presque peuplés que des émigrants venus par cette voie. Aujourd'hui que le chemin du Pacifique est ouvert, l'exode pédestre s'est arrêté ; mais pendant vingt ans il n'a pas cessé un seul jour, de 1848 à 1868. Ça été l'heureuse chance de toutes ces régions nouvelles de recevoir ce flot d'immigrants. Sans ce capital humain, aucun de tous ces nouveaux Etats et territoires n'aurait pu se

fonder. On peut dire que les routes n'étaient pas ouvertes, et que c'est l'explorateur, le pionnier, le trappeur, le chasseur et les émigrants venus ensuite qui les ont seuls tracées, en marchant devant eux, tout droit, sans regarder en arrière. Puis est arrivée la diligence continentale, et un beau matin on a même lancé sur ce chemin un coureur à cheval pour porter les dépêches plus vite. On allait ainsi, en six jours, en 1860, avec le *poney-express*, du Missouri au Sacramento. Enfin le télégraphe est venu, et bien vite après lui le grand railway du Pacifique, qui relie maintenant les deux océans d'un ruban de fer continu. Tout cela est d'aujourd'hui, et il semble déjà que l'on conte des légendes quand on parle de la malle *Overland* qui mettait trois semaines pour aller de Saint-Joseph ou de Saint-Louis jusqu'à Sacramento, et des convois d'émigrants auxquels il fallait plusieurs mois pour parcourir la même distance !

Quelle mystérieuse loi fait ainsi peupler ce vaste continent ? Depuis un siècle, cette marche ne s'arrête pas. Elle est dans les « destinées manifestes » du peuple américain, non moins que la progression de celui-ci vers le nord et le sud, qui le poussera un jour jusqu'au delà du Canada d'une part, jusqu'à l'isthme de Panama de l'autre. Alors on pourra vraiment dire que « l'Amérique est aux Américains, » comme le veut le principe de Monroe. Pourquoi pas ? Cette terre ne doit-elle point être la récompense de ceux surtout qui la peuplent, qui la fécondent et qui l'enrichissent de leurs sueurs ? « Partout où pousse un grain de blé, il naît un homme, » a dit un penseur. Ici les hommes poussent

avant le froment, car ce sont eux qui viennent le planter au milieu des plus lointaines solitudes. Honneur donc à ces braves pionniers ! Par eux l'humanité progresse, et il faut passer sur la rudesse de leurs allures en raison du grand bien qu'ils produisent [1].

Le peintre allemand Leutzé, mort prématurément à Washington d'un coup de soleil, en 1869, a décoré de belles peintures murales les escaliers du Capitole [2]. Une de ces peintures représente la marche des émigrants vers l'Ouest. Sur le premier plan sont les fourgons au dôme de toile, tirés par les bœufs accouplés. A côté marche le bouvier, le pionnier armé de sa carabine ; la mère suit avec les enfants et le vieux grand-père ; sur une mule, les bambins, une femme malade. On distingue, jusqu'à la limite de l'horizon, la longue file des charrettes et des marcheurs. Ça et là, dans la plaine, une fumée blanche qui monte vers le ciel, et la silhouette de quelques tentes coniques : c'est un campement de Peaux-Rouges. A droite, une ligne de montagnes aux cols étroits, aux cimes blanches de neige, ce sont les Montagnes-Rocheuses. Une partie des émigrants ont gravi les pentes ardues, les autres ont déjà franchi ces défilés.

Le titre du tableau est significatif. C'est le cri de tous les pionniers d'Amérique : *Westward, ho !* A l'Ouest, à l'Ouest ! ce cri, qui a tant de fois retenti de l'Atlantique au Pacifique, est celui que poussaient aussi de leur temps les pionniers de Cooper, qui colonisaient

[1] Voir chapitre XVI, *les Immigrants.*

[2] C'est le nom que les Américains ont donné au grand édifice de marbre qui renferme le Congrès, la Cour Suprême, etc.

l'Ohio qu'avaient à peine entrevu leurs pères. Ceux-ci n'arrivaient encore qu'aux limites des Etats de New-York et de Pensylvanie, et déjà criaient : *Westward !* Cooper les avait connus, les avait vus à l'œuvre, ces colons intrépides, et il les a dépeints en traits ineffaçables ; mais la race n'en est pas perdue, leurs petits-fils n'ont pas démérité.

Que de fois traversant le Capitole à Washington, je me suis arrêté devant ce tableau de Leutzé, avant mes voyages dans l'Extrême-Ouest et au retour. Ce tableau c'est l'Amérique, et il est à regretter qu'il ne soit pas plus connu, et que la gravure ne l'ait pas encore reproduit comme d'autres œuvres, peut-être moins remarquables, du même artiste : Washington passant la Delaware, etc. La peinture en est vivante, animée ; elle a tous les caractères d'une page d'histoire. Elle plaît aussi par son côté moral, car elle dit la marche vaillante du pionnier en dépit des obstacles de la nature.

V

LA VILLE DU GRAND-LAC-SALÉ

Heureux réveil. — La véranda de l'hôtel Townsend. — Le camp Douglas. — Le pape des mormons. — Première entrevue. — Le grand exode. — Le pays du sel. — La colonisation des Saints. — Aspect de la ville.— Les monuments : la Présidence, le Tabernacle, le temple, le théâtre. — La jeune actrice miss Alexander. — Une capitale modèle. — Moyens d'information.

Le 12 septembre au matin, nous nous réveillâmes avec le chant du coq dans la Nouvelle-Jérusalem. Ce chant ne fit naître chez nous aucun remords, et ne produisit pas sur notre conscience le même effet que jadis sur celle de saint Pierre.

Le mormon Townsend nous avait agréablement logés dans un petit pavillon au fond de son jardin. Son hôtel était des mieux tenus. Construit en bois. Il était orné sur le devant d'une gracieuse véranda, rappelant celles des habitations tropicales. Cette véranda ouvrait sur la rue, et celle-ci était très-large, bien empierrée, bien arrosée et plantée de beaux arbres comme toutes

les rues des villes mormonnes de l'Utah. On passait de cette véranda dans la salle d'attente. Là se tenait devant un bureau le patron, prêt à offrir à ses clients un cigare, un verre d'eau : on ne buvait aucun spiritueux dans l'hôtel.

Les visiteurs allaient et venaient, et consultaient le livre des voyageurs partout en usage dans les hôtels des États-Unis. C'est un grand registre où en arrivant chacun inscrit immédiatement son nom et le lieu de sa résidence.

De la salle d'attente, on passait dans la salle à manger très proprement tenue, et où les trois femmes du patron servaient elles-mêmes les convives avec beaucoup d'empressement et d'affabilité.

La ville du Lac-Salé est au pied des monts Wahsatch qui lui tressent une belle ceinture de pierre. Quelques-unes des cimes les plus élevées de ces montagnes se couvrent de neige pendant l'hiver. Sur les pentes, jusqu'à une certaine hauteur, sont des bois de pins de sapins et de cèdres. En d'autres endroits la roche se montre seule, blanche ou bleuâtre, et revêt, sous le ciel limpide et la vive lumière de ces climats, les nuances les plus douces et les plus variées.

Sur un coin de l'horizon apparaît le camp Douglas, que l'on distingue à un mât très-élevé fiché en terre et portant le pavillon étoilé de l'Union. C'est là que logent les officiers et les soldats fédéraux. Le camp possède deux canons. Il a été établi non pas précisément pour tenir en respect les Indiens de ces localités, mais les mormons qui se considèrent, bien qu'occupant un territoire de l'Union, comme absolument indépendants de

la grande République. Ils n'obéissent ou n'entendent obéir à aucun des magistrats civils et judiciares qu'on leur envoie de Washington et pour un rien, si ce n'était par une sorte de compromis continuel et tacite, l'ordre serait à chaque instant troublé. Il l'a même été un moment (novembre 1871) quand le général Grant, décidé d'en finir avec l'institution de la polygamie, qui fait le fond de la doctrine mormonne et qui ne saurait être admise par les lois fédérales, a fait emprisonner le pape et les apôtres de cette curieuse religion. Ce n'est pas seulement « une cohabitation impudique et licencieuse avec seize femmes différentes [1] » que l'on reproche au pape mormon, ce sont d'autres peccadilles plus graves, telles par exemple que d'avoir fait assassiner par ses *Anges exterminateurs* ou *Danites* quelques-uns des *gentils* qui le gênaient.

Tandis que nous parcourions la ville le matin de notre arrivée, et que nous allions flânant par les rues et le long des magasins aux trottoirs de bois, aux en-

[1] Depuis, une de ces femmes s'est enfuie à New-York et a intenté un procès au pape en lui demandant une somme considérable en dommages et intérêts pour l'avoir séquestrée et maltraitée, et une autre dame mormonne, échappée également de l'Utha, une des femmes de l'*elder* Stenhouse, que j'ai connue au Lac-Salé, a révélé, dans un livre curieux, *Lady's life among the mormons* (la vie d'une femme chez les mormons), tous les détails de la polygamie des Saints. Son mari vient de publier à son tour à New-York (août 1874) un livre plein de fiel contre ses anciens coreligionnaires, qu'il défendait naguère si énergiquement. Ce livre est intitulé : *The Rocky mountains latter day Saints*, ou les Saints du dernier jour des Montagnes-Rocheuses. A la même époque, une autre des femmes du pape poursuivait encore son mari devant les tribunaux.

seignes parlantes, visibles d'une lieue de loin comme celles de toutes les villes de l'Ouest, nous arrivâmes devant une sorte de mur élevé, construit en maçonnerie, entrecoupé de distance en distance par des espèces de tours ou plutôt de gros piliers massifs. Entre deux de ces piliers est une porte surmontée d'un aigle de pierre. Derrière le mur on aperçoit une série d'élégantes maisons. Au balcon de l'une d'elle est sculpté un lion. Sur l'autre est une inscription ; *Tithing office* ou bureau de la dîme.

« Quel est cet édifice ? demandai-je à une façon d'huissier ou de concierge qui se tenait debout devant l'une des portes, dans une guérite.

— C'est la maison du *président* ; comment allez-vous ?

— Pas mal, et vous ? Je voudrais voir le président.

— C'est bien facile. Entrez. »

Et sans que j'eusse aucune lettre, sans autre forme de procès, je fus introduit dans une grande salle où les évêques, les apôtres, les docteurs de la loi attendaient leur tour d'audience.

Comme j'arrivais de loin on me fit passer le premier. Le pape assis dans un *rocking-chair*, me reçut avec beaucoup de politesse, il répondit avec bienveillance à toutes mes questions, et quand je l'interrogeai sur la polygamie et les difficultés de la faire accepter par l'Union, il me dit qu'il aurait là-dessus, quand le moment serait venu, une inspiration de l'Esprit-Saint qui lui indiquerait ce qu'il aurait à faire.

Brigham Young est né avec le siècle. Il est encore vert et vigoureux. L'œil est vif, le front haut, les che-

veux sont cendrés, relevés en toupet sur la tête, la barbe est rasée, sauf sur les joues et le dessous du menton, qui est orné du collier. La lèvre est serrée, l'attitude calme, silencieuse, et tout indique dans cette physionomie le sang-froid, la retenue, la finesse, l'obstination, l'habileté diplomatique. Ce n'est pas un homme ordinaire que celui qui, conducteur de peuple dans le sens le plus absolu du mot, a pu installer ainsi au milieu du désert, il y a vingt-huit ans, une population novice, et chaque année augmenter cette population d'un nouvel essaim, faire cultiver le désert, et là où il n'y avait que du sel, faire pousser toutes les graminées, tous les arbres fruitiers d'Europe. En même temps que cette population, venue des plus bas-fonds des cités du nord de l'Europe, était ainsi maintenue, disciplinée, pliée au travail, assouplie aux formules de la religion naissante, il fallait résister aux emportements, souvent aux attaques armées des gentils, des colons fédéraux, et à toutes les exigences de l'Union. L'éloignement, il est vrai, favorisait la résistance, mais patientait le Gouvernement de Washington, et sur ce point Brigham Young a été, de l'aveu de tous, incomparable.

La ville, qu'il a fondée est une ville modèle. Elle est divisée, comme toutes les villes américaines récentes, en carrés, par des lignes qui se coupent à angle droit à la façon de celles d'un damier. Chaque carré forme un quartier ou *Ward*, et à la tête de chacun d'eux est un évêque. Dans chacun il y a aussi une école. Tout cela est admirablement administré. Les soins de l'église n'empêchent pas d'ailleurs le pape de vaquer aux

soins de ses propres affaires. Il a gagné une grande fortune en faisant payer la dîme aux fidèles, en cultivant d'immenses espaces, en élevant des fabriques, des manufactures, des moulins à blé sur divers points du territoire d'Utah. Il a établi une banque, des magasins coopératifs dans la ville du Lac-Salé, si bien qu'il a, dit-on, plusieurs millions de piastres déposés à la Banque de Londres ; mais c'est sans doute une fable. On peut être un chef d'Etat très-habile, fondateur de religion par surcroît, sans pour cela voler le prochain et s'enrichir à ses dépens.

Quand les mormons quittèrent Nauvoo dans l'Illinois, où le prophète Joseph Smith, créateur du mormonisme, avait établi l'église naissante, ce fut Brigham Young qui conduisit l'expédition sainte du Missouri au Lac-Salé. On peut dire qu'il fut le Moïse de ce grand exode, et que, plus heureux que le prophète juif il vit la terre promise. Les mormons jalousés de tous, avaient été partout poursuivis et traqués, et le prophète Smith avait été mis à mort par la foule ameutée. Il fallait ce martyre et les souffrances que l'église des Saints allait traverser pour consolider la nouvelle religion.

Rappelons-nous au milieu de quels périls de tous genres fut accompli le long et pénible voyage ? C'était la première fois qu'une caravane de voyageurs se mettait en route à travers les grandes plaines. Il fallut incessamment disputer le passage aux Peaux-Rouges. Les femmes, les enfants, les vieillards avaient peine à suivre. Plusieurs restèrent en chemin, exténués, mourants. On manquait de bêtes de trait, de charrettes. Quelques infirmes furent traînés dans des brouettes tout

le long de la route. On avait emporté une barrique d'eau-de-vie, unique cordial pour ranimer les malades. Des gens de la caravane ayant voulu y toucher, Brigham Young les menaça de son revolver. « C'est la première et la seule fois que j'ai vu notre président en colère, » disait un mormon qui fut témoin de cet incident.

C'était en 1847. Les froids furent précoces et terribles. La traversée des Montagnes-Rocheuses et des monts Wahsatch fut une véritable déroute, comme une retraite de Russie. Déjà le long du chemin on avait manqué d'eau et d'herbe pour le bétail. Que de mormons tombèrent dans la neige pour ne plus se relever ! Enfin au bout de plusieurs mois, on aperçut, du haut des montagnes, le Lac-Salé et dans la plaine un petit ruisseau qui se jetait dans le lac. C'était la Mer-Morte et le Jourdain du nouveau peuple de Dieu ; ainsi furent-ils baptisés par les mormons, qui se nommaient eux-mêmes les *Saints du dernier jour*. Près de là on résolut de jeter les fondements de la Nouvelle-Sion, pour célébrer le grand *millenium* qui allait enfin apparaître, l'aurore des derniers mille ans prédits par l'Apocalypse.

Tout ce qu'on connaissait de ce pays, c'est ce qu'en avaient dit quelques explorateurs, entre autres le général Fremont, qui était passé par là quelques temps auparavant. Tout ce qu'on savait de ce territoire désert et qui semblait n'appartenir alors ni à l'Angleterre, ni au Mexique, ni aux Etats-Unis maîtres des anciens droits de la France dans ces parages, c'est qu'il n'y poussait que du sel. Le trappeur Bridger, celui même qui a donné son nom à l'un des postes où nous nous sommes arrêtés dans notre voyage vers l'Utah, avait dit aux

mormons qu'il leur donnerait un boisseau d'or par chaque boisseau de blé ou de maïs qu'ils récolteraient dans ce pays sauvage. Bridger, lui, chassait, faisait la troque avec les Indiens et de planter quoi que ce soit ne se souciait aucunement. Les Saints laissèrent dire, et c'est par millions d'hectolitres que l'on compta bientôt les récoltes mormonnes. Nous ne savons si Bridger a payé son pari ; mais il eût trouvé peut-être assez d'or pour le faire, car la Californie venait d'être annexée à l'Union (1848) et avec elle les champs inépuisables du précieux métal. Par une sorte de hasard étrange, ce fut un mormon, Marshall, qui découvrit la première pépite sur la rivière Américaine, à la scierie du colonel, depuis général Sutter. J'ai raconté ailleurs comment eut lieu cette étonnante découverte qui allait remuer le monde[1].

Ce n'est pas seulement aux alentours de la ville du Lac-Salé et le long du Jourdain que les mormons ont planté les arbres fruitiers et les céréales. Dans toutes les vallées arrosées, au nord et au sud du territoire, partout où la terre peut recevoir la semence et la faire fructifier, le colon est venu, et la fertilité du sol a bien vite récompensé ses efforts. Dans le sud de l'Utah, on a planté le coton, le mûrier, et établi des manufactu res pour filer les précieux textiles ; dans le centre, on a semé le chanvre, le lin, dont on a tissé également les fibres et pressé les graines pour en extraire l'huile. Sur la plupart des cours d'eau, on a établi des scieries de bois, des moulins à farine. Sur d'autres parties plus arides, on a élevé des moutons dont on a tissé la laine.

[1] Voyez la *Vie souterraine*. Paris, Hachette, 1867.

Les apôtres se sont tous enrichis dans ces opérations agricoles et industrielles.

Les richesses souterraines ont été mises à profit. Le charbon, le minerai de fer ont été exploités. On a fondu le minerai sur les lieux mêmes. Tout récemment, des mines d'argent très-riches ont même été découvertes non loin du Lac-Salé, et l'une d'elle, la mine Emma, a fait assez de bruit pour attirer les capitalistes de Londres. Ils y ont même été quelque peu échaudés, trompés par des assertions mensongères ; mais à cela le prophète répond que c'est la faute des gentils, car il a recommandé aux Saints de ne donner aucune suite à l'exploitation des mines d'or au d'argent.

Ces rudes travailleurs ont l'intuition de tout, ne reculent devant aucune besogne. Les mormons ont été les plus habiles entrepreneurs du chemin de fer du Pacifique. Le pape et l'un de ses fils, l'aîné, celui qu'on appelle, par opposition à son père, Brigham Young *junior* le même que nous avions déjà vu à Paris lors de l'exposition universelle de 1867, où il fut délégué du territoire d'Utah, ont soumissionné plusieurs centaines de milles du railroad interocéanique. Ils ont tout fait : les terrassements, les ponts, la pose de la voie. Ils y ont gagné beaucoup d'argent, et eux, que l'on croyait rebelles à l'établissement d'un chemin de fer transcontinental, parce qu'il amènerait une irruption des gentils, ont vu, au contraire, cette œuvre de très-bon œil. Ne permet-elle pas aux fidèles, convertis en Europe, d'arriver plus promptement, de donner plus rapidement de leurs nouvelles et de celles de la sainte église ?

Je reçus un matin, à l'hôtel Townsend, la visite du

fils de Brigham Young. Il suppléait alors son père sur les travaux du chemin de fer. Il m'expliqua ce qu'il faisait, ses projets, son entreprise. « Voilà tout le capital que nous avons apporté avec nous, me dit-il, en me montrant ses larges mains. Si nous avons gagné un peu d'argent, si même nous sommes devenus riches, nous ne le devons qu'à cela. » Et il se prit à regretter que ses occupatious, alors trop pressantes, l'empêchassent de me prendre dans sa voiture et de me faire parcourir les environs de la ville et une partie des travaux de la voie ferrée. Je ne l'ai plus revu depuis, mais j'ai gardé, de lui comme de son père, le meilleur souvenir.

La ville du Lac-Salé, avec ses quartiers et ses maisons entourés d'arbres, avec ses larges rues qu'arrose et rafraîchit une eau courante, limpide et pure, descendue des montagnes, est une des plus jolies villes de l'Union. Chaque maison est isolée, et forme comme un cottage qui se perd au milieu de la verdure et des fleurs. Autour de chaque demeure il y a un verger, un jardin potager, puis des arbres d'ornement et des fleurs. Le pommier, le prunier, l'abricotier, le pêcher donnent des fruits très-savoureux et renommés dans tout l'Ouest.

Le style de ces cottages rappelle celui des maisons suisses. Le bois y est employé de préférence à la pierre. C'est seulement dans les principales rues de la ville, les rues marchandes, où les maisons se touchent, que la pierre de taille et la brique ont été mises en usage, concurremment avec le bois. Quelques-unes de ces maisons, banques, entrepôts de marchandises, bureaux de voitures, station de la diligence *Overland*, sont d'un heureux style, au moins pour la façade, et la pierre de grès

rosé, qui y a été employée, y prend des formes architecturales élégantes. Cette pierre est assez tendre, se laisse bien tailler, résiste à la gelée et à toutes les influences atmosphériques. C'est une curiosité de plus que présente la capitale des mormons d'avoir des maisons de pierre, car en bien des villes de l'Union, surtout dans l'Ouest, on n'emploie que le bois ou la brique.

La ville du Lac-Salé possède quelques monuments. En premier lieu citons la *Présidence*, où sont la Porte de l'Aigle, la maison du Lion, et le *Bee-Hive* ou Ruche d'abeilles, où est d'une part le gynécée des femmes du pape, d'autre part l'école pour ses nombreux enfants, les premières au nombre d'une vingtaine, les seconds d'une soixantaine, si l'on m'a dit vrai. Le bureau de la dîme et celui du télégraphe présidentiel sont à côté, et tout cela est entouré de la haute et longue muraille dont il a déjà été parlé.

La présidence n'est pas le plus important édifice de la capitale mormonne. Il faut citer avant tout le Tabernacle, immense construction en charpente, de forme ovoïde, recouverte d'un dôme en plâtre et entourée tout autour, sur les côtés, de piliers en maçonnerie blanchis à la chaux. On dirait d'un œuf gigantesque coupé sur un plan méridien, et renversé. Sous cette coque étrange peuvent tenir jusqu'à dix mille personnes, les grands jours de festival, quand les fidèles accourent de tous les points du territoire d'Utah. En temps ordinaire, le dimanche, on y compte jusqu'à trois mille personnes.

Sur une estrade est l'autel, orné des chandeliers à sept branches : c'est là qu'on officie. En avant est la

chaire où l'on prêche, et où le pape et les apôtres font entendre ces sermons familiers dont les mormons sont si friands ; vers le fond, l'orgue, tout en bois de cèdre du pays, tuyaux, soufflets, etc ., et qui était encore en construction quand je visitai ce saint lieu. Une série de bancs de bois, avec un couloir sur le milieu, occupent le reste de la nef. Suivant la mode protestante, à laquelle les mormons sont restés fidèles, il n'y a nulle part d'images ni d'ornements, et les murs, blanchis à la chaux comme les piliers du dehors, comme la coque extérieure, sont d'une nudité désespérante.

Voilà pour le Tabernacle ou temple actuel. Quant au temple futur, il sera tout en granit des monts Wahsatch et de style gothique ; mais les fondations en sortent à peine de terre, et de 1848 à aujourd'hui, la construction n'a guère avancé. Elle était entourée, lors de ma visite, d'une palissade, qui peu à peu allait se pourrissant, et l'herbe poussait au milieu des piliers, élevés seulement de quelques mètres. Çà et là, sur le sol, des blocs de granit, quelques-uns taillés, d'autres à peine préparés; nulle part un ouvrier. Il est probable que les choses sont restées dans le même état, et que, comme la cathédrale de Cologne et Notre-Dame de Paris, l'église métropolitaine mormonne mettra bien des siècles à s'achever, si jamais elle s'achève.

Le théâtre a eu plus de chance que la cathédrale. La façade seule n'est pas finie, mais l'intérieur est entièrement terminé et du plus gracieux effet. On dirait le théâtre coquet d'une de nos bonnes préfectures de France. Il y a place pour dix-huit cents personnes. On y représente des vaudevilles et des drames modernes, la plu-

part traduits du français. Très-souvent on y joue aussi des drames de Shakespeare.

Ayant eu occasion d'assister à de nombreuses représentations sur les principaux théâtres de l'Union, je dois dire que j'ai rarement vu un théâtre où les pièces fussent mieux jouées, où le public fût plus attentif, de tenue plus convenable. Ici, aucune de ces pièces nationales grossières, comme on en voit jouer tant à New-York, à Boston, à Pittsburg, où apparaissent des hommes ivres, tirant sur la scène des coups de revolver. De telles œuvres ne seraient point acceptées du public mormon, non plus que les traductions de quelques-uns de nos plus méchants opéras-bouffes parisiens, qui ont fait la joie de New-York et de San-Francisco.

J'eus le plaisir de voir au théâtre du Lac-Salé une jeune et charmante actrice, miss Alexander. Elle avait joué si bien un rôle d'ingénue, que je l'invitai, en manière de plaisanterie, à venir à Paris, où certainement elle serait engagée sur un de nos principaux théâtres. Elle refusa poliment, et me dit avec beaucoup d'esprit qu'elle amait mieux être la première en Utah que la seconde en France. Elle rééditait le mot de Jules César, peut-être sciemment.

Miss Alexander n'est pas mariée, et ce fait paraîtra sans doute surprenant dans un pays où les hommes ont la faculté de prendre plusieurs femmes. Brigham Young la tient en grande affection, et disait d'un des apôtres, qui se flattait de faire des miracles et avait inutilement voulu épouser la jeune actrice, qu'il n'y avait rien d'impossible pour lui, sauf de faire *la conquête d'Alexandre.*

Brigham, comme autrefois Lincoln, aime à plaisanter, et plaisante quelquefois finement.

La fréquentation du théâtre est entrée dans les mœurs mormonnes, et l'Eglise n'y voit pas de mal. Le pape a même tenu à ce que le théâtre fût achevé avant le Tabernacle, parce que, dit-il, « qui s'amuse prie. » Il a sa loge d'honneur, et souvent il assiste aux représentations accompagné de quelques-unes de ses femmes. Le peuple l'acclame, et il applaudit aux morceaux bien joués avec autant de bonne grâce que le commun des spectateurs. Tout se passe ici en famille, et de la façon la plus paternelle du monde.

Quand on a cité, avec le Tabernacle et le théâtre, l'hôtel de ville ou *City-Hall*, où est aussi le tribunal ou cour de justice, on a épuisé la liste des principaux édifices publics de la capitale de l'Utah. Ces monuments sont peu nombreux, et quelques-uns inachevés ; mais la ville est jeune, et le jour viendra où elle aura autant de beaux édifices que les premières villes de l'Union. Elle est dans une situation exceptionnelle, au cœur de l'Amérique, à peu près à moitié chemin de Missouri au Sacramento, presque à égale distance des frontières nord et sud des États-Unis. C'est une des principales étapes du railway interocéanique. Elle est déjà un grand entrepôt de marchandises de toute sorte, et verra s'accroître de jour en jour son importance.

En 1868 elle comptait quinze mille habitants. Nul doute que le nombre n'en ait fort augmenté depuis. Elle possède plusieurs journaux, presque tous rédigés par des mormons. La vie y est calme, pure. Il y a peu de buvettes, peu de cafés. On n'y rencontre aucun

homme ivre. Les Saints vivent tous en bonne intelligence, et si l'ordre est quelquefois troublé, c'est seulement par les gentils. On ne tolérait du reste aucune femme de mauvaise vie, aucun scandale public.

Les quelques jours que nous passâmes dans cette bonne ville furent des mieux employés. Le photographe Savage, son associé le peintre Ottinger, s'étaient pris d'amitié pour nous, ainsi que le colonel Hay, surintendant des affaires indiennes, que suppléait quelquefois l'interprète Dimick Huntington. L'interprète, le peintre et le photographe étaient de fidèles mormons, le colonel un pur gentil. En les fréquentant alternativement, nous arrivâmes à connaître le fort et le faible de la doctrine des Saints, et à nous faire une idée nette de la situation de l'Utah. Nous avions aussi la ressource de nos propres impressions, en allant ça et là à l'aventure, puis nos visites aux différents dignitaires de l'église mormonne, le pape, les apôtres, les évêques, les *elders* ou anciens, tous très-facilement accessibles, et toujours prêts à nous fournir les renseignements que nous pouvions leur demander. L'archiviste et historien de l'Église, l'apôtre Smith, fut surtout très-obligeant pour nous.

VI

LA POLYGAMIE

Les Saintes et les Saints. — Le journaliste Stenhouse. — Comment on se marie. — Le photographe Savage. L'hôtelier Townsend. — Les mœurs patriarcales. — La loi céleste. — Un cas pendable. Les épouses spirituelles. — Saint Pierre et saint Paul. — Le mariage. — Pas de jalousie. — Soumission absolue. — Opinion d'un apothicaire. — Où se recrutent les mormons. — Arrivée d'un convoi de néophytes. — Prédominance des naissances féminines.

La seule chose qui nous manqua, pendant toute la durée de notre séjour dans la ville du Lac-Salé, fut la fréquentation des femmes mormonnes. On ne nous présenta qu'à très-peu d'entre elles, soit qu'elles fussent fort laides pour la plupart, ou que, arrivées très-pauvres d'Europe, elles fussent moins bien élevées que ne le sont en général les femmes de l'Union. Peut-être aussi y avait-il là un peu de cette jalousie qui prend tous les polygames (voyez les Turcs, les Persans, les Chinois), et qui leur fait reléguer au fond d'un gyné-

cée, loin des regards profanes, le troupeau féminin qu'ils se sont adjugé.

Notre enquête fut néanmoins aussi complète que possible et faite sans parti-pris. La conclusion qui en résulta est favorable aux mormons, et nous conservâmes de cette population honnête, douce, travailleuse, la meilleure impression. La pluralité des femmes mise à part, les mormons sont assurément parmi tous les Américains les gens les plus moraux ; ce sont aussi les plus polis, et ceux dont la fréquentation est la plus agréable. Il y a parmi eux des hommes très-instruits : Orson Pratt, un des apôtres, le mathématicien et l'astronome de l'Utah, qui assiste le pape comme une sorte de ministre de l'instruction publique ; Stenhouse, un journaliste fort habile, dans un pays qui compte déjà tant de bons journalistes. Il est venu en Europe, a prêché le mormonisme en Suisse, parle le français très-correctement. Il m'offrit gracieusement les colonnes de son journal pour y rendre compte de mes fouilles que je fis exécuter, comme il sera dit tout à l'heure, au tumulus du Lac-Salé [1].

Stenhouse nous avait promis de nous présenter à ses deux femmes, mais il oublia toujours de le faire. Elles ne vivaient pas ensemble, non par jalousie, au moins à ce qu'il prétendait, mais pour mieux élever leurs enfants. Il se préparait à en prendre bientôt une troisième. « Ce n'est pas moi qui la choisirai, nous dit-il, mais une de mes femmes. Nous prenons généralement celles

[1] M. Stenhouse a depuis été expulsé par le pape avec une de ses femmes, après avoir été battu et insulté par les Saints. On a vu plus haut comment l'un et l'autre se sont vengés.

qu'elles nous indiquent, et qui ont quelque talent particulier qui manque aux premières. Celle-ci fait mieux les confitures, et vous savez si les conserves de fruits du Lac-Salé sont renommées ; celle-là repasse mieux ou raccommode mieux le linge, la troisième fait mieux la cuisine et ainsi des autres. La maison arrive de la sorte à se compléter. Le pape du reste ne nous permettrait pas d'épouser une nouvelle femme si nous n'avions pas les moyens de la nourrir. C'est ici comme en Turquie, il faut pouvoir entretenir les femmes que l'on prend ; c'est pourquoi nous n'en avons pas davantage. »

Partout les mêmes observations nous furent faites au sujet de la polygamie. Savage, qui avait besoin d'une seconde femme pour son atelier de photographie, sa librairie, sa papeterie, était allé la prendre parmi les émigrants récemment arrivés du Pays de Galles. Nous la vîmes travailler dans l'atelier de l'artiste. Elle était d'apparence douce, fort gracieuse, de traits réguliers, même jolie ; c'est une des personnes des plus agréables que j'aie rencontrées dans l'Utah, et l'on s'en serait fort bien accommodé dans tout pays.

Notre hôte Townsend avait trois femmes, fort gentilles, très-attentives à nous servir à table, nous présentant les meilleurs plats, et n'ayant jamais qu'une parole aimable ou le plus gracieux sourire à nous adresser. Elles se rendaient le soir dans un gynécée commun, dont les fenêtres donnaient sur notre jardin. Elles regardaient curieusement par les persiennes entr'ouvertes, et souvent on les entendait rire de grand cœur. Pour des recluses soumises au pouvoir d'un mari jaloux, elles ne semblaient pas trop malheureuses, et

justifiaient ce mot d'une dame mormonne à laquelle on demandait comment elle supportait la polygamie : « Plus nous sommes, plus nous rions. »

Le mari de ces trois dames était déjà âgé. Ses cheveux avaient blanchi et ses traits rappelaient ceux de Brigham Young, mais avec moins de finesse. Il paraissait même très-fatigué. La figure était usée, l'œil affaibli, la paupière tombante, la parole lente, voilée.

Je ne voudrais pas entrer ici trop profondément dans les arcanes de l'institution polygamique. Il est des choses sur lesquelles il ne faut pas trop appuyer. A écouter les mormons, la polygamie est d'institution divine, et ils citent là-dessus les anciens patriarches. Ils entendent donc revenir aux mœurs patriarcales, et imiter les premiers Israélites, comme si le monde pouvait remonter à sa source. Leurs doctrines religieuses ont du reste beaucoup d'analogie avec les doctrines hébraïques. Ils croient à un dieu matériel, à des anges ou séraphins ornés d'ailes et ayant aussi un corps comme le nôtre.

La polygamie n'a pas été instituée dès le début. Le prophète Joseph Smith, fondateur de la religion mormonne, n'en a parlé ni dans ses livres, ni dans ses prédications. C'est le pape actuel, Brigham Young, qui a rendu pour la première fois publique « la révélation de la loi céleste sur le mariage. » Ce grand fait eut lieu le 29 août 1852. Jusque-là les mormons s'étaient contentés d'une seule femme. Les parents et quelques-uns des premiers disciples de Joseph Smith ont même résisté jusqu'ici à l'institution de la polygamie, et occasionné dans l'église mormonne, sous le nom de Josephites, un schisme qui a failli devenir un moment

très-sérieux. Si, comme il est probable, devant les poursuites incessantes du gouvernement fédéral, qui continuaient encore et s'étaient même renouvelées plus vives en 1874, la polygamie est un jour abolie chez les saints, le parti des Joséphites triomphera sur celui de Brigham Young, lequel seul représente actuellement l'orthodoxie.

Brigham, qui est un grand politique, plus remarquable encore comme fondateur d'empire que comme chef de religion, a t-il eu l'idée, en instituant la polygamie, d'appeler à lui les fidèles par cet appât grossier, et de peupler plus rapidement le territoire des Saints en donnant à ceux-ci plusieurs femmes ? On comprend qu'il ne s'est jamais expliqué clairement là-dessus. Il faut toutefois reconnaître que si la polygamie existe chez les mormons, on n'y voit point ce qu'une dame mormonne appelait un jour la polyandrie, et qu'elle reprochait amèrement aux nations européennes. Il n'y a non plus dans l'Utah aucun enfant abandonné, aucun des désordres de mœurs si communs ailleurs. Tout le monde se marie, toutes les filles trouvent à se caser, même sans dot. Toutes les femmes semblent heureuses, fidèles à leur époux, tous les enfants ont bonne mine, et la polygamie n'est nullement ici « un cas pendable. »

Comme dans toute société, les hommes se sont fait la meilleure part. Le pape et les apôtres sont tous polygames et pères de nombreux enfants. En Utah comme en Turquie, on mesure l'importance d'un homme au nombre de femmes qu'il peut entretenir. On vaut tant de femmes, comme partout ailleurs, aux États-Unis ou en Angleterre, on vaut tant de millions.

Nous avons dit que le pape Brigham avait seize femmes. Les apôtres ont tous de huit à quatre femmes chacun. Les évêques deux ou trois, les simples fidèles une ou deux, quelquefois pas du tout. Le nombre des célibataires en Utah est plus grand qu'on ne croit.

Le pape a trouvé bon de s'unir aussi, mais idéalement, à ce qu'il nomme « des épouses spirituelles. » Il est lié à elles en esprit, non de chair. Sans doute ce sont les plus vieilles, les plus laides, des dévotes qui le poursuivent de leurs obsessions. Elles sont, comme on dit, scellés au pape, et le retrouveront dans un monde meilleur, plus disposé à consommer l'union charnelle. La poëtesse Élisa Snow, qui a composé une partie des hymnes qu'on chante dans l'église mormonne, est scellée au pape de cette façon, et on ne l'appelle jamais que mademoiselle et non madame Élisa.

On prête à Brigham Young, dont nous avons rappelé l'*humour*, un raisonnement bien original pour défendre la pluralité des femmes : « Ou le mariage est bon, ou il est mauvais, disait-il un jour qu'un gentil le poussait jusque dans ses derniers retranchements à propos de la polygamie ; or il est bon, puisque tout le monde à peu près se marie ; mais de ce qui est bon, on ne saurait trop prendre, donc il est bien de se marier avec plusieurs femmes à la fois.

Fort différent en cela de saint Pierre est le Président du Lac-Salé. On prétend que le grand apôtre ouvre volontiers la porte du ciel à ceux qui ont été mariés une fois parce qu'ils ont fait, dit-il, leur purgatoire sur terre, mais qu'il la ferme au nez de ceux qui ont convolé en secondes noces : « vous n'êtes pas dignes de

venir chez nous, après une telle marque d'insanité. » Saint Paul partageait un peu sur le mariage les idées de saint Pierre, lui qui a dit : « Mariez-vous, vous ferez bien ; ne vous mariez pas, vous ferez mieux. »

Une chose surprend, c'est qu'au milieu de tout ce monde féminin, la jalousie ne naisse pas, une jalousie atroce, inexorable. Pour qui connaît le cœur de la femme et combien peu elle aime le partage en amour (et en cela elle a raison), le fait peut paraître surprenant. La foi explique ce phénomène psychologique, comme bien d'autres. « Nos femmes ne sont pas jalouses, » vous disent à chaque instant les Saints, et les apparences semblent leur donner raison, j'ai là-dessus entendu longuement un Français qui est venu se perdre en Mormonie, un homme d'esprit, lettré, ancien professeur dans un lycée de France. Il était associé avec un mormon bien connu à Paris, M. Bertrand, propriétaire d'une belle ferme à Tooele, près du Lac-Salé. « Je n'ai encore qu'une femme, mais quand il faudra en prendre une autre, me disait-il comme tout à l'heure Stenhouse, ma femme sera la première à m'indiquer mon choix. J'attendrai jusque-là, je ne suis pas pressé. »

Je le mis sur la question religieuse. Il me fit sa profession de foi. Il croyait sincèrement à la doctrine mormonnique, à la révélation, aux miracles, et tous les autres croient comme lui, et sont soumis aveuglément au pape et à tout ce qu'il ordonne. Il n'y a pas de religion sans cela. C'est le dévouement, la soumission, l'abnégation, la croyance absolue qui font la foi. Des hommes comme Orson Pratt, le gouverneur Hooper, délégué de l'Utah en 1868 au congrès de Washington,

le seul mormon influent qui n'ait encore qu'une femme, sont entièrement soumis à toutes les volontés de Brigham Young. Sur un signe du pape, ils laisseraient tout, leur école, leur journal, leurs fonctions, leur maison, leurs femmes, leurs enfants, pour aller prêcher la religion des Saints au bout du monde, au milieu des plus grands dangers, ou de traverses de toute sorte. Il n'y a qu'en Angleterre, en Ecosse, dans le pays de Galles, en Irlande et dans quelques contrées du Nord de l'Europe, que le mormonnisme fait des adeptes sérieux ; partout ailleurs on gagne plus de horions et de pommes cuites que de succès et d'honneurs à s'en faire l'apôtre ; et cependant nul missionnaire ne refuse de marcher sur un signe du Président.

Cette soumission absolue que les mormons accordent au chef de leur Eglise, les femmes l'accordent à leur mari. Des gens qui n'ont pas bien vu comment fonctionnait la polygamie mormonne ont écrit que les femmes des Saints étaient jalouses, malheureuses, que leur vie n'était que martyre, incessantes querelles avec leurs compagnes, qu'elles cherchaient à fuir et s'échappaient au camp Douglas, préférant être les maîtresses des officiers fédéraux et même des soldats que les épouses des mormons. Il n'y a là que mensonges. Je suis allé un jour rendre visite au général qui commande ce poste. Nous avons causé :

« Comment vont les bonnes fortunes, général on dit que vos officiers font la cour aux *dames du lac* et les enlèvent à leur mari.

— Nullement, nous n'en avons pas vu une seule au camp depuis un an que je suis ici. »

Ainsi tous les mormons, hommes ou femmes, ont accepté les yeux fermés leur nouvelle situation, les exigences de la doctrine nouvelle, et prêtent aux moindres volontés du pape la soumission la plus complète. On peut leur appliquer la formule des Jésuites *Perinde ac cadaver*, ils n'ont plus de volonté propre, ils obéissent comme un cadavre. C'est là ce qui fait le désespoir des gentils de l'Utah. Eux qui sont restés républicains, fidèles aux lois de l'Union, eux qui ne comprennent que la liberté individuelle, les droits absolus du citoyen, le *self government* en un mot, c'est-à-dire le moins de gouvernement possible, ils ne peuvent comprendre cette obéissance passive aux volontés, aux caprices d'un seul homme. « Ils obéissent à un dictateur, vos mormons, me disait un jour un pharmacien du Lac-Salé avec lequel je causais des Saints, et pour des républicains comme nous, qui obéit à un homme est un esclave. » Pour sûr les Saints ne doivent guère aller chercher leurs remèdes chez cet homme, ils auraient trop peur qu'il ne confonde le sel d'Epsom avec la mort aux rats.

Les enfants nés des mariages mormons sont généralement élevés par la mère qui les a eus. Beaucoup de mères habitent séparément ; mais d'autres fois elles sont toutes ensemble. Le mari demeure quelquefois avec elles, quelquefois seul. On dit que le plus grand calme, un calme véritablement évangélique, règne dans ces maisons féminines. De querelles de jalousie, il n'y en a point ou très-peu. A en juger par les apparences, le fait semble absolument vrai. Il faut le mettre, encore

une fois, au compte de ces phénomènes surprenants qu'opère la croyance religieuse.

Les enfants des Saints portent le nom du père : mais comme le père peut épouser simultanément les deux sœurs (ce qui se faisait du reste autrefois aux premiers temps du judaïsme), comme on a même vu des pères épouser leur propre fille (ce qui ne s'est fait, je crois, nulle part, malgré l'exemple de Noé), on se figure quel désordre doit présenter l'état civil des mormons. Il faudrait créer des noms nouveaux de parenté pour une promiscuité pareille.

Jetons un voile sur ces horreurs. Il fallait en dire un mot pour montrer tout le côté fâcheux de la doctrine et des pratiques des Saints. La poligamie est chose antinaturelle. Il n'y a pas plus d'hommes que de femmes dans le monde, et l'union des êtres doit procéder par couples distincts. « Vous ferez un seul esprit et une même chair, » dit l'Evangile, en parlant de l'homme et de la femme mariés, et nulle part aucune société civilisée, réellement digne de ce nom, n'a consacré la polygamie. Autant que possible le mariage doit être fondé sur l'amour, et l'amour ne veut pas de partage. Si, comme tout semble le démontrer, la polygamie n'entraîne aucun désordre matériel dans l'Utah, ce cas est une exception. Il faut avouer aussi que bien de femmes de l'Utah, qui n'auraient pas trouvé de mari ailleurs, sont très-heureuses d'en trouver là.

Nous l'avons dit, c'est dans les plus pauvres contrées du nord de l'Europe, dans le Pays de Galles, l'Irlande, l'Ecosse, le Cornouailles, en Suède, en Norwège, en Danemark, dans quelques Etats allemands, au milieu

de populations naïves, crédules, travailleuses, peu aisées, que se recrutent principalement les néophytes mormons. Chaque année il part, de Liverpool principalement, de nombreux essaims de plusieurs milliers de néophytes, conduits par un missionnaire. Ils arrivent à New-York, et de là sont dirigés sur le Missouri, puis sur les Montagnes-Rocheuses et le Lac-Salé. Naguère on venait à pied du Missouri à travers les grandes plaines ; aujourd'hui on prend le chemin de fer du Pacifique. Le voyage est moins pittoresque, mais beaucoup plus court, beaucoup moins fatigant.

J'ai vu arriver en 1868 un de ces convois de mormons. Les charrettes, les bœufs de la caravane, les hommes, les femmes furent parqués dans une des cours de la maison présidentielle. Tout ce monde était hâlé par le soleil, couvert de poussière, vêtu d'habits qu'on n'avait pas changés depuis plusieurs semaines. On prit le nom de chacun des arrivants ; on leur indiqua leur destination. Celui-ci devait entrer dans un magasin de la ville, cet autre chez un fermier, un troisième reçut un lot de terre à cultiver, et ainsi des autres. Le convoi était depuis longtemps annoncé. On avait déjà catéchisé, baptisé chacun. En quelques heures la cour fut vidée. Il faut plus de temps, quand une troupe en marche arrive dans une ville pour envoyer les soldats chez l'habitant, qu'il n'en fallut à l'apôtre chargé de recevoir les néophytes pour indiquer à chacun le chemin qu'il avait à suivre et la destination qu'il allait recevoir.

Les mormons sont aujourd'hui au nombre de cent vingt-cinq mille dans l'Utah, et il arrive souvent de

nouvelles recrues; la France et tous les pays latins n'ont guère de représentants en Mormonnie, trois ou quatre au plus. Nous sommes devenus trop sceptiques pour croire à aucune religion, et nous sommes trop casaniers et trop bien chez nous pour émigrer si loin un peu à l'aveuglée. Nous bornons notre ambition à ne pas perdre de vue le clocher de notre village. Les races anglo-saxonne et germanique, les races protestantes en un mot, sont les meilleures pourvoyeuses du mormonnisme.

Il arrive toutes les années en Utah beaucoup plus d'hommes que de femmes, et cela se conçoit. Ce fait ne saurait être une objection contre la polygamie, car on a remarqué, en Utah comme dans tous les pays de l'Orient où la polygamie existe, qu'il naît beaucoup plus d'enfants du sexe féminin que d'enfants du sexe masculin. Montesquieu avait déjà fait pour la Turquie une observation analogue. On dirait qu'il y a là une sorte d'effet physiologique, et que l'homme, étant affaibli pas l'abus des plaisirs charnels, l'élément féminin prédomine. Nous ne voulons pas faire intervenir ici la nature, comme quelques-uns le veulent, et prétendre que la Providence, dans son immuable bonté, a soin de faire naître plus de femmes que d'hommes dans les pays polygamiques, afin de maintenir l'institution. La Providence s'occupe bien des affaires de ce monde, mais sa sollicitude ne va pas jusque-là.

VII

L'EGLISE DES SAINTS

Le prophète Joseph Smith. — Le livre de Mormon. — Premières persécutions, premières prédications. — Martyrs du prophète. — Exode au Lac-Salé. — Organisation du territoire d'Utah. — Extension de l'Eglise mormonne en Europe et sur le globe. — Les livres sacrés. Le Credo des Saints. Un communiant sans le savoir. — Un sermon de Kimball et de Brigham Young. — Les notables de l'Eglise. — Les Anges exterminateurs.

On ne s'attend pas à ce que je fasse de la théogonie des Saints une étude approfondie. Celle-ci a déjà été faite par d'autres sans grand profit pour la science des religions, et sans qu'on puisse y comprendre grand'-chose. La religion nouvelle tient à la fois du judaïsme, du mahométisme et du protestantisme. Tout cela est mêlé de pratiques plus ou moins baroques, de croyances plus ou moins mystérieuses. Il vaut mieux refaire ici à grands traits, d'après des documents authentiques que je tiens de l'archiviste et apôtre G. Smith, l'historique du mormonnisme, et dire comment est née peu à peu l'Eglise des Saints.

Chacun sait que le prophète Joseph Smith, un de ces illuminés comme il y en a tant aux États-Unis, ce pays où la liberté de conscience ne connaît presque pas de limites, se mit un jour en tête de découvrir sous terre « la Bible de Nephi, écrite par Mormon en égyptien réformé » (22 septembre 1827).

Ce fut un ange qui révéla à Smith l'endroit où étaient cachées les nouvelles tables de la loi, gravées sur des lames d'argent. A côté il y avait, dit-on, une paire de lunettes, qui permettait de lire ce langage inconnu.

Smith était un pauvre fils de fermier, né en 1805 dans l'État de New-York, et c'est dans le comté de Séneca que l'ange envoyé de Dieu lui apparut dès l'année 1823. Il fit part à son entourage de sa vision, de ses révélations.

En 1830, l'église de Jésus-Christ des Saints du dernier jour (*the church of Jésus-Christ of latter day Saints*) était définitivement constituée. Joseph Smith, reconnu prophète, baptisa par immersion ses premiers adhérents. Ceux-ci, au nombre d'une demi-douzaine, furent les premiers apôtres. Parmi eux se trouvait le frère aîné de Smith, Hyrum, et leur père, qui fut plus tard proclamé patriarche de l'église des Saints.

Bientôt on imprima le livre de Mormon, et l'on se livra à une active propagande dans les États de New-York, de Pensylvanie, d'Ohio, de la Nouvelle-Angleterre et jusque dans les provinces britanniques de l'Amérique du Nord. A Independence (Missouri) on fonda un journal pour faire connaître la révélation de Dieu, on commença à prêcher, et comme aux États-Unis les affaires mondaines vont toujours de pair avec

la religion, les néophytes, transformés en colons, établirent dans l'Ohio et le Missouri des magasins, des fermes, des moulins. La nouvelle église prospéra si bien, qu'elle fit des jaloux et qu'on se mit à l'attaquer. Le grand prêtre Smith, qui s'était appelé « l'envoyé de Dieu, le successeur de Moïse, le croyant, le révélateur, le traducteur, le prophète », fut irréligieusement arraché une nuit de son lit par la foule ameutée contre lui, enduit de goudron et de plumes (un supplice qui a été de tout temps dans le goût de la populace américaine) et cruellement battu. On tenta même de lui faire avaler de l'eau-forte. Ceci se passait dans l'Ohio, en 1828. Désormais les persécutions ne s'arrêtèrent plus. On brûla, on pilla, on détruisit partout les établissements des mormons, on traîna les Saints devant les tribunaux, qui furent bien forcés de les acquitter, mais n'eurent jamais le courage de condamner leurs persécuteurs.

Cependant l'Église des Saints continuait à progresser. En 1835, furent ordonnés les douze apôtres et les soixante-dix anciens.

En 1837, Hebert Kimball, Orson Hyde, cinq autres missionnaires partis d'Amérique sans un sou vaillant, voyageant à la grâce de Dieu comme jadis les apôtres du Christ, prêchèrent pour la première fois le nouvel évangile en Angleterre, et firent bien vite un millier d'adhérents.

L'année suivante, comme on craignait l'ingérence victorieuse des mormons dans des élections qui allaient avoir lieu dans le Missouri, les Saints en grand nombre furent massacrés par le peuple, les autres chassés, dépouillés de leurs biens, sans que le gouvernement fédé-

ral, saisi de ces crimes, se décidât à les punir. Ce fut alors que les mormons, pour se soustraire aux attaques des Missouriens, et conduit par leur *Président* Joseph Smith, vinrent fonder Nauvoo dans l'Illinois.

Mais, pas plus dans l'Illinois que dans le Missouri, les persécutions ne s'arrêtèrent, et la populace remuante et factieuse de ces États lointains persista à ne voir dans les adhérents de l'église nouvelle que des opposants politiques qu'il fallait traquer à tout prix. Joseph Smith fut encore emprisonné.

Cependant on jetait les fondements du temple, on créait une université, une imprimerie, une librairie, une association industrielle, on nommait un conseil municipal, on établissait une fabrique de poteries, on construisait un hôtel. Des milliers de Saints accouraient de tous les points des États-Unis et d'Angleterre, et Nauvoo devenait une ville importante.

Les persécutions reprirent leurs cours en 1843, à propos de nouvelles élections dans lesquelles on redoutait toujours l'influence du parti mormon. Joseph Smith fut de nouveau arrêté et emprisonné à Carthage. Le 25 juin 1844, il était massacré dans sa prison avec son frère, par la populace en fureur.

Le long martyre et le supplice du prophète consolidèrent l'église des Saints : désormais elle était fondée et à l'abri des attaques des hommes. Le président Brigham Young, encore aujourd'hui pape de l'Église mormonne, fut élu à l'unanimité pour succéder à Joseph Smith. Le temple de Nauvoo fut continué, et la ville prospéra de rechef. Le nouveau pape ne chercha pas à tirer vengeance du meurtre du prophète, mais mon-

trant un pistolet à six coups : « Si quelqu'un, dit-il, essaie de porter la main sur moi, je le tue sur place ». Les antimormons se tinrent pour avertis ; mais les persécutions contre les Saints continuèrent et prirent une telle gravité que les mormons, au nombre de quinze cents, résolurent d'abandonner l'Illinois comme ils l'avaient déjà fait pour le Missouri. Ils arrivèrent ainsi en juillet 1846 à Council-Bluffs dans l'Iowa, sur la rive droite du Missouri, vis-à-vis le lieu où a été bâtie Omaha. Ils venaient de faire trois cents milles dans un pays alors inconnu, semé de cours d'eau et de forêts.

Ce fut sur ces entrefaites que le capitaine Allen, de l'armée fédérale, agissant en vertu des ordres qu'il avait reçus du président des États-Unis, leur enleva cinq cents hommes, qu'il enrôla comme volontaires pour la guerre du Mexique. Les autres mormons restèrent sur les bords du Missouri où ils prirent leurs quartiers d'hiver, et eurent beaucoup à souffrir du froid, et de la faim. Il y avait là quantité de vieillards, de femmes, d'enfants, de malades, d'infirmes.

Pendant ce temps, la populace de l'Illinois bombardait, saccageait Nauvoo, massacrait ceux qui étaient restés, et mettait le feu au Temple, « modèle de l'architecture mormonne. »

Au printemps de 1847, le grand exode commença.

Brigham Young avec cent quarante-trois pionniers, partit pour l'extrême Ouest, en quête d'un territoire à coloniser. « Conduit, dit-il, par le Tout-Puissant, car aucun de nous ne connaissait le pays, nous arrivâmes le 24 juillet [1] au Lac-Salé, après avoir parcouru quatre

[1] Cette date est depuis restée un grand anniversaire pour les

cents milles d'un sentier de trappeurs, et ouvert un chemin nouveau sur six cent cinquante milles. Le pays ne produisait qu'un maigre gazon, à peine haut de quatre à cinq pouces, et le sol était couvert de myriades de sauterelles, qui servaient de nourriture aux Indiens. »

Pendant l'automne de 1847, arrivèrent sept cents charrettes chargées d'immigrants avec toute leur famille. Brigham Young repartit pour chercher les autres, qui vinrent l'automne suivant sur mille charrettes. On a lu ailleurs au milieu de quelles souffrances ces grandes marches avaient eu lieu.

A l'arrivée, de nouveaux déboires attendaient les immigrants. Les sauterelles avaient mangé les récoltes, et étaient devenues si abondantes « que le Très-Haut, dit encore Brigham Young, dut envoyer une nuée d'oiseaux pour les manger, sans cela les sauterelles auraient tout dévoré. » On pouvait demander à Brigham si Dieu, qui prend tant soin des mormons, au lieu d'envoyer les oiseaux manger les sauterelles, n'aurait pas mieux fait de ne point envoyer tout d'abord celles-ci ? Malgré les prières des Saints, il ne les envoie même que trop souvent en Utah, et il me souvient qu'en 1868 les sauterelles furent si abondantes que presque toute la récolte fruitière, qui forme une des richesses de ce territoire, en fut atteinte et perdue.

mormons, et ce jour-là on aime à faire des processions parlantes, où défilent des escouades de vingt-quatre pères et mères âgés, vingt-quatre jeunes filles et garçons ; on y tire des salves d'artillerie et de mousqueterie qui procèdent par vingt-quatre coups, etc.

On sait que ce fut un mormon, Marshall, qui découvrit l'or le premier, en 1848, sur un affluent du Sacramento, en Californie. Marshall faisait précisément partie du bataillon mormon envoyé dans le Mexique, et retournait alors vers ses coreligionnaires de l'Utah en prenant la voie du Pacifique.

A partir de 1848, les mormons, nous l'avons dit, n'ont pas cessé de prospérer. Le territoire d'Utah a été constitué en 1851, et Brigham Young en a été reconnu gouverneur par un acte du pouvoir fédéral.

En 1857, la guerre éclata avec les États-Unis, qui refusaient de recevoir le territoire au nombre des États américains, bien qu'il dépassât le nombre de trente mille habitants exigé pour cela. Aujourd'hui les mêmes difficultés persistent, provenant toujours de la même cause : l'institution de la polygamie. Sans cela le pays serait depuis longtemps un État, c'est-à-dire qu'il aurait le pouvoir de se gouverner par ses lois propres, et d'envoyer à Washington deux sénateurs et un nombre de députés proportionné à sa population. Ce territoire, au contraire, est toujours considéré comme en tutelle, et ne peut envoyer qu'un délégué à Washington. En outre, il n'a pas de constitution fédérale, ne peut pas faire de lois, etc.

Ce n'est pas seulement en Utah que les Saints ont grandi et prospéré. L'Église entretient environ une centaine de missionnaires en Europe, et autant en Asie, en Afrique et dans les îles de l'océan Pacifique, non compris tous les mormons déjà répandus sur toute la surface des États-Unis, et qui font chacun de leur côté une très-active propagande.

Outre les journaux qu'ils publient dans la ville du Lac-Salé, et qui traitent tous de choses religieuses et des nouvelles de l'Église indépendamment des nouvelles courantes, les mormons ont aussi un journal à Saint-Louis (Missouri), un à New-York, un à Liverpool, un à Swansea (Pays de Galles). Ce dernier est publié en gallois. Ils en publient un en danois à Copenhague. M. Stenhouse en a longtemps rédigé un en Suisse, en langue française, et nous avons même eu à Paris un moment (en 1851-52) un journal mormon : l'*Étoile du Désert*, qui n'a eu que douze numéros.

Les mormons n'ont pas gardé bonne souvenance des actes du gouvernement français à leur égard. On a supprimé leur journal, on a traqué leurs missionnaires. En 1867, ils n'ont pu faire des conférences à Paris, à l'époque de l'Exposition universelle. Le fils du Président me le rappelait amèrement ; « J'ai dit à votre ministre de l'intérieur, qui m'a empêché de prendre la parole en public, que s'il venait en Utah, nous le laisserions prêcher dans notre temple et prêcher contre nous, et qu'il était fâcheux que nous ne fussions pas payés de réciprocité par son gouvernement. » Je répondis à Brigham-Junior, que le ministre impérial n'avait pas été plus accueillant pour lui que pour tous les Français. « Sous Napoléon III, la liberté de la parole n'a jamais été pratiquée, lui dis-je, et du reste, eût-elle été admise pour vous, vous n'auriez convaincu personne, et fait aucun prosélyte. Les Français ne croient plus à rien. Ils ne veulent pas même être Saints. Consolez-vous. »

En Suède, en Norwège, en Allemagne même, les

mormons ont eu à subir des persécutions comme en France ; mais l'essor de l'Église n'en a été que plus grand, et ces pays comptent aujourd'hui avec l'Angleterre parmi les meilleurs pourvoyeurs du mormonnisme.

L'Italie, pas plus que la France, n'a prêté aux prédications mormonnes une oreille attentive ou confiante, l'Espagne encore moins ; mais aux îles Sandwich un succès surprenant a été atteint, et plus de cinq cents personnes ont été une fois baptisées. Les mormons ont fondé à Honolulu un journal en langue hawaïnne, et avaient converti, dit-on, le feu roi Kamehameha lui-même. C'est vers les Sandwich qu'ils songent à se retirer, si jamais il leur faut abandonner l'Amérique. Il paraît que les Kanaques ont un goût très-prononcé pour la religion des Saints, car aux îles Taïti le même succès eût été obtenu, sans l'opposition du gouvernement français, qui n'a pas plus admis les mormons dans ses colonies les plus lointaines que dans la métropole.

En Australie, les mormons ont diverses succursales et un journal. Dans l'Inde anglaise, également. Leur journal s'y publie à Madras ; mais ils font peu de prosélytes eu égard à l'état d'abjection et d'ignorance dans lequel vivent les Hindous.

Partout où l'on rencontre des colonies anglaises, on trouve des missionnaires mormons. Au Cap, à Malte, à Gilbraltar, et jusque dans la Mer-Noire, au milieu de l'armée et de la flotte britanniques, pendant la guerre de Crimée, ont apparu ces infatigables évangélistes.

Les livres sacrés des mormons sont en petit nombre. Citons tout d'abord le *Livre de Mormons*, la bible des Saints. Il a été traduit en français, en allemand, en

italien, en gallois, en danois, en hawien, etc. C'est le code fondamental de la religion mormonnique. Il a été écrit par Joseph Smith, ou plutôt, s'il faut en croire le prophète, par Mormon lui-même (un prophète juif imaginé par les Saints) sur les tables de Nephi (?) et seulement traduit par Joseph Smith. C'est un récit plus ou moins incompréhensible où se mêlent les révélations, les miracles, les apparitions et autres choses non moins surnaturelles.

Il y a encore le *Livre de doctrine*, publié par J. Smith, *d'après les révélations de Dieu*; puis une *Introduction à la foi et à la doctrine*, du missionnaire Parley Pratt, et un *Abrégé de la foi et des doctrines*, résumé de la Bible mosaïque, du livre de Mormon, du livre de doctrine, et publié par Franklin Richard, un des douze apôtres; enfin un choix d'*Hymnes sacrées et de chants spirituels*, la plupart composés par la poétesse Élisa Snow.

Tous ces livres ont été publiés à Londres ou à Liverpool, dans les années 1854 et 1857. Au Lac-Salé, on les trouve chez le libraire Savage, qui les a mis généreusement à ma disposition. La doctrine mormonne m'y apparut si obscure, si embrouillée, si pleine de banalités, qu'on me pardonnera, je l'espère, de ne pas entrer plus avant dans les arcanes de cette religion étrange. Ceux que la question intéresse pourront lire là-dessus le livre d'un de nos plus savants confrères, M. J. Remy, qui a eu la patience de se faire l'historien impartial de la théogonie mormonne[1]. Parmi les dessins qui accompagnent ce livre, à plus d'un titre curieux et qui fit

[1] *Voyage au pays des mormons*, Paris, Dentu, 1861.

sensation quand il parut, il y a un modèle des tables de Nephi, écrites avec les caractères hiératiques des mormons, ce qu'ils appellent l'égyptien réformé.

Dans un document que m'a remis l'historien officiel de l'église mormonne, George Smith, cousin de Joseph, je trouve un résumé des croyances du prophète, qui sont devenues l'acte de foi de l'Église. J'en donne ici la traduction littérale :

« Nous croyons, dit J. Smith, en Dieu, le père éternel, et son fils Jésus-Christ, et le Saint-Esprit ;

«Nous croyons que tous les hommes seront punis, pour leurs péchés mais non pour la désobéissance d'Adam ;

« Nous croyons que, par suite de l'expiation du Christ, tous les hommes peuvent être sauvés en obéissant aux lois et commandements de l'Évangile ;

« Nous croyons que ces commandements sont :

« 1° La foi en Jésus-Christ ;

« 2° Le repentir ;

« 3° Le baptême par immersion pour la rémission des péchés ;

« 4° L'imposition des mains pour la réception du Saint-Esprit ;

« Nous croyons qu'un homme peut être appelé par Dieu, au moyen du don de prophétie, et au moyen de l'imposition des mains par ceux qui en ont reçu l'autorité, à prêcher l'Évangile et en faire exécuter les commandements ;

« Nous croyons à la même organisation que celle qui existait dans la primitive Église, à savoir : les apôtres, les prophètes, les pasteurs, les prédicateurs, les évangélistes ;

« Nous croyons au don des langues, de prophétie, de révélation, de vision, de guérison, d'interprétation des langues ;

« Nous croyons que la Bible est la parole de Dieu, autant qu'elle est traduite correctement ; nous croyons aussi que le livre de Mormon est la parole de Dieu ;

« Nous croyons tout ce que Dieu a révélé, tout ce qu'il révèle aujourd'hui, et nous croyons qu'il révélera encore de grandes et importantes choses appartenant au royaume de Dieu ;

« Nous croyons littéralement au rassemblement d'Israël et à la restauration des dix tribus, et que Sion sera rebâtie sur ce continent, que le Christ règnera en personne sur la terre, que la terre sera renouvelée et recevra sa gloire paradisiaque ;

« Nous réclamons le privilège d'adorer le Dieu tout-puissant suivant les inspirations de notre conscience, et nous reconnaissons le même droit à tous les hommes ; laissez-les adorer Dieu comme ils l'entendent ;

« Nous croyons qu'il faut obéir aux rois, présidents, gouvernants et magistrats ; obéir à la loi, l'honorer, la défendre ;

« Nous croyons qu'il faut être honnête, franc, chaste, bienveillant, vertueux, faire du bien à tous les hommes ; nous pouvons dire véritablement que nous suivons le précepte de Paul : « Nous croyons toutes choses, nous espérons toutes choses ;» nous avons enduré beaucoup et nous espérons être capable d'endurer tout. S'il y a quelque chose de vertueux, d'aimable, de bon, de respectable, nous le recherchons. »

Ce *credo* est signé de Joseph Smith, et il s'arrête là.

Aussi l'historien de l'Église s'empresse-t-il d'ajouter :

« Et nous croyons aussi au mariage à la façon patriarcale. »

Et il finit en disant :

« Le progrès sans exemple de ce peuple, en dépit de tant d'oppositions et de persécutions, et dans un pays si sauvage, montre clairement que le pouvoir du Tout-Puissant s'exerce d'une façon miraculeuse pour répandre sa lumière de vérité et convertir toutes les nations. »

Si les mormons n'avaient d'autres doctrines que celles indiquées dans le *credo* de J. Smith, ils ne formeraient qu'une secte de plus au milieu du nombre incommensurable de sectes protestantes qui existent en Amérique. Talleyrand disait déjà de son temps qu'il n'avait rencontré aux États-Unis « qu'un seul plat et trente-deux religions. » Depuis, la cuisine américaine est loin de s'être améliorée, mais les religions se sont développées outre mesure, et pour trente-deux qu'en comptait Talleyrand à la fin du siècle dernier, on en compterait aujourd'hui une centaine. Les épiscopaliens, les bresbytériens, les baptistes, les anabaptistes, les luthériens, les calvinistes, les méthodistes, les unitariens, les congrégationnalistes, les quakers, les moraves, ne forment qu'une fraction des églises américaines. Il y a aussi les *shakers* ou trembleurs, les *free-lovers* ou partisans de l'amour libre, et tant d'autres. Au-dessus de tous, les mormons, que la persécution, le martyre, leur grand exode, et enfin la polygamie ont rendus en tous lieux populaires. Ils sont aujourd'hui au nombre de plus de deux cent cinquante mille, moitié en Utah,

moitié sur toute la surface du globe, et quand on leur objecte ce petit nombre, ils répondent, avec un certain orgueil, que les disciples du Christ étaient loin d'être aussi nombreux, vingt-cinq ans après la mort de leur maître.

C'est dans le Tabernacle, on l'a dit, qu'ont lieu les cérémonies de l'Église mormonne. Là, le dimanche, le matin et l'après-midi, se rendent pieusement les fidèles. Les chefs de l'Église sont sur une estrade, la foule nom breuse des Saints se tient dans le milieu de l'édifice, sur des bancs. Les femmes viennent avec tous leurs enfants, sans plus de gêne, et les moutards et les poupons mêlent leur vacarme au bruit de l'orgue et des cantiques ou à la voix du prédicateur, sans que personne y prenne garde : c'est comme en France dans le *bambinat* et le *pouponat* de l'honnête familistère de Guise (Oise). On reste là des heures entières. On prêche, on chante, on lit à haute voix la Bible de Nephi, écrite par Mormon, le prophète imaginaire inventé par Joseph Smith. L'après-midi, on communie.

Or, un dimanche après midi, nous étions allés, mon camarade et moi, assister aux offices que nous avions déjà fréquentés le matin. A un certain moment, on fit circuler dans la salle une grande burette en métal blanc, de la forme de celles qu'on voit aux États-Unis dans toutes les maisons, dans tous les hôtels, pleines d'eau glacée, été comme hiver, et où chacun boit quand il a soif.

On faisait promener ce vase, et chacun y buvait à même. Je crus à une précaution polie des évêques officiants qui rafraîchissaient la foule pieuse, car il faisait

très-chaud. Je bus comme les autres, et passai à mon voisin de gauche le calice que j'avais reçu de mon voisin de droite. Cependant, remarquant que tout le monde buvait, je me dis qu'il était impossible que tout le monde eût également soif, et alors, me tournant vers celui qui m'avait tendu le vase :

« Quelle cérémonie accomplit-on en ce moment ?

— La cène ; c'est notre communion.

— Et il suffit de boire pour communier ?

— Sans doute ; nous communions sous l'espèce de l'eau.

— Ainsi, j'ai communié ?

— Vous l'avez dit.

— Et que fait de moi la communion ?

— Un commencement de mormon ; il ne vous reste plus qu'à recevoir le baptême.

— Et après ?

— Qu'à épouser plusieurs femmes pour être un Saint accompli.

— Parfait ; mais la polygamie est dans mon pays un cas pendable ; à chaque pays sa loi. *Locus regit actum*, comme dit l'adage juridique des Romains.

— Dans ce cas, restez ici, c'est ce qu'il y a de mieux à faire. »

Et le Saint se remit à lire la Bible de Nephi, qu'il n'avait fermée un moment que pour me donner la réplique, tandis que je me prenais à réfléchir que je pouvais me dire un peu mormon, comme ce médecin de New-York qui avait fait mettre sur sa porte : « Un tel, officier de santé, bientôt docteur. »

Il est d'usage que le Président, assisté de ses deux

conseillers et des douze apôtres, des évêques et des anciens, soit présent aux offices du dimanche. S'il n'y paraît pas, c'est qu'il est en tournée pastorale. Il y prêche ou est suppléé par quelqu'un des orateurs en renom. On permet aussi quelquefois à des prédicateurs *gentils* de se faire entendre et de poser des objections aux apôtres. Ils jouent ainsi le rôle d'*avocats du diable*, en si grand renom dans certaines églises de France, où l'on n'a trouvé que ce moyen, pendant l'été, pour empêcher les fidèles de dormir au sermon.

Il y a quelques années, le conseiller Hébert Kimball s'était rendu célèbre par ses prédications familières dans le Tabernacle du Lac-Salé. Il y parlait de tout, de ses femmes, de sa maison, de ses enfants, de son jardin, et volontiers il prenait les gentils à partie : » Si les gentils ont besoin de pommes, je leur en donnerai, dit-il un jour ; s'ils ont besoin d'argent, je leur en prêterai ; mais s'ils demandent à voir mes femmes, je leur fermerai la porte au nez, parce qu'à peine de retour dans leurs Etats, ils feront mille cancans : madame Virginie Kimball par-ci, madame Amélie Kimball par-là, ce que je ne veux point [1]. »

Le président Brigham prêche d'une façon plus sérieuse. Il aborde volontiers le sujet de la polygamie :

« Je défie que l'on me prouve par la Bible que je n'ai pas le droit de prendre autant d'épouses qu'il me convient, s'écriait-il un jour : Salomon a bien eu mille femmes. »

[1] Ce charmant prédicateur a laissé en mourant (juillet 1868) treize femmes et cinquante-quatre enfants.

« Abraham, les patriarches, Moïse, David, les prophètes, ont pratiqué la polygamie, disait-il dans un autre sermon. La monogamie ou la restriction légale à une seule femme ne fait pas partie de l'économie céleste parmi les hommes. Ce système fut mis en pratique par les fondateurs de l'empire romain. Cet empire fut établi sur les rives du Tibre par des brigands nomades. Quand ces voleurs bâtirent la ville de Rome, il devint évident pour eux qu'ils n'arriveraient à égaler la puissance de leurs voisins qu'en amenant des femmes dans leur Etat, et ils les ravirent aux Sabins. Le petit nombre de ces femmes fut l'origine de la loi qui n'accorda qu'une seule femme à un homme. Rome devint la maîtresse du monde, et introduisit la monogamie partout où s'étendit sa puissance ; de sorte que le mariage monogamique en si grand honneur auprès des modernes chrétiens, comme un sacrement et une institution divine, est tout simplement un système établi par une bande de païens et de voleurs. »

« Le Congrès des Etats-Unis, continue Brigham Young, a récemment promulgué une loi pour punir la poligamie. Ce que faisant, il a entrepris de limiter le Tout-Puissant dans ses révélations à son peuple. Ceux qui touchent à des outils tranchants, à moins d'y être exercés, sont sujets à se couper les doigts : ceux qui insultent le grand JE SUIS pourraient à la fin être conduits plus loin qu'ils ne pensent.

« Pourquoi croyons-nous à la polygamie et la pratiquons-nous ? Parce que le Seigneur l'a fait connaître à ses serviteurs dans une révélation à Joseph Smith [1],

[1] Ici le Président se trompe. Joseph Smith n'a jamais rien dit

et que les serviteurs de Dieu l'ont toujours pratiquée. Et cette religion, est-elle populaire au ciel ? C'est la seule religion qui y soit populaire, parce que c'est la religion d'Abraham, et qu'à moins de faire les œuvres d'Abraham, nous ne serons pas la race et les héritiers d'Abraham, suivant ce qui a été promis. »

Après le président Brigham Young, et feu le premier conseiller H. Kimball [1], les plus notables parmi les mormons sont : le second conseiller, Daniel Wells ; le président des apôtres, Orson Hyde ; l'historien de l'Eglise, George Smith ; enfin le délégué territorial, qui était en 1868 l'apôtre Hooper, et le président des évêques, Hunter. Un mot sur chacun de ces personnages :

Daniel Wells, le second conseiller de l'Eglise, est loin de posséder l'éloquence familière et la grande habitude de parole qui distingue Brigham Young. Nous l'avons entendu prêcher, et il est difficile d'ouïr un sermon plus fastidieux, plus somnolent que le sien. Peut-être aussi sommes-nous tombé sur un mauvais jour.

Le président des douzes apôtres. Orson Hide, est un des vétérans de l'Eglise ; c'est lui qui, avec Kimball, prêcha le premier la doctrine en Angleterrre, dès 1837.

ni écrit au sujet de la polygamie. En relisant plus haut tout son *credo*, dont nous tenons, on le sait, le texte officiel de l'historien de l'Eglise, lui-même cousin du prophète, *credo* qui est le résumé des articles de foi de l'Eglise des Saints, on peut s'assurer que la polygamie y apparaît seulement dans un article final intercalé après coup.

[1] Nous croyons que Brigham Young Junior, le fils aîné du pape dont il a déjà été parlé, occupe aujourd'hui la place de Kimball.

Il était dans ses terres, faisait rentrer ses récoltes, quand nous avons visité le Lac-Salé.

George Smith, l'historien de l'Eglise et l'un des douze apôtres, nous a ouvert, on l'a vu, ses archives avec plaisir ; il nous a donné des journaux, divers documents curieux, des sermons sténographiés. Il est rond, franc, aime à rire, et sa figure rappelle celle d'un bon chanoine.

Le délégué Hooper est, avec Orson Hyde et G. Smith, un des apôtres les plus en renom. C'est aussi le seul qui n'ait qu'une femme.

L'évêque Hunter, président des évêques, mêle la minoterie aux questions religieuses, et possède le plus riche moulin à farine de l'Utah. Ainsi faisaient les évêques du moyen âge, ainsi fait celui-ci, qui porte des moustaches comme un capitaine, et un beau collier de barbe comme un parfait gentleman anglais.

Tous les chefs de l'Eglise sont aveuglément soumis aux volontés du Président, non moins que le commun des fidèles. L'Eglise des Saints est comme toutes les théocraties. Le Président est partout obéi, et nous ajouterons aimé et vénéré. Il a le pouvoir suprême, il est inspiré de Dieu, il est infaillible. Ses tournées pastorales sont de véritables triomphes. La soumission absolue avec laquelle on accueille partout ses ordres, ses décisions, ses caprices, a fait croire à l'existence d'une bande d'assassins à sa solde, espèces de *bravi*, qu'on a nommé *Danites* ou Anges exterminateurs. Les poursuites contre Brigham Young en 1863, où il fut emprisonné pour crime de polygamie, et ne fut mis en liberté que sous caution, ne révélèrent cependant

rien de pareil Hâtons-nous de dire toutefois que, dans de nouvelles poursuites intentées contre lui en novembre 1871, on l'accusait, outre ses mariages simultanés avec seize femmes différentes, d'avoir commandé le meurtre de deux gentils, l'un assassiné en 1848, l'autre en 1867 ; mais ici encore le procès ne révéla rien de positif à ce sujet. Tout récemment, on est de rechef revenu sur ces accusations dans un dernier procès intenté à Brigham et qui est en instance. Il faut espérer qu'un jour viendra enfin où la vérité sera entièrement connue sur des faits restés jusqu'ici fort obscurs.

VIII

LE PAYS DES MORMONS

Une lessive naturelle. — Tumulus indien. — Curiosités que j'y découvre. — Caverne funéraire. — Deux crânes anciens. — Un bain dans le lac. — Le Bassin-Intérieur. — Un déjeuner d'évêque. — Sources sulfureuses. — Le baptême à l'eau minérale.

Les environs de la ville du Lac-Salé ne sont pas moins intéressants à parcourir que la ville elle-même. La première visite que le voyageur songe tout d'abord à faire est celle du grand lac, cette Mer-Morte des mormons. Bien qu'on ait donné à la capitale des Saints le nom de Ville du Grand-Lac-Salé (*Great-Salt-Lake-City*), elle n'est pas sur les bords, mais bien à vingt milles, ou plus de trente-deux kilomètres de cette mer intérieure. Le chemin qui conduit au lac est tracé dans une plaine aride, au milieu d'un terrain de sable et d'argile. Des sels alcalins sont répandus dans le sol, et quand il a plu, la potasse, la soude, l'ammoniaque, contenus dans l'argile, forment à la surface comme une lessive naturelle, dont on pourrait faire, dont on a même es-

sayé de faire du savon. Dans les parties sablonneuses poussent quelques plantes sauvages odoriférantes, thym, romarin, sauge, quelques bruyères ; sur les argiles viennent seulement des tournesols, à la tige élevée, à la fleur jaune si connue. On les compte par millions dans toute cette partie de l'Utah, et ils lui donnent un aspect significatif. En deça du Missouri, nous les avions également rencontrés dans tout l'Iowa. Cette plante est là dans son terrain naturel, à cette latitude de quarante à quarante-deux degrés, et caractérise la végétation primitive de ces régions.

En allant vers le lac, nous aperçumes à mi-chemin un monticule de sable, qui s'élevait comme un tumulus. La tête pleine de toutes les découvertes qu'on venait de faire en France et en diverses contrées européennes, depuis quelques années, sur les monuments préhistoriques, je m'arrêtai instinctivement devant ce tumulus, que je regardai tout de suite comme un frère de ceux d'Europe. Bien m'en prit, car en fouillant le sable, j'y trouvai des pointes de flèches en silex, en cornaline, en obsidienne, des débris d'ossements d'animaux calcinés, des restes de coquilles ou de petits anneaux d'argile perforés. Je découvris également des débris de poterie grossière, et des restes de meules et de rouleaux en pierre dure, grès ou granit. Nulle part trace de métal. Aucune tradition non plus sur ce qu'avait pu être cette antique station indienne. L'interprète des Yutes, qui m'accompagnait, le vieux Dimick Huntington, me dit que les indigènes n'avaient sur ce lieu aucun souvenir, et qu'aucune légende n'existait sur cette ancienne station des Peaux-Rouges. Elle remontait donc peut-être

à l'homme primitif américain. Dans tous les cas, comme j'étais un des premiers à l'avoir signalée (je sus bientôt que quelques personnes l'avaient déjà remarquée comme moi), je voulus être le premier à la fouiller et j'envoyai sur les lieux, dès le lendemain, des hommes avec une charrette et des outils. Je leur fis ouvrir des tranchées, creuser un petit puits ; mais nulle part ils ne rencontrèrent autre chose que ce que nous avions tout d'abord découvert. Il n'y avait probablement là aucune sépulture, comme je me l'étais un moment imaginé.

La récolte que je fis d'objets divers, ayant très-certainement appartenu à une population aborigène qui avait jadis fréquenté ces parages, était assez importante pour être rassemblée, classée et envoyée en France, ce que j'exécutai plus tard.

Tous ces objets ont été donnés avec d'autres au musée archéologique de Saint-Germain-en-Laye, où l'on peut les voir. Ils ont été disposés sous des vitrines spéciales. On a fait une place d'honneur à une meule primitive à broyer le maïs, qui avait été découverte avant ma venue, et qui, déposée d'abord au marché de la ville du Lac-Salé, où je la vis, me fut plus tard galamment envoyée à Paris avec son rouleau par le surintendant des affaires indiennes de l'Utah, qui l'avait prise sous sa protection.

L'interprète des Indiens possédait une pierre analogue, complète comme la précédente ; mais quel que fût le prix que je lui en offrisse, il ne voulut pas s'en dessaisir, dès qu'il en connut la valeur scientifique. La veille, il l'eût donnée pour rien. J'appris plus tard qu'il s'était enfin décidé à la vendre très-cher à un professeur de

l'Institut smithsonien de Washington, envoyé en mission dans le Far-West.

Tous ceux que préoccupe l'étude de l'homme primitif, lequel semble avoir procédé partout de même façon, par les mêmes moyens, en Amérique et dans le vieux monde, s'intéressent à ces choses. Voici d'ailleurs comment M. G. de Motillet rend compte, dans son catalogue du musée de Saint-Germain, des différents objets en pierre que je rapportai de ma mission en Amérique :

« *Moulin des Peaux-Rouges.* — Dans un meuble spécial, au milieu de la fenêtre voisine du pilier n° 32, se voit un moulin complet trouvé dans un tumulus du Grand-Lac-Salé, territoire d'Utah, États-Unis de l'Amérique du Nord (rapporté par M. Simonin, et don du ministre de l'instruction publique). C'est une pierre en grès quartzeux rougeâtre, qui sert de meule dormante, et un rouleau en granite, qu'on promène sur cette pierre avec un mouvement de va-et-vient, ce qui fait que la meule dormante, comme celle d'Abbeville, offre une surface usée, légèrement arquée [1].

« *Objets en pierre de l'Amérique du Nord.* — La vitrine contre la paroi latérale du pilier n° 31, en face du moulin indien, est consacrée aux objets de l'Amérique du Nord. La série la plus grande et la plus complète provient du voyage de M. Simonin (don du ministre de l'instruction publique). Elle se compose :

« 1° Des objets découverts, avec le moulin, dans le

[1] M. de Mortillet fait ici allusion à un moulin semblable découvert en France dans les tourbières d'Abbeville (Somme), et don du regrettable M. Boucher de Perthes au musée de Saint-Germain;

tumulus du Grand-Lac-Salé. Ce sont des débris d'os brûlés et des fragments de poterie assez fine, assez bien faite et passablement cuite. En fait d'ornementation on remarque un pastillage assez original. Il y a quelques grains de collier, principalement en coquilles d'unios ou mulettes d'eau douce, percées. Mais ce qui est surtout remarquable, c'est une nombreuse série de toutes petites pointes de flèche en silex, en cornaline et en obsidienne, parmi lesquelles il en existe de charmantes, on ne peut plus fines et déliées.

« 2° Trois belles pointes de lance en quartzite des alluvions de Washington.

« 3° Pointes de flèche et de lance en obsidienne, et une en silex, trouvées au fond du lac de Borax de la Californie.

4° Pointes de lance en silex de Saint-Louis, État de Missouri ; marteau-hache indien avec une cannelure pour fixer le manche ; pointes de flèche actuelles des Indiens de la Californie : elles sont en obsidienne des environs du lac de Borax. Une de ces pointes, grande, fine, déliée est en verre de bouteille, les Indiens trouvant beaucoup plus simple et plus commode d'utiliser les fonds de bouteilles, qu'ils rencontrent maintenant partout, que d'aller chercher au loin l'obsidienne [1]. »

A quelque distance du Lac-Salé, sur les pentes de la

[1] L'obsidienne est un verre volcanique noir, qui a été partout employé, en Amérique et en Europe, pour la fabrication des pointes de flèche. Il n'existe cependant que dans quelques localités distinctes, ce qui suppose déjà chez l'homme primitif d'assez longs voyages et un commencement d'échanges pour se procurer l'utile matière.

montagne qui borde le lac au sud, nous rencontrâmes non plus un tumulus, mais une caverne funéraire. Elle est ouverte dans une anfractuosité de la roche, à cent mètres environ en verticale au-dessus du niveau du lac. Entre le lac et la caverne passe la route. La caverne est ce qu'on nomme en géologie une *faille* ou fente naturelle. L'entrée en est masquée par une touffe de pruniers sauvages, et il est assez difficile de la découvrir. La roche s'est disjointe à l'intérieur sur une hauteur de dix à vingt mètres et une largeur de deux à trois. La galerie est rectiligne ; on dirait une galerie de mine. Les parois en sont lisses, inclinées. Le sol est terreux, argileux, un peu humide.

Ce tunnel naturel finit en un étroit boyau, dans lequel nous nous engageâmes en rampant. Nous arrivâmes dans une chambre assez vaste, rien de plus. Les parois de la roche se dressaient devant nous comme un obstacle insurmontable. Sur un côté, à gauche, la fente se continuait en profondeur, inclinée, très-étroite, et semblait se réduire bientôt à une simple fissure. J'interrogeai les parois de la caverne, elles étaient partout solides, formées d'un grès quartzeux très-dur, comme la roche extérieure. Je sondai également le seuil de la galerie, celui sur lequel nous marchions ; mais je ne découvris rien.

La caverne avait déjà été fouillée. On en avait retiré deux crânes, dont un avec sa mâchoire, l'autre réduit à la boîte osseuse ; à côté des crânes étaient les squelettes qui n'avaient pas tardé à tomber en poussière. Un de ces crânes servait au théâtre du Lac-Salé pour les représentations d'Hamlet : *Alas ! poor Yorick !* Ils

m'ont été tous les deux généreusement offerts par l'entremise de MM. Savage et Ottinger, et j'en ai fait don au Muséum de Paris. On pourra les étudier dans la belle collection anthropologique de cet établissement.

J'ai soumis ces pièces aux observations de quelques spécialistes : le modeste et si savant M. Ed. Lartet, que la science pleure aujourd'hui, M. de Quatrefages, les docteurs Pruner-Bey, Broca, Hamy, Dally, et autres membres de la Société d'anthropologie de Paris, qui tous ont prononcé sur les caractères intéressants et tout particuliers que ces crânes offraient.

L'un des crânes est surtout remarquable. C'est un crâne d'homme ; l'autre est un crâne de femme. Tous les deux sont brachycéphales, c'est-à-dire à boîte ronde plutôt qu'allongée. Le crâne de l'homme, qui paraît le plus ancien des deux, présente au milieu de la tête, vers le sommet, une bosse en forme d'exostose. Ce cas est très-curieux, même unique. Le front est étroit, le prognathisme (disposition de la face qui porte la mâchoire en avant, comme chez les bêtes) est très-prononcé, ce qui indique une race sauvage inférieure.

En résumé, ce crâne a été trouvé très-typique par tous les savants qui l'ont examiné. Il n'y aurait rien de surprenant qu'il appartînt à une race tout à fait aborigène. Par un très-long ensevelissement sous le sol, la contexture de l'os s'est modifiée, et la couleur est devenue d'un brun noirâtre : on dirait un crâne fossile.

Le crâne de la femme, au contraire, est d'un blanc jaunâtre, comme un crâne moderne, et pourrait bien être celui d'une femme indienne appartenant aux tribus actuelles de l'Utah. Il se pourrait aussi que ce crâne

fût d'un âge non moins ancien que le premier, la modification osseuse ne prouvant rien pour ou contre l'antiquité d'un crâne.

Ces deux pièces n'ont pas encore été officiellement examinées. Elles le seront un jour quand les collections du Muséum de Paris, si tristement endommagées par le bombardement prussien, auront été complétement remises en place. Alors la science prononcera définitivement sur ces deux crânes de Peaux-Rouges, et l'on pourra s'en remettre à ce que décidera là-dessus mon excellent maître et ami M. de Quatrefages, professeur d'anthropologie au Muséum.

Les touristes ne vont guère au Lac-Salé pour y fouiller des tumulus et y sonder des cavernes. Le but qu'on se propose est pour l'ordinaire de parcourir les bords de cette mer intérieure et d'y prendre un bain ; ce que nous fîmes. Les rives du lac sont parsemées de débris de roches tombées des hauteurs voisines. Nulle part un peu de sable. Des myriades de moucherons voltigent au bord de l'eau. On ne voit aucun poisson, aucun oiseau aquatique. En quelques points, des sources d'eau douce très-pures se dégagent au bord même du lac.

Nous choisîmes un de ces endroits pour nous baigner. L'eau est si dense (elle renferme pour cent de sel, contre quatre ou cinq que contient l'eau de mer ordinaire) qu'on ne pourrait s'y noyer. En nageant, les pieds sortent d'eux-mêmes au-dessus de l'eau, tant on a peine à enfoncer. Sorti de là, on est bien vite recouvert d'incrustations salines que l'on pourrait râcler au couteau. L'eau douce qui coule sur le rivage sert à prendre un

second bain, et celui-ci mitige heureusement les effets du premier.

Je goûtai l'eau : elle rappelle une forte saumure, et il ne serait pas bon de pratiquer avec elle « la médecine marine », qui consiste à se purger avec l'eau de mer. L'eau du Grand-Lac-Salé est si chargée de sel que les parois de l'estomac en seraient bien vite désorganisées.

On dit que, depuis les premières mensurations, qui furent faites, je crois, par Fremont, en 1844, le niveau du Lac-Salé a beaucoup baissé, environ de trois pieds (un mètre). Cela se pourrait, car, en considérant le flanc des montagnes qui bordent le lac d'un côté, on aperçoit comme une série de lignes horizontales, de cordons superposés qui règnent sur toute la longueur de cette chaîne. Ce seraient là les traces successives des anciens niveaux du lac ; mais ce point demanderait à être éclairci entièrement par une étude approfondie. De mensurations précises qui ont été faites récemment (1874) il semble résulter, contrairement à ce qui vient d'être dit, que le niveau du lac est constant.

La formation de cette mer intérieure, qui rappelle la Mer-Morte, la mer Caspienne, la mer d'Aral et autres dépôts d'eaux salées continentales, est due à ce que le pays où nous sommes n'a aucun écoulement vers l'Océan. Entre les Montagnes-Rocheuses et les montagnes de la Sierra-Nevada, il existe un grand plateau que Humboldt avait nommé le Bassin-Intérieur, et dont les eaux ne s'écoulent pas vers la mer. Elles se rendent dans des lacs, sortes de mers fermées, dont la salure augmente sans cesse. Les eaux qui s'y réunissent parcourent en effet des terrains déjà salés. Par l'évapora-

tion, elles s'élèvent dans l'atmosphère, et, retombant de nouveau en pluie, elles se chargent d'une nouvelle quantité de sel en parcourant le sol pour se rendre dans les lacs, de sorte que la salure de ces lacs, mers très-limitées, augmente de plus en plus.

Quelques naturalistes prétendent que le Bassin-Intérieur de l'Utah était jadis occupé par la mer, et qu'il a été soulevé peu à peu jusqu'à l'altitude actuelle de quatre mille pieds. Le retrait de la mer expliquerait alors la salure du sol, et l'existence de ces lacs salés si nombreux dans l'Utah.

Le Grand-Lac-Salé est le plus remarquable de tous ces amas d'eau. Il a une forme ovale allongée comme la mer Caspienne. Sa longueur est de cent milles américains et sa largeur moyenne de trente-cinq. Il renferme plusieurs îles. Une d'elles, un simple rocher, connue sous le nom de Black-Rock ou la Roche-Noire, se voit de la ville du Lac. C'est un petit piton qui se dresse pittoresquement au-dessus de l'eau en forme de Pyramide tronquée.

Une des principales rivières qui se jettent dans le lac est le Jourdain, qui passe près de la capitale des mormons, à un mille à l'ouest. Le Jourdain descend du lac d'Utah, qui n'est formé que d'eau douce ; on vante la bonté de ses truites.

La surface du lac d'Utah est beaucoup moins étendue que celle du Lac-Salé ; il n'a guère que trente-cinq milles de long.

Avant de rentrer dans la ville sainte, nous nous arrêtâmes chez l'évêque du Lac, qui nous servit, moyennant finance, un excellent déjeuner. Les œufs et le lai-

tage en formaient la base. Pour toute boisson, de l'eau ou du lait. On se serait dit à la Grande-Chartreuse, près de Grenoble, en Dauphiné. C'était un déjeuner comme il convient d'en faire au désert, chez des « saints » ; mais tout était si proprement servi, et l'évêque lui-même fut si aimable, s'asseyant à table avec nous pour causer, que le rôti fut remplacé, comme jadis chez madame de Maintenon, par des récits intéressants.

Le Lac-Salé n'est pas la seule des curiosités naturelles que l'on rencontre près de la capitale des mormons. Il y a, au voisinage de la ville, des sources sulfureuses chaudes très-abondantes, où naguère, m'a-t-on dit, se donnait le baptême par immersion, ce qui fit dire à un apôtre, quelque peu sceptique, que « si cela ne faisait pas de bien, cela ne pouvait faire de mal. »

Nous nous rendîmes à ces sources, un matin. Un omnibus y conduit ; en bons touristes, nous préférâmes faire la route à pied. Tout près de l'établissement de bains, on voit encore une série de retranchements en terre que les mormons avaient édifiés en 1848-49 et en 1853 pour résister aux attaques de l'armée fédérale. Depuis lors, ils n'ont plus eu de guerre avec l'Union, et sont restés neutres, même pendant la guerre de Sécession. Cela n'a pas empêché leurs milices de s'exercer et de se tenir prêtes à toute éventualité.

L'eau minérale sourd de terre en deux endroits ; elle est éminemment saline et sulfureuse. Sur le point qui n'a pas été capté, la température de l'eau est de cinquante-deux degrés centigrades. La source s'échappe de la roche en jaillissant. Le débit en est très-abondant, environ deux cent cinquante litres par seconde, autant

que j'ai pu m'en assurer par une mensuration approximative.

Le terrain avoisinant est formé d'un grès quartzeux, dont la texture et la composition ont été fortement modifiées par l'eau thermale. L'eau dépose sur son parcours cette substance blanche et verdâtre, à la fois animale et végétale, la glairine, caractéristique des eaux sulfureuses chaudes, et dont la nature intime est encore si peu étudiée.

La source dont nous parlons est connue sous le nom de *Hot Spring* ou Source-Brûlante, par opposition à celle qui a été captée et que l'on prend en bains ou en piscine dans un établissement spécial. Celle-ci est appelée *Warm Spring* ou Source-Chaude. La température n'en est que de trente-huit degrés centigrades. L'eau a la même saveur, la même composition que celle de la source voisine.

Après nous être baignés dans l'eau salée du lac, l'envie nous vint de nous baigner dans l'eau sulfureuse : double baptême que nous reçûmes en Mormonnie, sans préjudice de la communion qui nous avait été administrée dans le Tabernacle, et qui faillit, on l'a vu, nous faire tout à fait mormons.

IX

LES INDIENS DE L'UTAH

Les mormons, amis des indigènes. — Une distribution de cadeaux. — Les cantonnements. — Les chefs des Serpents et l'interprète Huntington. — Légende des Yutes sur la création de l'homme. — Les langues et les types. — Quelques mots de Yute.

Quand les mormons arrivèrent au Lac-Salé, ils y trouvèrent les Indiens. Des tribus errantes campaient autour du lac, au pied des montagnes qui l'entourent, et couraient au hasard, vivant d'une maigre chasse, mangeant des sauterelles ou des racines sauvages, et rarement de la venaison. Le bison, aujourd'hui encore si abondant dans les prairies qui s'étendent du Missouri aux Montagnes-Rocheuses, l'élan, l'ours, qui habitent ces montagnes, l'écureuil, le chien de prairies, sorte de marmotte qui vit en société dans des villes souterraines, le castor ami des cours d'eau, l'antilope, ou gazelle des plaines, sont presque partout absents du territoire d'Utah, et la chasse y est réduite à quelques lièvres et

lapins, et à quelques oiseaux ; cailles, perdrix, coqs de bruyères ou autres.

Le plus souvent c'est avec leurs flèches que les Indien tuent ces animaux. Ils tirent de l'arc avec la plus grande adresse, comme tous les sauvages. L'arc a sur les armes à feu l'avantage de ne faire aucun bruit, ce qui n'éloigne pas le gibier.

Les Indiens se servent aussi de l'arc pour pêcher quand ils n'ont pas d'hameçons. En Utah, la pêche ne leur est guère plus fructueuse que la chasse.

Les mormons, dès leur arrivée, firent alliance avec les indigènes, et depuis ils ont toujours vécu en bonne harmonie avec eux. Outre que c'est la meilleure politique à suivre, ils voient dans les Peaux-Rouges, non point l'homme primitif américain, qui selon eux n'existe pas, mais un asiatique émigré, un juif venu de Jérusalem, après la destruction du Temple, pour faire souche d'hommes en Amérique. Comme la doctrine mormonne entend que la Nouvelle-Sion sera rebâtie et que le rassemblement des Hébreux s'opérera dans le territoire d'Utah, comme du reste les Peaux-Rouges pratiquent la polygamie, on peut dire que leur présence a été plutôt utile que nuisible, moralement du moins, à l'établissement des Saints. Au point de vue matériel, elle n'a pas eu non plus de conséquence fâcheuse, car les Indiens de l'Utah sont très-doux. Je ne prétends pas qu'ils aient répondu avec enthousiasme aux prédications des mormons, mais ils les ont laissé prêcher sans encombre, et n'ont généralement dirigé aucune attaque contre leur colonie naissante.

Les principales tribus de l'Utah sont d'abord les Utes

ou Yutes, qui ont donné leur nom au territoire, et qui se divisent en différentes bandes, celles des Pah-Vent, des Gosh-Utes, des Weber, puis viennent les Shoshones ou Serpents, une fraction de la grande tribu des Apaches, dont le serpent a toujours été l'emblème, enfin les Bannocks, qui se rattachent aux Serpents. Ces tribus se font quelquefois la guerre entre elles ou s'allient pour attaquer les blancs. Si les mormons établis dans le territoire n'ont pas généralement à se plaindre d'elles, on ne peut en dire autant des émigrants qui traversent l'Utah pour se rendre en Californie. Toutefois, depuis quelques années la fréquence de ces attaques a bien diminué. Le nombre des Indiens diminue aussi chaque jour. Là, comme partout ailleurs, la petite vérole, l'ivrognerie, une foule d'autres maladies, quelques-unes apportées par les blancs, font des milliers de victimes parmi les Peaux-Rouges. L'Indien doit disparaître fatalement, non point que l'Américain se montre pour lui plus cruel que ne l'a été l'Anglais, le Français, l'Espagnol, mais une loi de l'histoire semble partout donner l'empire à celles des nations qui sont le plus propres à l'exercer, à celles qui travaillent et progressent, et non à celles qui ne font rien et restent stationnaires ; c'est pourquoi l'homme rouge, qui ne veut pas se civiliser, s'éteint devant le blanc, qui colonise et féconde le sol [1].

Le colonel Hay, surintendant des affaires indiennes pour le territoire d'Utah, et l'interprète Dimick Huntington, me présentèrent aux tribus de ces parages. Une bande de Yutes était campée au voisinage de la ville du Lac-Salé, sur le bord du Jourdain. S'ils n'avaient pas

[1] Voir chapitre XVII, *les Derniers Peaux-Rouges.*

suspendu leurs harpes aux arbres du rivage, comme jadis les Hébreux sur le Tigre, *super flumina Babylonis*, ils y avaient attaché leurs loques, ce qui signalait au loin leur présence, non moins que la file des tentes coniques sous lesquelles ils s'abritaient.

Toutes ces tribus, Yutes, Serpents, Bannocks, sont soumises au gouvernement fédéral, c'est-à-dire qu'elles ont signé avec lui des traités d'alliance en vertu desquels elles acceptent de vivre en paix avec les blancs, d'écouter la voix *du grand père qui commande à Washington*, et d'habiter les réserves ou cantonnements qui leur sont indiqués. Comme le gouvernement fédéral a reconnu le droit des Indiens à la possession primitive du sol, il consent à son tour à leur payer chaque année une certaine somme d'argent, et à leur délivrer une certaine quantité de cadeaux pour compenser la valeur du sol primitivement occupé par eux et depuis conquis par les colons. Ce principe a été de tout temps en vigueur dans la politique intérieure des États-Unis et de leurs prédécesseurs en Amérique. C'est ainsi que l'île Manhattan, sur laquelle est bâtie New-York, fut payée par les Hollandais, il y a deux siècles et demi, quelques carottes de tabac aux Mohicans qui l'occupaient ; la valeur en est aujourd'hui de plusieurs milliards, grâce à l'établissement des blancs dans ces parages. A ceux qui pleurent sur le sort des sauvages, on peut répondre par ce seul argument.

J'eus le plaisir d'assister, au Lac-Salé, à la distribution annuelle de présents faite à une bande de Yutes par le colonel Hay au nom du gouvernement de Washington. Ils étaient au nombre de cent quatre hommes,

femmes ou enfants, à peine vêtus, fort sales, la face tatouée de rouge, les cheveux pendants. Un d'eux portait son miroir à son cou en guise de collier, un miroir entouré d'une vieille toile ornée de perles, agrémentée de dessins sauvages. J'aurais désiré en faire l'acquisition, mais il ne voulut me le céder à aucun prix, pas plus que son carquois, son arc et ses flèches, qu'il portait fièrement à la main. J'ai appris depuis à mes dépens qu'il n'était pas bon, — à moins d'avoir recours à certaines précautions, comme, par exemple, de faire usage de fumigations soufrées et de lavages à l'acide phénique, — de rapporter ainsi au logis des bibelots indiens. S'ils ne sont pas directement habités, ils renferment les germes d'habitants nombreux, et quand on est de retour à la maison, on est tout étonné, l'été venu, de voir éclore des vers et des papillons qui mangent les bibelots, et par surcroît vos habits, vos fourrures et les étoffes de vos meubles. Avis aux collectionneurs enragés.

Le calme avec lequel les Yutes reçurent leurs présents était surprenant. Pas un ne s'émut, pas un ne fit une réclamation. Certaines choses se donnèrent indivises, d'autres par groupes, d'autres à chacun séparément. C'étaient des couvertures rouges dont les Indiens s'entourent le corps et qui leur servent pour dormir, de la toile grise ou blanche, des chemises de toile ou de flanelle rouge, des tartans, des habits de soldats et des pantalons noirs pour les chefs, des cotonnades bariolées, des chapeaux de feutre mou, des aiguilles et du fil, des peignes, en sommes divers objets pour le vêtement et la toilette.

Pour le ménage, il y avait des couteaux, des cuillères, des plats et des boîtes en fer blanc, des poêles à frire, des chaudrons ; comme aliments, du sucre, du café, des sacs de farine ; il y avait aussi du tabac à fumer.

Pour la chasse et la pêche, des hameçons, des fils de ligne, des pièges à castor, de la poudre, des chevrottines, des capsules.

La valeur de tous ces cadeaux, estimés à huit cents dollars dans l'ensemble, met la part de chaque individu environ à huit dollars ou quarante francs.

Tous ces présents furent reçus, je le répète, sans aucun signe apparent de joie ou de mécontentement, et peu à peu les Indiens retournèrent à leur campement sans mot dire.

On remarquera qu'aucune distribution d'eau-de-vie n'est faite aux Peaux-Rouges ; mais ils échangent souvent, dans les boutiques des blancs ou auprès des traitants et des trappeurs, les cadeaux qu'ils ont reçus contre du wisky, et s'enivrent à qui mieux mieux.

Comme le gouvernement fédéral joint du reste des dons en argent aux dons en nature, les sauvages se servent de cet argent pour acheter de l'eau-de-vie : l'ivrognerie est le plus grand vice des Peaux-Rouges.

Le cantonnement des Indiens dans l'Utah et dans la vallée d'Uintah, a quatre-vingts milles environ à l'ouest du Lac-Salé. Il y a là un fort pour tenir en respect les Indiens. Le lieu est bien choisi et arrosé de nombreux cours d'eau. Les enfants du désert peuvent y chasser et y pêcher tout à leur aise. Nul colon blanc n'a le droit de s'établir sur toute cette étendue de terrain. Là sont

cantonnés tous les Yutes de l'Utah [1]. La surface occupée peut avoir quatre-vingts milles de long sur quarante de large ; soit environ trois mille deux cents milles carrés. Les Serpents et les Bannocks sont cantonnés au nord, au-delà de la limite de l'Utah, dans le territoire d'Idaho, environ à cent cinquante milles de la ville du Lac-Salé, et au nord-est, à peu près à la même distance, dans le territoire de Wyoming. L'étendue de ces deux cantonnements réunis est à peu près le double de celle des Yutes de l'Utah.

Un jour que j'étais chez l'interprète des Indiens, arrivèrent six hommes rouges : c'étaient des chefs de la nation des Serpents qui venaient se plaindre à lui de ce que leurs bandes n'avaient rien reçu des présents qui auraient dû leur être faits. Moins loyal que le colonel Hay, l'intendant des affaires indiennes en Idaho avait sans doute mis en poche l'argent destiné à l'achat de ces présents. Cela se fait malheureusement quelquefois aux États-Unis. A ces distances, les juges sont si loin, et le Peau-Rouge a si peu de moyens de se faire rendre justice, que les agents des Indiens volent volontiers les sauvages.

Ces pauvres Serpents avaient fait à pied une route de deux cent cinquante kilomètres, marchant jour et nuit, à la grâce de Dieu, munis seulement de leur arc et de leurs flèches ; l'un deux portait un vieux revolver. Ils avaient mis sept jours pour arriver au Lac-Salé : ils étaient exténués, morts de faim. A peine avaient-ils pu

[1] Les Yutes confédérés occupent les *parcs* du Colorado, un cantonnement à peu près quadruple en étendue de celui des Yutes de l'Utah.

tuer un lièvre et quelques oiseaux. Le reste du temps ils avaient vécu de maigres racines.

Dimick les reçut avec bonté, comme un Saint peut recevoir ses frères rouges, et n'ayant rien de mieux à leur offrir, il secoua vivement un pêcher de son jardin. L'arbre était couvert de fruits mûrs, qui étalaient au soleil leur peau rose et veloutée. Les pêches de l'Utah sont renommées. Celles-ci tombèrent par dizaines, et les enfants du désert se jetèrent dessus pour les dévorer à belles dents. Après quoi, l'interprète les conduisit devant leur grand chef blanc, le colonel Hay, où ils expliquèrent encore une fois la honteuse injustice dont ils avaient été victimes.

Dimick est une des autorités du Lac-Salé, au moins en matière de Peaux-Rouges. Je passai de longues heures avec lui. Il me donna sur les Yutes, qu'il connaissait fort bien, ayant vécu la moitié de sa vie auprès d'eux (il a aujourd'hui 70 ans), une foule de détails nouveaux et fort curieux. Dimick a d'abord été traitant, c'est-à-dire trafiquant près des Yutes, leur portant des vivres, des objets de chez les blancs, et recevant en échange des peaux de castor ou de bison, des bibelots travaillés ornés de perles : mocassins, vestes en peau de daim, etc. Je l'interrogeai sur les légendes des Yutes, et il m'en raconta une qui mérite d'être placée ici, celle sur l'origine du monde et la création de l'homme.

« Au commencement, disent les Yutes, la terre était couverte de vapeurs. On n'y voyait pas devant soi. Le Grand-Esprit prit son arc et ses flèches et tira, tira tant, qu'il dissipa ces vapeurs. La terre lui apparut, mais il n'y avait pas d'hommes. Alors il prit de l'argile, façonna

un homme et le fit cuire. L'homme sortit blanc ; le feu n'avait pas été assez vif. Le Grand-Esprit recommença son œuvre, et cette fois l'homme sortit tout noir : il était resté trop longtemps dans le four. Il fallut recommencer une troisième fois. L'expérience enfin réussit, et l'homme sortit cuit à point, bien rissolé : c'était le Peau--Rouge, le plus parfait des types humains. »

On peut recommander cette légende aux partisans de l'unité de l'espèce humaine. Elle explique à sa façon ce point tant controversé, et prouve aussi que chacun ici-bas sait se faire la meilleure part, le blanc quand il se compare au Peau-Rouge, le Peau-Rouge quand il se compare au blanc. Nul doute que les jaunes et les noirs n'aient aussi une légende analogue. S'ils ne l'ont pas, ils peuvent dire comme le lion de la fable :

Avec plus de raison nous aurions le dessus,
Si nos confrères savaient peindre.

Profitant du temps qu'il m'était donné de passer près de Dimick et des recommandations que lui avaient faites le colonel Hay de me dire tout ce qu'il savait sur les Yutes, je m'enquis non point seulement des légendes, mais encore de la langue de ces sauvages. Une chose m'a toujours frappé dans la race américaine ou rouge, comme on l'appelle encore, c'est l'unité de type, comparée à la diversité de langues, tandis que partout ailleurs, notamment pour la race blanche et la race jaune, les types sont divers et les langues à très peu près les mêmes.

Du nord au sud des Amériques, du détroit de Beh-

ring au détroit du Magellan, la figure du Peau-Rouge présente les mêmes caractères typiques : pommettes saillantes, lèvres fines, œil noir, un peu oblique, nez aquilin, cheveux noirs, longs et raides, peau bistrée ou rougeâtre. Les Espagnols de la conquête avaient été frappés de cette uniformité et disaient : « *Visto à un Indío de cualquiera region se puede decir que se han visto todos*, quand on a vu un Indien de quelque région que ce soit, on peut dire qu'on les a tous vus. » L'adage des Espagnols doit être accepté par les ethnologistes.

Pour les langues, au contraire, il n'y a aucune similitude dans les mots, et deux tribus voisines ne s'entendent presque jamais entre elle. Le mécanisme grammatical est seul le même pour toutes ces langues. Elles composent, on le sait, la famille des langues *polysynthétiques*, c'est-à-dire que les mots ont la faculté de se grouper de manière à former un seul mot présentant une idée entière et complexe. Humbold a dit avec raison : « C'est une disparité totale des mots, à côté d'une grande analogie dans la structure, qui caractérise les langues américaines. Ce sont comme des matières différentes revêtues de formes analogues. »

Il est presque impossible d'arriver à reproduire exactement les sons indiens avec nos caractères alphabétiques. On a déjà remarqué que l'œil ne voit pas de la même manière chez tous les individus, et que les couleurs n'apparaissent pas à chacun avec la même teinte ; à plus forte raison l'oreille n'entend pas de même les sons suivant les personnes. La difficulté augmente encore quand il s'agit de sons nouveaux, pour lesquels nos lettres ne sont aucunement faites, tels que les sons

des langues indiennes, et qu'il faut *peindre* ces sons aux yeux. Sans me laisser arrêter par ces obstacles, qui m'étaient déjà apparus encore plus grands peut-être lors de mon voyage chez les Sioux, les Corbeaux, les Arrapahoes et les Chayennes en 1867, j'ai dressé un petit dictionnaire de mots yutes du mieux que j'ai pu. Je transcris ici, d'après les indications que m'a données l'interprète Dimick, et après lui avoir fait plusieurs fois répéter lentement chaque mot, les noms de nombre, de parenté, d'astres, d'éléments. Ce sont des noms dont il sera curieux de rechercher la similitude ou la dissemblance avec ceux employés par les nations voisines pour désigner les mêmes objets.

NOMS DE NOMBRE

FRANÇAIS	YUTE	FRANÇAIS	YUTE
Un	Simitich	Sept	Tat suit
Deux	Wat	Huit	Nahwat suit
Trois	Paït	Neuf	Sumuramen
Quatre	Watsuit	Dix	Schimer
Cinq	Maniget	Onze	Simitich mat doick
Six	Navaït	Douze	Wat mat doick

Et ainsi de suite jusqu'à vingt ou deux dix, trente ou trois dix, etc., cent ou dix dix, etc., etc.,

NOMS DE PARENTÉ

FRANÇAIS	YUTE	FRANÇAIS	YUTE
Père	Mouanch	Frère	Suckidge
Mère	Piaides	Sœur	Namitch
Fils	Towats	Neveu	Cots

Les Yutes ont des noms différents pour indiquer le frère et la sœur aînés ou cadets. J'ai mis le nom des cadets.

NOMS DES ASTRES, DES ÉLÉMENTS

FRANÇAIS	YUTE	FRANÇAIS	YUTE
Soleil	Tabbi	Eau	Pah
Lune	Maï	Feu	Koonah
Étoile	Poochich	Terre	Tiwip

Beaucoup de noms yutes sont semblables aux noms serpents ou shoshones. Ainsi tous les noms de nombre, sauf neuf et dix ; les noms d'astres, d'éléments (l'eau et le feu). Parmi les noms de parenté, le mot sœur (sœur cadette) est le même dans les deux langues. Le mot poisson (*pangwitch*) est aussi le même en yute et en serpent. Il en est ainsi de quelques autres. Cela vient de ce que la langue des Serpents est partout parlée et comprise, de l'Arizona à la Colombie britannique, des Montagnes-Rocheuses à la Sierra-Nevada. Cela vient aussi peut-être de ce que les Yutes et les Serpents se rattachaient originairement à la même famille. Or, nous savons que les Serpents eux-mêmes ne sont qu'une tribu de la grande nation des Apaches.

A une époque que l'histoire ne précise pas, cette nation a dû régner sur toute l'étendue du continent américain, des Montagnes-Rocheuses à la Sierra Nevada de Californie, du Colorado à la Colombie britannique, comme jadis les Algonquins et les Iroquois occupèrent tout l'espace entre l'Atlantique et les grands lacs de l'Amérique du Nord.

C'est ainsi que la linguistique éclaire ce que l'ethnologie indienne peut présenter de ténébreux, et permet même de rétablir des faits qui souvent ont entièrement

disparu de la mémoire des hommes. Cet exemple n'est pas le seul, et l'on sait que c'est également par la linguistique que l'origine aryenne des diverses populations de l'Europe a pu être scientifiquement établie.

X

ENCORE LE DÉSERT

Départ de la ville du Lac-Salé. — Un maître de poste malin. — En carriole. — Washaki. — Un dandy Peau-Rouge. — L'oncle Jack. — Le père Smith à la jambe de bois. — Fondation d'Austin. — Physionomie de la ville. — Une bonne nuit. — La mine et l'usine de Manhattan. — Traitement des minerais d'argent. — Honneur au blanc métal.

Le sage dit qu'il n'y a ici-bas aucun plaisir qui dure. En voyage, il n'y a non plus aucune station qui dure, et souvent, à peine arrivé, il faut repartir.

Nous étions depuis huit jours dans la ville du Grand-Lac-Salé, et nous y serions bien restés huit mois, ne fût-ce que pour devenir des mormons accomplis ; mais un beau soir, le 19 septembre, obéissant aux nécessités d'un itinéraire tracé d'avance plutôt qu'à nos désirs; nous dûmes nous remettre en route.

Nous prîmes notre place à la diligence transcontinentale qui, de l'Utah, devait nous porter dans le territoire voisin de Nevada, où nous voulions nous arrêter pour visiter les mines d'argent d'Austin.

Le directeur du service postal, homme malin et rusé s'il en fût (les Américains disent *smart*), laissa charger nos males sans rien dire; puis, la chose faite, il nous réclama cinquante cents par livre, soit cinq francs par kilogramme d'excédant : nous n'avions droit, paraît-il, qu'à un port gratuit de vingt livres : c'est ce que pèse une malle vide. On allait partir; nous ne devions plus revoir le Lac-Salé, nous n'y pouvions laisser nos bagages, et il fallait bien souscrire aux exigences de ce satrape du Far-West, qui nous avait pris dans les filets de son tarif. Ce fut le seul adieu qu'il nous donna, en réponse à une lettre d'introduction que nous lui avions remise en arrivant. Tous ses collègues, pour l'honneur de la corporation des maîtres de poste américains, ne sont pas heureusement comme lui.

L'unique voyageur partant avec nous, un médecin militaire qui s'en allait du camp Douglas à San-Francisco, mieux avisé que nous ne le fûmes, voyageait sans colis, et n'eut à payer que son passage.

Le prix du voyage était fort élevé. Nous donnâmes cent soixante dollars pour nos deux places et quatre-vingt-dix dollars d'excédant de bagages, en tout deux cent cinquante dollars(le dollar vaut un peu plus de cinq francs). Pour un voyage de trois jours, et pour deux personnes, cela faisait douze cent cinquante francs, soit plus de deux cents francs par jour et par tête, rien que pour le transport.

La distance entre le Lac-Salé et Austin (le point où nous devions nous arrêter) est de quatre cent vingt-six milles. Le voyage se fait à petites journées : environ cent quarante milles par jour, ou dix kilomètres à l'heure.

Il faut compter avec les difficultés du désert et le mauvais état des routes. Et puis le chemin de fer du Pacifique n'allait-il pas être achevé, et le service de la diligence supprimé? C'est pourquoi la maison Wells-Fargo, qui avait installé la malle de terre, profitait de ses derniers beaux jours, en nous faisant payer le plus cher et en nous voiturant le plus mal possible.

Nous partîmes dans un coche à peu près acceptable. Le lendemain matin, sans rien nous dire, on le laissa à l'une des stations, puis on nous invita poliment à monter dans une carriole munie à l'intérieur de deux bancs de bois, recouverte sur les flancs d'un rideau de cuir qui tombait nonchalamment, et sans nous préserver de la poussière nous cachait la lumière du jour. Pas de portières ni de vitres. Les courants d'air se donnaient libre carrière dans le véhicule, et la nuit une fraîcheur pénétrante y régnait. On gagne à ce mode de voyager pas mal d'ophthalmies, d'angines, de rhumatismes ; l'hiver, plus d'un touriste y a eu les mains ou les pieds gelés ; mais *never mind*, il n'importe ! on va toujours, et vogue la galère ! L'Américain ne se plaint jamais, au moins chez lui.

Les stations sont encore plus pauvres que celles que nous connaissons déjà, le pays non moins désert. Les maisons de poste sont construites en troncs d'arbres superposés (*logs*), dont les joints sont garnis de boue : c'est le *log-house* du pionnier américain. Le colon est là avec sa femme, et ses enfants, marquant, bien à l'avance, la place où quelque jour s'élèvera peut-être un village ou une riche ferme.

Nous croisons une série de ravins ou *canons* comme

ceux que nous avons rencontrés de l'autre côté du Lac-Salé. Quelques maisons en troncs d'arbres ou en planches ; des haies pour retenir le bétail qui paît en liberté dans ces parcs ; çà et là des piles de foin. De temps en temps un Indien maraudeur, qui passe et vous regarde étonné. Puis rien, plus de vie, le désert vide, rien que le désert! Ah! que le voyage à travers ces vastes solitudes est à la longue monotone et comme le rail est venu à propos abréger ces fastidieuses distances!

A une maison de poste, une femme indienne est employée aux soins les plus abjects du ménage ; dans la cour, un Indien fend du bois. C'est la première fois que je vois le Peau-Rouge au service du blanc. Je m'approche et demande à l'homme de quelle tribu il est. Il fixe sur moi un œil hébété, et ne me répond pas. J'adresse la même question à la femme. Contre l'ordinaire, elle est moins sauvage et plus intelligente que l'homme. Elle me répond: « Washaki, Washaki. » Je comprends qu'elle fait partie de la bande des Serpents que commande le grand Washaki, le chef incontesté des Peaux-Rouges qui occupent ces districts, et dont le colonel Hay m'a déjà parlé avec éloges au Lac-Salé.

Washaki est assurément l'homme le plus intelligent, le plus raisonnable de sa tribu, et c'est pourquoi son élection au titre de chef a toujours été respectée. Il est âgé aujourd'hui de soixante-deux ans environ, à la figure ouverte, très-avenante. Il porte cheveux longs, une chemise de flanelle, les mocassins et les jambières de cuir ; au cou, une médaille d'argent à l'effigie d'un président des États-Unis, ce qui indique qu'il est venu en mission à Washington. Il y a deux ans (1872), il a si-

gné un nouveau traité avec le gouvernement des États-Unis. Un des guerriers de sa bande, un vrai dandy, fait honneur au chef : les cheveux, divisés sur le milieu de la tête, sont retenus séparés au moyen d'un ornement en perles qui court sur la peau du crâne ; les tresses tombent librement de chaque côté, jusqu'à la taille. La veste de cuir est parsemée de longues franges sur les coutures, et d'une série de boutons de métal sur les épaules ; le pantalon est de laine bariolée ; une large ceinture, découpée à jour sur la longueur, prend la poitrine par le travers, comme une écharpe de grand officier ou de franc-maçon ; au cou, un collier d'os ; aux oreilles, de longues pendeloques ; à la main, le calumet de guerre : hachette d'un côté, fourneau de pipe de l'autre. « De quel côté voulez-vous en user ? » vous demande le guerrier. Vous répondez : « Du côté du fourneau. » C'est le bon, car vouloir vous servir de l'autre, ce serait, comme on dit, fumer sans pipe et ce n'est pas le cas.

Au milieu de ces bandes de Serpents vivaient naguère et vivent encore quelques trappeurs. La plupart sont des Canadiens et des Louisianais, enfants perdus des plaines et du désert, parlant toujours le français comme leurs pères, qui les premiers ont parcouru, la carabine au poing, ces lointaines régions. Il y a aussi parmi eux quelques émigrants, Irlandais, Écossais, qui sont restés là et y ont planté leur tente, au lieu de continuer leur route vers la Californie ou l'Orégon. L'oncle Jacques Robinson, un vieux de la vieille, comme on dirait en France, est du nombre de ceux-ci, et il est meilleur qu'il n'en a l'air. Ancien trappeur, colon du territoire d'Utah et mormon, l'oncle Jack, comme on l'appelle au Lac-Salé, s'est ma-

rié à trois Indiennes de la tribu des Yutes, soit qu'il ait voulu fidèlement pratiquer la polygamie, soit qu'il ait trouvé qu'il fallait trois peaux rouges pour remplacer une peau blanche, absolument comme en musique une blanche vaut deux noires.

Un autre vieux *montagnard*, naguère traitant auprès des Indiens, et qui a laissé un grand renom dans ces parages, c'est le vieux Smith à la jambe de bois.

Voici à quelle circonstance il dut le surnom qui le distingue :

Il y a quelque vingt-cinq ans, une bande de trappeurs, qui parcouraient ensemble ces déserts, avait bu plus que de raison, comme c'est malheureusement la coutume parmi ces gens-là. L'un d'eux se prit de dispute avec un de ses camarades, et, furieux, lui tira un coup de fusil. Il le manqua ; la balle vint frapper Smith à la jambe, au-dessous du genou. Pendant plusieurs jours, le blessé souffrit horriblement et supplia que quelqu'un de la bande voulût bien l'amputer ; mais personne ne savait et n'osait le faire. Smith, loin de perdre courage, voyant que la gangrène commençait à se mettre à la plaie, lima en forme de dents de scie le dos de la lame de son couteau, il aiguisa ensuite le fil de la lame, coupa la chair, cautérisa les artères avec un fer rougi à blanc, scia l'os et banda le tout sans être assisté de personne.

Comme il était de cette race de pionniers qui ont la vie dure, il revint bien vite à la santé, et se fabriqua lui-même une jambe de bois. Cela ne l'empêcha pas de prendre part à mainte affaire ; il y a huit ans, il était en Californie. Peut-être y est-il toujours, le père Smith à la jambe de bois *Old-peg-leg-Smith*, comme l'ont bap-

tisé les colons du Far-West, qui savent tous son histoire par cœur et sont en train d'en faire une légende.

Parlerai-je des différentes stations où nous nous arrêtâmes, soit pour relayer, soit (une fois par jour seulement) pour prendre un maigre repas arrosé d'un peu d'eau saline. Voici *Rush-Valley*, la Vallée aux Joncs, à quatre-vingt milles du Lac-Salé ; il y fait déjà grand froid le matin, en septembre, et le thermomètre, à sept heures, y marque à peine cinq degrés centigrades. A deux cent trente milles plus loin, voici *Mount-Springs* ou les Sources de la Montagne. Le terrain a changé, les collines sableuses du désert ont fait place à des roches granitiques ; peu à peu les montagnes s'élèvent. L'aridité du sol est la même, sauf dans quelques vallées arrosées. On rencontre çà et là des maisons en plus grand nombre. Sur quelques points, des mines d'or et d'argent sont exploitées. Voici enfin une petite ville, Austin, où nous arrivons le troisième jour, le 22 septembre, dans l'après-midi, non sans bénir le Dieu qui veille sur les voyageurs de nous avoir préservés cette fois de tout accident sur une route aussi périlleuse que fatigante.

Austin doit sa naissance à la découverte de mines d'argent très-riches, qui n'étaient pas même soupçonnées il y a quelques années. La malle continentale passait par là et s'y arrêtait une demi-heure : le temps de changer les chevaux, de prendre et de donner les dépêches et de permettre aux voyageurs de se restaurer. Un certain jour (juillet 1862), un des employés de la station étant allé puiser de l'eau pour faire boire les bêtes, rapporta un échantillon assez lourd, d'éclat métallique, gris d'acier sur certains points, couleur de rubis sur

d'autres. Ce n'était rien moins qu'un magnifique spécimen de minerai d'argent, de la variété que les minéralogistes américains nomment *ruby silver* ou argent rubis, et les français argent rouge. C'est un mélange de soufre et d'argent, très-riche en métal, une des variétés les plus estimées de minerais qui contiennent l'argent. La nouvelle de cette trouvaille se répandit bien vite; les mineurs accoururent, une petite ville se fonda; on l'appela du nom d'Austin, le découvreur de cette mine.

Parmi les villes du désert, Austin a une physionomie propre. Qu'on se figure une seule rue en pente, aux maisons, aux larges trottoirs de bois. Peu de maisons ont un étage; la plupart du temps, tout se passe au rez-de-chaussée. Devant la porte, quatre poteaux, soutenant un toit en bardeaux et disposé en appentis: on dirait le porche des anciennes églises.

Suivons le milieu de la rue, pour jouir du coup d'œil. A droite, à gauche, ce ne sont que magasins, que boutiques: bazars où l'on trouve de tout, des objets de ménage, des montres, des habits confectionnés; boutiques de barbier, reconnaissables à l'énorme bâton bariolé, bleu, blanc et rouge, qu'elles ont partout adopté aux États-Unis, et que partout on fiche debout sur le trottoir, sans plus de façons; là, un nègre infatigable rase et peigne du matin au soir, et vous inonde d'eau et de savon. Voici maintenant un restaurant qui ne désemplit point aux heures des repas; on ne mange que là. Un pharmarcien indique sa boutique par un gigantesque mortier doré. Puis viennent des buvettes, où tous les breuvages composites, chers aux gosiers américains, les

mint-juleps les *portwine-sangries* les *scherry-cobblers*, les *scherry-cocktails*, vous sont servis à la seconde; à côté, des salles de billard, des « salons », comme on les nomme, qui le soir se transforment en salles de jeu, et rappellent, par les disputes qui y règnent et les coups de revolver qui y sont quelquefois tirés, les anciennes salles de jeu de San-Francisco, dont jadis on a tant parlé. Voici plus loin des maisons plus paisibles, les banques, le bureau de la malle *Overland*, le télégraphe, les *offices* des ingénieurs, essayeurs, etc. Dans tout cela, chose étonnante, pas un hôtel; il paraît qu'il y en avait un, mais il a fait faillite. Il nous faut cependant trouver quelque part un coin où reposer, et nous ne pouvons attendre qu'il plaise à l'ancien hôtel du signor Molinelli de se rouvrir et de nous abriter.

De part et d'autre de la rue, à mi-côte, sont disséminés quelques cottages. On nous en indique un, *Graham house*, ou la maison de madame Graham. Cette excellente personne, d'âge fort respectable, consent à nous loger pour la nuit. C'est pour rien, quatre dollars ou vingt francs pour mon ami et moi. — Avec le café au lait ? Allez-vous dire. — Avec rien, cher monsieur, pas même un domestique pour porter notre valise, que nous traînons nous-mêmes, pas même un traversin à notre petit lit. Je plie mon paletot en quatre et j'appuie la tête dessus. Comme une des vitres de la fenêtre est brisée, je bourre de mon pantalon l'orifice par où l'air s'engouffre avec des bruits de harpe éolienne, et je m'endors, au risque de prendre un bon rhume à ces hauteurs et par le froid qu'il fait. Mon compagnon n'est pas mieux partagé que moi, et il n'en dort pas plus

mal. Un voyage dans le désert forme vite aux petits dérangements de la vie : il faut hurler, dit-on, avec les loups.

Le lendemain matin, de bonne heure, nous allons visiter les mines. La principale est celle de Manhattan, qui a été ouverte en 1863. L'exploitation porte sur trois filons qui ont de six pouces à trois pieds d'épaisseurs, une direction du nord-ouest au sud-ouest, et une inclinaison de vingt-huit degrés vers le nord-est. Le minerai est composé d'argent rouge et de divers sulfures argentifères. On en extrait environ deux cents tonnes (de mille kilogrammes chacune) par mois, et le rendement du minerai varie de deux cents à quatre cents dollars, ou mille à deux mille francs d'argent par tonne. Soixante-seize ouvriers sont attachés à la mine. Le puits d'extraction a trois cents pieds de profondeur. Sur cette hauteur règnent trois étages d'exploitation. Le puits est divisé en trois compartiments : un pour les pompes qui retirent l'eau des souterrains, un pour les wagonnets qui extraient le minerai, un troisième pour une cheminée d'aérage, destinée à la ventilation de la mine. Nous visitons tout cela en détail avec beaucoup d'intérêt, et parcourons également les galeries, munies de rails pour la circulation des wagons. Tout est en ordre : les ouvriers sont à leur poste, abattant avec la poudre la roche métallifère très-dure, mais très-riche.

Le minerai, trié à la main, d'abord à l'intérieur de la mine, ensuite au dehors, est envoyé à l'atelier de broyage ou moulin, où on le réduit en poudre. On commence par le briser en menus morceaux entre deux rouleaux ou cylindres d'acier, qui tournent en sens in-

verse l'un vers l'autre, comme les laminoirs à étirer le fer ou les cylindres à broyer la canne à sucre, puis on le pulvérise sous d'énormes pilons mécaniques en fonte, alignés sur un rang au nombre d'une vingtaine.

Il faut maintenant traiter à la fonderie le minerai ainsi préparé. On le calcine d'abord dans des fours à réverbère, où la flamme venant de la grille est rejetée, réverbérée par le dôme du four vers la sole ou aire plane sur laquelle est étendu le minerai. Celui-ci est mêlé avec du sel marin, et le minerai sort de cette opération désulfuré, oxydé par l'air venant de la grille, et chloruré par le sel marin ou chlorure de sodium ; il se forme, en dernière analyse, un chlorure d'argent.

L'amalgamation, qui suit la désulfuration et chloruration du minerai, a pour but de provoquer la combinaison du chlorure d'argent avec le mercure, et d'obtenir ce qu'on nomme l'amalgame d'argent. Cette amalgamation s'opère ici dans des appareils mécaniques particuliers, perfectionnés, brevetés, qu'on appelle du nom d'un de leurs inventeurs *Wheeler's pans* ou bassins de Weeler. Ils ne rappellent que vaguement les *arastras*, appareils primitifs, sur lesquels nous aurons ailleurs occasion de revenir, et qui sont encore en usage dans d'autres mines du Nevada, ainsi qu'au Mexique et au Pérou.

On sait que les arastras ont été inventées aux premiers temps de la domination espagnole, et que c'est sur une aire ou *patio* que s'y fait le broiement et l'amalgamation du minerai, sous les pieds des mules, qui tournent en rond comme sur les aires à fouler le blé.

De là le nom de procédé du *patio* qu'on donne à cette antique méthode d'amalgamation.

L'amalgame d'argent, quelle que soit la manière dont on l'a préparé, est recueilli, lavé, épuré, et s'obtient à l'état solide en filtrant le mercure à travers une peau de chamois. On a ainsi une boule, d'un blanc mat, rappelant la couleur de l'étain, qui reste sur la peau, tandis que le mercure liquide, libre de tout alliage d'argent, passe à travers les pores du tissu.

L'amalgame est finalement distillé dans une retorte ou cornue : le mercure se vaporise, est condensé au moyen d'un jet d'eau froide et reçu dans un bassin ; l'argent reste en gâteau au fond de la cornue.

Le mercure dissout l'argent et certaines combinaisons d'argent, telles que le chlorure, absolument comme l'eau dissout le sucre ; et de même que l'eau, en se vaporisant, restitue le sucre à l'état de sucre candi, de même le mercure, en se distillant, abandonne l'argent à l'état de gâteau. Les deux opérations sont chimiquement les mêmes, et l'une fait bien comprendre l'autre.

Le degré de pureté ou de *fin* de l'argent obtenu à Austin varie de sept cent quatre-vingts à huit cent vingt-quatre millièmes, c'est-à-dire que sur mille parties le gâteau d'argent en renferme de sept cent quatre-vingts à huit cent vingt-quatre d'argent pur. Le reste est composé d'or, de cuivre, de plomb, de fer, d'un peu de mercure, etc.

A l'état de gâteau, l'argent peut déjà être vendu. On préfère le raffiner au moyen du borax et le couler en lingot. Le borax ou borate de soude (combinaison de soude ou d'acide borique) est une sorte de savon ou de

fondant minéral qui ramasse, absorbe toutes les impuretés de l'argent, et laisse le blanc métal à peu près pur, ou seulement allié à l'or.

L'usine de Manhattan renferme dix fours à réverbère, vingt et un appareils d'amalgamation, deux cornues distillatoires, plus deux fours de fusion ; on traite dans ceux-ci les minerais qui échappent à l'amalgamation.

Le poids des lingots d'argent coulés à l'usine est de treize à quinze cents onces, et la valeur de treize à quinze cents dollars chacun. Il y avait une vingtaine de lingots tout prêts lors de notre visite. Ces lingots devaient être chargés sur la malle *Overland*, et envoyés à la Monnaie ou à la banque de San Francisco.

On traite dans l'usine cinq à six cents tonnes de minerai par mois, dont trois cents à trois cent cinquante tonnes sont achetées à des mines voisines. Le prix de vente est déterminé sur un essai. On paye au vendeur quatre-vingts pour cent du titre trouvé par l'essayeur, et on déduit sur ce prix quarante-cinq dollars pour les frais de traitement métallurgique. Si, par exemple, un minerai renferme cent dollars d'argent par tonne, on n'en payera que quatre-vingts : et comme il faut encore déduire sur ce prix quarante-cinq dollars pour le traitement, il restera seulement pour le vendeur trente-cinq dollars, c'est-à-dire le tiers de la valeur de l'argent contenu ; sur cette dernière somme, le vendeur doit se rembourser de tous les frais d'exploitation et de transport du minerai. Décidément tout n'est pas rose en Nevada dans le métier d'exploitant de mines d'argent.

Le minerai de la mine Manhattan est un mélange de sulfures gris et rouges, avec des chlorures et iodures

d'argent, provenant surtout des parties superficielles. Les minerais des mines voisines sont de qualités analogues.

Le rendement mensuel de l'usine est en moyenne de cent vingt mille dollars en lingots d'argent ; on est allé jusqu'à cent soixante-dix mille.

Nous sommes ici dans un district, dans un État de mines argentifères, et parler d'argent en Nevada, c'est comme parler d'or en Californie, de thé en Chine, de coton à la Nouvelle-Orléans, de tabac à la Havane, de grains et de viande salée à Chicago. Ici l'argent extrait des mines a tout fait. Il a peuplé cet État qui n'était pas même un territoire en 1860, il a fondé Austin et d'autres villes encore plus riches, Virginia-City, Silver-City, que nous saluerons bientôt, près desquelles existe le fameux filon de Comstok, au pied du mont Davidson, et la grande usine modèle de Gould et Curry ; en un mot, l'argent a contribué pour la plus large part à la rapide colonisation, au peuplement de ces déserts : honneur au blanc métal, frère de l'or !

XI

LES SOLITUDES DU NEVADA

Belmont et Pahranagat. — Découverte des mines de White-Pine Mines de Humbold. — Des voleurs imaginaires. — Un chien enragé. — Arrivée à Wadsworth.

Il y a aux environs d'Austin et un peu plus loin dans le sud, d'autres mines et usines d'argent, entre autres celles de Belmont, fondées par un énergique pionnier de ces districts, M. D. Buel, qui fut délégué du Nevada à l'Exposition universelle de 1867 à Paris. Il avait apporté avec lui des charretées d'échantillons très-riches qui vinrent à grand frais à travers les plaines, et qu'il distribua généreusement à tous les collectionneurs, à tous nos musées, à toutes nos écoles, à toutes nos sociétés scientifiques. Ces échantillons étaient arrivés dans des sacs de peau, cousus en forme d'outres, et il avait fallu louer un magasin pour contenir toutes ces richesses, M. Buel conviait les colons à le suivre et à venir exploiter ces mines. La France, affolée comme elle l'était alors, prêta à peine une

oreille distraite à l'appel du délégué américain, et il est probable que bien peu des visiteurs de l'Exposition universelle se souviennent aujourd'hui des merveilleux minerais d'argent du Nevada exposés dans les jardins du Champ de Mars.

Je retrouvai à Austin M. Buel, toujours confiant, toujours prêt à tenter la chance, et je ne doute pas que le succès le plus complet n'ait depuis couronné les efforts de ce vaillant et infatigable mineur.

Bien au delà de Belmont, vers la frontière qui sépare l'État de Nevada du territoire d'Utah, nous avons un autre district argentifère non moins riche, celui de Pahranagat, qui mériterait également d'être visité. Il faut l'amorce du gain, que dis-je ? d'une rapide fortune, qui souvent, hélas ! ne vient jamais, pour amener à ces lointaines distances, dans ces endroits absolument perdus, la foule des mineurs et des colons.

Dès qu'une découverte importante est signalée, ils viennent par centaines, par milliers. Ils ouvrent les premiers la route, sur des sentiers à peine tracés, des pistes d'Indiens, de chasseur. Ils doivent tout apporter avec eux, les vivres, les outils, les tentes. Si le succès couronne les premiers efforts, si la chance répond aux premières tentatives, un embryon de village s'élève : c'est le camp, comme on l'appelle là-bas. Si la fortune continue à sourire, le village ne tarde pas à devenir une petite ville. Bientôt la ville est *incorporée*, c'est-à-dire qu'elle est reconnue comme commune par l'État ou le territoire, qu'elle a sa charte, son conseil municipal, son école, sa justice de paix. L'église est bâtie par les citoyens tout seuls ; qui veut prier paye ; l'État, les

communes ne s'en mêlent en rien. Puis vient l'imprimerie avec son journal. Tout cela s'est fait ainsi à Austin et en mille autres villes du désert. La Californie a la première donné l'exemple, les autres États et territoires miniers ont suivi. Cette façon de procéder était du reste dans les usages américains, et sur ce point la Californie n'a rien créé de nouveau.

En 1868, quand je traversai ces régions, je fus témoin d'un des plus curieux mouvements d'immigration qu'amènent les découvertes de mines. On venait de rencontrer à White-Pine, précisément dans le Nevada, à cent milles environ au sud-est d'Austin, un magnifique amas de minerai d'argent pareil à ceux qu'on trouve par moment au Pérou et au Chili, et qui en un jour peuvent faire la fortune de toute une compagnie de chercheurs. Qui amène ces heureuses trouvailles? La plupart du temps le hasard. C'est tantôt un chasseur qui, au lieu de tomber sur le gibier qu'il cherche trouve le minerai qu'il ne cherche pas ; c'est un bûcheron qui, en abattant un arbre, découvre dans la forêt les traces d'un filon métallique ; c'est un valet de ferme, comme Austin, qui en allant chercher de l'eau, met le pied sur un caillou brillant ; c'est un pauvre Indien qui signale au blanc, en quête de veines métallifères, le minerai que celui-ci a poursuivi jusque-là vainement.

C'est de cette dernière façon que l'amas si puissant et si riche de White-Pine fut découvert.

Des mineurs partis en recherche, à la chasse au minerai, sortes de *gambusinos*, frères de ceux du Mexique, s'étaient éloignés d'Austin et de Belmont. En vain, de-

puis plusieurs jours, sondaient-ils tous les ravins, toutes les crêtes ; en vain frappaient-ils du pic les flancs des montagnes, et surtout les veines de quartz ou silex blanc qui accompagnent si souvent les minerais et en trahissent la présence, rien ne répondait à leur appel. Des Indiens s'approchèrent, quelques misérables Pah-Yutes errants, comme on en rencontre dans tout le Nevada. « Le frère blanc cherche du minerai, le frère blanc n'a pas frappé au bon endroit, c'est là-bas qu'il faut aller. » Et le Peau-Rouge montrait aux mineurs une colline aux flancs noirâtres, voisine du vallon où ils s'étaient engagés. Les mineurs y allèrent et, à leur grand étonnement, trouvèrent là un amas immense de minerai facile à tailler, très-lourd ; c'était du chlorure d'argent, qui se laisse couper au couteau si bien que les mineurs, les *cateadore* du Chili appellent cette espèce *plata-plomo* ou l'argent-plomb, et d'autres plus familièrement du fromage minéral. Il n'en fallait pas autant pour rendre nos chercheurs des Crésus. C'était aussi sur un amas de ce genre que les frères Bolados, au Chili, avaient un jour retiré des millions ; mais cette fortune, comme il est d'usage pour ceux auxquels la chance vient trop vite, ne leur avait guère profité [1].

Nous ne savons si les premiers découvreurs de White-Pine ont mieux tiré parti de leur découverte ; mais nous savons que celle-ci a amené sur ce point un flot de mineurs, que partout des exploitations se sont établies, et que, grâce à un événement en apparence presque insignifiant, le décret de la nature qui semble avoir appelé le blanc à la colonisation rapide et décisive de

[1] Voy. *la Vie souterraine*. Paris, Hachette, 1867.

ces déserts, a reçu une fois encore son exécution. En dépit du froid qui, à ces hauteurs, est très-vif (l'hiver de 1868 a été des plus rigoureux à White-Pine), en dépit des difficultés de tous genres qu'a présentées le peuplement de ce lointain désert, l'exploitation ne s'est pas arrêtée un instant, et aujourd'hui le Nevada enregistre un district productif de plus parmi tous les districts argentifères dont il est fier à juste titre.

Ce n'est pas seulement au sud, c'est aussi au nord de la ligne que nous avons suivie pour entrer dans cet État, que sont groupées les mines d'argent. A Austin, tout le monde me montre des échantillons et veut m'entraîner à des explorations minières. « Venez voir mes mines, me dit un essayeur, mon frère y est établi ; nous extrayons, nous fondons le minerai, nous en achetons aux mines voisines, trop pauvres pour le traiter elles-mêmes. Venez, c'est près d'ici, à cent milles, sur la rivière Humbold ; dans deux ou trois jours nous y serons. Les travaux du chemin de fer *Central Pacific*, qui vont à la rencontre de ceux de l'*Union Pacific* que vous avez laissé à Benton, passent non loin de là et vous pourrez aussi les visiter. » Admirable pays que celui où les hommes font aussi bon marché des distances et des conditions habituelles de la vie policée ! Je vois des médecins, des avocats, des ingénieurs, des hommes d'affaires, qui sont venus ici pour se créer une position. Ils ont reçu une bonne éducation, ont vécu dans de grandes villes, et ne sont pas habitués aux mœurs étranges des centres miniers. Tous ne font pas de brillantes affaires. Dans la lutte de la vie, encore plus difficile ici qu'ailleurs, il y a plus d'un blessé ; mais personne ne se

plaint, et tout le monde travaille de grand cœur. Là est surtout, répétons-le, le secret de la colonisation américaine, partout si rapide et marquée de si brillants succès.

Malgré le vif désir que nous en avions, malgré l'intérêt que nous prenions à tous les travaux des mineurs de Nevada, nous n'allâmes pas visiter les mines de Humboldt. Des gisements beaucoup plus riches que tous ceux que nous connaissions nous attiraient principalement, c'étaient ceux de Virginia-City, la jeune capitale des mines d'argent du Nevada, le vrai centre d'exploitation des filons métallifères de cet État privilégié. C'est pourquoi nous reprîmes une après-midi et pour la dernière fois la malle continentale, qui nous mena à la limite de la partie du chemin de fer *Central Pacific*, alors construite et livrée à la circulation. Cet endroit s'appelait Wadsworth. Nous n'y arrivâmes que le lendemain dans la nuit.

Nous étions partis au complet neuf en tout, dans le *stage* si incommode, et quelques-uns des voyageurs étaient d'un volume et d'un poids fort au-dessus de la moyenne. Les premiers milles furent franchis rapidement, au grand galop de nos six chevaux, d'autant plus vite que la route, en quittant Austin, est toute en pente, et qu'il n'est rien que les habiles cochers américains craignent moins que de se casser le cou dans un précipice. Cela arrive quelquefois, mais pas si souvent qu'on pourrait le croire.

Après cette descente vertigineuse, qui rappelait celle des montagnes russes, nous nous engageâmes dans des taillis à hauteur d'homme. La nuit venait. Tous les

voyageurs étaient armés, et cela avec d'autant plus de raison que nous avions chargé à Austin pas mal de lingots d'argent à destination de San Francisco. Tout à coup nous fûmes croisés par des hommes à cheval, suivis d'une amazone. Ils nous regardèrent curieusement, et nous fûmes encore plus étonnés qu'eux, car s'il est d'usage de rencontrer la malle-poste dans ces déserts, il ne l'est guère de rencontrer des amazones.

« Ce doit être un homme déguisé, » dit un des voyageurs, un *yankee* placide, qui cependant n'avait guère l'air d'être un poltron ; et il arma son revolver.

Chacun de nous en fit autant.

« L'autre jour, dit notre compagnon, la malle a été arrêtée de cette façon, ici même ; » et il fit de nouveau jouer le chien de son arme.

Il y eut un moment de silence solennel. Chacun se prépara à lutter de son mieux. Le postillon, ému lui aussi, arrêta un instant ses chevaux. Nul de nous n'eut un moment peur, car la compagnie d'un bon revolver enhardit singulièrement.

J'ai hâte de dire que nous en fûmes quittes pour ce branle-bas de combat, qui ne fut suivi d'aucune lutte effective.

Les armes rentrèrent au repos, et les cavaliers à Austin, d'où probablement ils s'étaient éloignés un peu trop dans leur cavalcade.

« C'est égal, dit notre Argus américain, si nous n'avions pas été aussi nombreux, et n'avions pas fait aussi bonne contenance, on pillait la malle et l'on nous enlevait les lingots. »

Nous n'essayâmes pas de contredire notre homme,

qui peut-être avait bien raison, et dormîmes d'un sommeil assez bon, eu égard aux cahots de la diligence et à l'encaquement auquel on nous avait condamnés.

Le lendemain matin, avant le jour, à quatre heures, on nous arrêta à une station, et l'on nous annonça que « le déjeuner était servi ». A cette heure-là, nous eussions préféré dormir, car ce n'était guère le cas de déjeuner, même du premier repas réglementaire, café au lait ou chocolat, qu'on ne connaît point au désert. Il fallut néanmoins s'exécuter et filer à la table d'hôte. La marche nous réveilla, et comme on nous avait laissés la veille sans dîner, suivant l'heureuse coutume de la malle *Overland* de donner à manger quand elle peut, et pas du tout si c'est nécessaire, quelques-uns firent bonne contenance devant ce déjeuner si matinal, servi plusieurs heures d'avance. L'Américain du reste mange en route quand on le sert, et semble avoir faim dès qu'il est à table.

Comme je me rendais à mon tour vers le lieu du festin, un chien qui rôdait au dehors vint à moi. J'ai toujours aimé les chiens, et je me flatte qu'ils m'accordent aussi quelque estime. Celui-ci paraissait de bonne compagnie. Croyant qu'il faisait partie de la maison, j'essayai de le caresser. Il poussa un grognement et me mordit le gras de la jambe.

« Vous avez là un bien vilain animal, dis-je au maître de poste ; serait-il vexé de ce que la diligence continentale va bientôt ne plus passer, et s'en prend-il aux voyageurs de la concurrence du chemin de fer ?

— Monsieur, je ne connais pas cette bête.

— Alors, c'est un chien errant.

— Sans doute.

— Mais il n'y a pas d'eau dans vos déserts ; c'est peut-être un chien enragé.

— Cela se pourrait ; il en est passé deux hier. »

Je n'hésitai pas à cautériser la morsure au moyen de l'ammoniaque. Pour la seconde fois, mon compagnon mit à ma disposition sa trousse de pharmacie, dont je m'étais si bien trouvé quand la diligence nous renversa si élégamment en plein désert près de Green-River. Je baignai la plaie avec l'alcali, et ne songeai plus à mal. Seulement, pendant plusieurs semaines, de temps en temps (on sait que l'incubation de la rage, la période pendant laquelle la maladie couve avant d'éclater, peut aller jusqu'à soixante jours) je me demandai si je n'allais pas me réveiller enragé, et si, comme certain pacha d'Egypte, mais pour tout autre raison, on n'allait pas avoir à m'étouffer entre deux matelas.

Décidément, ô mon lecteur, je ne sais pas broder des récits émouvants, et j'ai tort. Quelles belles aventures il y aurait ici à conter pour une autre plume que la mienne ! Premier incident : diligence versée, deux voyageurs tués, tous les autres blessés ; j'échappe par miracle avec une large entaille à la tempe. Deuxième incident : rencontre des Indiens, tous les voyageurs frappés de flèches, scalpés ; je reviens à la vie, sauvé par un vieux trappeur, et j'en suis quitte pour porter tonsure et perruque. Troisième incident : attaque de la malle-poste par les voleurs ; deux voyageurs blessés ; voleurs mis en fuite, un tué sur place. Quatrième et dernier incident : je suis mordu par un chien enragé, je mords

mes compagnons de route, nous sommes tous enragés, et nous n'en mourons pas : « Ils n'en mouraient pas tous, mais tous étaient frappés. » Et voilà comme on écrit l'histoire, et comme jadis les voyageurs qui savaient leur métier contaient leurs aventures au crédule lecteur. Il en est encore aujourd'hui, et l'on pourrait les citer, qui ne se font pas faute de conter de ces billevesées, et qui y trouvent renom et profit.

Pendant que je m'amuse à ruminer ces choses, la malle a relayé et nous reprenons notre course. Le désert, toujours le désert ! c'est toujours le même refrain. Aux roches quartzeuses et granitiques ont succédé des roches volcaniques noirâtres, principalement des basaltes. Dans les sables on continue à trouver des échantillons d'agate blanche mousseuse. Çà et là, quelques conifères : des sapins, des cèdres, des mélèzes. Quelques peupliers le long d'un cours d'eau et d'un étang. Sur ce point, la station de poste est assez confortable. Les murs sont blanchis à la chaux, on vous sert un *brandy* potable (cinquante cent. ou deux francs cinquante le petit verre). Il vaut mieux payer ce prix que de boire l'eau du marais voisin, la seule qu'on serve aux voyageurs. Elle est encore plus alcaline que toutes celles dont nous avons bu jusque-là. Je veux m'en laver les mains et la figure. J'en sors les doigts rouges comme ceux d'une cuisinière, et la face brûlée, comme si je l'avais épongée avec une solution de potasse ou de soude caustiques.

Consolons-nous ; car nous voici bientôt au terme de notre dernière étape postale. On crie : Wadsworth, Wadsworth ! comme Colomb dut crier : terre ! terre !

en voyant pour la première fois l'Amérique. Il fait nuit noire, mais nous nous livrons à mille folies : nous demandons à manger, et il n'y a rien à mettre sous la dent ; nous nous faisons cirer, brosser par le nègre de l'endroit, qui nous demande pour sa peine un dollar, et refuse de porter nos malles : « Vous êtes bien assez forts pour les porter vous-mêmes ! » Enfin à onze heures du soir, nous nous mettons en route sur la voie ferrée. Que ferons-nous ? Irons-nous directement jusqu'en Californie, car le rail se déroule sans discontinuité jusqu'à Sacramento ? Irons-nous saluer Winnemuka, le Napoléon des Pah-Yutes, qui fait parler de lui dans le nord du Nevada ? Winnemuka jouissait déjà d'une grande renommée en 1859, époque où son nom était partout répété en Californie. Fort content de sa personne, il s'est fait photographier à Virgina-City en uniforme d'officier général. Ses cheveux tombent librement sur le front et sur les côtés en longues tresses, d'après la mode indienne, et il porte à l'orifice du nez, traversant horizontalement les deux narines, un os de dinde. Il prétend que cela lui économise un mouchoir. Aujourd'hui, il a entonné le chant de guerre contre les Serpents ou Shoshones, s'est tatoué de rouge, a revêtu son plus bel uniforme, et mène ses bandes au combat. — Si nous n'allons pas visiter le grand sachem, nous arrêterons-nous au moins à Reno, pour gagner de là, par le coche, Virginia-City, la ville aux mines d'argent, que nous avons entrevue dans nos rêves ? Nous mettons ces divers projets en délibération, et le résultat de la petite enquête à laquelle nous nous livrons est qu'il faut aller tout droit jusqu'à Sacramento, de là à San Francisco, sauf

à revenir au bout de quelques jours sur nos pas pour saluer le pays de l'argent, après avoir salué le pays de l'or. Nous avons trop longtemps parcouru le désert, les pays sauvages. Allons nous reposer dans une grande ville ; nous retournerons ensuite au désert avec plus de plaisir.

XII

ENTRÉE EN CALIFORNIE

La Sierra-Nevada. — Le lac Donner. — Sacramento. — Derniers travaux des chemins de fer Central et Union. — Cérémonie au point de rencontre. — Importance du grand railway du Pacifique. — Le tour du monde en trois mois.

Ah ! l'agréable chose que de se retrouver en pays civilisé après une course au désert, surtout si la civilisation est représentée par ce qui aujourd'hui la caractérise le mieux, un chemin de fer ! Avec quelle joie nous échangeons les voitures rapides et commodes du railway contre le coche étroit et lent ! A peine avons-nous eu le temps de fermer l'œil, que déjà voici le jour. A cinq heures et demie, nous saluons la station de Truckee, où coule une rivière aux eaux poissonneuses, puis celle de Summit, qui marque le point le plus élevé du chemin de fer dans la traversée de la Sierra-Nevada que nous effectuons en ce moment.

Ce point est à sept mille quarante-deux pieds d'élévation au-dessus du niveau de l'Océan, et nous dirions

que c'est le point le plus haut que jamais chemin de fer ait franchi, s'il n'y avait pas de chemin de fer dans les Andes du Pérou, et si le col d'Évans, que nous avons déjà traversé dans les Rocheuses, n'était pas lui-même à huit mille deux cent soixante-deux pieds.

A Truckee il gelait, la température était à zéro ; ici le thermomètre marque déjà sept degrés, bien que nous soyons plus haut ; mais il est six heures et demie du matin, et le soleil se lève.

Par quels miracles d'opérations géométriques est-on arrivé à franchir pour ainsi dire sans tunnel cet épais rempart de la sierra, qui semblait interposé là par la main de Dieu comme une muraille interdite au rail ? C'est à peine si nous entrons dans quelques galeries très-courtes ; partout nous courons librement sur le sol nivelé, abaissé par la poudre et le pic. En quelques points nous passons sous des toits en charpente destinés à préserver le train de la chute des avalanches en hiver : ce sont comme des tunnels artificiels établis exprès par la main de l'homme.

La route est toute en pente, et le train descend par son propre poids, manœuvré seulement par les freins. A la montée, il faut au contraire une locomotive de renfort.

Le spectacle est saisissant. Enfin, voici des forêts ! Pour nous, qui depuis longtemps n'avons presque plus vu d'arbres, les noirs sapins ont quelque chose de gracieux. Aux cimes neigeuses succèdent peu à peu les cimes boisées. Par une échappée apparaît un lac, à l'eau dormante, polie comme la surface d'un miroir. C'est le lac Donner, ainsi appelé du nom du premier

trappeur qui le découvrit. On s'y rend de la station de Pollard. Avec quels cris de joie ce lac était signalé naguère par les émigrants, qui arrivaient à pied par les plaines ! Après plusieurs mois de souffrances et de privations de toute sorte dans le grand désert, ils saluaient enfin l'eau vive, et les arbres, et les pâturages plantureux.

Le lac de Cristal, qui justifie son nom par l'étonnante limpidité et le calme de ses eaux, fait concurrence au lac Donner. Il est près de la rivière Yuba, et l'on s'y rend de la station de Cisco. C'est le lieu choisi de préférence par les jeunes *misses* pour ces bruyantes excursions suivies de pique-niques qui plaisent tant aux Américaines.

Nous traversons une série de ponts en charpente, hardis, élancés, élégants, comme savent si bien les construire les Américains, qui ont donné leur nom à ce genre de construction. Puis viennent d'immenses tranchées dans les terrains d'alluvions solides, comme celle de Bloomer, près d'Auburn.

Nous descendons toujours. Aux sapins ont succédé les chênes, plus bas les pins et les *manzanillas*, arbustes aux petites pommes sauvages (*manzanas*) dont se nourrissent les Indiens. La température a monté considérablement ; elle est maintenant de vingt-huit degrés centigrades. Il fait très-chaud en Californie dans toute cette région.

Le chemin de fer a créé partout des centres habités, et chaque station, Cisco, Alta, Colfax, est un embryon de ville nouvelle.

A droite, à gauche de la voie, sont les placers, toujours activement travaillés.

On s'arrête au buffet d'Auburn. Ce n'est pas sans une certaine émotion que je descends à cette gare. Neuf ans auparavant (1859), j'y passai pour la première fois, en route vers les mines d'or de Grass-Valley, situées plus au loin vers le nord [1]. Il n'y avait à cette époque qu'un petit tronçon de chemin de fer qui s'en allait de Sacramento à Folsom, et celui qui aurait dit qu'avant dix ans un rail continu unirait Sacramento à New-York, l'Atlantique au Pacifique, eût été traité de rêveur, même en Amérique, où les rêveurs ont si souvent raison.

Enfin nous arrivons à Sacramento, en pleine foire agricole, c'est-à-dire en plein mouvement, et nous allons admirer les gigantesques betteraves et les colossales citrouilles qui, depuis les premiers temps, ont fait connaître aux quatre coins du globe la fécondité exceptionnelle du sol californien.

Les fruits ne sont pas oubliés dans cette exposition, qui a attiré dans la capitale de l'Eldorado encore plus de monde que l'habitude. Voici des grappes de raisin du poids de plusieurs livres, et des pommes et des poires qui mesurent un demi-mètre de tour. Si vous n'y croyez pas, allez-y voir.

Nous employons l'après-midi à visiter Sacramento, le Capitole, les bords de la rivière qui a donné son nom à la ville, les principales rues, le quartier chinois. La ville a fait bien peu de progrès depuis neuf ans que je ne l'ai vue. Même en Amérique il est des villes stationnaires, et ce n'est pas un mal quand elles sont capitales d'État.

[1] Voy. le *Tour du Monde*, t. V, p. 33 et suivantes. Paris, Hachette, 1862.

Le régime démocratique américain s'accommode mal de métropoles populeuses, bruyantes ; c'est pourquoi ce n'est pas New-York qui est la capitale de l'Etat de New-York, mais Albany ; ni Chicago la capitale de l'État d'Illinois, mais Springfield ; ni la Nouvelle-Orléans la capitale de la Louisiane, mais Bâton-Rouge. De même ce n'est pas San Francisco qui est la capitale de la Californie, mais Sacramento. Celle-ci, du reste, n'a pas toujours eu cet honneur, et la capitale de la Californie a été une première fois à San Jose, ensuite à Nevada, chef-lieu du comté californien de ce nom. C'est peut-être pour cette raison que Sacramento ne se presse pas d'achever son Capitole (on appelle ainsi en Amérique le lieu où siégent les représentants et les sénateurs de l'État). Le Capitole par excellence est à Washington, et c'est là que se rassemble le Congrès fédéral, les représentants et les sénateurs de l'Union.

La capitale de la Californie n'est pas encore reliée par le rail à San Francisco ; mais un service de steamers très-rapides descend le fleuve Sacramento, et, traversant les baies de Suisun, de San Pablo et de San Francisco, vous porte en une nuit devant les quais de la Reine du Pacifique. C'est ce service que nous prenons, et le steamer qui nous emporte, muni d'excellentes cabines, d'une bonne table, de salons somptueux, a de plus un nom d'heureux augure, *Chrysopolis*, ou la Ville d'Or !

Ces steamers rapides, élégants, qui satisferaient les plus difficiles, ne suffisent pas aux Américains. Le rail s'avance de San Francisco vers Sacramento, de l'un et de l'autre côté de la baie, et bientôt les deux villes, et

dès lors les deux océans seront reliés sans discontinuité par le rail. Aujourd'hui (1875), ce grand travail est achevé.

C'est le 10 mai 1869 qu'a eu lieu la grande fête d'inauguration des deux chemins de fer du Pacifique, Central et Union.

Le chemin de fer *Union Pacific* était représenté par M. Thomas Durant, vice-président, que j'avais connu à New-York, et rencontré aussi à Paris dans les salons du général Dix, alors ministre des États-Unis et président de la compagnie de l'*Union ;* le chemin *Central* par M. Stanford, président, que j'avais vu à San Francisco.

Quelques jours avant l'inauguration, la pose des rails avait été poursuivie d'une façon fiévreuse. Les travailleurs du Central ayant un jour posé jusqu'à dix kilomètres de rails, avaient nommé l'endroit où ils s'étaient arrêtés *Challenge-Point*, comme qui dirait le lieu du Défi, indiquant qu'ils provoquaient les ouvriers de la compagnie de l'Union à en faire autant. Ceux-ci avaient relevé le gant et posé à leur tour, dans une journée, près de douze kilomètres de rails ; mais les Californiens ne voulaient admettre aucune supériorité, et continuant la lutte, ils avaient posé, en onze heures de travail continu, le 28 avril 1869, dix milles de rails, ou seize kilomètres deux tiers. Ce fait sans précédent fut accompli sous la direction de l'inspecteur général Crocker, auquel j'ai été présenté à Sacramento, et qui m'a fourni sur le chemin de fer Central une série de documents de grand prix.

Le lieu où, le 28 avril, s'arrêta le travail sur le che-

min Central fut nommé *Victory-Point*, ce qui indiquait que les *Centraux* avaient battu les *Unionistes*, sans laisser à ceux-ci aucun espoir de revanche.

Les principaux travaux de terrassement sur le chemin de fer Central avaient été faits par des Chinois, fort habiles en ce genre d'ouvrage. Sur le chemin de l'Union, c'étaient des Irlandais qui avaient accompli la même besogne. Sur l'une et l'autre voie, la pose des rails était faite par des ouvriers de choix, presque tous Américains, dressés de longue main à ce délicat exercice.

Ce fut le 10 mai, on l'a dit, que se posa le rail réunissant les deux sections de la grande ligne. La jonction fut effectuée à Promontory-Point, territoire d'Utah, vers la partie la plus septentrionale du Grand-Lac-Salé. Ce lieu est à quatre mille neuf cent quarante-trois pieds au-dessus du niveau de l'océan, et situé entre quarante et un et quarante-deux degrés de latitude nord (exactement 41° 45'), et entre cent quatorze et cent quinze degrés de longitude ouest (méridien de Paris). Il est environ à huit cents milles de San Francisco et deux mille cinq cents milles de New-York.

A la date précitée, un millier de personnes, représentant toutes les classes de la société américaine, se trouvèrent réunies en cet endroit pour célébrer l'achèvement de la grande ligne nationale. Un millier de personnes seulement, c'est bien peu, quand il est question de l'Amérique, où ce genre de fêtes est si répandu et en si grand honneur, mais, pour des raisons diverses, on tint à ne pas donner à cette cérémonie un caractère trop marqué.

Le *Central Pacific*, entre Sacramento et Promontory-Point, avait une longueur de six cent quatre vingt-neuf milles, soit onze cent quarante-huit kilomètres et l'*Union Pacific*, entre Omaha et ce point de jonction, une longueur de mille quatre-vingt-trois milles, ou dix-huit cent dix kilomètres. Depuis, le point de jonction définitif entre les deux lignes a été reporté à Ogden, à cinquantre-trois milles au sud-est de Promontory-Point, près de la rive orientale du Grand-Lac-Salé.

On eut bientôt fait les préparatifs pour poser d'une manière solennelle les derniers rails. On avait laissé entre les deux extrémités des lignes un espace libre d'environ cent pieds [1]. Deux escouades composées d'Irlandais du côté des Unionistes, et de Chinois du côté des Centraux, s'avancèrent en tenue correcte pour combler cette lacune. Dans les deux camps, c'était l'élite des travailleurs. Les Chinois, graves, silencieux, alertes, s'entr'aidant adroitement, furent l'objet de l'admiration générale. « Ils travaillent comme des prestidigitateurs, » dit un témoin oculaire ; et pour qui a vu avec quel art opèrent les Chinois, même dans les plus petites choses, cette expression est des plus justes.

Bientôt deux locomotives s'avancèrent l'une au devant de l'autre, et exhalèrent dans un jet de vapeur un salut sympathique qui fut comme le prélude de la rencontre des deux océans. Les fils de la ligne télégraphique, qui correspond avec les États de l'Est et de l'Ouest, avaient été reliés électriquement avec l'endroit même où le dernier boulon allait être posé. A Omaha, on s'était

Voyez l'intéressante étude de M. R. Lindau, dans la *Revue des Deux-Mondes* du mois de novembre 1869.

mis en relation directe avec Chicago, New-York, Washington, Saint-Louis, Cincinnati, Boston, la Nouvelle-Orléans et autres grandes cités de l'Union ; et partout on avait pris des dispositions particulières, à l'aide desquelles les lignes télégraphiques communiquaient avec les signaux électriques à incendie établis dans les principales villes. Grâce à ces ingénieux moyens, les coups de marteau frappés à Promontory-Point pour fixer le dernier rail du chemin de fer interocéanique, allaient trouver un écho immédiat dans tous les États de l'Union.

Le dernier rail devait reposer sur une traverse de bois de laurier. Un des boulons qui allaient unir la traverse au rail était en or massif, et en argent le marteau dont on devait se servir pour enfoncer le boulon dans la traverse. Le docteur Harkness, délégué de la Californie, que depuis j'ai eu l'honneur de voir à Paris et qui m'a raconté les détails de cette cérémonie imposante, remit aux présidents des deux railways, MM. Stanfort et Durant, la traverse et le boulon. « Cet or extrait des mines, et ce bois précieux coupé dans les forêts de Californie, dit-il, les citoyens de l'Etat vous les offrent pour qu'ils deviennent partie intégrante de la voie qui va unir la Californie à ses *sœurs* les États de l'Est, le Pacifique à l'Atlantique. »

Le général Sanfford, délégué du territoire d'Arizona, offrit un autre boulon formé de fer, d'or et d'argent. « Riche en fer, en or et en argent, dit-il, le territoire d'Arizona présente cette offrande à l'entreprise qui est comme le grand trait d'union des Etats américains et qui ouvre une nouvelle voie au commerce. »

Les derniers rails avaient été apportées par la compagnie de l'Union. Le général Dodge, cet infatigable ingénieur que j'avais rencontré à Chayennes moins de deux ans auparavant, au pied même des Montagnes-Rocheuses, et qui m'avait prédit qu'avant dix-huit mois le chemin de fer du Pacifique serait achevé, ce qui faisait alors sourire les plus confiants, le général Dodge présenta les rails, forgés en fer de Pensylvanie, et prononça, en le désignant, un discours qui finissait par cette péroraison prophétique : « Vous avez accompli l'œuvre de Christophe Colomb ; ceci est le chemin qui conduit aux Indes. »

Enfin le dernier délégué, celui de l'Etat de Nevada, offrit un boulon d'argent et dit : Au fer de l'Est et à l'or de l'Ouest, Nevada joint son lien d'argent. » Il va sans dire que les boulons d'or et d'argent, et la traverse de laurier n'ont été ici qu'emblématiques, comme cela arrive toujours dans ces sortes de cérémonies, et qu'ils ont bien vite disparu pour faire place à des matériaux ordinaires. Le point de raccord des deux lignes est seulement marqué par un mât de pavillon où flottent les couleurs étoilées des Etats-Unis. On distingue encore ce point à la dissemblance des poteaux télégraphiques, carrés sur la section du Central, ronds sur celle de l'Union.

Les présidents des deux chemins de fer auxquels était échu l'honneur de fixer le dernier rail, MM. Durant et Stanfort, s'avancèrent pour accomplir cette œuvre. Au même moment, la dépêche suivante fut transmise dans toute l'Union, à San Francisco, à Chicago, à New-York ; « Tous les préparatifs sont termi-

nés, ôtez vos chapeaux, nous allons prier. » Chicago, prenant la parole au nom des Etats atlantiques, répondit : « Nous comprenons, et nous vous suivons ; tous les états de l'Est vous écoutent. » Quelques secondes s'étaient à peine écoulées, que les signaux électriques, répétant chaque coup de marteau frappé en ce moment au milieu du continent américain, apprirent à toute l'Union que la grande œuvre venait d'être accomplie, et qu'une ligne ferrée continue joignait désormais les deux océans.

Ce ne fut que six mois après que M. de Lesseps unissait à son tour, sur un autre point du globe et d'une autre façon, deux autres mers non moins importantes, bien que beaucoup plus petites, la Méditerranée et la Mer-Rouge ; et un an et demi après, au mois de janvier 1871, pendant que l'affreuse guerre entre la France et l'Allemagne durait encore, que tombait la barrière des Alpes et que le tunnel du mont Cenis était ouvert. Ainsi, des trois plus grandes œuvres de ce temps, la dernière commencée, le chemin de fer du Pacifique aura été achevée la première, grâce à l'énergie, à l'entrain, à l'audace dont les Américains ne se sont jamais départis dans la colonisation de leurs vastes territoires, et dont cette fois surtout ils ont tenu à faire preuve d'une façon encore plus éclatante que dans d'autres occasions.

La fête dont nous avons raconté les débuts s'acheva au milieu des hourras. Les chapeaux volèrent en l'air, et les cris de : Vive l'Amérique ! retentirent jusqu'aux échos de la Sierra-Nevada et des Montagnes-Rocheuses. A Chicago et dans la plupart des villes de l'Union, cent

coups de canon furent tirés, et pendant plusieurs jours, tous les journaux des Etats-Unis, — le nombre en est grand, — remplirent leurs colonnes des récits, discours, toasts, que l'achèvement de cette colossale entreprise avait partout inspirés.

Le chemin de fer du Pacifique avait été achevé sept ans avant l'époque réglementaire fixée par l'acte de concession. Des dix-sept cent soixante-douze milles formant la distance totale d'Omaha à Sacramento, on en avait construit vingt en 1863, vingt en 1864, soixante en 1865, deux cent quatre-vingt-dix en 1866, deux cent quatre-vingt-dix en 1867, et mille quatre-vingt-douze dans les derniers seize mois, de janvier 1868 au commencement de mai 1869.

La seetion d'Omaha à Ogden, qui forme la partie exploitée et construite par la compagnie *Union Pacific*, a mille trente milles (seize cent soixante-sept kilomètres) de long ; celle d'Ogden à Sacramento, qui forme la section appartenant à la compagnie *Central Pacific*, n'a que sept cent quarante-deux milles (onze cent quatre-vingt-quatorze kilomètres). Les difficultés ont été beaucoup plus grandes du côté du Pacifique, à cause du passage de la Sierra-Nevada, où les pentes sont très-fortes, les ponts et les tunnels multipliés, et où l'on ne compte pas moins de cinquante kilomètres protégés par des toits et constructions en charpente pour résister à la chute des avalanches. Sur tout ce parcours, de même que dans la traversée des Montagnes-Rocheuses, les locomotives sont du reste armées, pendant l'hiver, d'un chasse-neige (*snow-plow*), espèce de charrue en fer établie au devant de la machine, et au moyen de la-

quelle on s'ouvre une voie au milieu de la neige amoncelée. Cet appareil est différent du chasse-vaches (*cow-catcher*), dont les locomotives sont munies en toute saison pour chasser les troupeaux de la voie.

Des deux côtés, du côté du Sacramento comme de celui du Missouri, on a travaillé avec une égale ardeur, et le gouvernement fédéral a bien fait de n'imposer aux compagnies d'autre limite à l'étendue linéaire de leur concession que celle qu'elles s'imposeraient elles-mêmes. En 1868, quand je passai au Lac-Salé, la construction du chemin de fer était en pleine activité aux abords du lac. Le président des mormons et son fils aîné étaient, on le sait, les entrepreneurs de tous ces travaux, mêlant ainsi la religion aux affaires, comme le veut le prophète Smith. L'activité était si grande sur tous les chantiers, ceux qui venaient de l'Atlantique comme ceux qui s'avançaient du Pacifique, que la limite avait été dépassée de part et d'autre, et que chacun allait pour son compte continuer la voie. « Au lieu d'un chemin de fer, nous en aurons deux, » disaient les optimistes, et ce mot rappelle celui d'un journaliste parisien qui, apprenant pendant le siège de Paris que l'armée de la Loire avait été coupée en deux par les Prussiens, écrivait : « Il n'y a pas à s'inquiéter de cette nouvelle, et tout va pour le mieux : nous n'avions qu'une armée pour tenir la campagne, maintenant nous en aurons deux. » Tel ne fut pas l'avis du congrès de Washington au sujet du chemin de fer du Pacifique, et il arrangea à l'amiable la difficulté pendante entre les deux compagnies.

Il n'est pas besoin de dire que, depuis son achève-

ment, le chemin de fer du Pacifique a donné les résultats qu'on était en droit d'en attendre. Grâce à lui, le tour du monde est devenu chose à la mode, qu'on parte d'Europe ou d'Asie. En moins de trois mois, si l'on est pressé, et même en quatre-vingts jours, comme l'a fait le héros de Jules Verne, l'illustre Philéas Fogg, ce trajet peut être effectué. A leur tour, les émigrants ne prennent plus d'autre route pour aller dans le Nebraska, le Wyoming, le Colorado, l'Utah, le Montana, l'Idaho, le Nevada, l'Arizona, la Californie, l'Orégon, le territoire de Washington. Il ne faut pas plus de six à sept jours pour franchir ainsi la distance totale qui sépare New-York de San Francisco, et qui peut être évaluée à trois mille cent quatre-vingts milles, soit cinq mille trois cents kilomètres.

Au milieu de quel confort on voyage, il n'est pas besoin de le dire. Wagons-lits et wagons de luxe, que, moyennant un faible supplément, tous les voyageurs peuvent prendre, sont attachés à chaque train. Le prix ordinaire du passage est de cent dollars, avec la faculté de porter cent livres de bagages ; c'est le tiers de ce que coûtait le voyage par la malle *Overlan* en 1868. Ajoutons que celle-ci vous réclamait en outre un dollar par livre d'excédant de bagages, ne vous accordant que le droit de porter gratis vingt-cinq livres.

Les marchandises elles-mêmes ont pris peu à peu cette route, surtout les marchandises précieuses : les thés, les cocons, les graines de vers à soie, les soies de Chine et du Japon, les lingots d'or et d'argent de Californie et de Nevada, le mercure de Californie. C'est une voie nouvelle ouverte au commerce du monde, et

l'Amérique tout entière lui devra une partie de son merveilleux développement.

La mystérieuse loi de l'histoire qui veut que les peuples, dans leur marche progressive, se soient toujours avancés vers l'ouest, loi qui ne s'est jamais démentie, a trouvé une éclatante confirmation dans la construction du chemin de fer du Pacifique. Bien mieux, par l'établissement du grand railway, on peut dire que la civilisation a fait maintenant le tour du globe, et qu'elle est revenue au point initial d'où elle était partie. Qui ne devine les conséquences de ce merveilleux résultat? C'est l'Europe, c'est l'Amérique qui, sur cette voie de fer, donnent la main à l'Asie; c'est la grande route commerciale du monde qui est enfin trouvée, c'est le parcours le plus direct, le plus rapide vers l'extrême Orient, et voyez quelles étapes! Au départ, Paris ou Londres, le Havre ou Liverpool; puis New-York, Chicago, San Francisco; puis Yokohama, Shanghaï, Hong-Kong, Calcutta ou Bombay; enfin Suez, Port-Saïd et Marseille. Quelle ceinture on a mise au globe, et quelle route nous avons ouverte pour nos neveux et aussi pour nous-mêmes, si nous savons enfin laisser dormir les arts de la guerre pour ne plus songer qu'aux arts de la paix!

XIII

LE FILON D'ARGENT DE COMSTOCK

Découverte de la mine de Washoe. — Grande agitation. — Le coche pour Virginia-City. — Aspect de la route. — Physionomie d'une ville minière. — Un pionnier français. — Un jeu effréné. — Panique de 1864. — Exploitation souterraine. — Le tunnel Sutro. — Mon cicerone. — Les broyeurs mécaniques. — La cuve américaine. — Le tonneau allemand. — Le *patio* mexicain. — Les briques d'argent. — L'établissement de Gould et Curry. — Production des mines de Nevada. — Les plus riches veines du monde.

Il nous faut revenir sur les mines d'argent du Nevada dont nous n'avons encore visité qu'un des districts, celui d'Austin.

Un jour du mois de juin 1859, deux mineurs irlandais, en fouillant un placer aurifère de la sierra de Californie, trouvèrent par hasard sur ce placer, que depuis dix ans on exploitait sans grand profit, un minerai d'argent. La richesse de cette mine inattendue fut dès le début extraordinaire. On l'appela d'abord la « mine de Washoe, » du nom d'un lac qui se trouvait

dans le voisinage. A vrai dire, cette localité n'avait pas encore de nom, aucune ville n'y existait, et le territoire était celui d'Utah, occupé par les mormons; mais ceux-ci vivaient au bord du Grand-Lac-Salé, à quelques centaines de lieues plus à l'est. Des tribus errantes d'Indiens, des bandes nomades, appartenant aux nations des Pah-Yutes, des Bannocks et des Serpents, parcouraient seules ces régions en toute liberté. Les pionniers y étaient pour la première fois apparus en 1849, alors qu'une troupe d'orpailleurs californiens, mécontents du résultat de leurs recherches dans le pays de l'Eldorado et amoureux de l'inconnu, franchirent résolûment les remparts de la sierra et vinrent planter leurs tentes autour des ravins tributaires de la rivière Carson. Jusque-là les blancs, se bornant au rôle d'explorateurs ou de trappeurs, ne s'étaient montrés dans ces parages qu'isolément et à de très rares intervalles.

La nouvelle de la découverte de la riche mine de Washoe se répandit bien vite en Californie, et y causa une émotion universelle. On avait expédié à San Francisco, à travers des sentiers de mules, longs et périlleux, plusieurs milliers de kilogrammes du précieux minerai ; les chimistes et les ingénieurs s'étudiaient à l'envi à en déterminer le meilleur mode de traitement. Sans attendre le résultat de ces expériences, mineurs et spéculateurs partirent en foule ; chacun voulut marquer sa concession, son *claim*, sur l'étendue du nouveau filon, et il sembla un moment que le métal blanc allait l'emporter sur le jaune. Presque partout les placers et les mines de quartz aurifères furent immédiatement délaissés. Pendant tout l'été, il y eut un grand mouvement,

ce que les Américains appellent un *exciment*, ou encore un *rush*, une course folle, et les Espagnols *el furor minero*, la fièvre minérale. Ce fut comme un exode irrésistible, qui poussa les colons du Pacifique au delà des pics ardus de la sierra. On craignit un moment que la Californie n'en fût dépeuplée, tout comme elle avait failli l'être quelques années auparavant, lors de la découverte des trop fameux placers de Fraser-River, dans la Colombie britannique, près de l'île de Van-Couver; mais l'automne vint et avec lui les neiges, qui comblèrent les passes de la sierra. Il fut dès lors presque impossible de gagner la mine de Washoe, et chacun attendit le printemps suivant.

J'étais à cette époque en Californie, chargé de diriger l'exploitation des gîtes aurifères dans le comté de Mariposa. Je quittai le pays de l'or au commencement du mois de décembre 1859, forcé de me rendre au Chili. Quand je revins à Paris au mois de mai 1860, je trouvai la France émue des découvertes de Washoe et de ces nouvelles exploitations d'argent. Tous les banquiers étaient en éveil. Le gouvernement français se préparait alors à abaisser, comme il l'a fait depuis, le titre de ses monnaies d'argent, afin de parer au défaut d'équilibre entre les deux métaux précieux, lequel avait été amené par une trop grande abondance de l'or. Avant d'accomplir l'opération qu'il projetait, le gouvernement, pour s'édifier complétement sur les récentes découvertes, dépêcha sur les lieux un de ses ingénieurs des mines. Celui-ci vint à Washoe, annonça aux mineurs qu'ils étaient sur un filon d'or et non sur un filon d'argent, et rédigea son rapport sur ces conclusions. Ce fait est

resté légendaire dans tous les États du Pacifique. Les pionniers de Washoe laissèrent dire le théoricien, et ils s'escrimèrent si bien sur leur filon qu'en dix ans, de 1860 à 1870, le Nevada produisit un poids de lingots d'argent estimé en moyenne à 70 millions de francs par année. En 1873, la production a même atteint 125 millions. Le Mexique tout entier, le plus riche des Etats argentifères du globe, ne fournit pas au-delà de 100 millions.

Ce fut un soir du mois d'octobre 1868, qu'abandonnant pour un moment la Californie, où le lecteur vient d'entrer à ma suite, je pris, avec mon fidèle compagnon de voyage, le coche, ou *stage*, à Reno pour me rendre à Virginia-City ; autour de cette ville se développent les plus riches exploitations du Nevada. Reno était alors, et c'est encore aujourd'hui, une des principales stations du chemin de fer Central-Pacifique[1]. Le coche était du même modèle que celui qui nous avait récemment voiturés de Benton au pays mormon, une sorte d'énorme caisse de bois, aux formes archaïques, portée sur des ressorts de cuir. On entassait en dedans neuf voyageurs ; un nombre à peu près égal prenait place sur le devant du véhicule, à côté et au-dessus du postillon. Ce type de voiture monumentale est le vrai coche national américain : il est resté le même depuis le XVIIe siècle, époque où il fut introduit dans le Nouveau-Monde lors de la fondation des colonies anglaises, et on le retrouve encore partout, de l'Atlantique au Pacifique. La ville de Concord, dans l'État de New-

[1] Un embranchement de voie ferrée unit maintenant Reno à Virginia-City.

Hampshire, s'est rendue célèbre par la fabrication de ces diligences, qu'elle livre presque exclusivement aux maîtres de poste des États-Unis.

La voiture dans laquelle nous étions montés était, suivant l'usage, traînée par six chevaux rapides, attelés deux par deux ; le postillon les conduisait d'une main assurée, sans jamais user du fouet. Il les interpellait par leur nom quand ils s'oubliaient, et cela suffisait. Nulle part les animaux ne sont mieux traités qu'aux États-Unis. En revanche, il est difficile de voir des chevaux plus doux, plus maniables que les chevaux américains. Aussi les accidents de voiture sont-ils assez rares malgré l'aveugle témérité dont on fait preuve presque partout.

« *All aboard ford Virginia-City*, tout le monde à bord pour Virginia-City ! » Dès que ces paroles ont été criées par le contrôleur de la diligence, chacun est monté en voiture. On appelle les voyageurs, qui payent leur place, et fouette, cocher ! En deux heures nous franchissons les seize milles qui nous séparent de la capitale des mines d'argent. Le terrain, tout le long de la route, est triste et désert. Le chemin est ouvert à l'américaine, sans avoir été d'avance nivelé et régulièrement mesuré. La route est plus ou moins large, suivant les besoins ; lorsqu'il y a trop d'ornières d'un côté, on passe de l'autre. Les cahots vont leur train ; on est bousculé, projeté les uns sur les autres, et l'on n'en rit que plus volontiers.

Sur toute l'étendue du parcours, on aperçoit à peine deux ou trois fermes. L'une d'elles sert de station ou de maison de poste : c'est là qu'on relaie. Le sol autour

est ondulé, moutonnant, formé de coteaux qui se succèdent et s'alignent sur des directions transversales à la route. La terre est grisâtre, privée d'eau, divisée en grosses mottes aux points où elle a été labourée. On y sème du blé, du maïs ; mais les récoltes sont pauvres, car on n'use pas d'engrais. Le climat est âpre, venteux, sec, très-frais. Nous sommes sur les hauts plateaux, sur le versant oriental de la Sierra-Nevada, à une altitude moyenne de plus de deux mille mètres.

Virginia-City, où nous entrons en triomphateurs, au grand galop, est construite partie en briques rouges, partie en pierre ou en bois. Dans la principale rue, quelques beaux magasins, deux ou trois grands hôtels, plusieurs restaurants, des bureaux d'essayeurs, des maisons de banque, des églises, un nombre incommensurable de buvettes. Les trottoirs sont de bois, aux planches branlantes ; partout s'étalent les enseignes les plus grotesques, comme les peintres badigeonneurs américains savent seuls en imaginer. La ville est tracée en damier ; de longues rues, parallèles à la rue principale, des rues transversales, coupant celles-ci à angle droit, forment l'espace où peut s'étendre à l'aise la cité de Virginia, qui renferme aujourd'hui plus de vingt mille habitants, est éclairée au gaz, et possède plusieurs imprimeries et journaux. Il n'est pas besoin de dire que les écoles ont été les premières fondées.

Sur un côté, la ville est limitée par la montagne métallifère où se dresse le pic Davidson, le point culminant de la contrée ; il domine de cinq cents mètres la ville, qui elle-même est à dix-neuf cents mètres au-dessus des eaux de l'Océan. De l'autre côté, le terrain

descend, toujours montueux, coupé d'étroites vallées, qui vont s'unir à celle de Carson, la vallée principale de ce district. Les mines d'argent sont disséminées tout autour et au-dessus de la ville qui, vers le sud, se soude à des cités nouvelles, véritables faubourgs de la première, *Gold-Hill* ou la Montagne d'Or, *American-City*, et *Silver-City* ou la Ville de l'Argent.

Le filon métallifère s'appelle, du nom du mineur qui en a délimité la première concession, le « filon de Comstock. » Les deux Irlandais, découvreurs de ce gîte, avaient noms Peter O'Reilly et Patrick Mac Laughlin. Comstock en marqua avec eux le périmètre que la loi américaine accorde à tout inventeur, et c'est ainsi que les nouveaux Colomb furent détrônés auprès de la postérité par un autre Améric Vespuce. Le Comstock dresse sa tête à la surface comme une énorme muraille. La masse siliceuse, attaquée par les éléments, s'est divisée en blocs qu'on dirait empilés les uns sur les autres. Cela ressemble à une série de menhirs ou de dolmens juxtaposés, érigés par une race aborigène disparue. C'est la nature qui a fait cette œuvre, la nature toujours plus puissante que l'homme, car elle ne compte pas avec le temps, « patiente, parce qu'elle est éternelle ! »

Si l'on gravit les pentes de la colline où se dresse la muraille de quartz, il est facile d'interroger la roche ; elle est dure, raie l'acier ; la couleur en est jaunâtre, rouillée, trahit la présence de l'oxyde de fer. La texture est grenue, poreuse, caverneuse ; nulle part n'apparaît l'or, ni à l'œil nu, ni à la loupe. Il y existe cependant, puisque les déblais naturels, les terres provenant de la

désagrégation superficielle du filon de Comstock, sont pulvérisés dans des établissements voisins, et ensuite amalgamés avec le mercure, qui dissout une certaine quantité d'or. Ce sont ces mêmes sables que lavaient en 1859 les deux orpailleurs californiens qui trouvèrent par hasard l'argent.

Comme j'étudiais ces *affleurements*, et qu'assis sur la crête quartzeuse je contemplais la ville de Virginia, que la découverte de ces roches avait fait naître, un homme vint à moi et me salua en français. Il était porteur d'échantillons d'argent des fameuses mines de White-Pine, qu'on venait de découvrir dans la partie du Nevada où nous sommes précédemment passés et qu'on citait alors comme les heureuses rivales de celles de Virginia. Il avait aussi dans ses poches de fort jolis cristaux de rubis et de saphir, qu'il avait trouvés dans les sables des montagnes du territoire voisin d'Idaho. Cet infatigable chercheur était venu en Californie dès les commencements de la découverte de l'or, et s'était montré des premiers en Nevada, où il avait contribué à l'exploitation du filon de Comstock. Depuis, il avait parcouru l'Idaho, le Montana, toujours en quête de nouveaux filons. Cette classe de mineurs fantaisistes, irréguliers, est commune en Amérique. Ce sont comme les éclaireurs des entreprises métallifères. Sans eux, il n'y aurait le plus souvent aucune découverte. Quand ils ne trouvent pas eux-mêmes le filon, ils arrivent en hâte pour le travailler, puis ils en recherchent la continuation, les ramifications diverses. Beaucoup de Français se sont distingués dans ces œuvres difficiles, hardies, aventureuses, plus que chanceuses ; très-peu

ont réussi à y faire fortune, car la poursuite des mines est un jeu, et l'on cite les heureux gagnants.

Le filon de Comstock découvert, il fallait en assurer l'exploitation immédiate. D'après les règles en usage chez les mineurs de Californie, qui eux-mêmes les ont reçues des Hispano-Américains, il fut convenu, dès le premier jour, que chacum pourrait s'approprier à la surface deux cents pieds linéaires de filon, avec une étendue indéfinie en profondeur, en conservant souterrainement cette même largeur de deux cents pieds. Ces premiers *claims* ou *locations*, comme on les appelle encore, transférés plus tard à des compagnies, donnèrent naissance aux riches exploitations connues aujourd'hui sous les noms d'*Ophir*, *Mexican*, *Gould and Curry*, *Savage*, *Hall and Norcross*, *Imperial*, *Yellow-Jacket*, *Crown-Point*, etc.

Pendant ce temps, les villes de Virginia-City et Gold-Hill, qui n'en font plus qu'une, sortaient de terre comme par enchantement, la première ainsi appelée du sobriquet d'un mineur virginien, James Fennimore, ou par abréviation Finney, que ses camarades avaient surnommé, en souvenir de l'état qui lui avait donné le jour, *Old-Virginia*, la vieille Virginie. Dès le mois de février 1858, Finney avait découvert et *claimé* les affleurements du filon de Comstock, alors appelé aussi de son nom *Virginia*, et que tout le monde regardait comme un filon de quartz aurifère analogue à ceux de Californie. Ceci explique, sans l'excuser, l'erreur de l'ingénieur français qui, deux ans après et malgré la découverte du mois de juin 1859, persistait à ne voir qu'un filon d'or dans la veine de Comstock.

Les produits de cette veine allaient bientôt étonner le monde et dépasser tous ceux des mines jusque-là citées comme les plus riches, au Mexique, en Bolivie, au Pérou, au Chili. N'oublions pas toutefois que c'est plus encore à la loi des mines américaine, d'application si prompte, puisque le premier venu peut marquer sur la partie inoccupée d'un filon deux cents pieds linéaires pour en commencer sur-le-champ l'exploitation, que c'est plus encore à cette loi si libérale, qu'à la richesse même de la veine argentifère de Comstock, qu'est dû le prodigieux développement des entreprises dont il va être parlé. C'est ainsi que tout aura concouru, les œuvres de la nature comme celle des hommes, pour faire de cet étonnant pays de Nevada, inconnu hier, la région du globe aujourd'hui la plus productive en argent.

Ce fut un Californien, James Walsh, homme expérimenté, venu des riches placers de Grass-Valley, qui fit connaître le premier aux mineurs de Washoe la véritable valeur de leur veine, que jusque-là ils travaillaient assez grossièrement. A la fin de 1861, il envoya environ trois mille kilogrammes de minerai à San Francisco, et les vendit quatre mille cinq cents dollars. Alors il acheta aux mineurs dix-huit cents pieds de filon au prix de quatorze dollars le pied. Quelques mois plus tard, le pied de filon valait jusqu'à mille dollars. Comment s'étonner après cela que la Californie presque toute entière ait fait dans le débit irruption sur les nouvelles mines d'argent? « Il fallait voir, me disait un témoin oculaire, les premiers temps de Virginia-City. Nous allions tous par les rues de la ville mis

comme des mendiants. On prenait à peine le temps de se vêtir, de boire, de manger. On avait hâte, on courait, on allait sur les puits, dans les galeries, dans les excavations. Quand on se rencontrait, on ne se demandait point des nouvelles de sa santé ; on ne parlait ni de la pluie ni du beau temps, comme il est d'usage entre gens bien élevés qui ont ensemble un peu de temps à perdre, même en Amérique ; on ne causait que filons, essais, minerais d'argent. On allait nommer un nouveau président, la guerre civile allait peut-être éclater suivant le nom qui sortirait de l'urne, et elle éclata en effet : de tout cela, on ne se souciait guère. On ne voyait que mines, mines, mines. On en causait le jour, on en rêvait la nuit, et les théories, les projets, les illusions allaient leur train. C'est à peine si le soir les maisons de jeu ouvraient un moment leurs portes, et si les joueurs s'y tiraient entre eux quelques coups de revolver ; c'était bon naguère en Californie ! Cette fois on n'avait qu'une idée, qu'un but, courir aux mines d'argent, acheter, vendre, puis racheter et vendre encore des pieds et des pieds de filon. Tous nous devions faire fortune, tous nous devions nous réveiller millionnaires. On appelait le pays de Washoe le paradis de l'homme pauvre, et souvent nous n'avions pas de quoi payer notre dîner ! »

Dès le printemps de 1860, des milliers de mineurs étaient accourus, suivis d'une bande de spéculateurs et de capitalistes. Une nuée de chercheurs se répandit par toute cette contrée, auparavant sauvage, et que le pas de l'homme blanc n'avait foulée que sur de très-rares endroits. Ce fut autour du filon de Comstock que

s'agita de préférence l'essaim des travailleurs. Chacun voulait avoir au moins une part dans l'une des mines d'argent dépendant de ce riche filon. On achetait une mine sans la visiter, elle était souvent en un lieu où jamais n'était passée l'ombre d'une veine métallique. On avait oublié toute prudence, on ne songeait qu'à acheter, et il suffisait de la nouvelle d'un succès inespéré obtenu sur un point pour encourager tout le monde. Il semblait qu'il n'y eût que des mines riches, pas une pauvre, alors que c'est presque toujours le contraire. Les statuts de trois mille compagnies minières furent enregistrés à San Francisco, et trente mille personnes prirent des intérêts dans ces affaires [1]. Le capital nominal était d'un milliard de piastres ou plus de cinq milliards de francs ; mais la valeur réelle des actions n'excéda jamais cinquante millions de francs, car une à peine des compagnies sur cent possédait une concession de quelque valeur. Cependant l'organisation légale de chaque compagnie avait dû coûter en moyenne cent piastres, soit plus d'un million cinq cent mille francs pour les trois mille compagnies, et il avait bien fallu que quelqu'un fournît cet argent.

Le filon de Comstock était situé dans ce qu'on appelait alors l'Utah occidental. Cette partie du pays des mormons fut bien vite organisée en territoire et détachée de l'Utah sous le nom de Nevada, emprunté à la sierra voisine. D'après la formule suivie en pareille matière, ce fut le peuple, c'est-à-dire l'assemblée des mineurs réunis en *Convention* le 2 mars 1861, qui

[1] Voyez Ross-Brown, *Mineral ressources of the United-States*, Washington, 1867.

promulgua la constitution du nouveau territoire, lequel fut admis dans l'union comme État, trois ans après, en 1864. Néanmoins, le Nevada ne prit son essor régulier que l'année suivante, et jusque-là ce fut surtout de la Californie, et notamment de San Francisco, que le naissant territoire tira ses moyens d'action. La Californie lui envoya ses mineurs et San Francisco ses banquiers ; ceux-ci avancèrent tout l'argent dont ce pays encore si jeune eut besoin au début. Comme quelques-uns firent tout de suite sur le filon de Comstock des fortunes d'une rapidité inouïe, il devint de mode de prêter sur ce filon, et l'on aima mieux cette hypothèque si chanceuse que celles que l'on trouvait autour de soi sur de bonnes valeurs ou des immeubles de premier ordre.

Il y eut dans le principe des procès sans nombre, tant les concessions avaient été mal indiquées, mal repérées, mal délimitées, et par suite mal enregistrées. Nul ne procédait avec calme, même le *recorder* ou contrôleur officiel, représentant la loi et le fisc. Et puis y avait-il un ou deux filons ? La division des affleurements à la surface semblait indiquer deux veines. A San Francisco, on penchait pour une, à Nevada pour deux. La politique s'en mêla, et dans les élections on vota pour ou contre un candidat, suivant qu'il était favorable à l'unique ou à la double veine. Les avocats, les *sollicitors* ou avoués, réclamèrent des plaidants des honoraires énormes, et les témoins, dont quelques-uns se parjuraient, prétextant tout à coup un voyage dans les États atlantiques, exigèrent pour rester des indemnités considérables. Une partie de la valeur

des mines fut perdue dans ces litiges onéreux. Le procès Chollar-Potosi coûta un million trois cent mille piastres, le procès Ophir-Moscou un million. A la fin, la théorie de la veine unique, conforme d'ailleurs aux données de la géologie, l'emporta. Ceux qui plaidaient cette cause avaient aussi pour eux l'avantage de la fortune, et ce fut cette raison, plus encore que la justesse de leurs arguments, qui assura leur triomphe.

Les actions minières portaient le nom de *pieds*, parce qu'elles étaient représentées par un pied linéaire de filon (le pied américain est égal à trente centimètres). Ces actions eurent un moment le même succès qu'avaient eu chez nous celles de la fameuse banque de Law. Ainsi un pied de la mine de Gould et Curry, qui a été toujours la plus productive du filon de Comstock, se vendait cinq cents dollars en mars 1862, mille en juin, quinze cent cinquante en août, deux mille cinq cents en septembre, trois mille deux cents au mois de février de l'année suivante, trois mille sept cents en mai, quatre mille quatre cents en juin et cinq mille six cents en juillet 1863. La valeur des actions des autres mines suivit une progression aussi rapide, bien que s'élevant à un taux moins élevé. Vers le milieu de 1863, époque où toutes ces valeurs atteignirent ensemble le maximum, un pied de la mine Savage se cotait trois mille six cents dollars, Central deux mille huit cent cinquante, Ophir deux mille quatre cent cinquante, Hall et Norcross dix-huit cent cinquante. California quinze cent cinquante, Yellow-Jacket onze cent cinquante. Il en fut de même pour toutes les autres, Crown-Point, Chollar, Potosi, non moins recherchées, mais dont la valeur était au-

dessous des précédentes. Toutes ces actions étaient dès lors admises à la Bourse de San Francisco.

Quelque riches que fussent ces mines, la production d'argent, la première année de l'exploitation, en 1860, n'avait pas atteint cent mille dollars. Les procédés d'excavation et de traitement étaient encore fort grossiers, et l'on perdait une grande partie du précieux métal ; mais dès l'année 1861, les méthodes se perfectionnaient, et la production atteignait au delà de deux millions de dollars. En 1862, elle dépassait six millions ; en 1863, douze millions. Jamais pareille chose, en aucun temps, ne s'était vue. Virginia-City, qui avait alors quinze mille habitants, produisait plus d'argent que Potosi de Bolivie ou Guanajuato du Mexique n'en produisirent jamais, alors qu'elles avaient, la première, cent cinquante mille habitants, la seconde, cent mille, et fournissaient chacune dix millions de piastres par an. Virginia dépassait déjà douze millions et devait bientôt atteindre seize. Ce dernier chiffre donnait neuf cent cinquante dollars par tête d'habitant, et deux mille huit cents par tête de mineur, car on compte à Virginia-City cinq mille mineurs et ouvriers des usines. Ce simple fait explique le renom dont le Comstock jouit encore, et l'attraction irrésistible que les filons de Nevada ont exercée dans le principe sur l'esprit de tous les émigrants du Far-West.

A toute médaille il y a un revers. Le mouvement de baisse commença après l'été de 1863, époque où les actions minières atteignaient les cours fabuleux que nous avons relevés. On se mit à supputer les millions ensevelis dans quelques-unes des mines, qui, fouillées pen-

dant deux ou trois ans, n'avaient pas encore rendu un rouge liard. D'autres, qui avaient vu les mines d'argent à l'étranger, annonçaient que, si nulle part on n'avait exploité des dépôts de métal d'une richesse continue, sauf à Comstock, ici le coût onéreux de l'exploitation absorbait presque tous les bénéfices. Il était du reste notoire que beaucoup de sociétés minières ne s'étaient formées que pour tromper le public, en lui faisant acheter des valeurs correspondant à des mines imaginaires.

Les actions allèrent ainsi baissant peu à peu. Au milieu de l'année 1864, une véritable panique se déclara. Les banquiers, affolés, craignirent un moment une ruine complète, car on vit un pied de la mine Gould et Curry tomber à neuf cents dollars, Savages à sept cent cinquante, Ophir à quatre cent vingt-cinq, Hall et Norcross à trois cent dix, c'est-à-dire que les actions minières ne valaient plus que le sixième à peu près de ce qu'elles valaient un an auparavant. Depuis lors des hausses et des baisses quelquefois instantanées ont continué à se produire, mais dans des proportions moins étendues, en arrivant insensiblement à un taux normal autour duquel les actions auraient toujours dû osciller. Quant aux affaires véreuses, on n'en entendit plus parler. Les ouvriers, les commis, les domestiques, qui avaient pendant quatre années soigneusement payé leur redevance pour la mine dont ils étaient copropriétaires, dans l'espérance qu'ils toucheraient enfin un gros dividende, furent désenchantés sans retour, et le nom de Washoe, qu'on avait béni jusqu'alors, fut voué aux gémonies. On se demanda comment on avait p

être si aveugle, et l'on découvrit que sur quelques mines, d'ailleurs productives, les directeurs avaient à volonté fait la hausse ou la baisse, en traitant suivant le cas telle ou telle quantité de minerai, de riche ou de pauvre, et en faisant grand bruit dans leurs rapports de ces opérations.

Tout le monde avait été coupable. Sur certaines mines, les plus fécondes, la dépense n'avait pas connu de bornes. On avait gaspillé les millions avec autant de facilité qu'on les avait retirés du sol. La mine de Gould et Curry, celle qui avait fait les plus beaux bénéfices, celle dont les actions étaient montées le plus haut s'était surtout fait remarquer dans ses prodigalités. Ajoutons à tant de mécomptes ceux qui provenaient de l'ignorance où étaient presque tous les mineurs des véritables principes du traitement des minerais d'argent, et le haut prix que la main-d'œuvre avait atteint en Nevada, où les ouvriers se payaient beaucoup plus cher qu'en Californie, souvent au-delà de six à huit dollars par jour ; il est vrai que les dépenses quotidiennes étaient en proportion. Depuis 1865, les paniques ont cessé, et les conditions économiques des exploitations sont peu à peu devenues régulières. La production de l'argent, loin de diminuer, a augmenté encore, et maintenant dépasse vingt-cinq millions de dollars ou cent vingt-cinq millions de francs par an. Les procédés métallurgiques ont été perfectionnés ; le travail des mines est entré aussi dans une voie de progrès remarquable.

Le filon de Comstock a été reconnu sur une étendue de dix-neuf mille pieds. Il a une épaisseur ou puissance qui varie de cent à deux cents pieds, une direction qui

est celle du méridien magnétique, c'est-à-dire, eu égard à la variation de la boussolle dans ces régions, de quinze degrés à l'est du nord vrai. L'inclinaison ou pente moyenne du filon est de quarante-cinq degrés vers l'est, et la plus grande profondeur à laquelle on l'a exploité est de neuf cents pieds. Il se développe souterrainement comme une immense fissure remplie après coup, ouverte d'une part entre les roches granitiques qui forment le point culminant de la contrée, le mont Davidson, et d'autre part des roches porphyriques vertes. C'est ce qu'on nomme en géologie un *filon de contact*, parce qu'il est au contact du granit et du porphyre ; mais il est à remarquer que le filon est plus régulier que ne l'est d'ordinaire cette nature de gîtes. En approchant de la surface, ce nid métallifère se renfle et s'épanouit en trois ramifications, dont deux viennent projeter au dehors leurs têtes quartzeuses, et forment ce qu'on nomme les *croppings* ou affleurements.

La fissure que remplit le filon a dû être ouverte dans le sol par quelque commotion volcanique, car on trouve dans le voisinage des roches trachytiques, qui rappellent celles du Vésuve, de l'Etna et des volcans des Andes. Le minerai et les matières qui l'accompagnent auront été amenés sans doute par des dégagements gazeux, analogues à ceux des solfatares et venus des profondeurs du globe. Une grande quantité d'eau et de vapeur aqueuse, retenant la silice et l'argile dissoute ou mélangées, aura été unie à ces gaz, presque tous de nature métallique. Le quartz ou cristal de roche compacte et l'argile composent la gangue principale ou partie stérile du minerai. L'argile, grasse, bleuâtre, polie, appa-

raît surtout vers les points où le filon s'appuie sur les roches qui l'encaissent. Ces parties sont quelquefois aussi lisses que si elles avaient été dressées à la truelle, et témoignent ainsi des efforts que l'énorme masse a subis. Les mineurs les appellent des *miroirs*, et elles sont quelquefois semées de stries et de rayures très-nettes, qui semblent indiquer le sens suivant lequel le filon a été secoué dans la fissure ou cheminée qui le contient. Là ne se bornent pas les curieux phénomènes mécaniques que l'on constate, et qui ont dû accompagner l'apparition de la veine métallifère. De gros blocs de roches encaissantes, surtout de porphyre, qui forme le toit du gîte, sont tombés au milieu du filon et alors l'interceptent. Les ouvriers, dans leur langue imagée, momment ces parties stériles des *chevaux*.

Le minerai est du sulfure simple d'argent presque pur, de l'espèce que les minéralogistes appellent *stéphanite* et, quand il est cristallisé, *argent vitreux*. Il est mêlé à un peu d'*argent rouge*, ou sulfure d'argent, d'antimoine et d'arsenic, très-commun dans d'autres mines du Nevada, notamment dans celles d'Austin ; ce sulfure est très-souvent associé à des chlorures et parfois à des iodures et des bromures d'argent. Le chlorure est généralement un minerai voisin de la surface, et nous savons que c'était en 1868 l'espèce dominante aux mines de White-Pine qu'on venait de découvrir. Tout le sol de ce jeune État est imprégné de matières argentifères, depuis la région septentrionale, où sont les mines de Humbold, jusqu'à l'extrême limite sud, où sont celles de Pahranagat ; tous ces gisements s'effacent devant celui de Virginia-City.

Les espèces minéralogiques que l'on vient de citer ne sont pas les seules que l'on rencontre dans le filon de Comstock. Il y a aussi la galène ou sulfure de plomb argentifère. N'oublions par l'argent et l'or natifs, à l'état métallique presque pur, et en quelques points les pyrites, sulfures de fer, de cuivre, de zinc, argentifères et aurifères. Tous ces minerais sont rarement cristallisés, et les collectionneurs, les amateurs des belles espèces minérales, récoltent ici fort peu d'échantillons. Il en est de même pour toutes les mines de Nevada ; celles d'Austin, si riches en argent rouge, celles de White-Pine en chlorure d'argent, n'ont jamais présenté ces magnifiques amas ou *géodes*, ces beaux spécimens si communs au Chili.

Le chlorure d'argent, qu'on appelle encore *argent-corné*, — il est tendre et flexible comme la corne et se laisse couper au couteau, si bien que les mineurs hispano-américains ne le nomment, nous l'avons dit, que *plata-plomo* ou argent-plomb, — le chlorure d'argent a été rencontré quelquefois en très-grande abondance dans le filon Comstock. On a trouvé inopinément dans ces mines des amas considérables de minerai chloruré presque pur, comme aussi d'argent sulfuré, qui ont en quelques jours enrichi les exploitants. Ces accumulations de minerai inattendues sont ce que les Mexicains appellent des *bonanzas*. Parmi les plus célèbres, on cite celle de la mine de Valenciana, sur la Veta-Madre ou veine-mère de Guanajuato, au Mexique, qui de 1768 à 1810 produisit annuellement plus de sept millions de francs, et transforma tout à coup le modeste señor Obregon, l'heureux propriétaire de cette mine, en comte

de Valenciana, le plus riche des hommes de son temps. On cite encore la *bonanza* de Real-del-Monte, également sur la Veta-Madre du Mexique, qui fournit en douze ans, de 1759 à 1771, à don Pedro Torreros, depuis comte de Regla, la somme nette de trente millions de francs ; mais dans les entreprises souterraines, plus encore que dans les choses ordinaires de ce monde, les mauvais jours suivent de près les bons. Valenciana et Real-del-Monte, ces reines des mines mexicaines, commencèrent à déchoir lors de la guerre de l'indépendance, allumée dans toutes les colonies ibériques à la suite de la conquête de l'Espagne par Napoléon. Ces mines sont aujourd'hui remplies d'eau, à diverses reprises des compagnies anglaises ont vainement tenté de les reprendre ; on peut en dire autant de la plupart des mines du Pérou. En Nevada, les mauvais jours ne sont pas encore venus et ne viendront peut-être jamais, grâce à l'indomptable activité de la race anglo-américaine. J'ai vu, à la fin de 1868, à la mine de Yellow Jacket, un amas de minerai d'argent chloruré qui s'étendait sur toute la largeur de la veine, et dont on tira des millions pendant plusieurs semaines. Les actions de la mine étaient tombées assez bas, et cette heureuse découverte les fit tout à coup remonter. Sur d'autres mines, à Gould et Curry par exemple, les immenses nids de minerai d'argent sulfuré qu'on rencontra dans le principe portèrent les actions de cette compagnie aux taux prodigieux que nous avons signalés.

Le mode d'exploitation adopté dans les mines de Virginia-City satisferait l'administration la plus méti-

culeuse. On attaque le terrain par des puits qui recoupent en profondeur le filon. A divers niveaux, des galeries transversales se détachent de ces puits et rejoignent le gîte métallifère. On ouvre, perpendiculairement à celles-ci, d'autres galeries sur la direction du gîte ; on abat, on extrait le minerai entre deux niveaux au moyen de cheminées ou couloirs allant d'un étage à l'autre, et divisant le plan du gîte en carrés. On procède à peu près comme dans l'exploitation d'une forêt, d'un taillis ; seulement ici la matière utile, une fois arrachée, ne se reproduit plus. On remblaie soigneusement, avec des roches stériles, la place qu'occupait le filon. Il importe en effet de ne pas laisser de vides et de s'opposer autant que possible aux mouvements, au tassement du terrain excavé.

Les travaux sont partout conduits suivant les règles les plus sévères de l'art des mines : des pompes gigantesques extraient les eaux des profondeurs, des ventilateurs soufflent l'air respirable jusque dans les chantiers les plus éloignés, et tous les moyens de sûreté sont mis en usage pour protéger le mieux possible la vie et la santé des ouvriers. Il y a même partout, dans les installations superficielles ou souterraines, un déploiement de luxe qui étonne au premier abord l'ingénieur européen. Les appareils les plus nouveaux, les plus ingénieux, ont été adoptés pour l'entrée et la sortie des ouvriers, pour l'extraction des minerais, pour l'épuisement des eaux. Les galeries, solidement et abondamment étayées, sont toutes munies de chemin de fer parcourus par des wagonnets. Presque partout des machines à va peur sont installées, à l'orifice des puits et même

dans les souterrains, pour mettre en mouvement les divers appareils de la mine : pompes, ventilateurs, cages d'extraction. On a eu le tort, dans quelques mines, d'établir aussi les chaudières à l'intérieur. Comme les étais ou boisages y sont très-abondants, il en est résulté, notamment en 1869 et 1870, des incendies terribles qui ont mis en péril la vie des hommes, la solidité et la durée des travaux.

A la tête de chaque mine est un directeur, *manager* ou *superintendent*, qui réside sur les lieux ; il est aidé d'un secrétaire d'un comptable ou *treasurer* et de divers commis. Les ouvriers sont divisés en deux escouades, celle du dedans et celle du dehors ; aux premiers incombent toutes les opérations souterraines : le percement de la roche, le fonçage des galeries, l'abatage et le triage du minerai, la mise de celui-ci en wagonnets ; les seconds sont surtout occupés de la conduite des machines extérieures, Ils reçoivent le minerai à l'orifice des puits et le transportent aux usines.

Les mines de Virginia-City sont arrivées aujourd'hui, on le sait, à la profondeur de neuf cents pieds ; c'est peu, quand on songe qu'il est des puits de mines qui atteignent trois fois cette profondeur, et cependant il se rencontre ici deux difficultés sérieuses, que l'on ne saurait passer sous silence, et qui peuvent mettre en jeu l'avenir de ces mines dans un temps assez prochain. La première est l'abondance des eaux souterraines. L'extraction de ces eaux se fait par des pompes mécaniques à vapeur ; mais ce travail, qui en définitive ne produit rien que l'asséchement des travaux, grève les mines de frais considérables, car le pays ne renferme pas de com-

bustible minéral, et le bois y est très-cher. Le second obstacle est le manque d'air respirable, qui se fait de plus en plus sentir dans les longs boyaux où l'on s'engage ; par suite, une chaleur intolérable règne à ces profondeurs toujours insuffisamment ventilées, quelque soin que l'on prenne d'envoyer de l'air frais jusqu'aux plus lointains dédales. A ces deux difficultés on peut en ajouter une troisième, le coût excessif de l'extraction du minerai par les puits, qui se joint aux dépenses d'assèchement. Enfin l'extrême division des concessions offre aussi des inconvénients. Tout en maintenant une grande activité sur tous les points à la fois et ayant permis l'exploitation en quelque sorte simultanée de tout ce gîte, cette division a créé sur bien des points une rivalité fâcheuse, source d'éternels procès pour les limites mitoyennes, et elle a empêché la concentration des *claims*, laquelle, en beaucoup de cas, aurait donné la faculté de faire par un seul puits ce qu'on fait aujourd'hui à grands frais par plusieurs ; mais passons sur cet inconvénient économique, puisqu'il a été prouvé de tout temps que l'extrême division des concessions minières est plus productive que l'agglomération, et arrivons au moyen de surmonter les premiers et plus sérieux obstacles.

Dès 1865, les mines de Virginia-City se ressentaient déjà de ces inconvénients, qui depuis se sont encore accrus. Ce fut pour empêcher l'arrêt plus ou moins prochain d'exploitations jusque-là si florissantes qu'un citoyen américain, M. Sutro, projeta d'aller rejoindre le filon de Comstock à une profondeur de deux mille pieds, au moyen d'un énorme tunnel de plus de vingt mille

pieds de long (la moitié de la longueur du tunnel du Mont-Cenis), de douze pieds de large et de haut, qui coûterait environ dix millions de francs, et qu'on attaquerait par plusieurs puits à la fois, comme tous les grands ouvrages de ce genre, ce gigantesque travail, ainsi abordé, serait achevé dans trois ans. M. Sutro s'est inspiré dans son projet de ce qui s'est fait déjà sur plusieurs mines célèbres, notamment en Allemagne, dès le xve siècle. Il a parcouru toute l'Europe pour soumettre son idée aux gens compétents, qui tous l'ont approuvée. En Amérique, on l'a également vu partout, apôtre convaincu et infatigable, à San Francisco, à Virginia-City, à New-York, à Washington. En juillet 1870, je le revis à New-York, où il m'annonça que son tunnel allait enfin être commencé. L'État du Nevada, dès 1865, le gouvernement fédéral, dès 1866, ont donné leur appui au projet de M. Sutro ; ils lui ont concédé entre autres divers terrains pour l'installation de ses travaux, et le droit de tirer une redevance proportionnelle des mines qui useront de son tunnel. Cette redevance payera les frais de cette colossale entreprise, l'une des plus étonnantes que l'art des mines aura vues se réaliser.

Après des difficultés de tout genre, ce travail a été enfin commencé, et s'est poursuivi et se poursuit encore au milieu de mille traverses. Les dernières nouvelles venues d'Amérique annonçaient que le tunnel avait atteint, en décembre 1874, la longueur de deux kilomètres et demi, plus du tiers de la longueur totale. Il faut faire des vœux pour que cette gigantesque entreprise arrive à bien ; car la réussite de cette grande œuvre ouvrira

pour le filon de Comstock une ère nouvelle. Les eaux s'écouleront naturellement par cette voie, l'air y circulera librement, et de là se répandra frais et pur dans tous les travaux ; les minerais seront transportés au dehors par cette longue galerie presque sans dépense, enfin un nouveau champ d'exploitation de mille à deux mille pieds de profondeur sera assuré à chaque mine. Ce sont là bien des avantages réunis au moment où les compagnies minières de Washoe avaient peine à lutter contre tous les obstacles accumulés comme à plaisir dans la poursuite de leurs exploitations souterraines.

Parmi les personnes qui voulurent bien me servir de guide à Virginia-City était un Français, mort depuis. Agent en Nevada du consulat général de France à San-Francisco, il recevait avec joie tous ceux de ses compatriotes qui lui étaient adressés ou qui venaient directement chez lui. Cet excellent homme tenait un grand magasin où il y avait de tout, un vrai bazar, comme on en voit dans toutes les villes américaines du Pacifique et du Far-West. Le pic et la pelle de mineur y coudoyaient la vareuse et le chapeau du pionnier, les légumes et les fruits secs y étaient étalés à côté des vins de France et des liqueurs spiritueuses. Sur un rayon des caisses de chandelles, des clous. Dans la cave la bière, et en un coin de la poudre à tirer. Ce bazar était toujours plein d'acheteurs, et l'heureux patron devait y réaliser de grands bénéfices. Il avait épousé une jeune et jolie Américaine, mais ne la montrait guère. S'il était jaloux de sa femme, c'était son seul défaut. Il faisait de sa fortune un bon emploi, généreux, accueillant, accessible à tous. Il prétendait qu'on devait avoir toujours soif dans un

pays aussi sec que le Nevada, et à ce titre il ne vous laissait ni entrer chez lui ni en sortir sans vous offrir un verre de bonne bière ou d'excellent cognac. Bon gré, mal gré, il fallait accepter. On lui faisait plaisir en trinquant. Le commerce n'absorbait pas tous ses instants. Il avait été mineur en Californie, puis au Nevada, dans les premières années de l'exploitation du Comstock, et comprenait bien le travail des mines et le traitement des minerais.

C'est en compagnie de cet aimable cicerone que je visitai les établissements métallurgiques où l'on traite le minerai d'argent. Le système suivi dans ces opérations est particulier à ce district. Il consiste à broyer, à pulvériser d'abord la substance métallifère sous d'énormes pilons en fonte de fer, de manière à obtenir un sable, une vraie farine minérale, d'où le nom de *mills* ou moulins qu'on donne à ces établissements. Les pilons sont du poids d'environ mille livres, disposés verticalement les uns à côté des autres, cinq par cinq, de manière à former ce qu'on appelle une *batterie*. Une machine à vapeur ou une roue hydraulique les met en mouvement, et les soulève alternativement à une hauteur de dix à quinze pouces. Le nombre de coups qu'ils battent est de soixante par minute. Cela fait un affreux vacarme qui ne cesse de jour ni de nuit, et s'entend à un mille à la ronde. Chaque pilon peut broyer en moyenne deux tonnes ou deux mille kilogrammes de minerai par vingt-quatre heures. Le pilon mécanique ou bocard a été inventé dans les mines métalliques d'Allemagne il y à trois siècles, et l'on n'a encore rien trouvé de mieux, pas même les cylindres tournants en acier, imaginés

par les Anglais sur le modèle des laminoirs à étirer le fer ou des cylindres à broyer la canne à sucre. Il est vrai que l'on construit aujourd'hui en Amérique des pilons gigantesques, mus directement par la vapeur, e qui peuvent broyer chacun jusqu'à *cent mille kilogrammes par jour* de minerai, comme on le voit aux mines de cuivre du Lac-Supérieur.

La poussière minérale obtenue sous les pilons est portée dans une cuve en fonte de fer d'environ quatre ou cinq pieds de diamètre et dix-huit pouces à deux pieds de profondeur. On y passe de cinq cents à mille livres de minerai à la fois avec du sel marin, de la pyrite ou du sulfure de fer et du mercure, auxquels on ajoute assez d'eau pour faire de l'ensemble une masse boueuse. Deux meules de fer verticales, qui tournent rapidement dans la cuve autour d'un pivot central, rendent encore plus impalpable la farine de minerai, et unissent intimement toutes ces matières. Ces meules font soixante tours ou révolutions par minute. Dans quelques cas pour faciliter les réactions chimiques qui s'opèrent, on chauffe le mélange à quatre-vingt-dix degrés centigrades au moyen d'un courant de vapeur d'eau qui circule dans un double fond. Telle est la cuve américaine ou *pan*, qui a détrôné le *tonneau* allemand et le *patio* du Mexique, et qui est elle-même un perfectionnement de la meule de pierre roulante ou *arastra* mexicaine. Elle a été bien des fois modifiée et perfectionnée depuis 1860, où je vis inaugurer les premiers essais dans un atelier de San Francisco, et les inventeurs Wheeler, Knox, Horn et d'autres ont gagné une fortune dans la construction de ces appareils.

Le tonneau allemand, que l'on pouvait voir en usage en 1867 dans les mines d'argent de Georgetown, au pied des Montagnes-Rocheuses, dans le territoire de Golorado, est aussi employé dans quelques-uns des établissements du Nevada. On le trouve au moulin de Gould et Curry. Dans ce tonneau, on mélange environ trois cents livres de minerai finement pulvérisé avec les ingrédients habituels, l'eau, le sel, le pyrite de fer et le mercure, et l'on fait, au moyen de roues d'engrenage, tourner le tonneau autour de son axe horizontal pendant quatorze heures environ.

Par le procédé mexicain, le mélange des matières s'opère, on le sait, non plus dans un appareil spécial comme pour les cas précédents, mais à l'air l'ibre, sur un air ou *patio*. On y laisse le mélange étendu sur le sol pendant trois semaines, et on le fait piétiner par des couples de mules, comme quand il s'agit de fouler le blé. Ce système, qui convient si bien aux mines du Mexique, puisqu'elles n'en ont jamais adopté d'autres, a été reconnu insuffisant sous le climat du Nevada.

On sait que le mercure a une très-grande affinité pour l'argent et quelques-uns des composés de ce métal, notamment le chlorure. La combinaison qui en résulte est ce qu'on nomme l'amalgame, véritable dissolution des matières argentifères dans le métal liquide. Les réactions chimiques en vertu desquelles le sel marin, ou chlorure de sodium, et la pyrite, ou sulfure de fer, interviennent dans l'amalgamation, n'ont pas encore été clairement débrouillées ; tout ce que l'on sait de positif, c'est que l'amalgamation ne se fait bien qu'en présence

de ces ingrédients. L'amalgame d'argent est séparé des matières étrangères qui le souillent par un simple lavage. Comme il est le plus lourd, cette opération est d'une exécution très-facile. L'argent s'y trouve en dernière analyse dissous comme le sucre dans l'eau, et nous répétons ici ce que nous avons déjà dit ailleurs, que de même qu'on obtient le sucre candi ou cristallisé en faisant évaporer l'eau où il est contenu, de même on obtient l'argent en distillant le mercure dans lequel il est dissous. Auparavant, on a concentré l'amalgame à l'état solide sous forme de boules d'un blanc mat, rappelant la couleur de l'étain, en le filtrant à travers une peau de chamois. En tordant cette peau et pressant avec la main, le mercure liquide, pur de tout alliage, passe à travers les pores du tissu, tombe en pluie métallique, et il reste sur la peau une boule d'amalgame solide, alliage de mercure et d'argent.

Quand on a une certaine quantité de ces boules, on les met au fond d'une cornue en fer ou retorte, de la forme de celles qu'on emploie dans les laboratoires, et on approche la cornue du feu. A la température de trois cent soixante degrés, le mercure se vaporise et s'échappe par le col de la cornue. Là, un jet d'eau froide le ramène à l'état liquide, et il tombe dans une bassine, où on le recueille. Quand le dégagement des vapeurs a cessé, on dévisse la panse de la cornue, et l'on trouve au fond un gâteau d'argent cristallisé. A cet état, le métal n'est pas tout à fait pur et renferme encore de la silice,du fer, du cuivre, du zinc, outre l'or, qui ne s'en séparera pas ; en un mot, il contient une certaine partie des corps étrangers avec lesquels il était associé dans le

filon. On raffine le gâteau métallique en le fondant dans un creuset en plombagine avec du borax ou borate de soude, sorte de savon minéral qui s'empare des substances hétérogènes qui altèrent la pureté de l'argent, sauf l'or. La fusion opérée, on coule rapidement le liquide dans une lingotière. Au-dessus se fige une scorie noirâtre, vitreuse : c'est le borax avec la plus grande partie des corps étrangers ; au-dessous est le blanc lingot. Ces lingots d'argent portent à Virginia-City le nom original de *briques*, parce qu'ils ont en effet la forme de briques à bâtir. Sur mille parties, un lingot du Nevada que j'ai vu essayer contenait neuf cent quarante-sept parties d'argents et quarante-deux et demie d'or ; il y restait donc encore, quelque soin que l'on eût pris pour raffiner l'argent, onze parties et demie de matières étrangères. Ce lingot pesait treize cent dix onces, et il fut évalué à mille sept cent cinquante-cinq dollars.

L'établissement métallurgique le plus vaste, le plus curieux à visiter autour de Virginia-City, est celui de Gould et Curry. Ce magnifique moulin a été construit en 1861, et a marché sans discontinuité jusqu'à la fin de 1867. Il était en chômage en 1868, mais il a été remis depuis en activité. Il renferme quatre-vingts pilons à broyer le minerai, soixante cuves d'amalgamation, six tonneaux allemands, deux fours de calcination à réverbère pour torréfier ou griller les minerais sulfurés, huit fours pour la distillation de l'amalgame et la fonte des lingots, huit chaudières à vapeur et une machine de deux cent cinquante chevaux pour mettre en mouvement les pilons et les meules. De 1862 à 1867,

ces appareils, en marchant jour et nuit, permettaient de traiter par vingt-quatre heures cent cinquante tonnes de minerai. Le minerai rendait en moyenne quatre cents dollars ou plus de deux mille francs par tonne. Cette richesse annonce un titre de un pour cent, c'est-à-dire dix fois la moyenne des minerais ordinaires du Nevada et du Mexique, qui ne contiennent guère qu'un millième d'argent. Avec des minerais d'un titre si élevé, on comprend la faveur qui s'était attachée à la mine de Gould et Curry. En cinq ans (1862-1867), il est sorti de cette mine seize millions de dollars en lingots d'argent. L'année 1864, la plus productive, on a produit cinq millions. La mine et l'usine occupaient alors neuf cents ouvriers, répartis à peu près par moitié sous terre et à la surface. Les dépendances de l'établissement sont considérables, et comprennent l'atelier des charpentiers, des mécaniciens, le laboratoire, un petit moulin pour les essais, de vastes halles pour mettre à couvert le combustible, le minerai, les charrettes, des cantines et des logements d'ouvriers, et une série d'élégants cottages pour les commis, les contre-maîtres, les surveillants. Les fondations de l'usine sont en granit, le reste des constructions est en brique et en bois. Une énorme cheminée, en forme de tronc de pyramide, de cent pieds de haut, dessert tous les fours. Tous ces édifices respirent la grandeur, l'ampleur, la force, la richesse ; on n'a rien épargné, et l'on a dépensé dix millions de francs à faire luxueusement les choses, sans même songer que les mauvais jours pouvaient venir. L'entreprise, chaque année, ne rapportait-elle pas le double de cette somme, et n'était-ce pas, au demeurant, faire un

bon emploi de ses écus que de construire l'établissement le mieux outillé et le plus complet dans ce genre qui existât ?

Au temps les plus prospères de l'exploitation, cette grande usine ne suffisait pas à traiter tout le minerai extrait par ses heureux propriétaires, et une trentaine de moulins travaillaient encore pour eux à façon. Il y a toujours autour de Virginia-City des moulins qui marchent de la sorte. Ainsi le Nevada-Mill, quand je le visitai, traitait environ cinquante tonnes par jour avec seize pilons et dix-huit cuves. Le directeur de cet établissement rendait aux mineurs quatre-vingts pour cent de l'argent contenu dans le minerai, déduction faite de treize dollars qu'il leur comptait par tonne pour les frais de l'opération métallurgique. Comme particularité de traitement, on employait dans cette usine du sulfate de cuivre et quelquefois de l'acide sulfurique ou azotique. On prétendait que ces agents chimiques facilitaient l'oxydation du minerai et par suite l'amalgamation.

L'État du Nevada est assurément depuis douze ans le pays du globe qui produit le plus de minerai d'argent. En 1869, la valeur des lingots n'a pas dépassé quatorze millions de piastres, mais elle était de seize millions pendant les années précédentes, et en 1873, elle a atteint vingt-cinq millions [1]. On estime que, de 1859 à 1869, toutes les mines réunies de cet État ont fourni cent trente-cinq millions de piastres, ce qui donne une moyenne annuelle de treize millions et demi. Aucun pays minier n'a jamais atteint ce résultat. Il est vrai

[1] Voir J. Raymond, *Mineral ressources west of the Rocky-Mountains*. Washington, 1874.

que la production du Nevada ne durera peut-être pas des siècles en se maintenant à ce chiffre. Dans tous les cas, elle n'a pas diminué depuis quinze ans, et c'est d'une petite bande de terre de six cents yards de large et de trois milles de long qu'on a tiré les millions par centaines. En outre, n'oublions pas de le dire, il y a ici beaucoup à apprendre pour un ingénieur européen, et le district de Washoe est assurément le district minier et métallurgique le plus remarquable à visiter. Nos écoles des mines auraient grand profit à envoyer là chaque année quelques-uns de leurs élèves sortants. Le Nevada a changé toutes les anciennes méthodes dans la métallurgie de l'argent, comme la Californie avait déjà fait pour le traitement de l'or. Ces choses ne sont pas assez connues en France, où les maîtres et les élèves ne s'inspirent encore que trop de publications naguère réputées classiques, mais demeurées aujourd'hui fort en retard. C'est ici surtout qu'on peut dire que l'indomptable énergie et l'invincible persistance du peuple américain ont réalisé des merveilles [1].

Les trois mines d'argent les plus productives du globe, la Veta-Madre de Guanajuato, la Veta-Grande de Zuacatecas, et celle de Potosi en Bolivie (les deux autres sont au Mexique), ont donné pendant une durée continue de trois siècles, la première huit cent millions de piastres, la seconde six cent soixante-six (de l'année 1548 à 1832),

[1] Ces lignes étaient écrites quand j'ai rencontré dans les mines du Lac-Supérieur, au mois de juillet 1874, un jeune élève de l'Ecole des mines de Paris qui allait poursuivre son voyage d'exploration jusqu'au Nevada et en Californie. A la bonne heure !

la troisième douze cents millions, soit six milliards de francs. Cela fait pour cette dernière plus de vingt millions de francs par an. Le filon de la Biscaina, à Real-del-Monte au Mexique, a aussi atteint ce chiffre, puisqu'il a donné quatre cents millions de piastres, soit deux milliards de francs, dans l'espace de cent dix ans. La moyenne annuelle de la Veta-Madre de Guanajuato n'est que de trois millions de piastres, et celle de la Veta-Grande de Zacatecas de deux millions un tiers. Le Comstock du Nevada dépasse de beaucoup tous ces chiffres, et l'on vient de voir qu'en dix ans seulement il avait fourni déjà plus du sixième de la production trois fois séculaire de la Veta-Madre de Guanajuato, la veine argentifère par excellence avant la découverte du Comstock.

Quand on compare tous ces filons entre eux, ceux du Mexique, de la Bolivie, du Nevada, on leur trouve plus d'un point de ressemblance. D'abord ils sont tous les trois contenus dans la grande chaîne métallifère des Andes, ce rempart littoral de granit qui s'étend du détroit de Magellan au détroit de Behring, tout le long du Pacifique, et qui partout laisse surgir les veines métalliques à travers ses flancs fissurés, encore secoués par les volcans. Les filons dont nous parlons sont en outre de la famille de ceux que les géologues anglais appellent des *dykes*, — des digues, — tant ils sont épais et puissants. Les affleurements courent à la surface comme de véritables murailles. Nous savons que les *croppings* du Comstock sont reconnaissables à ce caractère, que présente aussi d'une façon très-saisissante le grand filon de quartz aurifère de Californie, lequel traverse cet

Etat du sud-est ou nord-ouest sur une moitié de sa longueur, soit cinq degrés de latitude.

Les *dykes* des Anglais sont ceux-là mêmes que les Hispano-Américains ont appelés *vetas grandes* et *vetas-madres*. A cette catégorie appartiennent non seulement les principaux filons argentifères d'Amérique que nous avons cités, mais encore quelques grandes veines d'Europe, par exemple les fameux filons d'argent de Schemnitz et de Felsobanya en Hongrie, qui jadis furent si productifs. Les petits filons sont loin de valoir ceux-ci pour le rendement. A cette nouvelle famille, on peut rattacher les mines d'argent de Freyberg en Saxe, Kongsberg en Norwége, Chañarcilla au Chili, Cerro-de-Pasco au Pérou, Catorce au Mexique, Austin, Belmont et Pahranagat en Nevada. La richesse d'aucune de ces mines n'a jamais égalé celle des premières.

Au Nevada, les mineurs gagnent aujourd'hui de trois et demi à quatre dollars par jour de travail de huit heures, et les ouvriers de l'extérieur de trois dollars à trois dollars et demi pour une journée de dix heures. Tout est en proportion de ces prix, le cours des bois d'étais et de chauffage, de la poudre, de la dynamite, du mercure, le prix des transports, des constructions, etc. La richesse moyenne des minerais, d'après l'essai au laboratoire, était en 1870 de quarante dollars par tonne de mille kilogrammes ; c'est le double de ce que donnent les minerais de quartz aurifère en Californie. Le rendement moyen à l'usine n'était que des deux tiers de celui de l'essai, soit environ vingt-sept dollars. La richesse absolue indiquée par l'essai mettait le titre du minerai à un millième, qui est aussi à peu près la

moyenne des minerais d'argent du Mexique. Le rendement de vingt-sept dollars révèle un bénéfice net de cinquante pour cent comparé au coût de l'exploitation minière et métallurgique, mais le bénéfice est loin quelquefois d'atteindre ce taux à cause de tous les faux-frais qui grèvent l'organisation de certaines compagnies minières.

On vient de dire que le rendement moyen du traitement à l'usine n'était que des deux tiers du titre absolu, ce qui signifie que l'on perd trente-trois pour cent de l'argent contenu dans le minerai. Tous les ingénieurs, les chimistes, les essayeurs, les métallurgistes ont été successivement frappés de ce fait singulier, qui se représente aussi pour l'or, et ont tenté d'y parer. Soit que certains minerais d'argent restent jusqu'au bout rebelles à l'amalgamation, ou qu'une certaine perte, comme dans la manipulation de toute matière, soit ici inévitable, toutes les recherches des personnes qui se sont mises à l'œuvre n'ont jusqu'à présent amené aucun résultat, et l'on continue à perdre en Nevada, comme partout ailleurs, environ le tiers de l'argent contenu dans les minerais. Il en est ainsi pour l'or en Californie et dans toutes les autres contrées aurifères ; il y a même en Californie certains sulfures très-riches en or qui se sont invariablement montrés réfractaires à tout traitement. Un des professeurs les plus distingués de notre École des mines de Paris, M. Rivot, dont la science déplore la perte encore récente, et qui continuait dans l'art d'essayer les minerais les sévères traditions de son maître, M. Berthier, avait cru un moment avoir découvert cette pierre philosophale que l'on cherche toujours.

Il commençait par pulvériser les minerais en poudre impalpable, les oxydait, les grillait *à mort*, comme on dit, puis les désulfurait entièrement en faisant passer dans les fours un courant de vapeur d'eau surchauffée, et alors seulement il commençait l'amalgamation. Content de servir la science, il avait abandonné l'exploitation de son procédé à d'autres. En Californie, au Nevada, au Mexique, on a méticuleusement appliqué les données de l'inventeur, et nul résultat sérieux, après des années d'essais, n'a été obtenu. J'ai retrouvé en 1868, en Californie, le procédé toujours à l'épreuve ; on n'en parlait plus depuis longtemps au Nevada ni au Mexique. Décidément la nature ne veut pas tout abandonner à l'homme en une fois ; elle lui fait payer le prix de ses faveurs, et il faudra chercher longtemps encore avant de découvrir le meilleur moyen de traiter les minerais d'argent. N'en est-on pas resté depuis trois siècles à l'invention de Médina, le pauvre mineur mexicain, l'inventeur de l'amalgamation américaine, et cela malgré toutes les découvertes de la chimie ? C'est que sur ce terrain, la chimie et la métallurgie ont quelquefois le tort de confondre leurs méthodes, celle de la chimie, nées d'hier, délicates et seulement applicables au laboratoire, celles de la métallurgie, vieilles comme le monde, et qui demandent avant tout d'être simples et peu coûteuses.

L'État du Nevada, auquel l'exploitation des mines d'argent a donné naissance et qu'elle continue à faire prospérer, renferme aujourd'hui environ soixante mille habitants de race blanche et douze mille Indiens. En dehors des centres miniers et de la capitale, Carson-

City, le pays est peu habité, car le sol n'y est guère fertile, et le climat est fort rigoureux, tandis qu'au delà de la sierra on rencontre la Californie, où l'hiver même est d'une douceur exceptionnelle et le sol d'une étonnante fécondité. Malgré ces points de comparaison qui ne sont pas à son avantage, le Nevada, grâce à la productivité de ses mines, prend une place de plus en plus marquée au milieu des jeunes *étoiles* de l'Union. Et la cause de toute cette prospérité, que nous avons pris plaisir à rappeler, ce n'est pas seulement parce qu'en 1859 deux mineurs, qui lavaient des sables aurifères près du lac Washoe et de la rivière Carson, ont par hasard découvert le filon d'argent de Comstock ; c'est aussi parce que la législation coloniale américaine est toujours libérale, généreuse, simple, rapide, qu'on l'applique à la constitution d'un territoire, d'une ville ou d'une mine.

Nous connaissons en Algérie des filons métallifères dont la demande en concession est restée longtemps en instance, et que les bureaux ont fini par ne pas concéder, après avoir lassé les demandeurs par une foule de formalités vexatoires. Pourquoi cela, et que craignait-on ? Ce serait véritablement ici le cas d'opposer le dédale des articles sans nombre de notre loi des mines de 1810, édictée à une époque où la grande industrie n'était pas encore née, aux formalités aussi équitables qu'expéditives adoptées dans toutes les possessions américaines. Nous ne voulons pas nous livrer à ce jeu, et faire honte à l'administration française de sa routine, de sa lenteur, de ses exigences ; mais d'une part nous avons la raison du prodigieux essort des établissements

les plus lointains des États-Unis et de leur prospérité jusqu'ici sans pareille, et de l'autre, nous trouvons la cause de nos insuccès répétés quand nous avons voulu poursuivre les mêmes tentatives. Ah ! si certaines colonies françaises pouvaient être traitées de la même façon que les territoires du Far-West américain !

XIV

SAN FRANCISCO

Le registre des hôtels. — Petit forum. — Hommes et femmes. — Amour des titres. — Les Californiennes. — Un hôte aimable. — La *mission Dolores*. — Cliff House. Le quartier chinois. — La rue Montgomery. — Un bal en mer. — Procession politique. — Un tremblement de terre.

« Mettez votre nom sur le registre », nous dit le *clerc*, comme nous arrivions à San Francisco, à l'*Occidental Hotel*, le 26 septembre au matin, après être partis la veille au soir de Sacramento sur le magnifique steamer *Chrysopolis*.

Pour obéir au commis qui nous commandait si poliment, nous inscrivîmes nos noms et prénoms sur le registre de l'hôtel. Alors le clerc reprit le livre, y ajouta sans mot dire le numéro de la chambre qu'il nous destinait, sonna un garçon pour nous accompagner, *all rigth* ! ce fut tout.

Le registre d'inscription joue un grand rôle dans tous les hôtels des États-Unis. C'est un énorme in-folio

fortement relié, à la façon du grand-livre des maisons de commerce, et sur lequel tout voyageur, en arrivant, inscrit immédiatement son nom et sa résidence habituelle. Ce livre est à tout moment consulté par les visiteurs, qui vont et viennent librement dans le vestibule des hôtels, et chacun y fait plus d'une découverte. Tel ami que vous croyiez au pôle Nord se trouve souvent près de vous.

L'entrée des principaux hôtels, dans toutes les villes américaines, est un petit forum. On y cause politique, bourse, mines, affaires courantes ; on y lit les journaux et les brochures du jour. Tout le monde mâche du tabac ou fume. Quelques-uns, étendus dans un *rocking-chair* de rotin ou fauteuil berceur, se laissent aller à une somnolente rêverie, les bottes en l'air, le chapeau enfoncé sur le front. On appuie ses pieds sur les bancs, sur les chaises, sur les balustrades des fenêtres ; bref, la tenue est si peu convenable, qu'une entrée séparée est partout réservée pour les dames, et celles-ci sont aussi gracieuses, élégantes, coquettes, que les hommes sont parfois négligés, bourrus, grossiers.

A San Francisco, on a même renchéri sur ces allures ; le vêtement est le même qu'aux États-Unis, qu'en Europe, seulement on entend y être à l'aise, et le chapeau mou domine. On porte beaucoup de bijoux, de grosses bagues, d'énormes épingles en diamant, en agate mousseuse, en quartz aurifère. Ici l'on mesure la valeur d'un homme au poids et à l'éclat de ses joyaux. Si à cela vous ajoutez un nombre de sacs d'écus recommandable, et une corpulence qui vous permet de marquer deux cents livres à la bascule, vous êtes un gentleman

accompli. En Amérique, un homme vaut surtout par ses dollars et le poids qu'il pèse à la balance.

Ce n'est pas tout : chacun, dans ce monde démocratique, porte un titre. Depuis la dernière guerre, c'est devenu une vraie fureur. On est commodore, général, colonel, juge, docteur, professeur, président, gouverneur, comme chez nous on est comte, duc ou marquis. Il y a très-peu de capitaines. On tient à ces titres improvisés, comme dans les plus vieilles familles d'Europe à un titre patrimonial que les siècles ont consacré. Ces titres ne coûtant rien, on en décore très-volontiers les étrangers eux-mêmes, et celui qui écrit ces lignes a presque toujours été appelé *doctor* ou *professor* des bords de l'Atlantique à ceux du Pacifique. Dans les États de l'Est, les premiers fondés, on va plus loin. Au cimetière de Boston, peu de tombes sans armoiries. A New-York, chacun est quelque peu *knickerbocker* (culotte courte), c'est-à-dire descendant des premiers colons hollandais. De même en Virginie, tous se réclament des plus vieilles souches anglaises. En Californie, chacun veut avoir été pionnier d'avant 1848. Ainsi va le monde, et on ne le changera pas. Au-dessus des institutions politiques, il y a l'âme humaine, semblable à elle-même partout, obéissant toujours aux mêmes passions.

Je retrouvai dans San Francisco la grande et belle ville que j'avais laissée en 1859. Depuis, elle s'était embellie, agrandie. Sa population dépasse aujourd'hui cent cinquante mille habitants. Les dunes de sable des environs de la ville ont été enlevées par des dragues à vapeur, et un chemin de fer a été établi qui relie la Reine

du Pacifique à la *mission*[1] de San Jose, une des plus jolies villes californiennes.

Des théâtres, des journaux se sont fondés en grand nombre, et le port continue à être le premier port du Pacifique.

Le dirai-je ? Sous ce climat particulier, toujours doux, toujours beau, si bien que l'hiver y est plus clément que l'été, il s'est formé comme une race d'hommes spéciale, dont les qualités intellectuelles se distinguent très-nettement de celles de la race que j'appellerai américaine-atlantique. En Californie, les idées sont plus ouvertes, plus gaies, et la littérature et les arts s'en ressentent. Les belles-lettres, la peinture, ont pris un essor tout particulier. A San Francisco, a été fondée une *Revue*, dont le goût littéraire et les curieux travaux ont bien vite attiré l'attention. Ce recueil mensuel, l'*Overland monthely*, a été créé, en 1868, par M. Bret Harthe ancien mineur, qui alors avait déjà écrit une partie de ses remarquables romans californiens. Ceux-ci l'on fait avec justice comparer à Mérimée, dont il a toute la vigueur incisive et l'étonnante précision, en même temps que l'indifférente et hautaine sérénité.

Néanmoins, il faut reconnaître et répéter qu'ici les hommes en général trop occupés, l'idée toujours portée vers le gain, vers les moyens de faire une fortune rapide, sont encore fort peu policés, et, pour tout dire,

[1] Les Espagnols, les premiers colons de la californie, avaient donné le nom de *missions* à leurs établissements dans ces parages, parce que c'étaient des missionnaires jésuites, remplacés plus tard par des franciscains, qui y résidaient et catéchisaient les Indiens.

trop Américains, si les femmes ont dès le premier jour conquis le rang qui partout leur appartient. Il y a dans les Californiennes, on ne saurait trop y insister, un je ne sais quoi de piquant, d'attrayant, d'aimable et de vif, qui a frappé tous les observateurs. Il est vrai que toutes les races sont venues là se fondre, et que chacune y a apporté les traits qui la distinguent. De ce mélange d'Américains, de Français, d'Espagnols, d'Italiens, d'Allemands, d'Anglais, plus complet encore en Californie qu'ailleurs, il est sorti comme un type local, qui emprunte à chacun de ces types divers ses meilleurs caractères.

En vingt-cinq ans un grand pays s'est fait, sur une étendue égale à celle de l'Angleterre, et ce pays a déjà un cachet particulier qui le distingue. Et puisque le monde, depuis les premiers temps de l'histoire, a marché de l'est à l'ouest, il est naturel que le commerce des mers ait suivi cette voie. Autrefois la Méditerranée était le champ des navigateurs. Hier c'était aujourd'hui encore l'Atlantique, demain ce sera le Pacifique, et ce jour-là la Californie aura atteint son apogée.

C'est dans la Méditerranée que se sont vidées les grandes querelles maritimes pendant l'antiquité et le moyen âge ; c'est sur l'Atlantique qu'ont eu lieu, depuis Louis XIV, les plus grandes mêlées navales ; demain le Pacifique en verra de pareilles, car jamais, hélas ! les hommes ne cesseront de se battre et sur terre et sur mer, et la dernière guerre ne finira qu'avec le dernier homme.

Si l'homme est guerroyeur, il est aussi sociable. Un de nos compatriotes, M. P..., ravi depuis à ses nombreux amis, fut des plus accueillants pour nous, et nous ouvrit

souvent sa table, ce dont nous lui fûmes reconnaissants, car l'affreuse cuisine d'hôtel, aux Etats-Unis, lasse bien vite les Français. Talleyrand ne disait-il pas déjà de son temps qu'il avait trouvé en Amérique un seul plat et trente-deux religions ?

A cette table hospitalière venaient s'asseoir une foule de personnes distinguées : c'était un peintre de renom, qui avait perdu le bras droit pendant la guerre de sécession, et qui peignait de la main gauche ; il se servait aussi de cette main fort habilement à la chasse et je le vis un jour tuer coup sur coup deux perdrix au vol ; c'était un chimiste français, qui avait trouvé le moyen d'appliquer l'électricité au traitement des minerais d'or et d'argent ; c'était le grand juge Fied, de la cour suprême de Washington, qui était alors en tournée dans les États du Pacifique, et qui amenait aux dîners de notre amphitryon sa gracieuse femme et sa charmante nièce, ce qui augmentait encore l'attrait de ces réunions ; c'était un banquier franco-californien et sa spirituelle compagne, qui faisait oublier Paris à San Francisco : enfin un ex-sénateur de la Louisiane, directeur de grandes affaires en Californie, et avec lui un autre industriel, vrai type d'ingénieur américain, et maints autres, qu'il faudrait tout également citer.

Que de plaisantes parties nous fîmes en compagnie d'un hôte aussi aimable, qui plusieurs fois voulut bien se transformer pour nous en cicerone ! Tantôt il nous conduisait à la *mission* Dolores : une pauvre église et quelques maisons déjetées, construites à la mexicaine, en adobes ou briques crues, y marquent l'endroit où était naguère *Yerba-Buena*, la future San Francisco,

dont les fondements furent jetés en 1776 par les pères franciscains ; ou bien il nous menait autour des ports et des nouveaux terrains conquis sur la mer et la montagne. Partout s'étendent les ateliers mécaniques, les grands bassins de réparation et de construction de navires, les emplacements à bâtir. San Francisco pourra loger un jour un million d'âmes ; on lui a préparé généreusement la place qui lui convient.

A huit milles de la ville, au bord de la mer, dans un endroit sauvage, est un lieu de rendez-vous du monde élégant, *Cliff-House*. Après tant d'autres, nous fîmes ce pèlerinage. On va vider là une bouteille, et déjeuner devant les flots. Les loups de mer, assemblés en masse sur les récifs voisins, vont, viennent, plongent, nagent, tiennent leurs conciliabules, font un vacarme effroyable ; ils ne sont pas les seuls qui ne peuvent parvenir à s'entendre dès qu'ils se trouvent réunis. La route qui mène à Cliff-House est charmante, et tout le long du chemin on salue au passage de gracieuses villas, comme savent si bien les construire et les disposer les Américains, ces grands amis du *home*. Quand ferons-nous enfin comme eux, et aurons-nous aussi chacun notre foyer domestique à part, une maison pour nous seuls, loin des affaires et des bureaux ?

La visite du quartier chinois fut une de nos distractions favorites.

Les *Célestes* sont répandus à San Francisco en très-grand nombre, dix mille au moins : ils y sont cuisiniers, blanchisseurs, repasseurs, fabricants de cigares. Ils y ont aussi d'élégants magasins, où ils vendent toutes les curiosités de leur pays natal. Nous visitâmes

leur temple, où l'on faisait brûler des cierges et des parfums devant d'affreuses divinités ; leur théâtre, où les cris discordants des acteurs, jouant des drames interminables, se mêlent au bruit non moins assourdissant d'une musique étrange et barbare.

La principale rue de la ville, *Montgomery-street*, est par excellence le quartier du beau monde. Les grands hôtels, véritables caravansérails, pouvant loger dix-huit cents à deux mille voyageurs ; les magasins de modes, de bijouterie, de librairie, sont groupés là. C'est à la fois la rue de la Paix de Paris, Piccadilly de Londres, Broadway de New-York.

Dès le matin, les dames s'y promènent en toilette. Elle vont dans les magasins faire déplier mille étoffes sans en acheter une, et les commis imperturbables ne se plaignent pas, car c'est l'habitude américaine ; elles entrent chez les confiseurs pour *luncher*, prendre des glaces, manger des gâteaux. On les rencontre par groupes, vives, rieuses, l'œil assuré, mises avec éclat. Les jeunes filles, qui sortent seules, ne sont pas les moins bruyantes. La morgue, la froideur anglaise, encore reconnaissables à New-York, ont complètement disparu : nous sommes si éloignés de la triste et brumeuse Albion, que le type britannique lui-même n'existe plus, et que de l'Anglais on n'a conservé que la langue ; encore s'y modifie-t-elle tous les jours.

Comme ces élégantes Californiennes sont heureuses quand arrive une frégate de guerre dans le port de San Francisco ! Le commandant n'a qu'à se bien tenir ; on conspire de suite pour mettre le feu à son bord, j'entends le feu que de beaux yeux peuvent allumer dans

le cœur des jeunes officiers. Si le commandant ne descend pas le premier à terre pour visiter les notables du pays, ce sont les dames qui prennent les devants et vont faire l'assaut du navire. Elles connaissent le chemin. Elles gravissent l'échelle comme des matelots ; en une enjambée les voilà sur le pont. On les reçoit sous un dais de drapeaux ; on leur sert des friandises, du champagne. On leur fait visiter les batteries. On simule devant elles le tir du canon.

« Au moins, commandant, vous nous ferez danser.

— A vos ordres, mesdames.

— Quand cela ?

— Tout de suite. »

Et l'on appelle la musique du bord, et l'on improvise un quadrille, une valse.

Cela ne suffit pas aux infatigables *misses ;* il faut un bal plus complet, et alors on les invite pour un prochain soir, avec leur famille. C'est une fête, et des plus poétiques. Elles arrivent en canot, dansent toute la nuit sous ce beau ciel constellé d'étoiles. Une frégate française, commandée par le capitaine R..., que j'ai revu au siège de Paris sur les remparts, a fait ainsi, au mois d'octobre 1868, la joie des jeunes San Franciscaines. Plus d'une de nos aimables compatriotes (il n'y a pas que les Californiennes de jolies) a valsé là jusqu'à trois heures du matin, et un moment a pu se croire en France.

J'assistai, durant mon séjour à San Francisco, non-seulement à de gracieuses réunions de ce genre, mais encore à l'une des plus curieuses cérémonies que j'ai

vues aux Etats-Unis : je veux dire une procession politique.

C'était le moment où le pays avait à se prononcer sur le choix d'un nouveau président. Les pouvoirs du successeur de Lincoln, Johnson, allaient prendre fin le 4 mars 1869. Deux candidats étaient en présenee dans toute l'Union : le général Grant et M. Horatio Seymour de New-York.

Le général, représentait le parti *républicain*, et M. Seymour le parti *démocrate ;* celui-ci, se déclarant pour le *droit des Etats* allant jusqu'à la sécession, et opposé à l'admission des noirs au rang de citoyens ; celui-là, partisan des *droits de l'Union* tendant vers une sorte de centralisation du pouvoir suprême, et maintenant l'égalité pour les noirs. En Angleterre, on eût appelé l'un des partis les *Whigs,* l'autre les *tories* ; en France, les *radicaux* et les *conservateurs.*

Les processions présidentielles de San Francisco se firent de nuit, quelques jours avant l'époque fixée pour l'élection, dont la date devait être le 6 novembre. La marche eut lieu aux flambeaux, accompagnée de chants patriotiques, feux d'artifice, coups de canon, bruits de cloches, fanfares et tout ce qui s'ensuit.

On se promena par la ville, dans les rues les plus populeuses, surtout dans Montgomery-street. Une fois ce furent les démocrates, une autre fois les républicains. Il y eut peu de différence entre l'une et l'autre procession, tant les deux partis se pondéraient ; et sauf les inscriptions des transparents, ces énormes lanternes vénitiennes que les processionnaires portent au bout d'une hampe, c'était la même débauche de fusées, de pétards, de chandelles romaines.

Notre hôtel s'était pavoisé pour les démocrates. Toutes les fenêtres étaient ornées de lampions et de drapeaux. Les nôtres le furent aussi, sans qu'on eût daigné nous consulter. En Amérique, les hôtels eux-mêmes répondent à un parti, et cela fut cause que nous reçûmes autour de nous, à notre balcon, bon nombre de fusées.

Il y eut un déploiement inouï de lumière éblouissante au magnésium, de voitures richement attelées, de chars allégoriques ornés de fleurs et de feuillages, et portant des citoyens et même des citoyennes pompeusement parés. Ce fut une innombrable exhibition de *gentlemen* à cheval, de délégués des mines, de la marine, de la douane, de miliciens, de pompiers, de francs-maçons, tous en grand uniforme.

Devant certains édifices, certains cercles, plus parés que d'autres, on s'arrêtait. On entonnait plus vigoureusement encore les hymnes de circonstance, et on lançait les plus formidables pétards et les plus lumineuses fusées.

Quelques-uns des chants patriotiques, véritables hymnes nationaux comme notre *Marseillaise*, étaient entonnés par l'un et l'autre parti ; mais ici, sur les inscriptions transparentes, l'on accusait Grant d'être un ivrogne, un lâche, un ami des noirs, tandis qu'on élevait Seymour aux nues ; là, au contraire, on célébrait par des chansons ou sur les papiers des lanternes, les vertus domestiques et civiques de Grant, on répétait ses mots historiques, et l'on vouait aux dieux infernaux Johnson, Seymour et tous les démocrates.

Chacune des processions défila solennellement pen-

dant plusieurs heures, les promeneurs quatre sur chaque rang et au nombre de vingt à trente mille. Tout se passa avec un ordre parfait. Toutes celles des maisons qui s'étaient pavoisées répondaient par des feux d'artifice à ceux des processionnaires.

On n'eut aucun incident fâcheux à déplorer, sauf quelques coups de pierres lancées au coin d'une rue par les démocrates sur les républicains. Ce fait fut sévèrement blâmé par les journaux de l'un et l'autre camp.

Quelques jours après, l'élection avait lieu dans le plus grand ordre, et le lendemain, grâce au télégraphe, on apprenait en Californie et dans toute l'Union que le général Grant était nommé président des Etats-Unis à une forte majorité. Dès cet instant tout rentra dans le calme le plus complet, et le parti démocrate fut le premier à accepter la chose jugée. On voudrait voir les institutions républicaines fonctionner en France avec cette discipline.

Si nous eûmes le bonheur d'échapper aux pétards des démocrates et des républicains de Californie, et de ne pas nous retirer avec un œil de moins ou une balafre à la face de la fenêtre où nous assistions aux processions présidentielles, nous faillîmes, dans une autre circonstance, laisser nos os à San Francisco.

C'était le 21 octobre. Nous revenions d'une excursion aux placers et aux arbres géants du comté de Calaveras. Nous étions arrivés la veille au soir, très-tard dans la nuit. Le matin, de bonne heure, à huit heures moins cinq minutes, comme j'étais au bain, je sentis tout à coup l'eau de ma baignoire s'agiter, et j'entendis un

sourd roulement. Sachant par expérience que le pays était sujet aux tremblements de terre, mais qu'ils y étaient peu dangereux, je ne me préoccupai pas de cet incident. Tout à coup les murs oscillent autour de moi, le parquet, les plafonds craquent avec un bruit que je n'oublierai jamais. Je sors de ma baignoire dans le costume primitif où je m'y étais mis, et je cherche un point où m'abriter. Où courir, où se réfugier? Je croyais à chaque instant que les murs de l'hôtel allaient crouler sur ma tête et j'attendais. J'étais au troisième étage; c'en était fait avant d'arriver dans la rue. Nous allions avoir une nouvelle édition des tremblements de terre des Andes, qui venaient d'être si terribles dans l'Amérique du Sud.

Pendant ce temps, affolés, effarés, criant, gesticulant, les voyageurs de l'hôtel descendaient quatre à quatre les marches de l'escalier : les femmes en peignoir, échevelées; les hommes en robe de chambre, la plupart nupieds ; moi dans mon costume d'Apollon du Belvédère, auquel personne ne prenait garde.

Enfin les oscillations s'arrêtèrent; elles avaient duré une minute, qui, à beaucoup, avait paru un siècle. Je retournai prendre mon bain, et plus tard, quand je rentrai dans ma chambre, je la trouvai pleine de plâtras. Mon compagnon, qui se chaussait pendant l'accident, avait failli être renversé par terre. Comme tout le monde, il était peu à peu revenu de son effroi.

Il n'est pas de phénomène qui épouvante comme un tremblement de terre. On devine qu'on lutte contre une catastrophe fatale, implacable, que rien ne peut conjurer. C'est pourquoi au Pérou, au Chili, où les oscillations

du sol sont si fréquentes, les maisons, très-légèrement construites, n'ont qu'un étage, pour qu'on puisse immédiatement descendre dans la rue. La terreur est grande ; on crie, on se signe, on invoque la Vierge, on court sur les places, on se met à genoux : *Temblor, temblor!*

Rien ne semble annoncer dans l'air extérieur ces formidables événements. Le 21 octobre au matin, j'avais consulté, en me levant, le baromètre et le thermomètre. Le thermomètre marquait dix-huit degrés centigrades, le baromètre, sept cent soixante millimètres, l'atmosphère était tranquille ; seulement une brume blanchâtre couvrait la ville.

Le phénomène s'annonça par un roulement sourd, suivi de chocs violents. Il dura en tout à peu près quarante secondes, dont huit à dix pour l'instant de la plus grande intensité. San Francisco n'en fut pas seul atteint : il se propagea du nord au sud de la Californie, sur une étendue totale d'environ deux cent cinquante kilomètres en longueur et cent cinquante en largeur, et partout fit sentir ses ravages.

Bien que San Francisco soit sujet aux tremblements de terre, aucun, de mémoire d'homme, ne l'avait encore si terriblement éprouvé. Des maisons furent entièrement démolies ; des corniches, des cheminées, des pans de murs jetés à bas ; des hommes ensevelis sous les décombres.

Dans une rue, deux Chinois furent écrasés sous une corniche qui les recouvrit tout entiers. On les y trouva plus tard, et toute la journée on aperçut sur le trottoir des débris de la cervelle de l'un d'eux, qui avaient jailli

jusqu'à cette distance. Il y eut une dizaine de morts et une trentaine de blessés. Dans notre hôtel, un maçon qui était monté sur un échafaudage, dans la cour, fut jeté à bas et tué. De ma fenêtre, j'apercevais sur les toits plusieurs cheminées abattues.

Sur certains points le sol s'enfonça, sur d'autres il se fissura ; mais aucun dégagement de gaz souterrains n'eut lieu. Dans plusieurs rues de la ville, les pavés furent disjoints. Les fils télégraphiques brisés. Les navires ancrés dans la baie furent secoués comme par la rencontre d'un écueil ; cependant les vagues n'envahirent pas le rivage, et il n'y eut aucun ras de marée.

La partie de la ville qui était autrefois baignée par la mer, et qui depuis avait été comblée, fut surtout éprouvée. On y avait bâti des logements et des magasins à la hâte, dans la précipitation des premiers jours, sur un sol de vase et de terres rapportées, sans prendre les précautions nécessaires. Dans les parties mieux assises, les plus hautes maisons, les plus lourds édifices offraient à peine quelques fissures. Néanmoins les oscillations laissèrent partout des traces.

M. P..., notre hôte, eut son magnifique hôtel craquelé. Il était en ce moment tout entier aux expériences du chimiste N..., qu'il soutenait de ses deniers. Il jeta un regard attendri sur les boules d'amalgame provenant des expériences de la veille. Perdre tout cela au moment où il allait enfin atteindre le but et réaliser une des plus grandes découvertes scientifiques de ce temps, n'était-ce pas une affreuse déveine ? Comme tant d'autres, il en fut quitte pour la peur ; et comme la plupart des inven-

teurs, le chimiste N... attend toujours le résultat définitif de ses recherches.

Les affaires furent partout arrêtées, et pendant toute la journée on ne parla que du grand accident. Chacun cherchait à l'expliquer à sa façon, et je laisse à penser combien de théories furent mises en avant. Le magnétisme et l'électricité terrestres furent invoqués à plaisir. On fit même observer que le dernier tremblement de terre, celui de 1865, avait également eu lieu en octobre, comme si la nature avait des anniversaires calculés sur notre almanach pour ces sortes de phénomènes.

L'oscillation fut rotatoire. Les principales directions observées furent celles du nord au sud et du nord-ouest au sud-est. Elles coïncidaient avec l'orientation de la côte de Californie et celle de la Sierra-Nevada, qui lui est parallèle.

En dehors de San Francisco, les localités où le phénomène se fit principalement sentir furent Oakland, San Léandro, Hayward, San Jose, Santa Clara, Santa Cruz, San Mateo, autour ou au sud de la baie ; San Rafael, Petaluma, Santa Rosa au nord ; Stockton, Sonora, dans la vallée de San Joaquin ; Sacramento, Marysville, Nevada, dans celle du Sacramento.

San Francisco fut le centre d'où les ondes oscillatoires partirent ; mais les villes d'Oakland, San Léandro, Hayward, furent encore plus éprouvées. Quant à la marche que suivit le tremblement de terre, elle s'explique par la topographie extérieure du pays. Les deux fleuves San Joaquin et Sacramento ont une direction parallèle à celle de la côte du Pacifique et de la chaîne de la Sierra-Nevada ; ces deux fleuves ont, en outre, à peu près la

même embouchure, et se jettent dans la baie de Suisun, qui communique avec celle de San Pablo, et celle-ci avec celle de San Francisco, dont le grand axe est parallèle aux rivages du Pacifique.

Depuis le 8 octobre 1865, il n'y avait eu aucun tremblement de terre de quelque importance, et celui-là était regardé comme le plus grave dont les colons eussent conservé le souvenir. Le tremblement du 21 octobre dépassait tous les précédents en intensité, en étendue et en durée. A San Francisco, on compta après le choc principal cinq ou six oscillations distinctes, qui se succédèrent de trois quarts d'heure en trois quarts d'heure jusqu'à onze heures du matin. Une nouvelle oscillation eut lieu vers trois heures de l'après-midi, et la dernière vers minuit.

A chaque oscillation, c'étaient des paniques étranges, des fuites en foule dans les rues ; les femmes, les enfants couraient éperdus devant eux. Une partie des habitants n'osèrent point passer la nuit dans leur maison, et campèrent au grand air, sur les places. Comme en toutes choses, le risible se mêla au sérieux, et il y eut plus d'une aventure comique.

La secousse, qui marqua la dernière heure de la journée du 21, fut aussi la dernière qui fut bien perceptible. Après quoi, le sol sembla se consolider peu à peu, et il n'y eut plus que quelques oscillations à peine sensibles, comme le roulement produit par une voiture lointaine. La panique cessa comme par enchantement, et les consructeurs et les propriétaires de maisons en pierre eurent seuls à souffrir d'une crise sur les loyers qui peut-être dure encore.

Après un tremblement de terre en Californie, il se passe d'ordinaire près d'un an avant que de nouvelles secousses aient lieu. Le choc le plus violent se produit dès le début. Ces deux lois de physique terrestre ne se vérifient pas dans l'Amérique du Sud.

Pour les collectionneurs d'éphémérides, remarquons que l'année 1868 a été celle des plus grands tremblements de terre, non-seulement dans les deux Amériques, mais encore aux îles Sandwich, dans l'Inde, et même en Europe, où l'Irlande a été fortement éprouvée. Depuis plus d'un siècle, le faible radeau qui nous porte sur la mer de feu qui va jusqu'au centre du globe n'aura jamais été aussi près de sombrer.

En Californie, les conditions géologiques du sol expliquent jusqu'à un certain point ces terribles phénomènes. Dans les comtés de Napa, Sonoma, Lake, sont des *geysers* ou jets d'eau bouillante et de vapeurs minérales, qui s'élèvent du sol avec fracas. Dans divers autres comtés et dans la Sierra-Nevada, on observe des traces de volcans à peine éteints. Enfin, sur le flanc oriental de la Sierra, se dégagent en certains endroits des sources bouillantes et d'abondantes vapeurs. Tous ces phénomènes annoncent distinctement l'existence et la proximité des feux souterrains, qu'il est permis d'invoquer comme la principale cause des tremblements de terre. La mer de feu doit se contracter en se refroidissant, et l'écorce terrestre s'affaisser, s'effondrer alors sur elle, et produire dans ce mouvement ce que nous nommons un tremblement de terre. Ce sont comme les matériaux d'un grand édifice qui se tassent sur des étais qui cèdent, et craquent et se fendillent en se tas-

sant. Je n'affirme pas que cette explication soit la seule qu'on puisse proposer, mais elle semble la plus acceptable.

On se fait à tout, même aux secousses du globe, et les tremblements de terre n'arrêteront pas plus l'essor de la Californie qu'ils n'ont arrêté celui du Pérou et du Chili. A Paris, après les désastres du siége et de la Commune, n'a-t-on pas recommencé à bâtir des maisons, et à vivre en présence du volcan social, bien autrement formidable que les volcans terrestres ?

XV

LA RÉGION DES PLACERS

Visite au comté de Nevada. — Une histoire védirique de voleurs. — Tous tués. — Traitement des sulfures aurifères. — Exploitation des alluvions anciennes. — Le décrotteur de Bear-Valley. — Mokelumne-Hill, Murphy. — La forêt des arbres géants du Calaveras. — Les Indiens de Californie. — Un conte de sauvage. — Les chutes de Yosemity. — Les mines de mercure de New-Almaden, — Casse-cou ! — Distillation du vif-argent.—Le commerce du mercure. — Excursion aux bains de Calistoga, aux geysers, au lac de borax, à la solfatare. — Exploitation du borax et du soufre. — Une page de Cooper. — Retour par mer à New-York.

Nous consacrâmes une partie des mois d'octobre et de novembre à parcourir la Californie.

L'ingénieur américain que nous avions rencontré à San Francisco fut notre cicérone pendant une partie de nos courses. Ce fut avec lui que nous visitâmes les mines d'or du comté de Nevada[1], qui sont parmi les plus productives du Pacifique. De là sont sortis maints et

[1] Il ne faut pas confondre ce comté, dont la capitale porte le même nom, l'Etat voisin du Nevada, si riche en mines d'argent.

maints millionnaires, entre autres un de nos compatriotes, depuis retiré à Paris avec un bloc de minerai d'or cristallisé, le plus beau qu'on connaisse. Les bons écus sonnants qu'il a remportés de Californie valent encore mieux que ce magnifique échantillon, qui a été estimé, je crois, trente mille francs.

A Nevada, nous fûmes reçus avec empressement par les amis de notre cicérone. L'hôtel qui nous abrita mit une sorte d'orgueil à nous démontrer qu'on pouvait vivre au milieu des placers. Nous fêtâmes les vins de France et, pour la première et l'unique fois, nous trouvâmes que la cuisine américaine avait du bon.

Notre aubergiste aimait à causer. Je lui fis raconter dans tous ses détails une histoire dont la ville de Nevada avait été le théâtre deux ans auparavant, et que je n'avais qu'imparfaitement connue par le récit des journaux en France.

Le comté de Nevada, très-riche en placers et en mines de quartz aurifère, était alors parcouru par une foule d'aventuriers revenus en pleine déconfiture des mines d'argent de Virginia-City. Ces désespérés arrivaient dans le pays sous prétexte d'exploiter les placers ; en réalité, ils exploitèrent les grandes routes. Les vols, les assassinats, les attaques à main armée devinrent fréquents. Le 15 mai 1868, à quatre heures et demie du matin, le coche qui faisait le service entre la ville de North San Juan et celle de Nevada fut arrêté, à cinq milles de cette dernière ville par trois hommes déguisés, armés de revolvers. C'était au haut d'une montée, près de la rive méridionale de la South Yuba. Il y avait dans le coffre-fort de la voiture fixé au train sept mille neuf cents dol-

lars. On commanda au postillon de dételer les chevaux, et aux sept voyageurs qu'il conduisait de descendre. On fit sauter la serrure du coffre-fort avec de la poudre, il fallut s'y prendre à deux fois. Après quoi on enjoignit au postillon de continuer sa route.

A l'arrivée du coche, la nouvelle de ce hardi coup de main se répandit immédiatement, et le shériff ou commissaire de police du comté demanda à quatre hommes de bonne volonté de lui prêter main-forte. Tous ensemble se rendirent sur le lieu de l'attaque et devinèrent bien vite, à l'inspection du terrain, que les voleurs avaient dû descendre vers la rivière. Ils se divisèrent pour prendre différentes directions. Venard, un des compagnons du shériff, suivit la piste des brigands la longueur d'un mille et demi sur le terrain le plus abrupt qui se puisse imaginer, au milieu des bois, des rochers, des broussailles, de troncs d'arbres abattus. Enfin il s'engagea seul dans une étroite ravine qui débouche dans la Yuba. On n'entendait que le bruit de l'eau qui tombait en cascade. Venard arriva à grand'peine sur un bloc de rocher qui coupait la ravine par le milieu et lui permit de voir à quelque distance autour de lui.

Il était armé d'une carabine Henry, du système le plus perfectionné. Tout à coup, à dix pas à peine, il aperçoit le chef des voleurs, assis par terre, qui tirait son revolver. Venard le vise, mais au même moment il voit un des hommes de la bande qui dirige contre lui son arme ; appuyé contre un rocher, Venard, sans se déranger, tire ; le chef tombe frappé au cœur. L'autre se cache derrière le rocher qui le couvre, ne laissant

paraître que l'œil, et vise de nouveau. Avant qu'il ait déchargé son arme, Venard l'atteint à la tête. Restait le troisième voleur qu'il n'apercevait pas. Il pouvait tout à coup tirer sur Venard. Celui-ci court à l'endroit où est tombé le premier, y trouve le trésor, prend le revolver du mort et se met à la poursuite du troisième brigand. Il traverse de nouveau la ravine, gravit la montagne, et voit son homme qui fuyait à cent pas devant lui. Il le vise, le voleur tombe, son corps va rouler dans l'abîme.

Venard se met alors à la recherche de ses compagnons. Tous arrivent, on emporte l'or, et à deux heures, le même jour, le shériff et les siens remettent au bureau de la diligence, à Nevada, le trésor qu'on avait pillé le matin.

A peine le vol avait-il été connu, que la maison Wells-Fargo, propriétaire de la malle-poste en question, avait offert une récompense de trois mille dollars à qui rapporterait l'argent volé. La somme fut payée à Venard, et, de plus, les Wells-Fargo lui firent cadeau d'un magnifique *rifle* de système Henry, monté en or, avec une inscription qui rappelait l'acte de courage de ce brave citoyen. Le gouverneur de Californie enrôla le héros du jour dans son état-major avec le grade de lieutenant-colonel, « en récompense de services signalés rendus sur le terrain. »

Les corps des voleurs furent apportés à Nevada et on reconnut leur identité. On trouva sur eux des objets qu'ils avaient pris à d'autres voyageurs quelques jours auparavant. Le chef de la bande se nommait Georges Shanks ou Jack Williams, car ces messieurs changent

volontiers de nom ; le second, Bob Finn ou Caton (un joli surnom pour un brigand de cette espèce) ; le troisième, Georges Moore.

J'ai vu Venard à Nevada. Il est aussi modeste que courageux, et ne se rend pas bien compte de l'admiration qu'il excite. Il est prêt à recommencer quand il faudra. C'est, du reste, le premier tireur du pays.

Le jour où ce haut fait eut lieu, la dépêche suivante fut adressée de Nevada dans toute la Californie : « Coche de San Juan à Nevada arrêté à quatre heures et demie, près de Nevada ; trésor pillé, tous les voleurs tués à deux heures, or retrouvé, tout va bien. » Cette dépêche fit le tour des Etats-Unis et parut même dans nos journaux d'Europe, où on la commenta comme un nouveau *humbug* des Yankees. Je ne me doutais pas moi-même de l'étonnante véracité du fait et des détails tragiques qui l'avaient accompagné, quand le hasard me permit à Nevada, moins de deux ans après l'événement, de constater point par point les détails palpitants de toute cette histoire, et de saluer l'homme qui en avait été si miraculeusement le héros.

Nous n'étions pas seulement venus à Nevada pour entendre raconter des histoires de voleurs, nous y étions aussi pour visiter les placers et les mines de quartz aurifère.

Non loin de la ville sont des placers et des mines d'or. Nous y rencontrâmes un Parisien, que j'avais connu en France quelques années auparavant. Alors musicien distingué, il faisait la joie des salons ; maintenant il avait laissé la musique pour la métallurgie, et appliquait dans le comté de Nevada le nouveau procédé de

traitement des sulfures aurifères inventé par M. Rivot.

Dans les divers traitements en usage pour les sulfures aurifères ou argentifères, on ne parvient jamais, nous le savons, à extraire tout l'or et tout l'argent contenus dans les minerais. M. Rivot croyait en avoir trouvé le moyen, et le procédé qu'il employait pour les minerais d'or consistait à *griller à mort* ou oxyder entièrement le minerai dans un four cylindrique tournant, en tôle de fer, chauffé en dessous, une façon d'énorme rôtissoire de la forme de celles à griller le café. A l'intérieur, on admettait de l'air et de la vapeur d'eau *surchauffée*. Après ce grillage, on amalgamait le minerai dans des cuves.

Un Allemand, Plattner, a fait concurrence au métallurgiste français, et son procédé, dit de chloruration, est également appliqué à Nevada. Il consiste à griller le minerai dans un four à deux soles, puis à attaquer les sulfures grillés par le chlore en dissolution. Le chlore est produit à l'état gazeux au moyen de l'oxyde de manganèse, du sel marin et de l'acide sulfurique. L'or, après la chloruration, est précipité au moyen du sulfate de fer. Après quoi, on le fond et on le coule dans une lingotière. Cette méthode a été appliquée aussi dans les mines d'or du Colorado.

Le procédé Rivot, importé dans les mines d'argent du Mexique et dans celles de l'Etat de Nevada, n'a pas plus réussi dans ces mines, on l'a vu, que dans les mines d'or de Californie. Les procédés de laboratoire ne constituent pas des opérations métallurgiques. On ne peut travailler en grand comme dans le cabinet. En outre, il y a toujours une perte d'or et d'argent qu'il

faut se résoudre à subir dans le traitement des minerais, et vouloir atteindre dans la pratique le rendement de la théorie, vouloir même le dépasser, comme l'entendait M. Rivot, c'est chercher la pierre philosophale. Ne dédaignons pas pour cela les travaux de ces patients chercheurs ; ce sont eux qui font avancer la science, et, nouveaux Colombs, en poursuivant un but qu'ils n'atteignent que très-rarement ou jamais, arrivent, comme le grand découvreur de l'Amérique, à des choses qu'ils ne soupçonnaient point.

De Nevada, nous passâmes à North-Bloomfield, Humbug, Malakoff, où sont d'importants travaux de canalisation confiés à des Chinois pour amener l'eau sur d'immenses placers. Ceux-ci sont de véritables lits de rivières desséchées, d'énormes collines d'alluvions anciennes, qu'on abat par centaines de mètres cubes à la fois, au moyen de puissants jets hydrauliques.

Ces placers d'anciennes alluvions et les mines de quartz aurifère sont les gîtes d'or principalement exploités aujourd'hui en Californie. Les placers de surface ou d'alluvions modernes ont été presque partout abandonnés à la suite de leur épuisement. La production annuelle de l'or est descendue de soixante-cinq millions de piastres, où elle s'est longtemps maintenue dans le début, à vingt-cinq millions, chiffre de 1868. En 1870, elle n'était plus que de vingt millions, et elle a dû descendre encore. En Australie, on constate le même abaissement. Les chiffres de production y ont toujours été à peu près les mêmes qu'en Californie, et ont subi la même loi de diminution. Cela était prévu et n'indique pas la décadence de ces deux pays ; bien

au contraire. Ainsi, en Californie, en 1867, la production du blé a atteint en valeurs celle de l'or. Pendant la même année, la Californie a produit trois millions cinq cent mille gallons de vin, et quatre cent mille d'eau-de-vie. La récolte de la laine a été de neuf millions cinq cent mille livres. En deux ans, de 1865 à 1867, la propriété foncière avait augmenté de vingt pour cent. Voilà bien des chiffres qui compensent la diminution effectuée dans la production de l'or.

En quittant Malakoff, nous visitâmes Eureka, au nom caractéristique, et ses mines d'or. Je fis tout le trajet à cheval avec notre aimable cicérone, à travers les beaux bois de sapins du pays, pendant que mon compagnon prenait la grande route, dans un petit *buggy*. De là nous gagnâmes Jackson-Ranch, une grande ferme au milieu des champs. Le patron, membre d'une société de tempérance, ne nous donna que de l'eau à boire. Elle était par bonheur excellente, fort digestive.

Dans les environs, on avait bâti une longue digue pour retenir les eaux pluviales. On pouvait amasser en automne et en hiver, dans ces vastes bassins interceptés dans la vallée, jusqu'à sept mille cinq cents millions de gallons d'eau (le gallon vaut plus de trois litres et demi). La Californie est coutumière de ces gigantesques travaux hydrauliques, édifiés pour porter l'eau sur les alluvions aurifères, qu'on ne saurait exploiter sans cela. Aux flancs des montagnes, pendant deux jours nous suivîmes des lignes de canaux hardiment jetées aux plus vertiginieuses hauteurs, et parfois des travaux d'art de premier ordre : des aqueducs,

d'énormes siphons, qu'on ne se serait point attendu à rencontrer dans ces endroits.

A Fall-River, sont des scieries hydrauliques et des exploitations aurifères : il y a partout de l'or dans l'Eldorado. A Bear-Valley, où nous arrivons un soir, nous tombons en pleine fête dansante. Avant d'entrer au bal, j'avise un nègre qui cire les souliers des danseurs. Nos bottes n'ont pas reçu un coup de brosse depuis quatre jours. Aucun citoyen, même dans les hôtels des placers, ne consent à cirer les souliers. Mon nègre change le cuir boueux en vernis. Je lui demande combien. C'est cinquante *cents*, ou deux francs cinquante centimes, et tout le monde paye sans se plaindre. Ce décroteur improvisé gagne cinquante francs, et les danseurs valsent et quadrillent jusqu'à six heures du matin. C'étaient des Allemands ; il n'y a qu'eux pour danser de la sorte. Le parquet criait sous leurs bonds, et nous ne fermâmes pas l'œil de la nuit. Il est bien que tout le monde s'amuse.

J'ai parlé précédemment de notre visite à Virginia-City, la capitale des mines d'argent de l'Etat voisin de Nevada ; c'est par là que s'acheva l'excursion dont je viens de dire les débuts.

Une autre fois, nous parcourûmes la curieuse forêt des arbres géants du Calaveras. Nous rejoignîmes ce comté par Sacramento, et de là un chemin de fer transversal nous mena jusqu'à Latrobe.

De Latrobe à Mokelumne-Hill nous prenons l'éternel coche. Les principaux relais sont Dryton, Fiddletown, Amador, Sutter-Creek, Jackson, Volcano. Nous sommes dans un pays de mines d'or et de cuivre. Nous

saluons aussi de riches vignobles. Nous coupons la grande veine de quartz aurifère qui va du sud au nord de la Californie; nous traversons quelques volcans éteints.

Mokelumne-Hill est une plaisante ville de mineurs. Il y a un hôtel français, qui étale sur son enseigne le nom de Lafayette et dont le propriétaire est bachelier ès-lettres. Il se demande à quoi lui sert son diplôme. Ici chacun s'ingénie. Dans le comté voisin d'Amador, un autre de nos compatriotes, ancien juge de paix en 1848, s'est fait jardinier et vigneron, et va vendre lui-même ses fruits au marché. Il y a beaucoup de ces sortes d'existences en Californie, et la démocratie américaine n'y trouve rien que de très-naturel.

De Mokelumne à Murphy, encore une journée de coche. Voici une jolie petite ville, San Andreas, quelques gracieux cottages ; puis on s'engage dans des terrains sableux, secs, tristes, où n'apparaissent que des camps de mineurs, presque abandonnés.

Murphy fut naguère florissante ; elle est bien déserte aujourd'hui. Que de villes sont ainsi tombées, à mesure que les placers se sont appauvris ! Nous passons là la nuit, et le matin partons pour les *Big-Trees* ou les gros arbres. C'est à seize milles dans la montagne ; la voiture, qui ne relaye pas en chemin, ne va pas vite.

Nous parcourons cette forêt d'arbres géants, la plus belle de toute la Californie. Dans d'autres comtés (Mariposa, Tuolumne, Fresno) il y a des forêts du même genre, mais moins renommées. On regarde ces énormes conifères, de la famille des cyprès et des sapins, comme formant un genre distinct, celui des sequoias, que les

Anglais appellent des wellingtonias et les Américains des washingtonias, par esprit de clocher.

Beaucoup de ces arbres ont quinze à vingt mètres de tour et cent mètres de haut. Je sais bien que vous allez me dire que cela n'est point vrai ; mais je puis vous envoyer au palais de Sidenham, près de Londres, où l'écorce d'un de ces sequoias, rapportée par un Anglais, a été reconstituée autour d'une charpente sur cent seize pieds de hauteur. Le vide que laisse l'écorce est de vingt-six pieds de large dans tous les sens ou soixante-dix-huit pieds de circonférence.

Il y a dans la forêt où nous sommes quelques arbres en place de même épaisseur. On en compte de plus gros. Celui qui a été écorcé est resté debout malgré cette mutilation. On l'appelle la *Mère de la Forêt ;* il a trois cent-vingt-sept pieds de haut. L'écorçage en a coûté quatre mille dollars. Un des arbres a été scié à la base. Sur le tronc on a bâti un kiosque, où l'on peut faire à l'aise un quadrille de seize personnes. On l'appelle le *Bowling-Saloon* ou le salon au jeu de boules. Le tronc, abattu, gît par terre ; il a fallu huit jours pour le scier. A San Francisco, on avait un jour porté une branche d'un de ces énormes sequoias, et monté un petit bazar sur l'espace qu'il occupait. Quand on eut vendu le contenu du bazar, on improvisa un bal sur le même emplacement.

Cette forêt a été déclarée propriété de l'État, et un gardien veille à sa conservation. De même q u'en Suisse, les blocs erratiques sont maintenant propriété publique et avec raison, puisque ces édifices naturels se rattachent aux origines préhistoriques de la contrée, de même en Californie les arbres géants.

On a donné des noms aux principaux de ces arbres. Parcourez toute la liste des grands hommes des États-Unis, depuis Washington jusqu'à Grant, vous aurez la plupart de ces noms. Les arbres qu'on a ainsi baptisés sont au nombre d'une centaine. Ils portent leur désignation inscrite sur une pancarte en fer-blanc. Au-dessous, il y a quelquefois des inscriptions philosophiques comme celle-ci : « Les forêts ont été les premiers temples de la Divinité. »

Quelques arbres ont été brûlés au pied par les Indiens ou par la foudre ; quelques autres sont tombés de vieillesse : il en est qui ont quatre mille ans. Dans un tronc ainsi couché et pourri, on peut s'avancer à cheval l'espace d'une trentaine de mètres.

Un des arbres tombés, le *Père de la Forêt*, avait quatre cent cinquante pieds de haut, environ cent quarante mètres ; un autre, dont le tronc est à nu, la *Cabine du Pionnier*, a trente-deux pieds de diamètre, la *Beauté de la Forêt* a trois cents pieds de haut, les *Deux sentinelles* en ont trois cent quinze.

Autour de ces grands sequoias croissent toutes les espèces de conifères : pins, sapins, cèdres, ifs, mélèzes, cyprès. Sur les plus hautes cimes montent les écureuils, pour manger les pignons. Quand ils nous voient passer, ils nous les jettent sur la tête.

L'impression que produit la forêt n'est pas ce qu'on attendait, car les dimensions des arbres sont harmoniques : l'épaisseur du tronc est en rapport avec la hauteur du fût. C'est comme à Saint-Pierre de Rome : on n'est pas surpris des dimensions de l'édifice, de l'épais-

seur des colonnes, parce que la hauteur des voûtes est proportionnelle.

La forêt des arbres géants est à plus de quatre mille pieds au-dessus du niveau de la mer. Ce matin, 18 octobre, à six heures, le baromètre marquait six cent trente-huit millimètres, et le thermomètre cinq degrés centigrades. La saison des touristes est finie. Nous sommes les seuls visiteurs, on ne reviendra plus qu'au printemps prochain. Sur les registres où les voyageurs inscrivent leurs noms, je relève celui du duc de Penthièvre, venu ici quelque temps auparavant.

Nous redescendons à Murphy. Je vais visiter quelques Indiens campés dans le voisinage. Les chefs et quelques-uns de leurs lieutenants parlent un mauvais espagnol. C'est un reste de l'ancienne civilisation que les missionnaires jésuites et franciscains avaient essayé d'établir parmi les indiens du Pacifique[1].

Un de ces hommes me vend son collier de coquillages nacrés et brillants ; l'autre son carquois, son arc et ses flèches. La plupart des pointes de flèches sont en obsidienne noire ou verre volcanique, qu'on trouve au Mexique et en Californie ; quand elle manque, on fait les pointes en verre à bouteilles ou en fer. L'arc est revêtu

[1] Les Indiens étaient alors environ cent mille en Californie. Ils ne sont plus que vingt-cinq mille aujourd'hui, et tendent, comme partout, à disparaître entièrement. De ces vingt-cinq mille Indiens, les uns errent librement, comme ceux de Murphy, de Nevada, de Borax-Lake ; les autres sont cantonnés dans des réserves ou enclaves, dont trois, celles de Round-Valley et Smith-River, sont au nord de la Californie, et la quatrième, celle de Tule-River au sud.

en dedans, sur toute la longueur, d'un cartilage d'animal qui fait corps avec lui : cela maintient l'élasticité du bois. Le carquois est en peau de renard argenté du pays.

Cette tribu appartient à la race dite californienne ou des *Diggers* (piocheurs), ainsi nommés parce qu'ils se nourrissent principalement de racines qu'ils fouillent. Ils mangent aussi des sauterelles, des glands, des pignons de pin, des graines, des fruits sauvages, puis tout le gibier qu'ils peuvent chasser, perdrix, lièvres. Ils se livrent quelquefois à la pêche.

Ils écrasent les glands dans des mortiers en pierre, ou sur des rochers en place, qui finissent par s'user, sur les points de frottements, en forme de cavités demi-sphériques. On rencontre beaucoup de ces rochers ainsi entamés le long des ravins et des rivières de Californie. Je demande à la tribu de me vendre son mortier en pierre pour le donner au Muséum de Paris ; je manque de me faire lapider à la suite de cette proposition déraisonnable.

Les Indiens de ce pays ne se déplacent que sur de petites étendues. Ils habitent sous des huttes en feuillage qu'ils recouvrent des mottes de terre en hiver. Ils pratiquent la polygamie, brûlent leurs morts, en enterrent les cendres. On met sur le bûcher tout ce que le défunt avait de plus précieux, et l'on danse autour pendant que le corps brûle. Leur façon de porter le deuil est singulière : ils se couvrent la tête, la face et la poitrine d'une couche de poix ; cela ne s'en va point pendant plusieurs mois : bon moyen de garder son deuil. Ils croient aux songes, à la divination. Ils prétendent

qu'ils sont nés dans le pays, et n'y sont point venus par migration. Ils n'ont sur Dieu et l'autre vie que des idées fort peu nettes. Ils n'ont pas de légendes, de traditions, et ne savent rien sur les aborigènes qui ont taillé les armes en silex et en obsidienne et les mortiers de porphyre qu'on trouve sous le sol, non plus que sur ceux qui ont gravé à la pointe, sur les montagnes granitiques de la Sierra, les étranges inscriptions hiéroglyphiques qu'on y rencontre. Ils sont taciturnes, graves, peu belliqueux, ne torturent pas leurs ennemis. Comme tous les Indiens, ils sont fous des jeux de hasard. Les femmes tressent avec habileté des paniers dont le tissu est si serré qu'on y peut mettre de l'eau et même la faire bouillir,en y jetant des pierres exposées d'avance sur un grand feu. Ils aiment, comme tous les peuples enfants, à entendre raconter des histoires, et quelques-uns de leurs devins passent les soirées à leur dire des contes.

Voici, comme spécimen, un de ces contes qui peut-être ne vaut pas ceux de Perrault :

« Il y a longtemps de cela. Le Lion de Californie et son jeune frère le Chat sauvage vivaient dans la même hutte. Le Lion était fort et agile, le Chat prudent et rusé. Il avait une balle magique d'une grande beauté, au moyen de laquelle il dominait les deux animaux qui effrayaient le plus le Lion : l'ours gris et le serpent à sonnettes. Ils chassaient ensemble, le Chat allant devant. « Voilà un ours, » dit le Lion ; le Chat le visant, dit : « Meurs ! » et l'ours tomba mort. Ensuite ils rencontrèrent un serpent, qui fut tué de la même manière. Ils en prirent la peau, qui avait un pouvoir magique. Un peu plus loin, ils renco ntrèrent deux daims qui

passaient ensemble. « Tues-en un pour toi, dit le Chat « au Lion, et apporte-moi l'autre en vie. » Le Lion leur donna la chasse, et la nuit rentra au logis. « M'appor- « tes-tu un de ces jolis daims vivant ? dit le Chat. — « Non, répondit le Lion, c'eût été trop d'ouvrages ; je « les ai tués tous les deux. » Le Chat en fut tout chagrin, et n'aima plus du tout son frère. Ils se séparèrent. Le Chat n'alla plus chasser l'ours et le serpent, et le Lion n'osait plus sortir par peur de ces deux bêtes. Il essaya de se servir de sa balle merveilleuse. Un jour qu'il jouait avec elle et la jetait en l'air, la balle monta, monta et disparut. Ce fut alors que les daims se répandirent par toute la terre, et qu'il n'en resta presque plus en Californie. Le Chat était inconsolable de la perte de sa balle. C'était le temps où les eaux envahirent le pays jusqu'à la cime des hautes montagnes. Le Chat monta sur un arbre. Tout à coup il aperçut la balle pendant à une branche, comme un fruit. Il la mit, pour ne plus la perdre, dans la peau du serpent qu'il avait emportée. En essayant de passer une rivière, il vit deux jeunes filles de l'autre côté qui faisaient la cuisine. La balle tomba. Une des jeunes filles, qui allait puiser de l'eau dans son panier, la vit courir à la surface, belle et brillante. Elle essaya de la retenir avec le panier. La balle s'é- chappait toujours. Alors elle appela sa sœur : « Ma sœur, viens m'aider à prendre cette jolie balle. » A la fin, elles s'en emparèrent. Elles avaient peur qu'elle ne s'échappât de nouveau. Elles la gardaient tantôt l'une tantôt l'autre. La nuit elles la mirent dans leur lit, entre elles deux. Elles restèrent longtemps éveillées, en parlant de leur trouvaille. Finalement, elles s'endormirent. Le

matin, en se réveillant, elles ne trouvèrent plus la balle, mais un beau jeune homme couché près d'elles. C'était le premier homme qui parut sur la terre, et il y a de cela bien longtemps. »

Les arbres géants du Calaveras ne sont pas la seule curiosité naturelle à visiter en Californie ; il y a aussi, dans le comté voisin de Mariposa, les chutes de la vallée de Yosemity, les plus hautes, sinon les plus volumineuses du monde. Elle tombent, en trois sauts successifs, d'une hauteur totale de deux mille six cent trente-quatre pieds. La première chute atteignant à elle seule seize cents pieds. La vallée est étroite, au plus un mille de large, et elle a huit milles de long ; au fond, les chutes, qui alimentent la rivière Merced. De chaque côté, un rempart de rochers haut de trois mille à cinq mille pieds.

Les mines de mercure de New-Almaden dans le comté de San-José, les geysers du comté de Somona, les sources chaudes de Calistoga dans le comté de Napa, enfin le lac de borax et les solfatares, que l'on rencontre dans le comté de Lake, sont également dignes d'une visite. — Nous parcourûmes New-Almaden en compagnie de quelques amis. On alla de San Francico à San José, au fond de la baie (cinquante-six milles), en chemin de fer. La vue de la mer et des jardins plantureux qui bordent le railway aurait suffi à égayer la route. Cette riche plaine a été appelée à juste titre le Jardin de la Californie. La vallée de New-Almaden, que nous atteignîmes en voiture (seize milles), est elle-même fort pittoresque. Nous campâmes dans un cottage au milieu des fleurs et des arbres. Le lendemain on chassa, on vi-

sita la source d'eau gazeuse, acidulée, alcaline, que son heureux propriétaire appelait le Vichy de la Californie. Un autre jour on gravit la montagne au haut de laquelle sont situées les mines de mercure, et qui fait parti de la chaîne qu'on nomme *Coast-Range* ou Chaîne littorale.

Les filons de vif-argent de New-Almaden sont les plus riches qui existent. Le minerai est le cinabre ou vermillon natif (sulfure rouge de mercure). Les Indiens connaissaient ces mines, et avant l'arrivée des Espagnols, les exploitaient au moyen de galeries très-étroites, creusées avec peine dans le sol. Après avoir broyé le cinabre entre deux pierres, ils s'en tatouaient le visage. Le rouge est la couleur préférée des Indiens.

Les Mexicains, dès les premiers temps de l'occupation régulière de la Californie, exploitèrent à leur tour ces gîtes. Quand les Américains arrivèrent sur le Pacifique (1848), et que les placers furent découverts, l'exploitation des mines de mercure, reprise depuis 1846, fut continuée avec ardeur, car le vif-argent est indispensable à l'extraction de l'or. La possession des mines donna lieu à d'interminables procès. On prétendait que les titres des premiers exploitants étaient faux. Pendant plus de deux années (novembre 1858 à janvier 1861) New-Almaden fut mise sous séquestre et fermée, au grand détriment des mineurs californiens qui durent faire venir le mercure des mines d'Amaden d'Espagne. Enfin le procès fut jugé en dernier ressort par la cour suprême de Washington en 1860, et l'exploitation reprise pour ne plus s'arrêter.

On extrait environ mille tonnes de minerai brut par mois. Il y a six cents ouvriers, dont quatre cents Mexicains. Les ouvriers gagnent de deux dollars et demi à trois dollars par jour. Ils sont restés fidèles à quelques-unes des méthodes en usage dans les mines du Mexique. Ainsi, pour s'éclairer souterrainement, ils portent une chandelle au bout d'un bâton, divisé à cette extrémité en deux branches qui pincent le luminaire.

Les étais ne sont pas toujours placés avec soin. Comme nous visitions les travaux, un pont intérieur, jeté au milieu d'un puits incliné, s'écroula. Je disparus avec les poutrelles pourries, et faillis me rompre les os en roulant dans les déblais, d'où l'on me retira à grand'peine. On aurait mieux fait de me crier tout d'abord : Casse-cou !

Le filon est un amas irrégulier dans une roche verte serpentineuse. La direction est du nord au sud. L'épaisseur peut atteindre plusieurs centaines de pieds, ou se réduire à rien. Quelquefois des bandes rouges se suivent parallèlement comme si on les avait tracées au cordeau ; entre elles se trouve interposée une roche blanc-calcaire. Vue à la lumière des galeries, la coupe naturelle du filon produit un effet des plus pittoresques. C'est un décor de la nature dessiné à ces profondeurs il y a des milliers de siècles, et retrouvé tout à coup par les hommes. Sur quelques points le cinabre est massif, rouge sanguin, presque cristallisé, mêlé de paillettes brillantes.

Il y a dans la mine trois machines à vapeur pour le transport du minerai, l'épuisement de l'eau, la ventilation. Les chaudières sont à la surface, pour

éviter toute chance d'incendie intérieur, comme il est quelquefois arrivé dans les mines d'argent de Nevada.

Au dehors le minerai est trié et enrichi ; le cassage au marteau en sépare les parties pauvres et stériles. Après quoi il est envoyé à l'usine de distillation, qui se compose de quatre hauts massifs rectangulaires comprenant chacun quatre fours. On chauffe ces fours en dessous, comme certains fours à chaux. On y passe quatre-vingts tonnes de minerai en quatre jours. Sous l'influence de la chaleur, le mercure se sépare du soufre avec lequel il était combiné, se volatilise et se rend dans une chambre de condensation où il se liquéfie ; quant au soufre, il a disparu en brûlant à l'état de gaz sulfureux.

Le rendement du minerai est de dix à douze pour cent. Le mercure coule dans le bas de la chambre de condensation goutte à goutte, lourd, métallique, étincelant. Une petite rigole conduit la rivière de vif-argent dans un bassin de réception. Enfin le métal liquide est versé dans des bouteilles en fer dont le bouchon est à vis.

On connaît les effets du mercure sur l'économie animale. Les ouvriers de l'usine de New-Almaden sont sujets à des salivations, à des tremblements, qui disparaissent s'ils quittent le travail pendant cinq à six mois. Quand ils transvasent le mercure, ils éprouvent une espèce d'enivrement produit par l'éclat de la lame liquide sur la rétine de l'œil. Dans la mine, l'influence mercurielle ne se fait pas sentir, sauf dans les endroits très-riches du filon, et dans ce cas il suffit de se préserver le nez et la bouche avec un mouchoir.

Les mines de New-Almaden, de Californie, ont fait à toutes les mines de mercure du globe une concurrence mortelle. Elles ont été cause de la fermeture de celles d'Italie (Ripa, Levigliani, en Toscane) ; de celles du Pérou (Huancavelica) ; elles ont fait baisser de moitié le prix du métal sur tous les marchés. Cela a tenu à deux raisons ; la richesse exceptionnelle du minerai qui s'y exploite, l'abondance de celui-ci, et par suite la grande production de vif-argent, qui peut presque suffire à elle seule à toutes les demandes. Il n'y a plus que deux mines qui comptent : Almaden d'Espagne, qui appartient aux Rothschild, et New-Almaden de Californie. Londres et San Francisco sont les deux grands marchés du mercure.

La production mensuelle à New-Almaden est de deux mille bouteilles (la bouteille ou flasque étant de soixante-seize livres et demie). Les mines voisines, New-Idria, Redington, Guadalupe, produisent à peu près autant, toutes ensemble. Des cinquante mille flasques par an que fournit la Californie, douze mille sont expédiées en Chine, douze mille au Mexique et dans l'Amérique du Sud, et le reste dans les territoires et les divers Etats de l'Union. Le Mexique et la Chine sont les points extrêmes où se rencontrent et se font une concurrence à mort le mercure de Californie et celui d'Espagne. Celui de Californie a chassé le mercure d'Espagne, de Chine, et celui d'Espagne dispute vivement le Mexique à celui de la Californie. En Chine, on se sert surtout du mercure pour en fabriquer le vermillon, cette belle couleur rouge dont les Chinois sont si grands amateurs, et qu'ils prodiguent dans leurs

peintures et leurs porcelaines. Aux Etats-Unis et dans l'Amérique espagnole, le mercure est surtout employé au traitement des minerais d'or et d'argent, et à la préparation de quelques produits pharmaceutiques, tels que le calomel.

Au point de vue de l'abondance et de la diversité des richesses minérales ; il y a peu de pays plus favorisés que la Californie ; elle ne contient pas seulement l'or et le mercure en quantités inépuisables, mais encore le charbon, le cuivre,[1] et même le borax et le soufre.

Pour aller au lac de borax et aux solfatares, nous prenons le steamer de San Francisco à Vallejo sur la baie de San Pablo, et de là remontons la rivière de Lapa. Le chemin de fer nous porte à Calistoga, où sont des sources sulfureuses bouillantes. Pendant la belle saison, ce lieu est le rendez-vous du monde élégant, qui y prend ou n'y prend pas de bains. Les vapeurs minérales s'élèvent du sol, le matin, en hautes colonnes. Tout le pays est soumis à des phénomènes souterrains qui indiquent que le feu volcanique n'est pas loin, et expliquent peut-être les tremblements de terre auxquels la Californie est sujette.

Dans le comté voisin de Sonora, à Healdsburg, il y a des *geysers*. On appelle ainsi des colonnes de vapeurs minérales sulfureuses et alcalines ou siliceuses analo-

[1] Les mines du charbon, situées sur la baie de Suisun, au pied du mont du Diable, ont fourni, en 1868, cent mille tonnes de combustible ; celles de cuivre, répandues en différents comtés ont produit trente mille tonnes de minerai. On a aussi découvert et exploité un moment des mines d'étain dans le sud de l'État.

gues à celles de l'Islande et du *parc national* de Wyoming, les pays classiques des geysers, — qui sourdent en cent endroits avec fracas et s'élèvent à une grande hauteur. Le matin, toutes ces colonnes s'unissent à quelque distance du sol, et couvrent toute la vallée environnante comme d'un rideau de nuages. Mille sources minérales s'échappent de terre, et courent en ruisseaux à la surface. Le terrain est détrempé, noirâtre, boueux. Au point où les vapeurs émergent, il rappelle par son aspect la solfatare de Pouzzoles, près de Naples. Les Californiens ont donné à ces lieux des noms significatifs : la *Source de Proserpine*, la *Rivière de Pluton*, le *Moulin du diable*, le *Chaudron de la Sorcière*. Un jet, qui fait plus de bruit que les autres, a été nommé le *Bateau à vapeur*, parce que la vapeur, qui s'en dégage, rappelle le bruit que feraient à la fois vingt soupapes de sûreté tout à coup ouvertes sur un steamer. Partout se font sentir les effets des émanations volcaniques et des feux souterrains.

Le lac de borax, situé dans le comté voisin de Lake, présente un égal intérêt. Il est à quarante-deux milles de Calistoga, où nous respirions tout à l'heure les vapeurs d'hydrogène sulfuré. C'est un fond de cratère, dont la surface peut avoir cent hectares, et la profondeur, au-dessous du niveau de l'eau, un mètre. Cette lagune communique avec le grand lac voisin de *Clear-Lake* ou le lac des Eaux-Claires. Une masse éruptive d'obsidienne ou verre volcanique sépare les deux lacs dont les eaux sont au même niveau.

Au fond du premier est un lit de boue, au milieu duquel sont des cristaux de borax, quelquefois très-gros,

le plus souvent invisibles. Expliquons comment ces cristaux se forment. Les eaux du lac sont naturellement salines, renfermant du sel marin, des sels ammoniacaux et surtout du carbonate de soude. Du fond du lac se dégage de l'acide borique en vapeurs, comme dans les *soffioni* de Toscane. Cet acide, rencontrant le carbonate de soude l'attaque pour se substituer à l'acide carbonique, donner du borate de soude et laisser libre le gaz carbonique, qui se dégage en bouillonnant à la surface de l'eau. C'est le même bruit tumultueux que celui qui se produit dans une bouteille d'eau gazeuse qu'on débouche ; c'est aussi le même corps qui s'échappe.

Pour exploiter le borax naturel de Californie, on drague les boues au fond du lac, on les fait sécher au soleil, on les casse, puis on les sèche à la vapeur. Après quoi on les dissout et l'on fait cristalliser le borax, que l'on purifie par une seconde dissolution et une nouvelle cristallisation. Comme sels secondaires, on recueille des sels de soude et du sel marin, qui se sont dissous avec le borax.

Dans les lits de boue du lac on a trouvé des instruments en silex et en obsidienne très-curieux, provenant des Indiens primitifs de Californie. Ce sont d'énormes pointes de flèches ou plutôt de lances, de piques, avec lesquelles les aborigènes devaient chasser l'ours gris, qui est encore si terrible au jourd'hui en Californie. M. Lightner, l'habile directeur de l'exploitation boracique, m'a fait présent de ces objets. Je les ai remis en rentrant en France, avec ceux provenant du tumulus du Lac-Salé, au musée archéologique de Saint-Germain.

La quantité de borax qu'on retire du lac est d'environ cinq cents tonnes par an. Le minerai ne rend pas plus de cinq à six pour cent, et l'on estime que la moitié du borax est perdue. Ce sel, qu'on ne retrouve à l'état naturel que dans le Thibet, sert comme fondant dans la céramique pour la couverte des porcelaines, et dans la petite métallurgie pour le raffinage des métaux précieux, le soudage du fer, etc. Une grande partie du commerce se fabrique ave le carbonate de soude et l'acide borique, qui dans bien des cas peut remplacer le borax. On fait en petit, dans les fabriques, l'opération que la nature exécute en grand en Californie.

A côté du lac sont des sources minérales chaudes, sodiques et boraciques sulfureuses et acidulées. En certains points du sol il y a des dégagements de soufre et d'acide borique, carbonique, sulfurique. Le terrain est calciné, blanchi, rougi, jauni, par toutes ces émanations, et la solfatare de Borax-Lake est encore plus curieuse que celle de Pouzzoles. L'expérience de la grotte du Chien y serait facile à réaliser, et je ramasse dans une cavité du terrain un pauvre oiseau qui vient de tomber, asphyxié par un dégagement d'acide carbonique. Les insectes qui s'aventurent dans ces cavités sont également frappés de mort.

Le soufre, le sulfure de mercure, les sels ammoniacaux, le silice à différents états, se rencontrent en divers points de la solfatare. Le soufre, en jolis cristaux d'un jaune citron, brillant, remplit les poches du terrain, et l'on en a tenté plusieurs fois l'exploitation. On le distille dans des cornues et on le coule en blocs dans des bassines. Il sert surtout à la fabrication de la pou-

dre, dont il se fait ici une si grande consommation. Le rendement du minerai est de cinquante pour cent de soufre pur, et la quantité totale de soufre obtenue, de cinq cents tonnes par an. Naguère on produisait trois fois plus, mais il paraît que cette exploitation n'est pas très-profitable.

La solfatare offre partout des traces d'altérations minéralogiques très-curieuses. La température de l'air, au milieu des dégagements gazeux de toute sorte qui se produisirent, est de trente degrés centigrades. Une vapeur acide vous prend à la gorge. Le terrain est très-chaud, et il y aurait du danger d'y appliquer longtemps la main. Les sources minérales voisines indiquent, au lieu d'émergement, une température de cinquante degrés.

En revenant de la solfatare, nous saluâmes le lac des Eaux-Claires, au milieu duquel étaient campés les Indiens sur une petite île. Ils allaient et venaient dans leurs pirogues et pêchaient. On apercevait à travers les arbres leur cahutes de branchages, et à côté un petit jardin potager qu'ils cultivaient eux-mêmes. Sous le ciel bleu de Californie, cette vue était saisissante, et rappelait une page des romans de Cooper...

Nous quittâmes San Francisco dans le mois de novembre, sur le grand steamer *Constitution*. On toucha à Acapulco, sur la côte mexicaine. On traversa l'isthme de Panama sur le chemin de fer ouvert au milieu de la forêt vierge. Nous saluâmes la Jamaïque, la pointe de la Havane qui regarde Haïti, et passâmes au milieu des Bahamas, îles de coraux à peine visibles sur la mer, fréquentées par des pêcheurs d'éponges, repaires des

contrebandiers pendant la guerre de Sécession. Nous doublâmes le cap Hatteras, fertile en tempêtes, et qui cette fois encore ne démentit pas son renom. Enfin nous saluâmes les *Narrows* ou les Étroits, qui nous portèrent dans la baie de New-York, où coule l'Hudson aux eaux magnifiques. Le périple tout entier avait duré vingt-quatre jours.

Mes voyages en Amérique n'étaient pas terminés. Je partis bientôt pour Saint-Louis sur le Mississipi ; je descendis à la Nouvelle-Orléans. En 1870, en 1874, je faisais de nouvelles excursions aux États-Unis. Je vais en détacher quelques souvenirs pour clore les derniers chapitres de ce livre : il est des pays qu'on ne peut se lasser de voir, et que l'on voudrait faire aimer aux autres ; la grande république américaine est au premier rang de ces heureuses contrées.

XVI

LES IMMIGRANTS

La baie de New-York. — Les premiers immigrants. — Ventes d'hommes. — Voyages désastreux. — Les commissaires d'émigration. — Castle-Garden. — Recensements. — Comment se distribuent et se dispersent les arrivants. — Le pionnier. — Caractère de l'émigration européenne aux États-Unis.

Quand on quitte l'Europe sur l'un de ces grands steamers qui partent de France ou d'Angleterre pour les Etats-Unis, on salue vers le septième jour les bancs de Terre-Neuve, où sont ancrés au milieu des brumes les bateaux qui pêchent la morue. On incline un peu vers le sud le cap maintenu jusqu'alors à l'ouest, et on ne tarde pas à rencontrer les hardis pilotes qui viennent se faire hisser à bord, en plein Océan, à deux cents lieues du rivage américain. Bientôt vers le dixième jour, on reconnaît un banc de Sable, Sandy-Hook, qui est comme l'avant-garde de la terre-ferme, on longe une île verte et boisée, Staten-Island, qui rappelle aux Anglais l'île de Wight, on traverse ce bras de mer resserré que nous connaissons, les *Narrows* ou les Étroits, défendu à droite

et à gauche par un fort, et l'on entre dans la baie de New-York, une des plus belles du monde, car elle peut soutenir la comparaison avec les baies tant vantées de Rio-Janeiro, San Francisco ou Naples, et reçoit à elle seule plus de navires que toutes ces eaux réunies. Constantinople, avec sa Corne-d'Or, offre seule un coup d'œil plus magique ; mais la palme reste encore à New-York pour le nombre et le mouvement des navires, pour la densité de la population et pour l'heureuse situation topographique de cette ville commerciale, à peine connue il y a un siècle et aujourd'hui reine incontestée des deux Amériques. Elle est sur la nouvelle route de Paris à Shanghaï, et c'est le premier port du globe après Londres et Liverpool. Quatre villes, qui pour le voyageur n'en font en réalité qu'une seule, New-York, Brooklin, Jersey-City, Hoboken, contenant ensemble près de deux millions d'habitants, se mirent dans la baie, et un magnifique fleuve y amène ses eaux, l'Hudson, presque aussi large et profond que la baie elle-même, est navigable jusqu'à Albany, à soixante lieues de distance au nord, pour les navires du plus fort tonnage.

C'est le long de l'Hudson que s'alignent les quais en bois ou *piers* où viennent s'amarrer, chacun dans un bassin respectif, construit aux frais des compagnies maritimes, les steamers arrivant d'Europe. Chaque navire, en allant vers sa jetée, passe devant un vaste édifice qui baigne ses pieds dans l'eau, et qui rappelle un cirque par son architecture aux formes circulaires : c'est *Gaslt-le-Garden*. Jadis c'était un fort qui défendait sur l'Hudson la pointe de l'île de Manhattan, où est bâti New-York ; aujourd'hui c'est le lieu de réception, en quelque sorte

la gare, l'hôtel provisoire où débarquent ces nombreux émigrants qui viennent chaque année, au nombre de plusieurs centaines de mille, porter le secours de leurs bras à l'Amérique du Nord, la peupler, la cultiver, l'enrichir. C'est là qu'arrivent ces cargaisons humaines, ces essaims de robustes travailleurs, échappés des pays trop restreints ou trop pauvres de la vieille Europe, et qui, tout à coup transformés en citoyens de la jeune Amérique, entrent pour jamais dans le giron des États-Unis.

Ce n'est qu'à partir de l'année 1820 que le mouvement d'émigration de l'Europe vers l'Amérique du Nord a pris un essor régulier et progressif. Au temps de la domination des Hollandais qui, en 1614, bâtirent New-York sous le nom de *Nieuv-Asterdam*, et qui, soixante ans après, perdirent pour toujours cette colonie, passée dès lors aux mains des Anglais, il ne partait pour ces lointains parages qu'un navire ou deux par an. On essayait d'attirer les émigrants en leur donnant gratuitement le passage à bord des vaisseaux qui allaient ravitailler la colonie et en leur faisant des concessions de terres le long de l'Hudson, il en vint ainsi quelques milliers à peine. Leurs descendants existent encore à New-York, à Albany, et ont même fourni un président, Van Buren, à la république américaine. On continue à les désigner sous le sobriquet populaire de *knickerbockers* (culottes courtes), et ils apparaissent avec ce nom plaisant dans les romans de Cooper et d'Irving.

Sous la domination anglaise, les choses n'allèrent guère mieux. En 1710, le gouvernement de la métropole envoyait à ses frais sur l'Hudson environ trois mille Allemands, chassés de la Souabe et du Palatinat par la

guerre, la famine ou la persécution religieuse. Cet essai de colonisation officielle ne réussit pas. Le quart environ des émigrants mourut du scorbut ou du typhus en mer ou à l'arrivée, et d'ailleurs on cherchait des sujets et des mercenaires, les émigrants voulaient être indépendants et libres. Ceux qui vinrent à leurs frais, spontanément, furent plus heureux, entre autres ces Écossais, qui, sous la conduite du capitaine Campbell, s'établirent sur le haut de l'Hudson, près du lac George (1740), et ces Allemands qui les premiers, vers la même époque, défrichèrent la vallée de Mohawk, entre l'Hudson et le lac Ontario.

Philadelphie l'emportait alors sur New-York, et la Pensylvanie avec ses quakers, dont la philanthropie avait séduit les Indiens eux-mêmes, attirait de préférence les colons. En ce temps-là, les immigrants étaient pour la plupart si pauvres, si dénués de toute ressource, qu'ils étaient obligés de se vendre à l'arrivée pour payer leur passage et les avances qu'on leur avait faites. Ils subissaient ainsi une sorte d'esclavage temporaire, et cet état de choses fut admis par la nouvelle république quand elle eut secoué le joug de l'Angleterre et proclamé son indépendance.

A l'arrivée de chaque navire, il s'établissait une sorte de marché public à bord; les capitaines et les armateurs réalisaient de gros bénéfices sur ce trafic de chair humaine. On se vendait pour un temps limité, mais toujours pour plusieurs années, par couples, par familles, comme ouvriers, comme domestiques. Les jeunes valaient naturellement plus que les vieux, et souvent les enfants forts et valides se vendaient seuls pour éviter le

même sort à leurs parents. Si une famille avait perdu en mer un de ses membres, elle devait payer pour lui, et le temps de son engagement était doublé, Quelquefois les parents n'avaient pas honte de vendre eux-mêmes leurs enfants pour échapper à la servitude ; presque toujours, du reste, les membres d'une même famille, de gré ou de force, se trouvaient pour jamais séparés.

Dans ces sortes de foires, les cultivateurs robustes, les artisans habiles étaient surtout demandés ; les gens de professions libérales trouvaient peu de débouchés. Le voyageur allemand, von Bülow, raconte qu'un 1791 il vit un officier russe rester plus d'une semaine à bord du navire qui l'avait amené sans qu'il se présentât un acheteur. Le capitaine consentit à la fin à perdre sur ce colis invendable cinquante pour cent du prix fixé, et l'envoya sur le rivage pour qu'on l'examinât. L'officier parla aux chalands, dans un anglais de fantaisie, de l'exercice à la baïonnette, qu'il avait fort pratiqué, disait-il, contre les Turcs et les Polonais. Il ne connaissait que cela, et ne put pas plus qu'avant trouver d'acquéreur. Le capitaine et le consignataire, de guerre lasse, le laissèrent libre sous promesse qu'il payerait son passage au bout de six mois. Il se flattait de s'établir maître d'école, et le fut en réalité. « Ce qu'il enseigna aux filles et aux garçons qui vinrent chez lui, je ne saurais trop le dire, écrit von Bülow, à moins que ce fût l'exercice à la baïonnette[1]. »

Ces engagés plus ou moins volontaires, ainsi vendus temporairement à l'arrivée des navires d'Europe, eu-

[1] *Immigration and the commissioners of emigration*, by Friedrich Kapp. New-York, 1870.

rent quelquefois une singulière destinée. Vers le milieu du siècle dernier, une pauvre orpheline allemande, Catherine Weissenberg, était débarquée à New-York et fut vendue comme servante à deux frères, Alexandre et Herman Philipps, ses compatriotes fermiers dans la vallée de Mohawk. Catherine devint bientôt la belle de l'endroit ; elle eut plus d'un soupirant, mais pas un n'était assez riche pour l'acheter. Sur ces entrefaites, sir William Johnson, agent du gouvernement auprès des Indiens et l'un des hommes les plus éminents de la colonie, vint à passer. Il vit Catherine et résolut de l'épouser. Comme dans toutes les colonies naissantes, les femmes étaient en grande minorité à New-York, et l'on n'avait pas le choix. Sir William offrit à l'un des frères Philipps cinq livres sterling (cent vingt-cinq francs) pour sa servante, en lui disant qu'il aurait affaire à lui, s'il n'acceptait pas de bon cœur. Devant les menaces d'un amoureux si résolu, le fermier céda et vendit Catherine à Johnson, qui sur-le-champ en fit sa femme. Le marché fut, dit-on, excellent pour toutes les parties, et, chose rare, ni le vendeur, ni l'acheteur, ni l'épousée ne s'en plaignirent.

Le sort des engagés dépendait évidemment du caractère du maître qui les avait pris. Si les uns n'étaient pas trop malheureux, les autres étaient souvent plus maltraités que des bêtes de somme. Plusieurs essayaient d'oublier leur infortune dans la boisson, d'autres recouraient au suicide. Ceux qui s'enfuyaient et qui étaient repris devaient servir une semaine de plus pour chaque jour d'absence, un mois pour chaque semaine, six mois pour chaque mois. Cette triste coutume de vendre les

passagers pour leur faire solder le prix de leur voyage dura jusqu'en 1818, époque où la dernière vente eut lieu dans le port de Philadelphie. L'année d'avant, une de ces ventes s'était aussi effectuée dans l'État voisin, le Delaware, État à esclaves, et avait provoqué de violentes clameurs à la suite de faits honteux qui l'accompagnèrent. Quand l'émotion publique est excitée aux États-Unis par quelque abus criant, d'imposants *meetings* ne tardent pas à s'assembler, des pétitions sont adressées aux législatures d'États ou au congrès fédéral, et l'abus disparaît bientôt, moralement devant la réprobation de tous, légalement en vertu d'un décret : c'est ce qui eut lieu en 1819 pour les ventes des passagers de mer.

L'immigration, pour se produire, a besoin à la fois de protection et de liberté : aussi n'estime-t-on pas à plus de six mille par an le nombre des colons arrivés aux États-Unis dans la période qui s'étend de 1776 à 1820, et à plus de deux cent cinquante mille leur nombre total. La révolution américaine et les guerres de Napoléon devaient du reste arrêter le flot des arrivants, qui comptèrent cependant parmi eux quelques personnages illustres, entre autres Talleyrand et Volney, échappés de France, l'un pendant la Terreur, l'autre sous le Directoire, et venus un moment aux États-Unis. Il était déjà de mode à cette époque, même en France, de porter ses regards au-delà de l'Atlantique, si l'on était mécontent de soi-même ou de son pays, et Chateaubriand avait précédé dans la jeune république les voyageurs que l'on vient de nommer.

La traversée de l'Atlantique était encore à la fin du siècle passé des plus longues et des plus périlleuses.

Quand on revenait de ce voyage, on restait pour ses compatriotes un objet d'étonnement et d'admiration. On était surnommé « l'Américain, » et les récits du voyageur étaient écoutés avec avidité. Les émigrants s'embarquaient en bandes plus ou moins nombreuses, à leurs risques et périls, sur de petits bateaux à voiles qui mettaient souvent plusieurs mois pour franchir une distance qui ne demande aujourd'hui qu'une dizaine de jours à la vapeur. On naviguait encore à peu près comme au temps de Colomb. Ces bateaux n'étaient nullement aménagés pour ce genre de transport, et quelquefois les vivres manquaient. Il n'y avait aucun médecin à bord, et l'on n'y prenait aucun souci du confort et de l'hygiène. Il arrivait par moments qu'au milieu de ces êtres entassés dans un entre-pont bas, étroit, mal éclairé, mal ventilé, le typhus se déclarait tout à coup, la moitié des partants mourait en route, et on les jetait à l'eau. Les familles se trouvaient ainsi tristement réduites avant de toucher au rivage, une femme arrivait privée de son mari, et de jeunes enfants sans leur père. Aucune loi ne fixait le nombre des passagers qu'un navire pouvait prendre, ni la quantité d'eau et de provisions qu'il devait embarquer. C'était absolument comme à bord des navires négriers, et l'on n'y prenait pas plus de souci de la vie humaine.

On a conservé les détails de quelques-uns de ces tristes voyages, et des acteurs dignes de foi, qui ont joué un rôle dans ces drames navrants, ont raconté leurs odyssées. Le missionnaire morave George Jungmann qui, en 1731, vint avec toute sa famille en Amérique, d'Hockheim, petite ville du Palatinat, dut attendre trois

semaines dans le port de Rotterdam avant que le navire levât l'ancre. On partit enfin avec cent cinquante-six passagers, plus que le navire n'en pouvait prendre, et des provisions pour trois mois. On relâcha sur les côtes d'Angleterre, à Falmouth, et l'on perdit encore vingt jours. Après huit semaines de mer, les passagers furent mis à la ration ; pendant les deux derniers mois du voyage ils ne purent obtenir un morceau de pain. On ne leur donnait qu'un verre de mauvaise eau par jour, et ils durent vivre de rats et de souris. Un rat se vendait dix-huit pence (le penny vaut dix centimes), une souris six pence ; on les considérait comme un régal. Le capitaine, pour faire composer les passagers dont il croyait la bourse bien garnie, s'étudiait à les laisser mourir de faim. Il n'y réussit que trop : quarante-huit seulement atteignirent l'Amérique ; tous les autres, c'est-à-dire cent huit, moururent à bord et furent jetés à la mer. Plus d'un en s'endormant ne se réveilla plus, et fut trouvé le matin dans son lit, raide et glacé, rongé par les rats. Le voyage dura vingt-cinq semaines. Jungmann y perdit sa mère et trois de ses frères et sœurs. En vue des côtes, les passagers se révoltèrent, débarquèrent le capitaine à Rhode-Island, et descendirent eux-mêmes à terre. Ils étaient dans un tel état d'affaiblissement qu'ils ne pouvaient se tenir debout, marchaient comme les bêtes, et firent pitié aux Indiens. Le 16 mai 1732, le peu qui restait de ces pauvres émigrants arriva enfin à Philadelphie : il y avait plus d'un an qu'ils étaient en route !

Il ne faudrait pas trop s'étonner au récit de ces aventures, qui n'étaient encore que trop fréquentes il y a

une cinquantaine d'années ; aujourd'hui même ne relève-t-on pas quelques faits de cette espèce, non seulement dans le transport des coolies chinois ou hindous, mais encore dans celui des émignants européens ?

Le 19 décembre 1868, le trois-mâts *James Fauster Junior*, du port de quatorze cents tonneaux, quittait Liverpool avec cent quarante-six émigrants, et n'arrivait à New-York que le 8 mars 1869, après soixante-dix-huit jours de traversée, quand les plus mauvais voyages d'hiver à la voile ne durent pas en moyenne plus de quarante-cinq jours. Les passagers ne tardèrent pas à être mis à la ration, et non-seulement on leur mesura parcimonieusement l'eau et les vivres, mais ceux-ci étaient gâtés et celle-là salée. Quatre passagers et douze matelots moururent en mer du typhus ou de mauvais traitements. Le capitaine avait laissé la conduite du navire au maître d'équipage, et celui-ci forçait les émigrants à travailler comme les matelots, dont la plupart voyaient d'ailleurs la mer pour la première fois, et il accablait de coups ceux qui refusaient d'obéir. On avait embarqué à bord un soi-disant médecin qui se bornait pour tout traitement à purger les malades avec de l'huile de ricin, et qui, ayant eu à amputer le doigt d'un passager, lui tailla la phalange avec un tranchet de cordonnier, ce dont le pauvre opéré mourut. En débarquant, cent deux émigrants durent être conduits à l'hôpital. Le capitaine et un des lieutenants moururent, dès l'arrivée, du typhus, que leur coupable négligence avait laissé naître à bord. Le quartier-maître et les deux autres lieutenants comparurent devant la cour de dis-

trict de l'État de New-York, et furent respectivement condamnés à plusieurs années de prison.

Un an auparavant, le voyage du *Leibniz* parti d'Hambourg avec cinq cent quarante-quatre passagers, et qui en perdit cent huit en mer, s'était accompli dans des conditions encore plus tristes. Le navire mit soixante-dix jours à faire sa traversée, et la plume se refuse à décrire les souffrances et les vexations de tout genre que les pauvres émigrants eurent à supporter en route. Si nous ne cherchions qu'à émouvoir, nous pourrions également raconter ici le désastreux passage du navire *General Wayne*, en 1805, et le déplorable exode des émigrants irlandais, chassés de leur pays par la famine de 1847. Plus de douze mille d'entre eux laissèrent leurs os à l'île Grosse, sur le Saint-Laurent, où l'on avait établi la quarantaine, à dix lieues en aval de Québec, et cinq mille furent portés comme « inconnus, » sans nom, sur le registre des décès.

Le gouvernement a pris depuis longtemps, aux Etats-Unis, la défense des immigrants, et pourvu à une répression sévère de toutes les indignités dont ils étaient dans le principe victimes.

Dès 1819, le congrès fédéral, par l'adoption de la loi dite *Passenger-Act*, décidait que chaque navire ne pourrait transporter plus de deux émigrants pour autant de fois qu'il mesurait cinq tonnes, soit cinq mètres cubes de jauge, et fixait la quantité d'eau et de vivres à embarquer d'après le chiffre des passagers, qui ne devaient plus être mis à la ration. Puis, comme aucun registre régulier n'avait encore été tenu au sujet de l'immigration, le congrès ordonna en outre que les rece-

veurs des douanes transmettraient chaque trimestre au secrétaire d'Etat à Washington des tableaux statistiques où se trouveraient indiqués l'âge, le sexe, la nationalité, la profession des immigrants amenés par chaque navire.

Cette loi, sur le premier point, était insuffisante, car rien n'y était prévu pour l'espace réel qu'on réservait aux passagers dans l'entrepont, où souvent deux rangées de cabines étaient dressées sur une hauteur de cinq pieds à peine. L'espace que le fret n'avait pas pris, on le louait à un agent d'émigration : les voyageurs venaient après les marchandises et n'étaient pas mieux traités qu'auparavant. Ils étaient entassés comme un troupeau dans un air corrompu, humide, qui ne tardait pas à devenir miasmatique et à engendrer parmi eux des maladies épidémiques, comme le scorbut, le typhus, la petite vérole ; c'était bien pis quand le choléra se déclarait à bord.

Rien non plus n'était prévu dans la loi fédérale de 1819 pour la défense et la protection à terre des immigrants, qui, une fois débarqués, étaient le jouet de misérables organisés en bandes redoutées. Ceux-ci abusaient traîtreusement de leur ignorance et de leur crédulité, les volaient, les pillaient et les conduisaient à de prétendus hôtels et agences de transport où on les rançonnait de nouveau de la façon la plus scandaleuse. Malades ou infirmes, les immigrants ne trouvaient pas un appui plus efficace, et ils étaient indignement traités dans les prétendus asiles et hôpitaux libres destinés à les recevoir, et où on les laissait manquer de soins et de remèdes et mourir de faim dans une repoussante saleté.

Un état de choses si navrant ne pouvait durer ; l'opinion publique commençait à s'en inquiéter et de nouveau demandait que l'on vînt au secours des immigrants. En 1847, l'Etat de New-York provoqua une minutieuse enquête qui mit à jour tous les mauvais traitements, toutes les honteuses vexations dont les passagers de mer étaient victimes, et infligea le blâme le plus sévère à ceux qui en étaient coupables. On forma un conseil de six commissaires chargés de la réception et de la défense des émigrants et qui prit le titre de *Board of commissioners of emigration*. Ils furent nommés par le gouverneur de l'Etat sur l'avis et l'approbation du sénat, et on leur adjoignit d'office le maire de New-York, celui de Brooklyn, le président de la société d'émigration Irlandaise et celui de la société germanique, ce qui portait à dix le nombre total des membres du conseil. Celui-ci se divisa d'ailleurs en huit comités, ayant chacun des attributions distinctes, et donna à un agent général inspecteur, *general agent and superintendant*, pris en dehors des comités, le soin de centraliser toutes les opérations du *board* [1].

[1] Tous les commissaires élus, ainsi que les commissaires d'office, n'ont jamais cessé de remplir, à la satisfaction des immigrants et du public, leurs délicates fonctions. On peut en dire autant de l'agent général inspecteur et de tous les autres chefs de service et employés. C'est aux intéressantes publications si généreusement distribuées par les commissaires, non moins qu'à des rapports personnels que nous avons eus plusieurs fois avec eux, lors de nos différents voyages aux Etats-Unis entre les années 1867-1874, que nous devons une partie de nos renseignements.

C'est à la même époque (1847) qu'était fondé en faveur des immigrants malades, infirmes ou dénués de tout soutien, l'hôpital et refuge de Ward's-Island, situé sur l'île de ce nom, au milieu de la rivière de l'Est, à proximité et en face de New-York, devant l'espace qui s'étend entre la 100e et la 116e rue [1]. Depuis lors cet établissement charitable, qui est sous la surveillance des commissaires d'émigration, n'a fait que s'embellir, ajoutant aux constructions déjà existantes de nouvelles constructions où l'on a tout prévu et où l'on a trouvé place pour tout, non-seulement des salles séparées pour les divers malades, et même les aliénés, pour les opérations chirurgicales, les accouchements, mais encore une *nursery* pour les petits enfants, une école pour ceux qui sont plus âgés, une salle de travail pour les immigrants adultes et convalescents, une salle de lecture, deux chapelles pour les cultes protestant et catholique, etc.

Les mesures protectrices prises par l'Etat de New-York stimulèrent le congrès fédéral. En 1855, il fit une nouvelle loi qui assurait aux émigrants deux mètres cubes d'espace libre par tête et réglait de plus la ventilation du navire et la cuisson des aliments. Ce dernier point n'était pas sans importance, car auparavant les passagers n'avaient qu'une place très-restreinte pour faire cuire eux-mêmes leur nourriture et se la disputaient sans cesse. En cette même année 1855, le con-

[1] La rivière de l'Est se jette dans la baie de New-York au même point que l'Udson, et les deux cours d'eau entourent cette langue de terre qu'on appelle l'île de Manhattan, sur laquelle New-York est bâti.

seil des commissaires d'émigration s'établissait à Castle-Garden et y fixait, dans des conditions exceptionnelles de confort et de sécurité, le lieu de débarquement des émigrants, qui depuis n'a plus varié. C'est là aussi que les commissaires ont installé leurs différents bureaux.

Pendant que le gouvernement fédéral et l'Etat de New-York inauguraient ces diverses mesures de protection, les Etats européens qui fournissent des émigrants à l'Amérique imposaient des règlements analogues aux agences et aux compagnies maritimes d'émigration, et exigeaient la présence d'un médecin à bord. Les navires à vapeur remplaçaient peu à peu les navires à voiles, surtout pour le transport des voyageurs, et les chances de mortalité en mer, jusque-là si grandes, disparaissaient presque complètement. En 1869, on ne comptait plus sur les steamers qu'une moyenne d'un émigrant sur mille morts pendant la traversée, au lieu de cinq pour mille, qui était encore le chiffre de la mortalité sur les voiliers.

Assurés que l'immigration est une des forces vives de la république américaine, et que là surtout il n'y a rien de fait tant qu'il reste quelque chose à faire, le gouvernement fédéral et la législature de New-York ont continué de lutter à l'envi pour la protection des passagers de mer qui, en si grand nombre et si spontanément, se dirigent chaque année vers les Etats-Unis. En 1868, la législature de l'Etat de New-York promulguait une loi par laquelle les commissaires d'émigration devaient connaître de toutes les plaintes des passagers sur leur traitement à bord, la qualité des vivres

qui leur avaient été fournis, etc. Enfin, en 1870, M. Hamilton Fish, secrétaire d'Etat (ministre des affaires étrangères) à Washington, prêtant l'oreille à des propositions faites par la confédération de l'Allemagne du Nord, demandait aux divers gouvernements européens de signer avec les Etats-Unis une convention internationale, dont il leur soumettait le projet, pour la protection des émigrants en mer. Bien que cette question ait depuis été plusieurs fois abordée dans les pourparlers diplomatiques, et tout récemment encore, l'Europe n'a pas jusqu'ici donné satisfaction au secrétaire d'Etat américain. On comprend combien la solution de cette affaire est délicate et pourquoi les divers Etats européens peut-être moins intéressés que les Etats-Unis dans l'immigration américaine, ont jusqu'ici reculé devant la tenue du congrès international réclamé avec tant d'insistance par M. Hamilton Fish.

Castle-Garden, lieu où débarquent depuis 1855 les émigrants qui arrivent à New-York, est, on l'a dit, un ancien fort transformé en une vaste rotonde en bois, à laquelle on a donné le nom d'*Emigrant landing depot* ou gare de débarquement des émigrants. Le nouvel édifice a conservé près du public le vieux nom de *Castle-Garden*, qui rappelle sa première destination. Tout y a été prévu pour un débarquement prompt et sûr, et pour mettre les arrivants à couvert des embûches de toute sorte auxquelles ils étaient auparavant exposés. Toutes les précautions sont prises pour qu'ils puissent sans retard continuer leur route vers le point de l'intérieur où ils entendent se diriger, eux et leurs bagages. Ils n'ont à payer aucun frais de débarquement

ni de portefaix, et la somme d'un dollar et demi que chacun verse une fois pour toutes entre les mains du trésorier du conseil d'émigration, est la seule qu'on leur réclame. C'est une sorte de capitation avec laquelle on couvre toutes les dépenses : la visite de la santé, les frais de médecin, d'hôpital, les honoraires de tous les employés, qui, à Castle-Garden seulement, ne sont pas moins d'une trentaine. Les commissaires d'émigration ont des agences dans différents Etats, surtout dans celui de New-York, pour suivre, conseiller les immigrants, au besoin les défendre.

Les diverses compagnies de transports par chemins de fer ou par bateaux à vapeur ont établi à Castle-Garden des représentants qui fournissent directement aux voyageurs des billets à prix coûtant, sans prélever aucune commission. Les bagages sont pesés avec soin et non plus, comme jadis, par des balances à faux poids ; l'excédant en est taxé à des prix très-modérés. Toutes les informations, tous les avis sont en outre gratuitement fournis aux intéressés sur les différentes routes qu'ils doivent prendre pour se rendre au lieu qu'ils ont choisi comme destination définitive. Quand ils ont à faire un séjour de quelque durée à New-York, ils peuvent laisser en dépôt le bagage dont ils n'ont pas besoin, et ne payent pour cela aucun droit de magasinage. En un mot, leur argent, leurs biens et leur personne sont respectés, et ils n'ont plus affaire à ces ignobles intermédiaires du dehors qui auparavant les volaient sans pudeur. Ceux-ci ont du reste disparu pour toujours devant les vigoureuses et salutaires mesures prises par les commissaires d'émigration.

A peine arrivé en vue de la pointe de la Quarantaine, qui est à six milles de Castle-Garden, sur l'île de Staten, à l'entrée de la baie de New-York, chaque navire qui amène des émigrants est accosté par un officier de la santé. Celui-ci monte à bord, se fait indiquer le chiffre des passagers, des morts, s'il y en a eu durant le voyage, des malades et le genre de leur maladie, examine les conditions du navire sous le rapport de la propreté, reçoit les plaintes des voyageurs, et sur le tout dresse un rapport pour l'agent général inspecteur de Castle-Garden. Il reste à bord pour s'assurer qu'aucune personne étrangère n'y monte. Devant le quai de Castle-Garden, il est relevé par un officier de la police métropolitaine, détaché pour cela, et alors seulement les passagers débarquent. Un inspecteur des douanes, un docteur médecin, sont présents. Les bagages sont ouverts et contrôlés, et chaque immigrant est examiné par le docteur, qui s'assure qu'aucun cas de maladie n'a échappé à la visite de la santé. Les malades sont transportés par un bateau à vapeur spécial à l'hôpital de Ward's-Island. Les infirmes, aveugles, aliénés, sont également séparés et envoyés à cet hôpital [1].

On procède ensuite à l'enregistrement des immigrants. Pour cela, on les conduit à la Rotonde, immense espace circulaire qui forme le centre de Castle-Garden avec un dôme de soixante-quinze pieds de hauteur pour la ven-

[1] En 1873 ont été admis à l'hôpital et refuge de Ward's-Island dix mille quatre cent cinquante-deux immigrants, dont trois cent trente-cinq aliénés. Il y a en outre à Castle-Garden même une sorte d'hôpital provisoire, deux salles pour les malades, hommes ou femmes, qu'il peut être urgent de soigner.

tilation. Des compartiments séparés sont réservés à ceux qui parlent anglais. On demande à chaque immigrant son nom, sa profession, sa nationalité, son dernier lieu de résidence, le lieu où il entend se diriger. Tout cela forme les éléments d'états statistiques très-intéressants qui sont plus tard livrés au public.

Ces formalités accomplies, les passagers sont adressés aux divers agents des compagnies de chemins de fer qui ont leur bureau dans Castle-Garden, *Rairoad departement*, et qui leur fournissent des billets pour toutes les stations des États-Unis ou du Canada où ils désirent se rendre. Les bagages sont reçus et remisés dans une vaste salle, *Baggage room*. Le mode d'enregistrement mérite d'être décrit. Une rondelle de laiton portant une des lettres de l'alphabet et un des chiffres de 1 à 500 est délivrée à l'immigrant, et l'on passe autour de chaque pièce de son bagage une rondelle pareille. Il n'y a aucun embarras, aucune confusion, aucune terreur, et une malle peut être retirée instantanément sur le vu de la rondelle correspondante livrée par le réquérant. La salle des bagages peut contenir jusqu'à quinze mille colis. Les immigrants qui poursuivent leur route pour l'intérieur, après avoir pris leur billet, portent leur bagage à la bascule. Ils payent l'excédant, et on leur expédie leurs colis gratuitement à la gare du *rairoad* ou au dock du bateau à vapeur par lequel ils doivent partir. Ceux qui se rendent en ville donnent au contraire leur adresse, et échangent leur rondelle de laiton contre un reçu imprimé et rempli. Le bagage est alors promptement délivré à domicile contre un remboursement minine pour le port fixé par un tarif.

Là ne se bornent pas toutes les mesures ingénieuses prises en faveur des immigrants. Ceux d'entre eux qui ont de l'or ou de l'argent et qui désirent l'échanger contre du papier-monnaie ou *green-backs*, la seule monnaie légale qui ait cours aux États-Unis depuis la guerre de sécession, s'adressent au bureau des agents de change, *Exchange office*, admis dans Castle-Garden. Ils y changent leur monnaie au cours du jour avec un léger boni d'un pour cent en faveur de l'agent. Les variations du cours sont du reste soigneusement indiquées sur un tableau placé sous les yeux des intéressés, et l'agent de change remet de plus à l'immigrant un bulletin ou *ticket* sur lequel sont le nom et l'adresse de sa maison, et où est marqué le détail de l'affaire qui vient d'être conclue.

Ces diverses opérations terminées, les immigrants sont de nouveau réunis sous la Rotonde. Au *General information*, on appelle ceux que leurs parents ou leurs amis font réclamer dans le salon d'attente, et au *Forwarding bureau*, ceux à qui on a des lettres ou des fonds à remettre, lesquels ont été adressés précédemment à Castle-Garden et reçus par les commissaires. Ceux des immigrants qui désirent communiquer avec leurs amis de l'extérieur s'adressent à un autre bureau, le *Letter-writng department*, et là des commis qui comprennent les diverses langues d'Europe se tiennent prêts, s'il le faut, à écrire sous leur dictée. Outre ce bureau de poste, il y a aussi le bureau télégraphique, *Telegraph office*. En attendant que la réponse arrive, l'immigrant, s'il est dénué de toute ressource, trouve un refuge dans l'établissement de Ward's-Island. Il y sera occupé à quelques travaux, et payera de cette

façon les secours qu'il reçoit ; deux médecins sont chargés d'examiner les demandes de ceux qui désirent entrer à l'hôpital ou à l'asile. La protection paternelle qu'on étend sur l'immigrant ne l'abandonne pas un instant. Et non-seulement on a pensé aux soins du corps et de l'esprit, mais encore à ceux de l'âme, si bien que tous ces révérends, ces missionnaires, ces distributeurs de Bibles, qu'on rencontre partout en Amérique, ont libre accès à Castle-Garden, et opèrent en toute tranquillité, à chaque heure, tous les jours.

Quand toute la besogne est finie, les immigrants peuvent passer dans un salon de toilette à leur usage, *Wasth room*, et se réconforter dans un restaurant qui dépend de Castle-Garden, et où les prix des consommations sont affichés, approuvés par les commissaires et changés suivant les saisons. Des hôteliers sont admis dans la Rotonde, autorisés, patentés par le maire de New-York, pour solliciter la clientèle de ceux qui entendent séjourner quelque temps en ville. Ces hôteliers et propriétaires de pensions bourgeoises, *boarding-housse keepers* sont soumis à des règlements, à une police sévère, et l'on a pris les précautions les plus minutieuses pour que les immigrants échappent aux abus dont ils étaient auparavant victimes. Ainsi chaque hôtelier doit remettre à qui veut entrer chez lui sa carte avec les prix détaillés de sa maison.

La partie peut-être la plus curieuse de Castle-Garden, séparée de celles que nous venons de décrire, c'est l'endroit qu'on appelle le *Labor exchange*, comme qui dirait la bourse, le marché du travail. Là s'adressent tous les immigrants qui demandent à s'employer et toutes les

personnes du dehors qui ont besoin de travailleurs ; d'un côté sont assis les hommes, de l'autre les femmes. On les sépare aussi d'après la nature de leurs occupations, le temps qu'ils ont été employés, ceux qui ont ou n'ont pas de recommandations, ces *references* dont les Anglais et les Américains sont si jaloux. Chaque travailleur donne en entrant dans ce bureau son nom, celui du navire qui l'a amené, la date de son arrivée, la nature de sa profession. On distingue trois catégories principales : les *farmers* ou cultivateurs, les *mechanics* ou artisans, c'est-à-dire les ouvriers professionnels, enfin les *laborers* ou journaliers, manœuvres, hommes de peine, bons à tout faire. Chaque personne qui demande à engager des immigrants donne également son nom, sa résidence, les recommandations dont elle est porteur et le genre de travailleurs qu'elle désire. La police veille avec soin sur les opérations de ce bureau pour que l'engagement des femmes ne donne lieu à aucun fait fâcheux.

Le *Labor exchange* date de 1850. Pour donner une idée de l'utilité et de l'importance de ce bureau, il suffira de dire qu'en 1869 il a procuré un emploi à trente-cinq mille immigrants, hommes ou femmes, et de seize nationalités différentes, mais principalement Irlandais ou Allemands. Comme curiosité, on relève parmi eux huit Arabes. Le nombre d'immigrants arrivés cette année-là à New-York atteignit près de deux cent soixante mille ; le seul bureau du travail en avait donc placé plus d'un septième. La demande sur ce marché est du reste toujours plus grande que l'offre, c'est-à-dire qu'on demande encore plus d'ouvriers qu'il ne s'en présente à placer. Tout y est fait gratuitement, comme dans tou-

tes les autres dépendances de Castle-Garden, et ni travailleur, ni patron, ni l'engagé, ni celui qui l'engage, n'ont de commission d'aucun genre à payer. En 1873, le nombre d'immigrants placés a été moindre que les années précédentes, et n'a pas dépassé vingt-cinq mille cinq cents.

C'est à ce bureau du travail qu'on se procure la plupart des servantes, si difficiles à trouver en Amérique. Ce sont surtout des Irlandaises qui se louent pour ces fonctions domestiques, qu'aucune Américaine ne consentirait à remplir. Dans les hôtels des États-Unis, on distingue ces Irlandaises à leur habitude de porter les bras nus. Elles font un assez bon service de chambrières et se louent aussi comme cuisinières dans les maisons privées. En Californie, où les femmes manquent encore, et où une bonne domestique se paye de cent cinquante à deux cents francs par mois, beaucoup de ces Irlandaises n'ont pas tardé à faire d'excellents mariages.

Grâce à la bienveillance avec laquelle les commissaires d'émigration laissent visiter Castle-Garden aux étrangers, il nous a été donné plusieurs fois de parcourir les différents départements de cet édifice qui viennent d'être décrits. Un jour du mois de juin 1870, un navire venait précisément d'arriver, chargé d'immigrants. C'était un grand voilier anglais, amarré par le travers au quai ou *pier* de Castle-Garden. Les passagers sortaient un à un de cette prison de bois où ils avaient séjourné plusieurs semaines. Passant sur une planche branlante, ils arrivaient au milieu de la Rotonde, étonnés, ahuris, chancelants, comme des gens qui sont restés longtemps sur un navire et qui touchent enfin,

pour employer le langage des matelots, « le plancher des vaches. » Leur figure hâlée révélait les atteintes de l'air marin, comme à la couleur de leurs cheveux et de leurs yeux on devinait les races du Nord. C'étaient principalement des Irlandais et des Écossais, auxquels étaient mêlés quelques Suédois et Norvégiens. Plusieurs femmes, descendues à la hâte, s'étaient assises par terre au milieu de la Rotonde, et donnaient sans façon, à la vue de tous, le sein à leur nourrisson. Il régnait un grand ordre dans cette foule ; aucun cri, aucun bruit, aucune dispute. Ceux-ci étaient groupés par famille : le père, la mère, les enfants ; ceux-là réunis par ces amitiés, ces sympathies que la vie du bord fait naître, mais que bien souvent aussi elle détruit ; d'autres étaient seuls. Sur tous les visages, il y avait je ne sais quoi de sérieux, de méditatif, de triste. N'était-ce pas l'inconnu avec ses mystères qui allait s'ouvrir pour tout ce monde ? Qui pouvait dire ce que demain leur réservait ? Les vêtements étaient usés, quelques-uns sordides, et la propreté n'était pas le signe distinctif de ces pauvres gens. Une odeur nauséabonde, pire que celle des corps de garde et des casernes, vous prenait à la gorge, et je ne pus rester longtemps au milieu de cette foule entassée, que j'aurais voulu examiner plus à loisir et plus commodément. Les immigrants furent du reste bientôt appelés par les employés pour passer par les divers départements de Castle-Garden. Je n'eus garde de sortir sans aller donner un coup d'œil au *Labor exchange*, dont les opérations furent ce jour-là très-animées. Quand je rentrai à New-York, ces versets de la Bible, fort à propos rappelés dans une lettre que

M. Hamilton Fish venait d'adresser à l'inspecteur de Castle-Garden, me revinrent en mémoire : « J'étais un étranger, et vous m'avez accueilli ; j'étais nu, et vous m'avez habillé ; j'étais malade, et vous m'avez visité. »

Quelques jours auparavant, comme nous arrivions dans la baie de New-York, le 31 mai au matin, sur le bateau à vapeur la *Ville-de-Paris*, nous saluions le steamer anglais *Colorado* arrivé quelques instants avant nous. Il amenait plus de mille émigrants. Ce ne fut pas sans émotion que je contemplai le pont de ce navire, sur lequel se pressaient tous ces passagers comme des abeilles dans leur ruche. Je donnai du fond du cœur la bienvenue à tous ces déshérités du sort, qui venaient chercher si loin le bien-être et l'indépendance. Ils venaient féconder ce pays en travailleurs, doublement augmenter la grande famille américaine, et donner raison à ce mot qu'un de nos éminents économistes me disait un jour à leur sujet, que « c'étaient à la fois des producteurs et des reproducteurs. »

Le flot des émigrants se dirige plus que jamais vers les États-Unis, et principalement vers le port de New-York, où l'on vient de voir avec quel soin ont été disposées les choses pour les bien recevoir. Depuis 1866 on estime à plus de mille par jour le nombre d'Européens qui viennent ainsi s'établir dans l'Amérique du Nord. New-York en recoit la plus grande partie. Cet essaim vient principalement de l'Irlande, de l'Écosse, de l'Angleterre, de l'Allemagne ; celle-ci fournit presque autant d'émigrants que le Royaume-Uni. Liverpool, Brême et Hambourg sont les trois principaux ports d'embarquement, puis Glasgow, Londres, Anvers, Le

Havre. Du port de Copenhague partent les Danois et une partie des Suédois et Norvégiens. Le mouvement scandinave ne date que de quelques années ; mais il y a plus de trente ans que le courant de l'émigration britannique et allemande se porte aux États-Unis avec une régularité et une ampleur que les statistiques n'ont jamais cessé de constater. Il n'y a eu d'arrêt que l'année dernière (1874) où le chiffre des émigrants anglais ou germaniques a tout à coup diminué de moitié, pour des raisons diverses qui seront indiquées tout à l'heure.

Le chiffre des émigrants le plus fort avant 1870 était celui de 1854 ; il a été, à New-York seulement, de trois cent dix-neuf mille deux cent vingt-trois. Pendant la guerre de sécession, les chiffres ont considérablement baissé, et n'ont plus été que le tiers ou le quart du chiffre maximum. Depuis 1865, la hausse a repris d'une façon toujours progressive, pour s'arrêter un moment par suite de la guerre de la Prusse avec la France en 1870, après laquelle les chiffres ont été de nouveau en augmentant, sauf en 1874. On comprend du reste quelle influence les événements politiques, en Europe ou en Amérique, peuvent avoir sur le phénomène social que nous décrivons. Généralement une crise européenne, révolution, famine, sinistres financiers, augmente le chiffre de l'émigration vers l'Amérique tandis qu'une crise en Amérique le diminue, produit même l'effet contraire, c'est-à-dire un retour de quelques-uns des émigrés au pays natal. Ainsi, pour le premier semestre de 1874, on a reçu à New-York environ cent mille émigrants de moins que pour le semestre correspondant de 1870. Pourquoi ? à cause précisément de la

crise financière qui a éclaté aux États-Unis pendant l'automne de 1873 et qui sévit encore aujourd'hui. Il faut ajouter aussi que le gouvernement allemand se montre de plus en plus opposé à l'émigration germanique et lui suscite une foule d'obstacles. Enfin les salaires ont été beaucoup plus élevés en 1874, en Allemagne et même en Angleterre, que pendant les années précédentes. On devine, sans qu'il soit nécessaire d'insister davantage, de quel poids toutes ces raisons ont dû peser pour enrayer l'année dernière l'émigration européenne.

En 1869, le nombre total des émigrants débarqués à New-York a été de près de deux cent cinquante-neuf mille. En groupant par catégories les chiffres détaillés dans le rapport officiel [1], nous avons trouvé qu'ils se répartissent comme il suit entre les divers pays :

Grande-Bretagne.	Irlandais	66,204	119,048
	Anglais	41,090	
	Écossais	10,643	
	Gallois	1,111	
Allemagne	Prussiens	40,754	99,605
	Bavarois, Saxons, etc.	53,251	
	Autrichiens	5,600	
États scandinaves.	Suédois	23,453	26,918
	Norwégiens	3,465	
États divers	Danois	2,600	13,418
	Suisses	2,999	
	Français	2,795	
	Italiens	1,548	
	Hollandais	1,247	
	Polonais	598	
	Autres pays	1,631	
	Total		258,989

[1] *Annual report of the commissioners of emigration*, New-York, 1870.

Ce tableau montre que les races anglo-saxonne et germanique ont fourni à elles seules les quatre cinquièmes de l'émigration de 1869 ; cette proportion s'est toujours maintenue. La France a fourni à peu près le même chiffre que la Suisse et le Danemark. Le faible contingent de l'Italie s'explique lorsqu'on sait que la Péninsule envoie presque tous ses émigrants, qui sont nombreux, dans l'Amérique du sud, notamment à la Plata. Il est bien entendu au reste qu'il ne s'agit ici que de New-York, car à San-Francisco les Chinois arrivent par milliers chaque année, et forment une proportion considérable des immigrants en Californie. Il n'est pas de pays si lointain soit-il, qui ne contribue au peuplement de l'Amérique ; les listes renferment jusqu'à des Grecs, des Turcs, des Japonais, des Arabes. En 1874, on signale pour la première fois les Irlandais.

Le rapport publié par le chef du bureau des statistiques à Washington, pour l'année économique américaine s'étendant du 1er juillet 1872 au 30 juin 1873, nous apprenait que le nombre total des immigrants aux États-Unis avait été pour cet exercice d'environ quatre cent soixante mille, dont cent quarante mille six cent soixante-dix Allemands, quatre-vingt-cinq mille cinq cents Anglais et Écossais, soixante-dix-sept mille trois cents Irlandais, quatorze mille huit cents Français, etc. L'année précédente, il n'y avait eu que neuf mille trois cents Français, et moins encore dans les exercices plus anciens, sauf lors de la première immigration californienne. C'est à l'issue malheureuse de la guerre de 1870 que l'émigration française, en général si paresseuse, a dû d'être ainsi ravivée. Il y a eu naturellement

dans le nombre des nouveaux émigrants français beaucoup d'Alsaciens-Lorrains, et l'on sait que ceux-ci ont toujours volontiers émigré. Ils préfèrent même, et avec raison, l'Amérique à l'Algérie.

Il est curieux de voir comment se disséminent tous ces arrivants sur la surface des États-Unis. Un tiers environ reste à New-York, la grande métropole de l'Union, à la fois le Paris et le Londres des deux Amériques ; un quart se répartit dans les trois États essentiellement agricoles de l'ouest ; l'Illinois, où est Chicago, le Wisconsin, l'Ohio, tous les trois grands producteurs de grains ; un huitième va dans la Pensylvanie, État industriel par excellence, et l'un des plus riches de l'Amérique du nord : c'est là que sont les principales mines de houille et de fer ; le reste gagne de préférence les six États si florissants de la Nouvelle-Angleterre (le Massachusetts, où sont les plus vastes filatures, le Maine, le Rhode-Island, États maritimes, le Vermont, riche en forêts, le New-Jersey, le Connecticut, limitrophes de l'État de New-York), ou se dirige vers les autres États agricoles et peuplés de l'ouest : le Michigan, l'Iowa, le Missouri, l'Indiana, le Minnesota. En somme, presque aucun des nouveaux arrivants ne part directement pour les lointaines solitudes du Far-West, les grandes plaines entre le Missouri et les montagnes Rocheuses, c'est-à-dire pour les territoires de Colorado, Dakota, Wyoming, Nebraska ; mais plus d'un sera peut-être obligé d'aller les féconder plus tard. Il n'y a que les mormons, lesquels arrivent chaque année au nombre de deux ou trois mille, qui marchent résolument à l'ouest, et ceux-ci sont poussés par la nécessité

d'aller rejoindre leurs coreligionnaires. Autrement on ne va là que quand on est acclimaté ; au début, on s'établit d'abord dans les lieux déjà peuplés, où il y a des terres fertiles, de grandes usines et manufactures, de grandes capitales, et où le travailleur est sûr de trouver facilement un emploi. Les colons des territoires, des terres vierges, les vrais *settlers*, se sont pour la plupart d'abord établis dans les États de l'Atlantique. N'ayant pas réussi, mécontents de leur sort, ils vont ensuite en avant chercher fortune, laissant la place à ceux qui viennent derrière eux ; le flot des jeunes pousse le flot des vieux, et ainsi se peuplent successivement les États-Unis sur toute leur immense étendue. Depuis un siècle se fait ce grand exode des pionniers au cri légendaire de *West Ward ho*, en avant, à l'Ouest ! que nous avons déjà entendu dans les vastes plaines. Il est à remarquer également que les immigrants ne se dirigent pas volontiers vers les anciens États à esclaves ; le travail en commun, tel qu'il est encore pratiqué dans la culture de ces États , ne convient guère à des hommes libres, et qui veulent rester tout à fait indépendants.

Relativement au métier qu'ils exercent, les arrivants se distribuent ainsi : environ un dixième sont cultivateurs (*farmers*), un autre dixième, ouvriers industriels ou artisans proprement dits (*mechanics*), — ferblantiers, forgerons, menuisiers, charpentiers, maçons ; — deux dixièmes, ouvriers pour tout faire ou hommes de peine (*laborers*) ; enfin les six dixièmes restants, sauf de rares exceptions, sont portés comme n'ayant pas d'occupation définie, n'ayant appris aucun métier.

Sur le nombre total des immigrants, la proportion

des femmes est d'un tiers plus faible que celle des hommes ; quant à l'âge, près de la moitié ont entre vingt et trente-cinq ans, le meilleur âge pour émigrer, pour faire souche de citoyens et jouir encore du lendemain. Notons en passant que quinze pour cent ont moins de dix ans, vingt-cinq pour cent de dix à vingt ans, et dix pour cent seulement plus de quarante ans. On n'émigre guère quand on est près de compter ou que l'on compte au-delà d'un demi-siècle ; alors on ne rompt pas volontiers avec la patrie, l'amour du clocher, les habitudes, et l'on a eu le temps du reste de se faire une position et d'acquérir en général ce bien-être que l'émigrant va chercher au-delà des mers, et qu'il rencontre presque toujours aux États-Unis.

L'immigration est la grande richesse de l'Amérique du Nord. Non-seulement on calcule que chaque immigrant, comme travailleur, comme capital humain, s'il est permis d'ainsi parler, représente par lui-même au moins la valeur à laquelle on estimait moyennement le nègre esclave, c'est-à-dire mille dollars ou cinq mille dollars ou cinq mille francs (et ici l'on ne tient pas compte de la somme que chaque passager apporte sur lui et qui est de quatre-vingts à cent dollars) ; mais il faut bien reconnaître aussi que c'est surtout à l'immigration que les États-Unis doivent leur remarquable accroissement de population. Si le nombre des habitants y double tous les vingt ou trente ans, — et la force d'une nation peut se mesurer au nombre d'hommes qu'elle renferme, — c'est grâce à cet essaim d'Européens qui se fixe dans le pays. On estime aujourd'hui à quarante millions le nombre d'habitants des États-Unis ;

il ne serait guère que de vingt millions sans les immigrants qui depuis cinquante ans viennent féconder ces riches contrées[1] : vingt millions, c'est le nombre d'habitants que les États-Unis avaient vers 1840 ; ils ont donc gagné trente ans de développement, de progrès, de prospérité, rien que par le fait de l'immigration. Ce simple exemple n'est-il pas concluant, et ne montre-t-il pas, mieux que tout raisonnement, l'importance et le rôle de l'immigration aux États-Unis ?

Noublions pas que c'est aussi par suite de l'immigration que la grande république a pu donner le droit de cité à des hommes tels que le Suédois Ericsson et le Suisse Agassiz, — Ericsson, qui devait payer l'hospitalité américaine par nombre d'inventions mécaniques des plus heureuses, entre autres celle des monitors à tourelles, ces monstres blindés qui contribuèrent pour une si grande part à consolider la victoire du Nord à la fin de la guerre de sécession, — Agassiz, un des maîtres les plus éminents de l'histoire naturelle contemporaine, dont la science déplore aujourd'hui la perte. Il était déjà célèbre quand il quitta Neufchâtel, en 1847, et depuis il devint plus méritant encore, s'il est possible, et resta citoyen de l'Amérique malgré les propositions les plus brillantes que la France lui fit à diverses reprises pour amener chez elle ce glorieux successeur de Cuvier[2].

[1] De 1820 à 1870, les Etats-Unis n'ont pas reçu moins de sept millions cinq cent cinquante mille immigrants (*Special report on immigration*, by Edward Yung. Washington, 1871 et 1872).

[2] Agassiz était accompagné, quand il quitta Neufchâtel, de quatre amis, des savants aussi, et qui comme lui n'ont plus aban-

Dans un ordre plus modeste, il sera peut-être permis de rappeler que plusieurs des personnages cités aujourd'hui parmi les plus riches des Etats-Unis, dans ce pays où l'on compte de si immenses fortunes, ont été au début de pauvres émigrants, notamment cet Astor qui, venu d'Allemagne au commencement de ce siècle, ayant à peine quelques francs en poche, entreprit bravement le commerce de fourrures dans le Nord et l'Ouest, et laissa à son fils en mourant une fortune qu'on évalue à plus de cent millions de francs ; ou bien encore l'Ecossais Bennett, pauvre homme de lettres à son début, et plus tard vingt fois millionnaire, fondateur du *New-York Herald*, ce rival du *Times* de Londres, et dont un des rédacteurs allait récemment découvrir Livingstone ; — ou enfin l'Irlandais Stewart, qui commença par être maître d'école, se fit ensuite marchand de nouveautés, et possède aujourd'hui les plus vastes magasins de l'Amérique. Il est imposé sur une somme d'environ quinze millions de francs chaque année à la taxe sur le revenu. Ce sont là les bénéfices qu'il déclare, c'est la liste civile d'un roi, et il offrit d'abandonner cette somme pendant quatre ans au tré-

donné l'Amérique. L'un est M. Lesquereux, botaniste de grand renom, surtout pour la flore fossile ; l'autre est M. Guyot, qui a élevé aux Etats-Unis l'enseignement de la géographie à une hauteur qu'on a pas encore atteinte en Europe ; le troisième est un archéologue et un juriste distingué. M. Matile, naguère examinateur au bureau des brevets à Washington ; le quatrième enfin est M. le comte de Pourtalès, dont les sondages et les recherches sur le fond des mers, notamment de la mer des Antilles, sont connus de tous les hydrographes et naturalistes. Il ne faut pas beaucoup d'hommes comme ceux-là, arrivant dans la force de l'âge pour élever le niveau scientifique d'un pays.

sor fédéral, alors que le général Grant, pensant avec raison que celui qui gère bien sa fortune doit bien gérer celle de l'Etat, voulut le nommer ministre des finances en 1869. Le congrès opposa au président nous ne savons quel ancien acte constitutionnel oublié, qui défend à un citoyen d'être à la fois attaché à une industrie privée et à une administration nationale, — sur quoi le marchand de nouveautés fit généreusement l'offre qu'on vient de dire, mais qui ne fut pas acceptée.

En arrivant aux Etats-Unis, beaucoup d'immigrants se font fermiers, c'est-à-dire achètent une terre et la cultivent, ou défrichent le sol vierge que chaque Américain, en vertu des lois dites de *préemption* et de *homestead*, a le droit d'occuper avec sa famille. Or, chaque immigrant est un Américain, car la loi de naturalisation suppose qu'il a l'intention de le devenir, et l'admet à quelques-uns des droits du citoyen sur la simple déclaration qu'il veut être naturalisé. La loi de préemption donne au *squatter* le droit d'acheter du gouvernement la terre non encore cadastrée sur laquelle il veut s'établir ou s'est établi, et ce au prix originel fixé pour les terres publiques, et qui est d'un et quart à deux et demi dollars l'acre, environ les quatre dixièmes d'un hectare. La loi de *homestead* (mot à mot du foyer) donne au pionnier le droit de propriété sur la terre cadastrée qu'il a occupée et qu'il cultive, pourvu qu'il l'a cultive pendant cinq années, et remplisse quelques formalités administratives dont le prix est peu élevé. Pour réclamer le bénéfice de cette loi, il faut être citoyen américain ou avoir déclaré l'intention de

le devenir. Cela étant, chaque membre majeur de la famille du colon peut occuper un quart de section des terres publiques. La section contient six cent quarante acres ; le quart de section est donc de cent soixante acres ou soixante-quatre hectares : c'est le lot afférent à chacun des membres de la famille du fermier. En fixant ce lot sur le plan déposé au bureau du cadastre de la commune, le colon paye cinq dollars comme droit d'enregistrement ; de plus il doit dans l'année clore le terrain et y bâtir une cabane avec deux ouvertures au moins, une porte et une fenêtre. C'est ainsi qu'il prend légalement possession du sol, faute de quoi il peut être dépossédé par tel autre pionnier qui, ne voyant pas sur le terrain les signes réels de la possession, peut à son tour envahir brutalement cette partie du sol.

Les lois qui règlent la propriété primitive aux Etats-Unis sont, on le voit, libérales à l'extrême, et d'une application des plus rapides, pour ainsi dire instantanée. Elles nous expliquent en partie les succès obtenus par les Américains comme colons dans tout l'extrême Ouest. Quand doterons-nous l'Algérie de règles aussi libérales ? Nous y avons appelé les Alsaciens-Lorrains à grand bruit, et nous en avons déjà éloigné la plupart à la suite de toutes les mesures longues, minutieuses, vexatoires, de nos bureaux africains, qui semblent n'avoir en vue que de mécontenter, de repousser l'immigrant. En Amérique, au contraire, on va au-devant de lui ; nous savons avec quel empressement on l'accueille, et l'administration, au lieu de l'indisposer, lui trace la voie à suivre. Toutes les années, le bureau des statistiques à Washington publie en plusieurs langues (anglais,

allemand, français) un rapport spécial sur l'immigration, accompagné de renseignements de tout genre, et répand ces documents à pleines mains, gratuitement, partout où on les demande. Ceux qui ont visité l'Exposition universelle de 1867 à Paris se rappellent peut-être encore avec quel luxe ces sortes de publications étaient faites. On les donnait reliées, accompagnées de belles cartes géographiques, et qui en voulait en recevait plusieurs exemplaires. Là sont indiqués pour tous les Etats et territoires non-seulement la superficie, la population, les usines et manufactures, mais encore les prix de vente et de fermage des terres, les principales productions du sol, les moyens de communication avec les marchés, le prix du bétail, les classes d'ouvriers les plus demandées. A ces indications sont annexées des tables donnant le prix moyen des salaires pour les ouvriers des fabriques et des fermes, le coût des provisions, des étoffes, des loyers dans les différents centres des Etats-Unis, et tout cela est dressé annuellement, officiellement, et dans chaque Etat et territoire par des commissaires spéciaux. Avons-nous seulement, dans aucun de nos établissements français d'outre-mer, l'embryon d'un système si bien combiné pour l'information des colons ?

On a vu que beaucoup d'immigrants, en arrivant aux Etats-Unis, se font fermiers. Être fermier, c'est le rêve de la plupart d'entre eux ; mais que de déboires au commencement quand l'éducation ne les y a pas préparés ! Un jour du mois d'août 1868, l'un de ces anciens agriculteurs improvisés me racontait dans la vallée de Newark, que je visitais avec lui, les rudes

débuts de sa carrière de colon. C'était précisément dans cette même vallée qu'il était venu planter sa tente quelque vingt ans auparavant. Newark-Valley était alors, comme à présent, habitée par des familles suisses, mais elle était loin de présenter la même extension de culture. Aujourd'hui c'est une des vallées les plus fertiles de l'Etat de New-York : on y récolte le blé, le maïs, le chanvre ; dans les bois, on recueille le sucre d'érable. En 1848, une grande partie de ces terres était encore en friche, et l'on s'y souvenait toujours des Sénécas, des Cayugas, des Onéidas et autres tribus des Six-Nations qui, au commencement du siècle, habitaient presque seules ces parages sur les confins de l'Etat de New-York. Notre immigrant avait acheté un terrain aux flancs de la vallée, et le défrichait. Lui qui n'avait jusque-là tenu dans son pays que la plume du savant et du lettré menait maintenant la charrue, ou débitait des arbres à la hache. Il se prêta de bonne grâce à cette transformation si soudaine, et comme ses ressources étaient limitées, il alla jusqu'à châtrer lui-même ses porcs, à faire avec sa charrette des voyages de pierres pour un voisin : il fallait vivre et gagner le pain de chaque jour. Sa femme était d'une santé très-délicate : elle ne tarda pas à tomber malade, mourut, et le laissa seul avec deux enfants en bas-âge. Un moment, isolé dans sa cahute, il perdit courage. « Je regardais le ciel, me disait-il, et il me semblait tout noir. » Le ciel récompensa à la fin l'énergique persistance du colon, qui put vendre sa ferme, gagner New-York, et trouver un emploi plus conforme à ses goûts et à sa première éducation.

Les immigrants gardent longtemps l'empreinte de leur caractère national ; ce n'est qu'à la deuxième ou la troisième génération qu'ils se fondent réellement dans la grande famille américaine, et que tout trait distinctif disparaît à peu près entièrement pour laisser la place à un type nouveau que les ethnologistes ont déjà classé sous le nom de « type américain ». En faisant la part de certaines exagérations des savants de cabinet, qui voient déjà dans ce type un retour au type primitif de l'Indien ou du sauvage aborigène de l'Amérique du Nord, on ne peut nier que la race *yamkee* ne soit en effet une race distincte. La caricature, le roman, le théâtre, en Angleterre comme en France, se sont justement emparés de ce type, et ici bien entendu, nous donnons à ce mot de *yankee* l'extension qu'il a en Europe, et nous ne le réservons pas seulement, comme aux Etats-Unis, aux descendants des puritains qui, au temps de Charles Ier, vinrent peupler la Nouvelle-Angleterre et faillirent un jour emmener Cromwell avec eux. Toutefois on ne devient pas *yankee* de primesaut, il faut pour cela plusieurs générations. Il y a mieux, certaines familles ont pu longtemps garder avec un soin jaloux, en ne s'unissant qu'entre elles, les traces de leur origine primitive. C'est ainsi qu'à New-York, à Albany, on reconnaît encore aisément non-seulement au nom, mais encore au type, aux coutumes, sinon au langage, les familles qui descendent des premiers colons hollandais. Elles ont conservé je ne sais quelles habitudes sérieuses, quelles formes polies, réservées, quel goût des choses délicates, notamment des distractions de l'esprit, qui font qu'on les

distingue à première vue, et qu'elles regardent comme un titre de gloire le sobriquet qu'on leur a donné. Il n'y a pas encore longtemps, les *knikcerhockers* formaient la véritable aristocratie de New-York.

Les Allemands, les Irlandais sont également toujours très-reconnaissables dans la grande Babel américaine. Il y a en ce moment en Amérique deux grands partis politiques ; les Allemands marchent avec les *républicains*, les Irlandais avec les *démocrates* ; on sait que le premier parti proclame le droit de l'Union, le second le droit des Etats. Celui-ci était avec les confédérés, celui-là avec les fédéraux ; il a triomphé avec le général Grant. Le parti républicain demande de plus la concentration de l'extension de l'autorité présidentielle et militaire. En tout autre pays, ces idées mèneraient tout droit à la dictature ; la chose n'est pas encore à craindre aux Etats-Unis, où les parties d'ailleurs se pondèrent et changent eux-mêmes avec le temps et de dénomination et d'objectif [1].

C'est en vertu du nombre toujours plus grand des Irlandais à New-York que cet Etat donne d'habitude la majorité au parti démocratique, tandis que dans la

[1] Qu'est devenu ce parti des *know-nothings* ou des natifs américains qui, — effrayé de l'affluence toujours plus grande des immigrants et surtout des Irlandais, devenus maîtres des élections dans les grandes villes, — voulait, en 1856, priver du droit de vote tous ceux qui n'étaient pas nés en Amérique ? Et ces *copper-heads*, et ces *locofocos*, qui s'étaient formés dans le nord pendant la guerre de sécession pour défendre les droits du sud, qui se rappelle seulement leurs noms baroques, même aux Etats-Unis ?

Nouvelle-Angleterre, où dominent les purs *yankees* et dans les principaux Etats agricoles de l'ouest, si peuplés d'Allemands, c'est le parti républicain qui prévaut. Ce parti l'emporte également dans les Etats du Pacifique, tandis que les Etats du sud sont restés fidèles au parti démocratique ; mais les républicains y tiennent ce parti en échec par le vote des nègres émancipés et par des lois d'exception.

Faut-il mentionner un nouveau trait qui distingue en Amérique les Allemands des Irlandais ? Dans ce pays, où tout le monde boit, la « liqueur de Gambrinus », comme là-bas on appelle la bière, est restée la boisson favorite des gens d'origine germanique, tandis que ceux de race gaélique, Irlandais ou Ecossais, abusent de l'eau-de-vie de grains, le whisky, une des plus mauvaises liqueurs alcooliques qui soient au monde. Et non-seulement les uns et les autres demeurent fidèles à leurs brasseries ou à leurs distilleries, mais ils ont en quelque sorte importé aussi avec eux leurs églises, leurs danses, leurs principales habitudes nationales et jusqu'à leurs journaux ; il est des endroits de l'Ouest où l'on trouve plus de journaux allemands que d'américains. Cette conservation, cette persistance de la langue et des coutumes du pays d'origine, retarderont peut-être pour longtemps ce que l'on pourrait appeler l'unification de la race anglo-américaine.

Tous les immigrants, sauf ceux de race latine et chinoise, s'établissent aux États-Unis sans esprit de retour. Il n'y a de mécontents, faut-il le dire? que chez les Italiens et les Français, dont il est nécessaire de rapatrier un bon nombre, surtout parmi nos compatrio-

tes. On a créé, pour venir en aide à ces indigents, des sociétés de secours et de bienfaisance, et les consulats disposent aussi de fonds pour leur rapatriement gratuit. Le Français qui ne parle pas l'anglais, et qui ne veut pas se plier à l'apprendre, se sent bien vite isolé au milieu de ces mœurs qu'il ne comprend guère. Il regrette ses cafés, ses théâtres, ses promenades ; en un mot il se sent déplacé, mal à l'aise, dans ce pays où il n'y a pas d'oisifs et où l'on ne connaît pas la causerie, parce que l'on n'y parle que si l'on a quelque chose à dire. Il est inquiet, il se plaint sans cesse et des choses et des hommes ; il entre en colère (et là-dessus il a bien un peu raison) au sujet du repos dominical, ce sabbat protestant, qui fait ce jour-là de New-York, de Philadelphie, de Boston, de Saint-Louis, de Chicago, les autres jours si animées, autant de silencieuses thébaïdes. C'est à peine si la Nouvelle-Orléans, jadis française, et San Francisco, peuplé dans le principe de mécréants se sont un peu relâchés de la coutume biblique de célébrer le dimanche comme un jour de deuil ; aussi les Français se portent-ils de préférence vers ces deux villes, dont ils ne cessent de vanter les agréments. Dans tous les cas, aucun Français n'entend laisser ses os en Amérique, chacun songe à retourner un jour ou l'autre au « beau pays de France ». Avec de pareilles idées, on ne devient pas de sérieux colons, et c'est pourquoi les Français n'ont pas encore réussi à fonder aux États-Unis un seul établissement prospère.

Qu'il y a loin de cet insuccès de nos compatriotes aux résultats si remarquables obtenus par les colons d'origine britannique, allemande ou scandinave ! Sans doute

les premiers parlent déjà la langue des États-Unis, et beaucoup d'entre eux sont familiers, même avant d'aborder sur ces rivages, avec les lois et les institutions américaines, ce qui fait qu'ils sont si promptement absorbés et assimilés dans la masse de la population ; mais les Allemands et les Scandinaves ne trouvent-ils pas souvent à leur arrivée les mêmes difficultés que nous ? Et cependant quels énergiques *settlers*, quels courageux pionniers ! Industrieux, calmes, intelligents, une grande partie des immigrants germaniques se fixent dans les districts ruraux de l'Ouest et du Sud, dont ils développent avec ardeur les ressources agricoles, tandis que les autres, artisans exercés, ouvriers habiles, trouvent dans les grandes villes et dans les centres manufacturiers une occupation des plus lucratives. De bonne grâce, tous se familiarisent bien vite avec la nouvelle langue qu'il leur faut parler, et qui a du reste tant de racines communes avec la leur.

Venus seulement depuis quelques années en nombre un peu considérable, les Scandinaves, à leur tour, ont déjà des établissements florissants dans les États du Nord-Ouest. Ils sont ingénieux, économes, sobres, patients, et la grande république les accueille avec la plus vive sympathie. Dans l'État du Winconsin, il est fondé une colonie des plus florissantes. Ils sont aussi très-répandus dans l'Illinois et le Minnesota. Pourquoi n'en peut-on dire autant d'aucun groupe français ? Nos compatriotes seraient cependant si bien à leur place dans quelques-uns de ces États, riverains des grands lacs et des grands fleuves, que nous avons jadis les premiers colonisés, et où, comme au Canada, notre

langue se parle encore ! C'est à peine si, dans le nord de la Pensylvanie, nous avons trouvé un groupe français de quelques centaines d'âmes. Ce lieu est près de Meadville et se nomme *French-town*. Il est surtout habité par des colons franc-comtois, arrivés par petits essaims depuis 1830.

L'immigration européenne a pris depuis quelques années toutes les apparences d'un phénomène social, ethnologique, qui marquera dans l'histoire de notre temps, et qu'aucune loi, aucun règlement de police des gouvernements intéressés ne pourront désormais arrêter. En vain l'Allemagne s'est émue de ce dépeuplement de ses provinces, qui émigrent par villages entiers, curé et bourgmestre en tête, vers les contrées plus fertiles et plus libres de l'Amérique du Nord. En vain M. de Bismarck essaye d'imposer des entraves de tout genre aux compagnies de chemins de fer, de bateaux à vapeur qui transportent les émigrants, aux agences qui les dirigent ; le grand chancelier de la Confédération germanique n'y peut rien, et toutes ses doléances, tous ses règlements, toutes ses vexations, n'enraieront guère un mouvement dont l'essor est désormais irrésistible. Il serait plus sage de fixer avec les État-Unis les bases de ce congrès international pour la défense des émigrants en mer, proposé depuis plusieurs années, dont l'Allemagne elle-même a paru prendre l'initiative dès 1870, et que les autres États de l'Europe n'ont pas encore admis. Politiquement c'est là tout ce qu'il y a à faire : régler le courant, le diriger ; quant à empêcher les peuples d'émigrer, cela paraît au-dessus de tout pouvoir humain. La liberté de se mouvoir, de changer même de patrie,

n'est-elle pas, parmi toutes les libertés naturelles inhérentes à l'individu, peut-être la plus sacrée, et dans tous les cas une des plus impérieuses ? Des questions, des influences de races s'y mêlent ; les modernes Germains et Anglo-Saxons émigrent par nombreux essaims non moins que leurs ancêtres, et cette émigration est certainement suivie de résultats encore plus heureux que jadis, puisque la guerre n'en est ni le prélude ni l'issue.

A l'autre bout du monde, les races hindoue et chinoise se meuvent également malgré les règlements sévères qui en Chine défendent de sortir du pays. Il y a dans les États du Pacifique, en Californie, dans la Nevada, l'Oregon, au moins soixante mille Chinois, et il y en aurait bien davantage, si les Américains n'avaient pas toujours fait mauvais accueil aux hommes de race jaune. Et cependant quels meilleurs jardiniers, quels terrassiers plus capables, quels plus habiles cultivateurs ? Doux, polis, vivant de peu, ils acceptent comme salaire la moitié, souvent le quart de ce qu'on donne à l'Américain. C'est en vain jusqu'ici qu'on a essayé de les introduire dans les cultures des États du Sud abandonnées par les nègres émancipés, et dans les États du Nord pour parer à des grèves trop fréquentes. A Boston, à New-York, nous avons été nous-même spectateur en 1870 de furieux *meetings* tenus contre les Chinois que les patrons voulaient introduire dans les cordonneries mécaniques du Massachusetts. Les Chinois furent unanimement repoussés par le peuple des deux États. Le « rôti de rats », dit à ce propos le maire de New-York, n'avait pas le droit d'entrer en concurrence avec le *roastbeef*. Sous une forme peu littéraire, cela voulait dire que les Chinois vi-

vent de rien, et qu'on ne voulait pas leur permettre de faire baisser le prix de la main-d'œuvre, de venir lutter comme ouvriers avec ceux qui se nourrissent bien. Nous avons vu en 1859 en Californie le même soulèvement se produire, et entendu formuler les mêmes griefs contre les Chinois qu'on voulait employer à bas prix dans les fabriques de cigares de San Francisco.

Le fils du Céleste Empire est patient, et s'imposera peu à peu. D'ailleurs on a besoin de lui. Qui a ouvert le chemin de fer du Pacifique du côté de la Sierra-Nevada ? Et le chemin de fer de l'isthme de Panama, au milieu d'un climat homicide, qui l'a également tracé ? Qui exploite le guano nauséabond des Chincha ? Le Chinois, toujours le Chinois, qui seul veut bien se plier à tous les travaux qui répugnent à l'Européen, ou que celui-ci ne pourrait supporter.

Jusqu'à présent, parmi les peuples asiatiques, le *Celestial,* comme on l'appelle en Amérique, est le seul qui ait abordé en masses nombreuses les rivages des Etats-Unis. Nous ne sachions pas que des essais sérieux aient encore été faits pour introduire dans les cultures de cannes, de riz, de coton des États du Sud, les coolies hindous, qui rendent cependant tant de services aux colonies sucrières de Maurice et de la Réunion, dans la mer des Indes. Ces engagés se contentent d'un très-modique salaire, vivent d'un peu de riz et de poisson salé, couchent volontiers sur la dure, et faciles à conduire, font docilement leur besogne. Il n'est pas douteux que l'Amérique du Nord n'ait grand intérêt à remplacer par ces coolies hindous, à défaut des coolies chinois, les noirs libérés qui ne veulent plus travailler, et qui peu à peu

disparaissent, s'éteignent sans faire souche, comme il est arrivé dans les anciennes îles de France et de Bourbon à la suite de l'émancipation des esclaves.

Les races anglo-saxonne, germanique, scandinave et la race chinoise sont jusqu'ici les seules, qui aient abordé l'Amérique du Nord par essaims réguliers et toujours de plus en plus nombreux, au moins pour les premières. Il est curieux que la race latine se soit presque entièrement tenue en dehors de ce mouvement. Les Italiens préfèrent se rendre dans les républiques de l'Amérique du Sud, principalement à la Plata, où ils sont aujourd'hui au nombre de près de cent mille, et les Français n'émigrent presque plus, eux qui ont cependant au XVIIIe siècle, colonisé si brillamment non-seulement l'Inde, mais encore l'Amérique du Nord, au Canada, à la Louisiane, dans les Antilles et jusque dans les solitudes du Grand-Ouest, dans les vallées du Mississipi et du Missouri. Ils y ont laissé des traces ineffaçables, si bien qu'une partie des noms géographiques y sont restés français. On a dit tout à l'heure que nous n'avions pas su revenir utilement même sur ces points.

Ce n'est pas le cas de développer ici les raisons, d'ailleurs multiples et complexes, qui nous ont rendus impropres à cette expansion au dehors, dont nous avions jadis donné les premiers si brillamment l'exemple. Un coup d'œil jeté sur notre état social et politique depuis quatre-vingts ans explique en partie notre décadence en matière de colonisation lointaine. Les seuls qui émigrent encore en France, les Basques, préfèrent se rendre comme les Italiens dans la Plata plutôt qu'aux États-Unis. Cette émigration a préoccupé à diverses reprises

l'administration française, notamment dans les dernières années du second Empire. Il nous souvient que le ministre de l'intérieur d'alors, nourri cependant des saines doctrines de l'économie politique, voulut un jour arrêter ce courant en répandant officiellement le bruit, dans une de ses circulaires, que les émigrants ne trouvaient à la Plata ni protection, ni terres, ni moyens d'existence, et qu'ils y mouraient tous de faim ; le mieux était donc de ne pas partir. Ceux qui partaient sur la foi de correspondances envoyées de là-bas par leur amis et leurs parents savaient bien cependant le contraire, et le ministre impérial en fut quitte pour ses téméraires allégations. Que craignait-il ! Que le vide se fît dans nos départements pyrénéens et de voir diminuer notre commerce et notre industrie par ce dépeuplement ? Mais il oubliait que l'émigrant reste toujours en relation avec la mère-patrie, et qu'il lui demande forcément une partie de ce dont il a besoin. C'est pour le Français du vin, des draps, des objets manufacturés ; pour le chinois du riz, des étoffes de soie. L'émigration ne ruine donc pas précisément un pays. Comme pour le commerce, il y a là plutôt un échange réciproque entre le pays qui donne et celui qui reçoit, et il n'est pas exact de dire, ici et dans tout autre cas analogue, que la perte de l'un fait le profit de l'autre. Chacun y gagne, même moralement, car il est bon que ceux qui sont mécontents, pauvres, dénués de tout, aillent chercher fortune ailleurs, et ne restent pas au pays natal pour fournir des bras aux révolutions sociales et politiques. Il y a longtemps qu'on l'a dit : les colonies et l'émigration sont l'exutoire de l'Angleterre,

sans quoi les classes pauvres, si nombreuses dans ce pays, y seraient autrement redoutables qu'elles n'y sont. De même les Etats-Unis sont sauvés pour longtemps de toute commotion par les lois libérales qui permettent au premier venu, de s'établir propriétaire sur le domaine de l'Etat. Il serait temps d'étudier en France les moyens d'arriver à des règlements de ce genre en Algérie, en Cochinchine. Peut-être cela éloignerait-il de nos rivages les déclassés, les mécontents, et cela nous préserverait-il à l'avenir de ces révolutions devenues chez nous périodiques.

Répétons-le : le mouvement d'émigration qui entraîne vers les deux Amériques, et principalement vers les Etats-Unis, une notable partie de la population européenne, surtout les races d'origine germanique, est désormais un fait irrévocable, et qui se déroule avec toutes les conditions d'un véritable phénomène historique. Le flot est presque toujours allé en augmentant, et la diminution sensible qui a été signalée pour l'année 1874, comparée aux années précédentes, ne se reproduira pas certainement deux ou trois années de suite. Il est probable que le phénomème reprendra bien vite son cours régulier, progressif. Ceux qui aiment à faire intervenir les causes occultes dans les affaires de ce monde pourront taxer le phénomène de fatal, de providentiel : il existe depuis longues années ; dès à présent il est bien défini, tout à fait caractéristique ; c'est comme un fleuve dont le courant obéit à des lois et dont l'homme ne peut guère changer le cours. C'est la première fois qu'un fait économique de cet ordre apparaît dans l'histoire avec cette ampleur, cette conti-

nuité, le caractère pacifique et spontané qui le distingue ; les conséquences en sont de nature à provoquer les méditations de tous ceux qui s'intéressent aux évolutions sociales et politiques de notre temps.

XVII

LES DERNIERS PEAUX-ROUGES

La Nuée-Rouge et la Queue-Bariolée. — Une palabre dans la Ville-Impériale. — Griefs réciproques des Indiens et des blancs. — Mœurs et croyances des sauvages. — Diminution de la population indienne. — Disparition fatale.

Dans le courant du mois de juin 1870, j'étais, je l'ai dit, à New-York. Les grands chefs sioux, dont j'avais trois ans auparavant rencontré les bandes nomades dans les prairies, au pied des Montagnes-Rocheuses, alors que j'accompagnais la commission de paix chargée de traiter avec les Indiens[1], se trouvaient également dans la métropole de l'Union. Ils venaient de Washington, où ils avaient rendu visite à leur « grand-père, » le président des États-Unis, et lui avaient exposé dans de beaux discours leurs griefs contre « leurs frères blancs. » Le général Grant avait prêté l'oreille à leurs doléances, avait fumé le calumet avec eux, leur avait fait cadeau de pipes en écume de mer, de boîtes d'allumettes en argent, de paquets de tabac ; il leur

[1] Voir le *Grand-Ouest des Etats-Unis*. Paris Charpentier, 1869.

avait même donné une soirée à la Maison-Blanche, et l'on y avait servi des sorbets aux sauvages, qui eussent préféré du rhum ou du whisky.

Sitegaleshka ou la *Queue-Bariolée*, chef de la bande des Brûlés, Makhpiatluta ou la *Nuée-Rouge* de la bande des Ogalalas, étaient les deux grands *sachems* qui venaient d'arriver à New-York avec leurs *braves* ou lieutenants. En 1867, ils avaient brutalement refusé de se rendre au fort Laramie pour traiter avec les commissaires de paix ; maintenant, devenus plus humbles, plus soumis, ils avaient, en consentant à faire le long et pénible voyage de Washington, rendu hommage au chef de l'Union, et s'étaient en quelque sorte déclarés ses fidèles vassaux. Avant de rentrer dans les prairies, d'aller revivre sous la tente et chasser le bison, ils venaient visiter « la cité impériale. » Le général Smith, commandant du fort Laramie, MM. Beauvais et Bullock, agents du gouvernement auprès des Indiens, les interprètes Richard et Mac-Clusky, accompagnaient les Ogalalas. La Queue-Bariolée avait avec lui le capitaine Poole, agent auprès des Brûlés, et l'interprète Guérut. On avait logé les Peaux-Rouges comme de bons Américains, les uns à *Astor house*, les autres à l'hôtel Saint-Nicolas, et on les avait promenés par la ville. Les Brûlés s'étaient même rendus à bord de la frégate française la *Magicienne*, ancrée dans la baie de New-York et commandée par l'amiral Lefèvre, qui fit à ces étranges visiteurs une réception des plus cordiales. Pour répondre aux politesses de l'amiral, les sachems lui dirent en s'en allant qu'ils préféraient de beaucoup sa frégate au monitor qu'on leur avait montré sur le Potomac à Washington.

J'avais connu au fort Laramie en 1867 quelques-uns des lieutenants de la Nuée-Rouge et de la Queue-Bariolée, ainsi que M. Beauvais et les interprètes Richard et Guérut. Ces trois derniers étaient pour moi comme des compatriotes. M. Beauvais est natif de Saint-Louis, État de Missouri; il est d'origine française, et descend de ces hardis planteurs de la Louisiane qui les premiers colonisèrent le bassin du Mississipi. Richard est enfant des prairies, de sang mêlé, mais son père est Français. Quant à Guérut, c'est du Havre qu'il est venu, il y a quelque trente ans, courir les aventures au pays des Peaux-Rouges. Il eût été difficile d'avoir de meilleurs introducteurs auprès des grands sachems.

La nation des Sioux est la plus puissante parmi les tribus indiennes du Grand-Ouest; elle compte environ vingt-cinq mille individus, partagés en différentes bandes ou clans. On vient de voir que la Nuée-Rouge commande les Ogalalas, et la Queue Bariolée les Brûlés. Le nom de ceux-ci est français, et il est resté comme tant d'autres dans la langue des Américains; il rappelle le temps où nos braves trappeurs du Canada et de la Louisiane parcouraient seuls les prairies que nous possédions alors et où notre langue se parle encore. La plupart des noms géographiques de ces contrées lointaines, on l'a dit, sont restés français. Un jour que je demandais, à Palardie, un traitant de Montréal qui nous accompagnait dans le Dakota, le pays des Sioux, d'où venait ce nom de *Brûlés* : « Ils s'appellent ainsi, me dit-il, parce qu'une fois, comme ils étaient campés dans les prairies, celles-ci prirent feu tout à coup ; les sauva-

ges eurent à peine le temps de fuir et en eurent le... dos et les cuisses brûlés. »

D'après mon guide, le nom de la *Nuée-Rouge* aurait été donné au chef des Ogalalas à la suite d'une bataille qu'il gagna : un nuage y couvrit un moment le soleil d'un voile rougeâtre ; mais d'autres disent que c'est parce que les soldats de Makhpiatluta portent une couverture de laine rouge, d'où le mot qu'on lui prête : «Mes guerriers couvrent les collines comme une nuée rouge. « Quant à la Queue-Bariolée, il paraît que le père de ce chef s'appelait le *Chat-tigre* ; les trappeurs et les traitants disaient à son fils : «Toi, tu es la queue du Chat-Tigre, » et le nom lui est resté de *Queue-Tigré* ou *Bariolée*.

C'est ainsi que se forment les noms des Indiens ; ce sont quelquefois des sobriquets fort comiques, mais qui sont intraduisibles, sauf en latin. Dans les tribus : on donne aussi des noms indiens aux blancs ; les Ogalalas ont baptisé M. Beauvais du nom de *Gros-Ventre* à cause de sa corpulence. Les lieutenants de la Nuée-Rouge s'appellent le *Chien-Rouge*, *Peau-d'Ours*, *le Faucon-Noir*, *l'Ours-Couché*, *le Corbeau-Mâle*, *Celui qui porte l'Épée*; ceux de la queue-Bariolée, les *Cheveux-Jaunes*, *l'Ours-Agile*, *l'Ours-Vif*, etc.

La fille du chef des Brûlés s'appelait *Moneka*, nom qui signifie, m'a-t-on dit, la *Perle des Prairies*. La jeune Indienne est morte d'amour dans des circonstances émouvantes qui tiennent du roman. Elle aimait un officier du fort Laramie, et sa tribu était en guerre avec les blancs. Son père rapporta son cadavre dans ses bras, et, suivant ses dernières volontés, le remit au comman-

dant américain pour être enterré dans le cimetière du fort, où j'ai vu le tombeau de Moneka.

Le cercueil est une caisse rectangulaire en bois de cèdre. Il est en plein air, selon la coutume indienne, et porté sur quatre piquets. On a jeté dessus une couverture de laine rouge, la couleur que préférait Moneka. Entre autres cérémonies, on immola pour cet *enterrement* les deux poneys de la jeune Indienne. On cloua leurs têtes sur les piquets qui portaient la sienne, leurs queues où elle avait ses pieds, et l'on mit devant les têtes deux petits tonnelets remplis d'eau. J'en demandai la raison. « C'était afin, me répondit un Sioux, que les chevaux pussent boire dans leur longue course vers les prairies heureuses où ils allaient emporter Moneka, vers ces prairies où l'Indien chassé le bison sans jamais être fatigué. » Les débris des deux petits tonneaux défoncés gisaient à terre au mois de novembre 1867, lors de mon séjour à Laramie[1].

Il y a plusieurs années que Moneka est morte, et cependant Sitegales hkapleure toujours sa fille bien-aimée. Comme je parlais de Moneka devant lui : « Ne prononcez pas ce nom, me dit l'interprète, cela lui fait trop de peine. » En effet, la figure du sachem, d'ordinaire si mélancolique, était devenu plus sombre encore.

La Queue-Bariolée n'était venu à New-York qu'avec trois de ses lieutenants ; mais la Nuée-Rouge avait amené les seize chefs qui composaient son état-major et quelques-unes de leurs femmes. Les *squaws* sont loin d'offrir un type aussi beau que celui des hommes ;

[1] J'ai raconté ailleurs tout au long l'histoire de Moneka. Voir le *Grand-Ouest des Etats-Unis*. Paris, Charpentier, 1869.

tandis que ceux-ci, pour la plupart grands, élancés, ont les traits nobles et fiers, l'œil profond, pénétrant, la figure ovale, bien découpée, les femmes sont plutôt de petite stature, de forme pesante et sans élégance; leur regard a je ne sais quoi de triste, de résigné, de fatigué, et il en est de même chez toutes les tribus. Certes, ce n'est pas ici qu'on peut dire que la femme est la plus belle moitié de l'espèce humaine. Tout le monde méprise les pauvres *squaws*. « Je ne retiens jamais le nom des sauvagesses, » me répondit dédaigneusement M. Beauvais, quand je lui demandai le nom des Indiennes qui accompagnaient les Ogalalas. Chez les Peaux-Rouges, la femme est en servitude, on la regarde comme un être inférieur. Elle seule fait tous les gros travaux, ploie et déploie la tente conique ou *loge* qu'elle installe sur ses longs piquets, fait la cuisine, soigne les enfants tanne les peaux, habille toute la maison, porte en route tout le bagage. Avec cela, on n'a point le loisir d'être belle, tandis que l'homme ne fait absolument rien que chasser, songer à sa parure, discourir et aller en guerre.

Chez les Indiens, comme chez beaucoup de peuples nomades, on pratique volontiers la polygamie, et le peu de cas que l'on fait des *squaws* n'empêche pas quelques maris d'éprouver le plus vif amour pour leurs femmes, surtout pour la favorite, et d'en être extrêmement jaloux. Un matin, le Faucon-Noir peignait sa femme avec ce soin et cette lenteur particuliers à sa race, et lui dessinait au vermillon, sur le milieu de la tête, la raie que toute belle Indienne doit porter. Je me laissai aller à prendre à pleines mains les cheveux de la Vache-Blanche et je fis mine d'en couper une mèche,

non pour la garder en souvenir, mais pour l'envoyer à un savant anthropologiste qui a classé les races d'après l'étude microscopique de la section des cheveux[1]. Le Faucon-Noir me regarda de travers en grommelant et mit la main sur son couteau à scalper. Je ne pus parvenir à le convaincre de l'honnêteté de mes desseins, et tout le jour nous restâmes brouillés à mort.

Tous les sachems et les squaws que j'avais devant les yeux présentaient les mêmes caractères physiques, ceux de la race indigène des deux Amériques. La peau est bistrée, allant de la couleur du chocolat à celle du cuivre ; de là le nom de Peaux-Rouges sous lequel on distingue les Indiens, surtout ceux de l'Amérique du Nord. Les cheveux, noirs, longs, raides, jamais crépus, ne blanchissent pas. La barbe est rare et même absente, parce qu'on s'épile soigneusement. La prunelle de l'œil est noire, le regard sérieux, les paupières sont obliques. Dans les crânes, l'orbitre de l'œil est large, carrée. Les pommettes sont saillantes, les lèvres fines, serrées ; le nez est aquilin. Les extrémités des membres sont délicates comme les membres eux-mêmes. La démarche est sévère, majestueuse, principalement chez les chefs. Ceux-ci, qui sont tous choisis à l'élection parmi les plus intelligents, les plus valeureux, les plus éloquents de la tribu, semblent avoir conscience de leur mérite. Les caractères que l'on vient d'indiquer se retrouvent chez tous les Indiens, mais sont encore plus prononcés chez ceux des États-Unis.

[1] La section des cheveux, examinée avec un fort microscope, est, paraît-il, ronde chez les blancs, ovale chez les Indiens, elliptique allongée chez les noirs.

Quelques-uns des chefs sioux m'avaient vu naguère dans les prairies ; ils me reconnurent tout de suite. « Quand ils ont vu un homme une fois, me dit M. Beauvais, ils ne l'oublient plus. » Je lui demandai de leur faire comprendre que je venais du pays du soleil levant, de là-bas, bien loin, derrière la mer. « Ils ne me croiront pas, répondit-il ; ils prétendent qu'après l'Océan tout est fini et qu'après l'eau il n'y a plus de terres. »

J'allai plusieurs fois visiter « les Barbares, » comme les appellent volontiers les interprètes canadiens, et fumer le calumet avec eux. D'habitude ils étaient tous assis en rond dans une chambre commune, accroupis, roulés dans leur couverture. Ils se tenaient là immobiles, fumant silencieusement. En entrant, suivant la formule de politesse en usage dans les prairies, je leur serrais la main à tous en laissant échapper le cri guttural *h'aou*, qui sert à la fois de salutation et de signe approbatif chez les Peaux-Rouges. Ils poussaient chacun à leur tour la même interjection, et c'était tout. Si je m'asseyais à côté d'eux, ils me passaient la pipe, j'en tirais une bouffée, la passais à mon voisin de droite, et le calumet faisait le tour de l'assistance sans que personne dît un mot. Tous affectaient, comme chez certains peuples, les Arabes par exemple, de ne prendre aucun intérêt à ce qui se passait autour d'eux ; c'est à peine s'ils levaient les yeux sur leurs visiteurs. Dans la rue, les bandes de curieux dont ils étaient suivis les gênaient fort. A Philadelphie, une troupe nombreuse s'étant attachée à leurs pas en criant, la Queue-Bariolée se tourna vers l'interprète et lui dit : Chez nous, on ne permettrait pas aux enfants de se conduire de la sorte.

C'est pourquoi, quand les Brûlés furent sur la frégate française, où la sévère discipline du bord n'autorisait à leur égard ni une curiosité indiscrète, ni la moindre approche familière, ils se déridèrent peu à peu. « Ici, au moins, nous sommes tranquilles, disaient-ils, on ne nous importune pas. »

Le calme, l'impassibilité des Peaux-Rouges, ne se démentent en aucune occasion. Même quand ils partent pour la première fois en chemin de fer, ils feignent de n'éprouver aucune surprise à la vue de la locomotive, « le cheval de feu, » et pourtant cet engin leur inspire une secrète terreur. Généralement ils ont peur de tout ce qu'ils ne comprennent point, de ce qu'ils n'ont jamais vu. A bord de la *Magicienne*, ils n'ont pas osé tirer eux-mêmes le canon, ni le chassepot, qu'on avait fait au préalable manœuvrer en leur présence. Les inventions des blancs répugnent à leurs habitudes ; eux aussi ont leur routine. Quand ils sont loin du logis, dans les centres civilisés, une espèce de nostalgie les prend, ce *spleen* de l'homme du désert qui veut à tout prix retourner dans sa solitude. La Nuée-Rouge faillit ne pas venir à New-York ; il voulait repartir tout de suite pour les grandes plaines en quittant Washington. « Ce sont partout les mêmes maisons, les mêmes faces, disait-il, cela commence à m'ennuyer. Si j'ai besoin d'acheter quelque chose, il y a assez de magasins le long de la route. » Ce qui le séduisit, ce fut l'idée de venir faire un grand *speech* à New-York. Il s'était grisé des succès obtenus à Washington, et voulait remporter une seconde victoire.

La nouvelle conférence que l'on allait tenir n'avait pas

été du goût de la Queue-Bariolée ; il ne se sentait pas porté à disputer la palme à son rival, et toujours il était resté silencieux. Il venait de partir pour le cantonnement que le gouvernement fédéral lui avait indiqué vers le haut Missouri, et allait y conduire sa bande. Il avait signé à Washington le traité qu'on lui avait présenté, tandis que la Nuée-Rouge avait refusé d'y apposer sa griffe en disant que ce n'était qu'un tissu de mensonges. Les sachems ont souvent recours à cette échappatoire quand est venu le moment décisif de signer. La Nuée-Rouge était du reste furieux contre le général Grant et ne cessait de déblatérer contre lui, parce que le président lui avait refusé les dix-sept chevaux qu'il avait demandés pour lui et son état-major, afin de rentrer à cheval dans les prairies, comme il convient à des guerriers.

Ce fut le 16 juin que tous les Ogalalas et les femmes qui les avaient accompagnés ouvrirent devant les blancs leur solennelle conférence dans la vaste salle de *Coopper-Institute*. Dans la langue des Indiens, on appelle cela un *paw-wow*, mot que les Américains traduisent par *big talk*, « un gros parler. » La salle était comble ; la réunion comptait plus de trois mille auditeurs, attentifs, sympathiques. On me permit, en ma qualité d'étranger, de m'asseoir sur l'estrade à côté des Indiens, des interprètes, du général Smith et des principaux invités et *reporters* de journaux. C'était pour tous un véritable régal des yeux et de l'esprit, et l'on aurait vainement cherché ailleurs, pour une démonstration publique de ce genre, une salle aussi belle, aussi grande, aussi ien disposée. Rien n'y laissait à désirer, ni

l'éclairage, ni l'acoustique, ni la ventilation. Les Indiens avaient mis pour ce jour-là leurs plus beaux ornements ; mais tous portaient la cravate, la chemise, le gilet européens, et jusqu'au chapeau de feutre mou, qui défigurait affreusement ces visages cuivrés. La couverture de laine, bleue ou rouge, que l'on jette sur les épaules ou qu'on serre autour de la taille, remplaçait la robe indigène velue en peau de bison. Le pantalon de drap, dont ils enlèvent toujours le fond, ce qui fait de singuliers hauts-de-chausse, avait détrôné chez quelques-uns les jambières en peau de daim ou bas de cuir. Il n'y avait presque pas de différence entre le costume des hommes et celui des squaws.

Tous les Indiens étaient chaussés de mocassins ou sandales en peau de daim, ornés par les femmes de dessins élégants faits de perles enfilées. Tous avaient aux doigts de nombreuses bagues et portaient diverses parures en métal, en os, en coquilles nacrées, au cou, sur la poitrine, aux oreilles, tout cela travaillé par les artistes indigènes et d'un goût fort original. Le Chien-Rouge se faisait remarquer par une énorme paire de pendeloques en argent, de forme étrange ; c'étaient des roues dentées à six rayons, mesurant au moins dix centimètres de diamètre, et qui tombaient de ses oreilles sur son épaule. Chez tous, les longs cheveux noirs étaient divisés en deux tresses, chacune pendant sur le côté, enroulée dans une bandelette de drap, comme la queue dorsale des Chinois. La raie sur le milieu de la tête était, selon l'usage, peinte en vermillon. Une petite queue tressée descendait par derrière, et celle-ci était libre ; c'est la queue du scalp, celle que le guerrier ar-

rache avec la peau de crâne, quand il a tué son ennemi à la guerre ; il la porte alors comme un trophée, comme une décoration. Celui qui, dans un combat, a pris beaucoup de ces scalps est bien près d'être nommé chef. On avait laissé pour ce jour-là ces hideuses chevelures au logis ; on ne les montre jamais aux blancs, quand on est en paix avec eux.

Le président de l'assemblée était le vénérable M. Peter Cooper, à la générosité duquel on doit la fondation du Cooper-Institute, cette magnifique école technique libre, dans une des salles de laquelle se tenait la réunion. Quand le calme se fut établi et que, suivant la coutume américaine, les sachems eurent été présentés à l'auditoire par le président, la Nuée-Rouge se leva pour parler. Par exception et pour cette fois seulement, on ne fuma pas en rond le calumet avant de prendre tour à tour la parole ; on laissa les Peaux-Rouges fumer tout seuls. Le discours de la Nuée-Rouge fut prononcé dans la langue harmonieuse des Sioux, d'une voix lente, sonore, cadencée, accompagnée de gestes nobles, quoique nombreux. L'orateur s'anima peu à peu. Jusque-là, sa figure sévère ne s'était aucunement déridée, et tandis que son premier lieutenant, le Chien-Rouge, avait quelque peu plaisanté avec « les Visages-Pâles, » Makhpiatluta s'était toujours montré réservé et pensif. On eût dit qu'il avait conscience d'être le dernier des grands sachems venus pour traiter avec leurs pères blancs. Debout sur l'estrade, il avait serré sa couverture autour de sa taille comme un jupon, ce qui faisait encore ressortir son imposante stature. MM. Beauvais et Richard, à tour de rôle, traduisirent à haute voix, phrase par

phrase, le discours de l'orateur, pendant que celui-ci regardait l'assemblée avec assurance, et ne perdait aucunement le fil de ses idées.

« Vous êtes mes frères et mes amis, venus pour m'entendre, dit en substance la Nuée-Rouge ; le Grand-Esprit nous a faits tous. Vous ne m'avez pas payé les terres que vous m'avez prises. Le Grand-Esprit vous a faits blancs et riches, et nous rouges et pauvres. Quand vous vîntes la première fois dans ce pays, vous étiez peu et nous étions en nombre : aujourd'hui c'est nous qui sommes peu. Je représente la race indigène, la première qui parut sur ce continent. Nous sommes bons et non mauvais : nous vous avons donné nos terres. Connaissez-vous quelqu'un qui soit venu chez nous et que nous n'ayons pas bien traité ?... » Puis, comme dans tous les discours des sachems, des demandes de secours pour son peuple, pour leurs enfants, des plaintes sur les traités violés par les blancs, sur les incursions des soldats qui sortent des forts de l'Ouest pour ravager les prairies, sur la disparition des marchandises et des cadeaux envoyés par le gouvernement aux Peaux-Rouges, sur les mauvais traitements infligés par les colons aux Indiens qui ont voulu, comme on le leur conseillait, cultiver la terre, enfin des récriminations contre le « grand-père » qui est à Washington, qui promet toujours de faire rendre justice à ses frères rouges et ne le fait jamais, et, en passant, un coup de bec à l'adresse de son rival, la Queue-Bariolée, « qui dit aujourd'hui une chose, demain une autre. » Dans sa péroraison. Makhpiatluta rappelle qu'il veut rester en paix avec les blancs, qu'il ne leur demande aucune

richesse, rien que paix et amitié, les richesses ne s'emportent pas dans l'autre monde. Il dit encore que les derniers traitants et agents des indiens les ont toujours trompés, et qu'il est temps que cela finisse. Il remercie les auditeurs qui sont venus le voir et l'entendre ; enfin, à la façon des héros d'Homère et de Virgile, et de tous les sachems à la peau cuivrée, il clôt son discours par la phrase sacramentelle : « J'ai dit. »

Les Indiens avaient écouté d'une oreille attentive la harangue de leur grand chef. A la façon dont ils en avaient applaudi les principaux passages, en laissant tous ensemble échapper avec une unanimité plaisante le son guttural, *h'aou* on aurait pu deviner, si on ne l'avait su déjà, que c'était le plus illustre et le plus brave parmi tous les guerriers sioux qui venait de prendre la parole. La Nuée-Rouge, le chef suprême des Ogalalas, *Red-Cloud*, comme l'appellent les Américains, est en effet le plus connu des modernes sachems dans toute l'Amérique du Nord. Quand nous nous rendions au fort Laramie en 1867, il n'était question que de lui et de ses hauts faits dans toute l'étendue des grandes plaines, et les pionniers de Colorado, qui colonisaient ce naissant territoire, nous racontaient avec terreur ses récentes dévastations. *Red-Cloud* avait répondu hautainement aux messages que lui avaient adressés les commissaires fédéraux ; il n'avait pas daigné se déranger pour venir voir « ses pères blancs » et signer la paix avec eux. » Il faisait froid, il ne voulait pas se mettre en route et préférait chasser le bison. A quoi bon aller rendre visite aux Visages-Pâles, qui l'avaient toujours trompé et avaient bâti des forts sur ses terres?

« Depuis, la Nuée-Rouge était revenu à des idées plus conciliantes et avait consenti à faire le long voyage de Washington pour aller conférer avec le général Grant. C'était une visite qui avait dû plaire au président des Etats-Unis. Le grand-chef avait plus de dix mille individus dans ses campements, et pouvait mettre trois mille hommes en ligne de bataille; il avait assisté à quatre-vingt-sept combats et reçu nombre de blessures. Les Paunies, les Serpents, les Pieds-Noirs, les Yutes, les Corbeaux, les Omahas, les blancs, en maintes rencontres, avaient tour à tour été témoins de sa valeur. D'une stature imposante, haut de plus de six pieds, calme, fier, son masque impassible, impénétrable, n'avait trouvé d'égal que celui du président des Etats-Unis, dont aucun trait ne s'anime, aucun muscle ne vibre, et le général Grant avait sans doute serré la main avec une sorte de plaisir maçonnique au chef suprême des Ogalalas.

Le lieutenant Chien-Rouge parla après son grand chef; c'est le premier orateur de sa tribu. Il eut de ces tirades pleines d'humour comme les aiment les Américains, et son discours n'eut qu'un défaut, celui d'être prononcé trop vite. Tandis que la Nuée-Rouge a des traits austères et sérieux, le Chien-Rouge est d'aspect plaisant, rieur, plein de verve et de santé, une sorte de chanoine bon vivant près la gent cuivrée. « Les hommes rouges assemblés en conseil sont sages, dit-il, mais les blancs sont mauvais. Voyez mes jeunes hommes et mes guerriers; ils sont tous pauvres parce qu'ils sont honnêtes. J'étais maigre et fluet jadis, je suis gros et gras maintenant, par suite de tous les mensonges que vous

m'avez fait avaler. » Et il continue sur ce ton aux applaudissements des blancs. Il termine en disant à l'assemblée qu'elle paraît composée d'hommes de sens, favorables aux Indiens, et qu'il serait à propos qu'elle usât de son influence pour leur faire rendre la justice qui leur est due et qu'ils attendent depuis si longtemps.

Le président de la réunion, M. Peter Cooper, parla après les sachems. Les docteurs ou révérends Crosby, Washburne, Bellows, le juge Daly, enfin un voyageur qui revenait des prairies, prirent aussi tour à tour la parole. Un même esprit de fraternité animait tous les orateurs. « Nous ne voulons pas la guerre et l'extermination, nous demandons l'alliance et la paix » s'écria le docteur Washburne. « Le chemin de fer du Pacifique n'est pas votre ennemi, c'est votre ami, puisqu'il vous apporte rapidement des secours et des vivres, » dit de son côté le docteur Bellows aux Indiens. Avant de clore la séance, M. Cooper annonça que le gouvernement accordait enfin à la Nuée-Rouge les dix-sept chevaux qu'il avait demandés pour lui et son état-major. L'assemblée applaudit, et la Nuée-Rouge dit que cette nouvelle « lui rendait le cœur tout joyeux. »

La conférence fut bonne pour tous. Le public, en se retirant, fit entendre à plusieurs reprises les cris accoutumés : *hip, hip, hip, hurrah!* jetés en faveur des Indiens ; il n'y a pas sans cela de vrai *meeting* en Amérique. La foule se pressa même sur l'estrade pour voir « les diables rouges » de plus près, et l'on faillit un moment s'étouffer. En sortant, je rencontrai M. Beauvais,

qui me recueillit dans sa voiture ; les Indiens suivaient dans deux omnibus de l'hôtel Saint-Nicolas. « Ils garderont longtemps le souvenir de cette séance, me dit mon compagnon ; jamais ils n'avaient vu autant de monde réuni pour les entendre, et surtout des gens si bien disposés pour eux. »

La conférence dont on vient de retracer les principaux traits ressemble à toutes les conférences d'Indiens. Que ce soit à la Maison-Blanche devant le président des États-Unis, ou dans les salles du département de l'intérieur devant le ministre et le commissaire des affaires indiennes au Cooper-Institute devant la foule, ou dans les prairies en présence des généraux de l'armée fédérale et des commissaires de paix, ces réunions se tiennent presque toujours de même façon. Quand il sagit d'une assemblée officielle, le sachem qui doit parler se lève, serre la main aux personnages groupés en rond autour de lui, allume le calumet, en tire une bouffée, et le passe à chacun : « Père, fume et écoute ce que je vais te dire » ; puis il vient prendre sa place au milieu du cercle et fait son discours. Les Germains de Tacite tenaient ainsi leurs parlements en plein air, sauf la cérémonie du calumet. Depuis le temps des premières colonies anglaises, la formule des palabres d'Indiens n'a pas varié. C'est de la sorte qu'il fut préludé au traité signé par Penn avec les Delawares en 1682. Plus tard, le roman a initié les profanes à ces sortes de choses, sur lesquelles Cooper ne raconte que l'exacte vérité. Les Peaux-Rouges ont un penchant décidé pour l'art oratoire, et recherchent toutes les occasions de faire une harangue. Ce besoin de parler est inhérent à l'espèce

humaine, et l'on retrouve la coutume de la palabre chez les nègres de l'Afrique, chez les indigènes de Madagascar, chez les Polynésiens. « Envoie-moi un grand parasol rouge, le plus grand que tu pourras trouver, sous lequel on puisse *palabrer* et même conspirer à l'aise, » écrivait à l'un de ses correspondants de Paris, un chef nègre de la côte d'Afrique. Chez les nations civilisées, le parlement a remplacé la palabre des sauvages. A chaque événement de quelque importance, déclaration de guerre, signature d'un traité, translation d'un campement, départ pour une grande chasse, élection d'un chef, souvent pour des raisons moins sérieuses, les tribus indiennes tiennent un *pow-wow*. Il est des tribus bavardes où l'on parlemente sur le moindre sujet ; il en est peu où l'on ne tient conseil que dans les grandes occasions. C'est une école utile pour les jeunes braves qui veulent se former à l'éloquence, et qui ne réuniraient jamais à l'élection les suffrages de leur bande, s'ils n'étaient pas en même temps aussi bons orateurs que guerriers intrépides.

Bien que beaucoup de sachems aient au plus haut point le don d'improviser, leurs discours sont généralement préparés d'avance. Ils en étudient soigneusement le sujet, en disposent les preuves d'après les règles de l'art de bien dire, qui sont les mêmes partout. La nature est ici maîtresse et non les livres ; c'est au plus si les vieux orateurs donnent aux jeunes quelques leçons. La pose, le débit, le geste, laissent rarement à désirer, alors que chez les peuples policés certains avocats en renom auraient tout à apprendre de ce côté. Le sauvage retient de mémoire l'ordonnance de son discours, et,

quand il parle devant les blancs, s'arrête à chaque phrase pour laisser à l'interprète le temps de traduire ; cela ne le gêne nullement ; on dirait qu'il récite par cœur ; nul trouble, nulle hésitation. Quelquefois, quand il s'agit de discours importants, l'orateur est aidé par les agents et les interprètes, qui lui soufflent ce qu'il doit dire, j'entends qu'ils lui conseillent de parler dans tel sens, d'arriver à telle conclusion, à laquelle les uns et les autres sont plus souvent également intéressés. « Demain matin, ne venez pas voir les sauvages, me dit un soir M. Beauvais ; je leur fais répéter le discours qu'ils vont prononcer au Cooper-Institute. »

Toutes les harangues des Peaux-Rouges sont composées sur le même moule, formées de phrases courtes, hachées, sans périodes, procédant par alinéas distincts, à la façon de celles qu'Homère prête si volontiers à ses guerriers, ou mieux de ces versets si communs dans la Bible et dans tous les livres en langues sémitiques. Comme dans ces langues, les images sont fréquentes, et parfois l'orateur atteint à des effets d'une singulière éloquence. On se plait à citer, en Amérique, quelques-uns des plus célèbres discours prononcés par les Indiens, et l'on peut les retrouver tous dans les archives du bureau des affaires indiennes à Washington. Il en est qui sont de vrais modèles, tel le discours du fameux Logan, le chef des Mingos, prononcé devant un envoyé de lord Dunmore, gouverneur de Virginie en 1754, ou celui du vieux Faucon-Noir, — *Black-Hawak*, comme l'appellent les Américains, — quand le major Garland lui demanda de reconnaître Keokuck pour chef de sa tribu, les Sacs et les Renards. On cite encore l'allocution adressée au

président Buchanan lui-même, à la Maison-Blanche, par un des chefs paunies, qu'accompagnait une députation d'autres chefs ponkas et pottawatomies.

Le discours, prononcé par la Nuée-Rouge à Washington devant le secrétaire ou ministre de l'intérieur et le commissaire des affaires indiennes, mériterait d'être rapporté en entier. La harangue du même orateur à Cooper-Institute n'en fut qu'une paraphrase bien affaiblie. Voici du reste quelques passages du premier discours : « Je suis venu du pays où le soleil se couche. Vous, vous avez été élevés sur des chaises ; pour moi, je veux m'asseoir ici comme dans le pays du soleil couchant. » En disant cela, l'orateur s'assied sur le parquet à la mode indienne, et poursuit en ces termes : « Le Grand-Esprit m'a fait nu et m'a élevé nu... Ce que j'ai à vous dire, à vous et à ces hommes, et à mon grand-père, le voici : Regardez-moi, j'étais né où le soleil se lève, et maintenant je viens du pays où il se couche [1]. Quel est le peuple qui le premier a fait entendre sa voix sur ce continent ? C'est le peuple rouge, qui fait usage de l'arc... Notre nation fond et disparaît comme la neige sur le penchant des montagnes quand le soleil est chaud, tandis que votre peuple est nombreux comme les brins d'herbe de la prairie à l'approche de l'été... Regardez bien, quand je m'en irai, si je suis taché de sang ; vous, vous avez arrosé de sang le gazon des grandes plaines sur la ligne du fort Fetterman [2]... Vous faites passer des

[1] La Nuée-Rouge veut dire que sa tribu occupait jadis la rive gauche du Missouri, et que les blancs l'ont refoulée à l'extrême Ouest, au pied des Montagnes-Rocheuses.

[2] Un fort sur la Rivière-Plate, au delà du fort Laramie.

chemins de fer à travers mon pays, et pour la surface qu'ils occupent je n'ai pas seulement reçu la valeur d'un anneau de cuivre... Vous fabriquez toute sorte de munitions ; pourquoi ne m'en donnez-vous pas ? Avez-vous peur que je vous fasse la guerre ? Vous êtes nombreux et puissant, nous ne sommes plus qu'une poignée d'hommes. Ce n'est pas pour vous faire la guerre que je veux des munitions, c'est pour chasser. Je vois bien qu'il me faudra finir par cultiver la terre, mais je ne puis le faire à présent. J'ai dit. »

Dans ces dernières années, des orateurs moins fameux que la Nuée-Rouge ont fait aussi devant les blancs de très-remarquables discours. C'est ainsi qu'en 1867 il me fut donné d'entendre au fort Laramie quelques-uns des orateurs de la tribu des Corbeaux, Pied-Noir, Dent-d'Ours, le Loup. Les deux premiers furent d'une éloquence émouvante, Pied-Noir surtout, doué de traits imposants, majestueux, et dont les longs cheveux tombaient jusque sur les hanches. A ses lamentations touchantes, on aurait cru entendre un des prophètes d'Israël exposant devant les rois de l'Asie les plaintes du peuple juif. Le loup fut au contraire plaisant, diseur d'apologues, à la manière du Chien-Rouge. Les commissaires de paix, les généraux Harney, Augur, Terry, habitués aux palabres des Peaux-Rouges, surtout le premier, qui avait conquis tous ses grades dans les forts de l'Ouest, disaient qu'ils avaient rarement entendu de meilleurs orateurs que ceux-là, et cependant ils venaient de visiter les cinq nations du Sud, les Chayennes, les Arrapahoes, les Comanches, les Kayoways et les Apaches, où de vaillants interprètes, entre autres une femme de sang

mêlé, *mistress* Adams, qui avait reçu une bonne éducation à Saint-Louis, avaient traduit en anglais, avec une entière intelligence de l'original, les éloquents discours des chefs des cinq nations.

Si les préludes de ces harangues se ressemblent toujours, si la rhétorique en est toujours la même, le thème traité est aussi invariable : l'envahissement par les blancs, par les colons, par les pionniers, des champs de chasse des Peaux-Rouges ; le refus que font ceux-ci de vendre leurs terres au gouvernement et de se confiner dans les cantonnements qu'il leur impose, de cultiver le sol, d'élever du bétail, d'apprendre un métier, d'envoyer leurs enfants à l'école ou au prêche ; les plaintes incessantes qu'ils font entendre à propos de la violation des contrats signés avec eux, de la disparition des cadeaux et des marchandises qu'on leur envoie, enfin à propos des forts construits dans l'extrême Ouest pour les tenir en respect, des incursions des soldats sur leurs terres, des chasses sans trêve auxquelles ceux-ci se livrent contre le bison et autres animaux du désert pour le plaisir de les abattre, tandis que le Peau-Rouge y trouve son unique nourriture. Les Indiens adressent aussi aux blancs des lamentations sans fin sur ces défrichements, ces routes, ces chemins de fer, ces télégraphes, qu'ils jettent au milieu des prairies. Ces étapes toujours plus rapprochées de la civilisation refoulent la race indigène, en restreignent de plus en plus les domaines, et font diminuer la population cuivrée à mesure que le sol qu'elle occupe se rétrécit et que les ressources en décroissent.

Malheureusement pour le sauvage, il s'agit, dans sa rencontre avec le blanc, de l'éternel combat de la vie,

de cette lutte pour l'existence qu'a si bien définie Darwin. Ignorant des lois économiques, l'Indien accuse les blancs d'un phénomène social dont la nature seule est la cause. Voici trois cent mille hommes qui ont besoin pour vivre d'un espace presque aussi grand que l'Europe centrale, parce que, tribus errantes, n'ayant pas même franchi la première étape de l'humanité, celle de peuple chasseur, émigrant du nord au sud suivant la saison, ils ne font sur cette vaste étendue qu'une chose, chasser le bison, l'animal primitif des prairies. Sur cet espace, cent millions d'hommes pourraient vivre, à la condition de le féconder de leurs sueurs, de le défricher, de le planter. Ces cent millions d'hommes viendront peu à peu, par essaims de plus en plus serrés, et ils auront à la fin raison des trois cent mille sauvages; ainsi le veut la force inéluctable des choses, ou mieux la loi du progrès et de la civilisation, qui est la seule loi de l'histoire. A cela les philanthropes, qui voudraient défendre les droits de l'Indien au nom de la fraternité humaine, ne peuvent rien. Depuis les premiers temps de la colonisation américaine, le même phénomène se poursuit, et les Peaux-Rouges disparaîtront jusqu'au dernier, parce qu'ils n'ont pas voulu, il faut encore une fois le répéter ici, se plier au travail, parce qu'ils n'ont pas su utiliser, autrement que par la chasse, le vaste domaine que la nature avait mis en leurs mains. Ce n'est pas le cas de dire qu'ils succombent sous le nombre, car dans le principe les Peaux-Rouges étaient plus nombreux que les Visages-Pâles, les Indiens eux-mêmes le reconnaissent dans tous leurs discours. « Autrefois mon peuple avait d'immenses étendues de terres, di-

sait la Nuée-Rouge, aujourd'hui on ne m'a plus laissé qu'une île. » A la conférence de Laramie, Dent-d'Ours, usant d'une figure analogue, s'écriait : « Le Grand-Esprit a mis l'homme rouge au centre et le blanc tout autour. »

Ce n'est donc que par l'effet d'une loi générale de la nature que les sauvages des prairies s'éteignent devant l'envahissement de l'homme civilisé. Celui-ci n'y apporte le plus souvent aucun esprit de domination, d'asservissement, de cruauté. Je ne veux innocenter personne ; je sais que la colonisation n'a pas toujours été faite d'une manière pacifique par l'Anglo-Américain ; le Français, l'Espagnol, surtout aux premiers temps de leurs conquêtes, n'ont pas été plus doux que lui. On peut lire ce que Charlevoix et d'autres anciens auteurs ont écrit de notre colonisation autour des grands lacs et le long du Saint-Laurent et du Mississipi. Quant aux Espagnols, leurs historiens nous ont raconté ce qu'ils ont fait au Mexique et au Pérou, et les cruautés qui ont accompagné la mort d'Atahualpa et celle de Montezuma, éternel opprobre au nom de Pizarre et à celui de Cortez, n'ont été égalées par aucune autre race de colonisateurs. Toutefois ce ne sont là en quelque sorte que des actes de sauvagerie individuelle qu'on peut opposer à ceux des Indiens eux-mêmes. Il faut chercher ailleurs la cause de la disparition graduelle des Peaux-Rouges, et cette cause ne peut être que cette lutte pour l'existence qui, dans le même lieu, fait fatalement disparaître l'espèce la plus faible devant l'espèce la mieux douée, l'espèce qui ne travaille pas devant celle qui travaille, l'espèce enfin qui a besoin d'une trop grande étendue

de territoire pour vivre devant celle à qui suffit une étendue réduite au minimum.

Ce n'est pas, on le devine, sans un combat quotidien que s'établit cette prédominence de la race blanche sur la race cuivrée dans des régions que celle-ci regarde, non sans une apparence de raison, comme son domaine propre, et qu'elle ne veut pas abandonner aux envahisseurs. Ce que le pionnier, le colon, ont de luttes à soutenir dans les lointains territoires contre la race indigène qui leur dispute pas à pas le terrain, sentant qu'à la fin elle sera inexorablement vaincue, tout cela a été dit maintes fois par l'histoire, le roman, la poésie, tout cela nous l'avons rappelé dans le récit de notre voyage à travers le continent américain et nous pourrions le redire encore ; car la lutte dure toujours et ne sera finie qu'avec le dernier Indien.

Tocqueville, dans son admirable livre de *la Démocratie en Amérique*, parle du pionnier isolé dans son *log-house*, cette cabane de troncs d'arbres liés par des mottes de terre, portant avec lui son *rifle*, la carabine à longue portée, sa Bible, et venu avec une charrette où il a chargé quelques vivres, quelques outils, une hache, une pioche, sa femme, ses enfants. A mesure que la foule des émigrants approche, le pionnier, sentinelle avancée, fait une étape en avant et s'enfonce encore plus dans le désert. Ce portrait n'est pas de fantaisie. N'avons-nous pas rencontré dans toutes nos courses cet éclaireur de la colonisation, mineur dans les plus lointaines stations du Colorado, maître de poste dans les relais si espacés de la diligence transcontinentale, alors que le chemin de fer du Pacifique ne traversait pas encore d'un bout

à l'autre l'immense empire des Etats-Unis, défricheur, forestier, planteur, dans nombre de lieux perdus de la Californie, de l'Utah, du Nevada, du Dakota, du Nébraska, du Wyoming? Il en était de même dans l'Arizona, le Montana, l'Oregon, l'Idaho, le territoire de Washington, le Texas, le Nouveau-Mexique, le Kansas.

Et ne croyez pas que la vie fût facile et que l'Indien fût loin! Chaque jour, il fallait se défendre contre les attaques du Peau-Rouge, qui se venge sur un blanc quelconque des injustices que les blancs peuvent avoir commises contre sa tribu. On se croirait dans les anciens clans de l'Ecosse ou dans les clans encore existants en Corse et en Sardaigne. C'est bien pis quand toute la tribu se met en guerre. Alors la dévastation s'étend sur des centaines de kilomètres à la fois. Tout le Colorado, en 1864-66, a été ainsi plusieurs fois pillé, incendié, et au mois de septembre 1867, sur la route qui mène de Julesburg, sur la Rivière-Plate, à Denver, capitale du territoire au pied des Montagnes-Rocheuses, sur une étendue de trois cents kilomètres, nous avons pu relever, mes compagnons et moi, les traces des incursions des Chayennes, des Sioux et des Arrapahoes. Les pionniers n'en étaient pas moins revenus peu à peu, et dans leurs blokaus munis de meurtrières ils auraient vendu chèrement leur vie au cas d'une nouvelle attaque. La diligence du désert, arrêtée encore quelquefois par le Peau-Rouge, avait recommencé, comme aux plus beaux temps, sa course accoutumée. Les femmes étaient les premières à donner aux hommes l'exemple de ce courage froid et résolu qui distingue l'Américain,

et chacun avait repris son poste au cri traditionnel de *go ahead*, en avant, toujours en avant ! En Amérique, on ne doute de rien, et l'on ne compte jamais que sur soi-même ; c'est pourquoi le désert s'y peuple et s'y colonise si vite et si sûrement.

En relisant le livre de Tacite sur les mœurs des Germains, on est étonné de trouver autant de points de ressemblance entre les barbares de la Germanie et ceux de l'Amérique du Nord. Les uns et les autres se revêtent de peaux, vivent sur la hutte, chassent le bœuf sauvage, sont divisés en tribus commandées par des chefs, et qui se font entre elles une guerre acharnée, s'assemblent en parlements où les princes de la tribu prennent la parole. Les tribus indiennes, restées nomades, ne vivent que de chasse ; aucune n'a encore atteint la seconde étape de l'humanité à ses débuts, celle du peuple pasteur. Elles campent toutes sous la tente, qui est faite de peaux de bison ou de grosse toile. Les sauvages reçoivent celle-ci des blancs ; car, si l'Indien sait tanner les peaux, son industrie ne s'est point élevée, sauf une ou deux exceptions, jusqu'à tresser les fibres textiles, bien qu'il y ait dans les prairies des plantes au tissu filamenteux comme certains yuccas.

La tente, la *loge* ou *wigwam*, est pour l'ordinaire conique, elle est soutenue par de longs piquets croisés. On y entre par une ouverture étroite, en rampant. Au milieu, suspendu à une chaîne ou à une corde, est le chaudron où l'on cuit les aliments. Le feu est toujours allumé, la fumée sort par le haut de la tente en remplissant l'étroit logis ; le sauvage n'en a cure, et se fume résolument. Les peaux de bison, étendues par terre, en

dedans, tout autour de la loge, servent à la fois de lits, de canapés, de siéges ; on y dort, on y fait la sieste. Toute la famille couche dans la même hutte, le père, la mère, les jeunes hommes, guerriers à leur aurore, les enfants. Dans le jour, on reçoit là ses amis, et l'on joue aux cartes, au *jeu de la main*, sorte de *morra*, comme celle des Italiens, ou bien l'on cause. La conversation est lente, et se fait à voix basse, d'une façon presque solennelle ; chacun parle à son tour et peu, tandis que le calumet circule à la ronde, présenté et reçu d'après les rites de la tribu. Les hommes s'amusent, la femme va et vient, porte de l'eau, allaite les enfants, dépèce les quartiers de venaison, tisonne le feu, prépare au dehors les peaux de bison ou de castor, étrille même les chevaux.

Un certain nombre de huttes composent ce qu'on nomme « un village indien. » Le géomètre, l'explorateur, qui auraient marqué ce village sur leur carte, seraient bien étonnés au bout de quelques mois, peut-être même de quelques jours, de n'en plus retrouver l'emplacement, tant les bandes sont vagabondes. Le cadastre n'a rien à faire ici, et le fisc n'y lève aucune taxe. On n'y paye de terme à personne, on déménage selon le vent et la saison, pour suivre les animaux que l'on chasse, changer le pâturage des chevaux, s'éloigner ou se rapprocher de l'ennemi. Il est des villages stables, mais ils sont vus de mauvais œil par le nomade guerrier. Là résident ceux des Indiens que les Américains ont appelés *loafers*, comme qui dirait paresseux, mendiants. Ces gens, sans foi ni loi, s'établissent auprès des forts, vivent d'aumônes, leurs femmes se

vendent aux passants, ils ne chassent et ne pêchent presque plus, ne vont plus à la guerre, et ont complètement oublié les nobles traditions de leurs aïeux. J'ai vu au fort Laramie un de ces villages d'Indiens dégénérés ; on les appelait les *Laramie-loafers*. C'étaient des Sioux rejetés de leur tribu pour quelques méfaits, fainéants, voleurs, et que les soldats avaient peine à tenir en respect. En Californie, dans le Nevada, j'ai vu aussi de ces villages de *loafers*, notamment près des *camps* de mineurs. Les chercheurs d'or, mieux encore que les soldats, savaient les mettre à la raison.

Les Indiens font la guerre et la chasse à cheval, avec la lance, l'arc, la hache ou plutôt la massue ou casse-tête, le *tomahewk*, comme armes offensives, et souvent un vieux fusil à percussion et un pistolet ou un revolver. Comme armes défensives, ils ont le bouclier. On se prépare à la guerre et aux grandes chasses par des chants, par des jeûnes, par des prières, et par les invocations du magicien, qui est à la fois le savant, le prêtre et le médecin de la tribu, quelque chose comme le marabout et le *tabib* des Arabes ; les blancs l'appellent pour cette raison du nom étrange « d'hommes de médecine. » Les premiers coureurs des plaines de l'Ouest, les Canadiens et les Louisianais, qui étaient loin d'être des lettrés, ont fait dans la traduction de certaines expressions indiennes un grand abus de ce mot de « médecine, » qui est maintenant partout adopté, même parmi les Anglo-Américains, et qui est comme l'équivalent de tout ce qui, dans la langue des sauvages, veut dire merveilleux, surnaturel, divin ou diabolique, par exemple le mot *waken* en sioux.

« L'arme de médecine » c'est le fusil. « l'eau de médecine » toute liqueur forte. Dieu ou son représentant, c'est « l'homme de médecine. » Quand le pianiste Henri Herz vint se faire entendre à la Nouvelle-Orléans, un Natchez appela son piano « la boîte de médecine. » La « loge de médecine, » qui existe dans toutes les tribus, est la demeure sacrée du prêtre, celle où les croyants suspendent leurs amulettes, celle où il reçoit les initiés, les soumet à certaines pratiques qui rappellent celles des francs-maçons, mais sont quelquefois en réalité terribles. Il y traite aussi les malades et y applique aux patients des ventouses de sa façon ou les bains de vapeur torrides, qui les font suer jusqu'à extinction de force vitale.

C'est pour les éternelles raisons qui ont toujours divisé, qui diviseront toujours, hélas ! l'humanité, que deux tribus se font une guerre à mort. Pourquoi se battent les tribus ? Pour un territoire neutre, pour une limite de frontière, qui n'ont pas été respectés, pour un champ de chasse qu'on se dispute, ou bien encore pour une femme, pour une Hélène enlevée à la tribu par quelque Pâris d'un camp rival. L'arme principale du combattant est l'arc. Le guerrier porte une trentaine de flèches et plus dans un élégant carquois fait de la peau d'un animal sauvage. La pointe des flèches est généralement en fer ; à cause de sa forme même, elle reste souvent dans la blessure, mais elle n'est presque jamais empoisonnée.

On scalpe invariablement son ennemi mort, et cet usage existe chez toutes les tribus. Pour scalper, on couche le mort la figure contre terre, et avec un ins-

trument tranchant, un couteau, un os effilé, une pointe de fer acérée, on incise en rond soit toute la calotte, soit seulement la partie culminante du crâne. L'Indien appuie alors un genou sur sa victime, saisit une touffe de cheveux et tire à lui. « Ça vient tout seul, » me disait le traitant Pallardie un jour qu'il me donnait dans les prairies une leçon de scalp, car les blancs ne se font bas faute de scalper aussi les Indiens. J'ai vu à Washington en 1869, aux mains d'un soldat de l'Union, un scalp entier, c'est-à-dire avec toute la peau du crâne bien nettoyée et bien tannée, et dont les cheveux mesuraient plus d'un mètre de long. C'était la chevelure d'un Indien que le soldat avait lui-même tué et scalpé dans une des rencontres qui venaient d'avoir lieu dans le Kansas. Il refusa de me vendre pour vingt dollars ce trophée, que je voulais acheter pour le Muséum de Paris. — Quelques personnes scalpées vivantes sont revenues de cette terrible opération. En 1867, à Omaha, sur le Missouri, j'ai visité un blanc qui avait été scalpé trois mois auparavant par les Indiens. Il n'est pas rare de rencontrer dans l'extrême Ouest, sur les confins des tribus, des pionniers dans le même cas.

Quand la chevelure est belle et qu'il a enlevé avec elle toute la calotte du crâne, l'Indien porte ces scalps à la guerre au bout d'un bâton, et souvent il en peint la peau en vermillon à l'intérieur, ce qui pourrait faire croire qu'ils sont encore saignants ; mais ils ont été nettoyés et tannés avec grand soin. Les scalps plus petits sont portés en franges le long de la couture des hauts-de-chausse, ou sur le bord et le devant de la robe

de bison. A voir ces filasses noires, soyeuses, on les prendrait pour de l'astrakan. Les scalps sont reçus avec des cris de joie par les femmes de la tribu qui attendent les guerriers ; elles s'emparent de ces hideux trophées pour leur donner la dernière préparation, et préludent avec des sauts de tigresse à la « danse du scalp. » Les prisonniers que l'on ramène sont gardés en esclavage, et quelquefois on les livre aux femmes, qui les font mourir lentement dans d'affreuses tortures, en leur arrachant un jour un œil ou les ongles, leur coupant l'autre jour un pied, et à la fin leur allumant du feu sur le ventre, pendant qu'elles dansent en rond. Ce n'est pas là un moyen d'apaiser les vieilles haines ; aussi existe-t-il des tribus qui ont toujours été en guerre entre elles de temps immémorial, comme les Paunies et les Sioux.

Aucune des nations indiennes n'a de légendes bien certaines sur leur première apparition en Amérique, sur leurs anciennes migrations. Quelques-unes croient que la race primitive a un jour été emportée dans une grande inondation, et qu'un homme seul et une femme ont été sauvés par Manitou, le Grand-Esprit, et destinés par lui à repeupler le monde. On retrouve là la tradition du déluge de Noé, qui existe partout, même chez les Chinois. Les Indiens croient aussi que Manitou a fait les prairies, ces immenses champs de graminées naturelles qui s'étendent du Missouri aux Montagnes-Rocheuses, exclusivement pour le peuple rouge, pour y chasser éternellement, et non pour être colonisées par les blancs. Ils regardent les étoiles comme des lampes suspendues au firmament pour égayer la terre la nuit ; lorsqu'ils voient filer une étoile, ils disent que c'est le

fil qui s'en est cassé et que la lampe tombe. Selon eux, le firmament est une calotte d'azur solide. La lune est éclairée par le soleil, et un animal fantastique la mange peu à peu jusqu'à ce qu'elle repousse. Le soleil est un globe de feu qui tourne autour de la terre pour l'éclairer et la réchauffer ; sans lui, tout mourrait. Les éclipses ne les effrayent point ; tout feu ne s'éteint-il pas et ne se rallume-t-il pas ? Le vent est produit par les coups d'aile d'un oiseau merveilleux que personne ne voit ; l'éclair, c'est le reflet du soleil sur ses ailes ; le tonnerre, le bruit de sa voix. Quand l'air est calme, c'est que l'oiseau est satisfait. C'est dans les étoiles et la lune que sont les prairies heureuses où l'homme en mourant émigre pour recommencer une autre vie ; c'est pourquoi chez les Indiens on n'enterre jamais les corps, mais on les ensevelit en plein air, quelquefois au milieu des branches d'un arbre, et cela pour que le départ de l'âme se fasse plus commodément.

Il serait hors de propos de nous étendre ici davantage sur les coutumes et les croyances des Peaux-Rouges, qui souvent varient d'une nation à l'autre ; nous ne nous arrêterons pas surtout à relever toutes les erreurs qui ont cours sur leur compte. Le Peau-Rouge, fatigué d'être questionné, souvent répond affirmativement à tout ce qu'on lui demande, si bien que les uns ont cru pouvoir faire venir l'Indien, d'après ses prétendues traditions mêmes, d'Europe, voire du pays de Galles, les autres d'Asie, au temps de la dispersion des tribus d'Israël. Comment les traditions de ce peuple seraient-elles positives dans des questions aussi délicates, quand nous sommes si peu fixés nous-mêmes sur nos origines ? Ce-

pendant nous avons plus de deux mille ans de traditions écrites, quand les Peaux-Rouges n'ont encore pour toute écriture qu'une grossière représentation de la pensée par un dessin tout à fait primitif, ce qu'on a nommé l'écriture *pictographique*, sur laquelle les hiéroglyphes des Égyptiens sont déjà un incommensurable progrès.

L'origine des Indiens prêtera toujours à controverse. Cette race est-elle venue d'Asie par le détroit de Behring ou le courant marin du Japon, et s'est-elle épanchée de là dans les deux Amériques, comme le veulent la plupart des ethnologistes, partisans de l'unité de l'espèce humaine, qui s'autorisent surtout pour appuyer leur assertion des caractères crâniologiques de la race rouge : pommette saillante, œil oblique, etc., — ou bien cette race est-elle un produit indigène, le fait d'une apparition spontanée, comme le prétendent d'autres naturalistes, par exemple le regrettable Agassiz, le défenseur si résolu de la fixité des espèces ? Le problème est peut-être insoluble. Pour nous, il nous paraît évident que le Peau-Rouge est en quelque sorte le produit du sol qu'il habite, un homme primitif qui n'a pas progressé, et qu'il a pris naissance dans les prairies avec l'animal primitif des prairies, le bison ou le bœuf sauvage américain, ce frère de l'*urus* d'Europe qu'ont chassé les Germains et les Celtes.

Quelle que soit, en cette délicate matière, l'opinion que l'on adopte, il n'en est pas moins vrai que de l'Atlantique au Pacifique, du nord au sud des deux Amériques, la race rouge est la même ethnologiquement, sauf les variations de langage et de coutumes signalées par tous les voyageurs, et quelques modifications phy-

siques, produites peut-être par le climat. Nous savons que cette similitude de race avait déjà frappé les Espagnols de la conquête. Assurément il y a dans les hommes de race blanche, Allemands, Français, Espagnols, Persans, plus de différences qu'entre les Peaux-Rouges de la Californie et du Chili par exemple. Ceux-ci ont variablement le même teint, la même couleur d'yeux et de cheveux, la même saillie des pommettes, la même obliquité de l'œil, et de plus, phénomène très-important à noter, leurs langues, bien que n'ayant entre elles aucune racine commune, même dans les tribus dont les frontières sont limitrophes, leurs langues obéissent toutes au même mécanisme, ce que les linguistes nomment l'*agglutination* qui permet de combiner ensemble plusieurs mots pour en faire un seul, représentant une idée complète et dont participe chacun des mots composants. C'est ainsi, pour ne citer qu'un cas, qu'en joignant ensemble les mots *bâtir*, *maison*, *rivière*, les langues américaines, notamment celle des Astèques, une des mieux étudiées, peuvent composer et conjuguer un seul verbe qui signifie : « bâtir une maison près de la rivière. » Les langues âryennes sont au contraire analytiques, ou , comme on dit encore, *à flexion*, et elles offrent, sauf quelques cas familiers à tous ceux qui connaissent le grec et l'allemand, un phénomène absolument contraire à celui des langues agglutinatives. En disant de celles-ci que « ce sont comme des matières différentes revêtues de formes analogues, » Humbold a exprimé très-heureusement le genre d'affinité que ces langues ont entre elles dans toutes les tribus du Nouveau-Monde.

Il peut être intéressant de computer le nombre total d'Indiens nomades répandus sur toute la surface des États-Unis. En 1870, on l'estimait à deux cent vingt-huit mille six cent quatorze, non compris les Indiens du territoire d'Alaska[1], dont on portait en bloc le nombre à soixante-dix mille. Entre le Missouri et les Montagnes-Rocheuses, dans le nord des prairies, dans le Dakota, se fait surtout remarquer la grande nation des Sioux, qui ont donné leur nom à ce territoire[2]. Ils sont au nombre d'environ vingt-cinq mille, et parmi eux se distinguent les Brûlés et les Ogalalas. Les Corbeaux, les Gros-Ventres, les Têtes Plates, les Nez-Percés, les Cœurs-d'Alêne, les Pend'-d'Oreilles, les Pieds-Noirs[3], occupent principalement, dans le nord-ouest des prairies, les territoires d'Idaho, de Wyoming et de Montana, et offrent ensemble un chiffre de population inférieur à celui des Sioux, mais qu'on peut encore estimer à vingt mille. Dans le centre et le sud, les Paunies, les Arrapahoes, les Chayennes, les Yutes, les Kayoways, les Comanches, les Apaches, les Navajoes, les Pueblos[4], atteignent tous ensemble le chiffre de soixante mille. Le Nebraska, le Kansas, le Texas, les territoires du Colorado, du Nouveau- Mexique, d'Arizona, sont ceux que ces tribus parcourent ou sur lesquels elles sont installées. Les Paunies sont cantonnés dans le Nebraska, au voisinage du chemin de fer du Pacifique, et les Yutes

[1] Naguère l'Amérique russe, achetée à la Russie en 1867-68 pour la somme de sept millions de dollars.

[2] Les Sioux s'appellent dans leur langue *Dakotas*.

[3] Tous ces noms sont restés français.

[4] Ces deux dernières tribus ont conservé leurs noms espagnols.

dans le Colorado, dans les *Parcs*, plateaux boisés et gazonnés des Montagnes-Rocheuses. Entre le versant occidental de cette chaîne de montagnes et le Pacifique sont les Pah-Yutes, les Bannocks, les Serpents ou Shoshones, qui occupent surtout l'Utah et le Nevada, enfin les Indiens de la Californie, de l'Oregon et du territoire de Washington ; prises ensemble, toutes ces tribus atteignent le chiffre d'environ quatre vingt mille individus. Nous avons salué un grand nombre d'entre elles dans notre course transcontinentale.

Il y a des degrés en tout, dans la barbarie comme dans la civilisation. La plupart des dernières tribus qu'on vient de nommer vivent dans une condition encore plus précaire que les premières ; elles n'attendent leur nourriture que du hasard. Elles ne chassent guère, pêchent peu ; il est vrai que le bison est ici disparu, et que les rivières, sauf dans l'Oregon, ne sont pas poissonneuses. Comme les premiers hommes dont parle Ovide, ces Indiens se nourrissent de glands et vont jusqu'à manger des sauterelles, voire de la vermine. Ils arrachent à la terre vierge les maigres végétaux comestibles qu'ils peuvent y trouver, surtout des racines, et c'est pourquoi les Américains appellent tous ces sauvages *Indian diggers*, les Indiens piocheurs. Cette dénomination a du moins l'avantage d'être commode pour le classement, et elle est généralement adoptée en Amérique. Ces tribus, restées ainsi au dernier échelon de la babarie, ne vivent pas même sous la tente, elles s'abritent, comme nous l'avons vu en Californie, sous des cahutes en branchages ; elle ont encore la pointe de flèche en obsidienne ou en silex, voire en cul de bouteille, et le

mortier de lave volcanique pour broyer les glands.

Dès le premier jour, le droit du Peau-Rouge à l'occupation du sol qui l'a vu naître a été reconnu par les fondateurs des colonies américaines. William Penn, avant de fonder la Pensylvanie avec ses quakers, paya aux Delawares la partie de leur territoire qu'il allait coloniser. Précédemment l'île de Manhattan, où est bâti New-York, avait de même été payée aux possesseurs naturels, les Mohicans, par les colons hollandais. Les premiers actes constitutionnels de la république américaine s'empressèrent aussi de constater les droits primitifs des Indiens, et Washington fut sur ce point fort explicite. Nous avons fait voir comment l'expropriation du Peau-Rouge était en quelque sorte dictée par des raisons d'utilité publique. La politique américaine a toujours tendu à refouler les Indiens dans des réserves ou cantonnements, des enclaves soigneusement délimitées, pour livrer à l'agriculture, à l'industrie, le territoire trop étendu que les sauvages ne conservaient que pour la chasse.

Les affaires indiennes comprennent une des principales divisions du département de l'intérieur à Washington, et ce bureau a des ramifications dans toute l'Union, par le moyen de surintendances et d'agences. Il est largement doté, car il doit pourvoir au maintien d'environ trois cent mille Peaux-Rouge. Il est vrai que ceux-ci donnent leurs terres en retour. On leur paie ces terres par des cadeaux, de l'argent, des fournitures de vivres, d'habits, des munitions ; on leur envoie dans leurs réserves des cultivateurs, des minotiers, des forgerons, des maîtres d'école, des médecins, des mis-

sionnaires, pour leur apprendre à bêcher le sol, à moudre le grain, à travailler le fer, pour former leur esprit, soigner leur corps et leur âme ; mais ce n'est pas là malheureusement leur souci, et la moindre chasse au bison, à l'antilope, dans les grandes plaines, dans le pays des hautes herbes, ferait bien mieux leur affaire. Trouvés hors de leurs réserves et mettant en danger la paix et la vie des blancs, les Indiens sont punis ; en revanche, il est défendu aux blancs d'entrer dans les réserves indiennes et de s'y établir. Le Peau-Rouge y cultive le sol, s'il lui plaît, et peut y chasser, y errer à son gré du matin au soir. Ces réserves ont été toujours choisies de manière qu'elles soient assez isolées des dernières habitations des blancs et qu'elles aient à leur portée l'eau courante et des pâturages naturels. Parfois les animaux sauvages, le bison, l'antilope, le castor, l'élan, l'ours, y sont encore en quantité, et cela permet au Peau-Rouge d'y installer avec avantage des champs de chasse et d'y tendre ses trappes. Dans quelques réserves abondent aussi les bois et les terres d'alluvion, mais le sauvage ne veut rien entendre à l'art du forestier ni de l'agriculteur. Aujourd'hui la plupart des difficultés qui surgissent entre les blancs et les Indiens viennent à propos de ces cantonnements, dont les limites ne sont pas toujours bien marquées, et que les blancs envahissent volontiers, souvent sous le plus futile prétexte. « Qui terre a guerre a », et toute frontière est sujette à procès. Ici le procès se vide presque toujours les armes à la main.

Dans son message de 1873, le général Grant rappelait les dernières luttes entre les blancs et les Peaux-Rouges,

qui ont éclaté parce que chaque race oubliait les droits de l'autre au lieu de les respecter. Depuis que la civilisation marche à pas si rapides à travers le désert, ces luttes se renouvellent presque chaque année, et quelques-unes ont fait assez de bruit pour retentir jusqu'en Europe, notamment celles avec les Indiens modocs, qui vivent sur la frontière qui sépare la Californie de l'Oregon. Au mois d'avril 1873, le gouvernement fédéral dut procéder à une punition exemplaire des principaux chefs de cette bande, dont quelques-uns furent pendus comme traîtres, entre autre le *capitaine Jack*, qui avait assassiné par surprise le brave général Canby et l'un des commissaires de paix.

Revenant à la politique adoptée par ses prédécesseurs vis-à-vis des Peaux-Rouges, le président de l'Union, dans son message précité, proclamait qu'il n'en voulait pas suivre d'autre, et il indiquait la partie du Nord qu'on nomme *le territoire Indien*, au sud du Kansas, à l'ouest de l'Arkansas, comme suffisante en superficie et en terres cultivables pour recevoir toutes les tribus disséminées à l'est des Montagnes-Rocheuses. « Il faut y rassembler tous les Indiens aussi rapidement que possible, disait-il, leur enseigner là les arts de la civilisation et leur apprendre à gagner eux-mêmes leur vie... Le temps viendra, je n'en doute point, où tous, excepté un petit nombre qui préféreront s'établir au milieu des blancs, seront réunis dans ce territoire [1]. »

Le territoire Indien, que le général Grant, et avant lui les présidents Lincoln et Johnson, ont choisi comme

[1] *Message of the president of United-States.* Washington, 1873.

lieu de cantonnement définitif des sauvages des prairies, est en partie occupé, depuis quarante ans, par d'autres tribus qu'on pourrait appeler les tribus mississipiennes ou appalaches, et qui autrefois vivaient principalement dans les parties de l'Amérique du Nord où sont aujourd'hui les Etats des Carolines de l'Alabama, de la Floride, de la Georgie, du Mississipi, du Missouri. Ces tribus se sont pliées peut-être de meilleure grâce que d'autres à ce cantonnement. Les Cherokees, les Muscogees ou Creeks, les Chactas, les Chickasaws, les Osages, les Séminoles auxquels on a joint quelques tribus atlantiques, telles que les Shawnees, les Senecas, les Delawares, venus des Etats de Pensylvanie et de New-York, se sont peu à peu civilisés ou du moins assouplis à la vie sédentaire, dans cette vaste enclave où chaque tribu distincte a elle-même sa réserve.

Les Cherokees, les Creeks se sont fait surtout remarquer dans cet essai de passage graduel de la vie sauvage à la vie policée. Ils habitent des maisons couvertes, cultivent le sol, exercent quelques métiers, sont dociles aux enseignements du maître d'école et du pasteur. Un grand nombre d'entre eux savent lire et écrire. Ils ont une imprimerie, publient des livres, un journal.

Les Cherokees écrivent leur langue avec des caractères particuliers, syllabiques ou phonétiques, c'est-à-dire représentant chacun un son complet, et qui ont été inventés vers 1830 par Sequoyah, un des leurs, le même dont le nom a été depuis donné par les Américains à la famille des arbres géants de Californie. Les caractères inventés par Sequoyah sont au nombre de

soixante-dix-sept. Quant aux Creeks, ils écrivent leur langue avec les caractères européens ordinaires, et au moyen de dix-neuf lettres seulement. Revenant de notre mission dans l'Amérique du Nord, en 1869, nous avons eu l'honneur de remettre à M. V. Duruy, alors ministre de l'instruction publique, tout un carton de documents écrits et imprimés se rapportant à ces tribus. La plupart de ces documents ont été déposés depuis à la Bibliothèque nationale à Paris.

Les Cherokees et les Creeks ont voté des constitutions calquées sur celle des Etats-Unis ; ils ont une chambre haute et une chambre basse, la chambre des Rois et celle des Guerriers, comme disent les Creeks. Enfin ces tribus envoient chaque année, à l'instar des autres territoires américains qui ne sont pas encore reconnus comme Etats, un délégué à Washington pour représenter la tribu auprès du congrès et du gouvernement fédéral. J'ai rencontré dans la capitale de l'Union plusieurs de ces délégués, et même le grand chef ou président des Cherokees, Tzwanôski ou le *Plan-Incliné,* appelé Lewis Downing par les Américains, qui donnent, à tous ces délégués, des noms anglais. C'est un métis parlant très-bien l'anglais, vêtu à l'européenne, de manières dignes, réservées. Il est venu visiter Londres et Paris en 1872. Quelques-uns des Cherokees et des Creeks ont, comme lui, reçu une éducation complète, à Saint-Louis, à la Nouvelle-Orléans, à New-York ; plusieurs sont en outre de riches propriétaires fonciers, et possèdent un nombre d'hectares cultivés ou de têtes de bétail qui feraient envie à beaucoup de nos agriculteurs.

Avant la guerre de sécession, les Creeks, les Cherokees, les Chactas avaient des esclaves noirs comme les Américains ; on prétend qu'ils en ont conservé par fraude quelques-uns. Ce trait indique encore mieux que tout autre l'état de civilisation auquel ils sont arrivés ; mais les autres Peaux-Rouges cantonnés dans le territoire Indien, notamment ceux des cinq nations du Sod qu'on y a également confinés à la suite des solennelles conférences tenues en octobre 1867 dans le Kansas, ne paraissent nullement vouloir marcher sur la trace de leurs intelligents devanciers.

En 1866, la population du territoire Indien était estimée à cinquante-trois mille cinq cents individus, distribués de cette façon :

Creeks	14,500
Cherokees	14,000
Chactas	12,500
Chickasaws.	4,500
Osages	3,000
Séminoles	2,000
Shawnees, Senecas, Delawares, etc . .	3,000
Total. . . .	53,500

Au commencement de 1868, les Kayoways, les Apaches, les Comanches, les Chayennes et les Arrapahoes du sud, qu'on venait de cantonner dans ce territoire, auraient dû grossir ce chiffre d'environ dix mille individus ; mais il est certain que les sauvages des cinq nations du sud, non plus que d'autres, auxquels on a depuis également indiqué ce territoire, ne se sont pas rendus en nombre dans leurs cantonnements, puisque le recensement officiel de 1870 ne fixe, pour la po-

pulation totale du territoire Indien, que le chiffre de cinquante-neuf mille trois cent soixante-sept individus, tandis que nous venons de voir que ce même chiffre était de cinquante-trois-mille cinq cents en 1866 ; un recensement de 1858 indiquait une population dépassant cinquante-huit mille âmes.

Que les Indiens se résignent à être cantonnés dans des enclaves, à vivre même au milieu des blancs, ou qu'ils persistent obstinément à rester à l'état nomade, le même phénomène a lieu : on les voit graduellement disparaître. Sans doute les maladies, notamment la petite vérole et la syphilis, la famine, l'abus des liqueurs fortes, de l'eau-de-vie, du whisky, que les sauvages appellent « l'eau du diable, » entrent pour quelque chose dans cette disparition ; mais la raison principale est toujours cette loi naturelle de la lutte pour l'existence. Les deux races, la rouge et la blanche, ne sauraient coexister l'une à côté de l'autre ; l'une, avons-nous fait remarquer maintes fois, se développe en travaillant le sol, l'autre est détruite, faute de vouloir se plier à cette culture.

Les chiffres qui fixent la diminution progressive de la population cuivrée parlent d'eux-mêmes. En 1866, d'après un tableau dressé par le commissaire des affaires indiennes à Washington, le nombre de tous les Indiens des Etats-Unis, non compris les Indiens citoyens de l'Union ou vivant sous la protection de certains Etats, était de trois cent six mille quatre cent soixante et quinze. Le même nombre était en 1865 de trois cent sept mille huit cent quarante-deux, ce qui indiquait une différence en moins de treize cent

soixante-sept individus en un an ; mais la diminution est en réalité encore plus rapide. En 1870, le chiffre des Indiens nomades ou cantonnés était déjà descendu à deux cent quatre-vingt-sept mille neuf cent quatre-vingt-un ; en comparant ce chiffre à celui de 1865, on relève une perte de dix-neuf mille huit cent soixante-et-un Indiens en cinq ans, soit près de quatre mille par an.

De quelque manière que l'on groupe les chiffres, cette loi de diminution progressive se vérifie, même parmi les Indiens qui vivent librement au milieu des blancs. Ainsi en 1860 le nombre d'Indiens civilisés était estimé à quarante-quatre mille deux cent un : en 1865, il était descendu à trente-neuf mille huit cent quatre-vingt-dix-huit ; en 1870, il n'était plus que de vingt-cinq mille sept cent trente-et-un [1], ce qui indiquait une diminution de dix-huit mille quatre cent soixante-dix Indiens en dix ans ou plus de dix-huit cents par an.

Dans aucun Etat, aucun territoire, si clément en soit le ciel, les Indiens ne sont à l'abri de cette implacable mortalité qui les frappe. Aucune partie de l'Amérique ne jouit d'un climat aussi salubre que la Californie. En 1852, on estimait à trente-deux mille deux cent soixante-six le nombre des Indiens civilisés de cet Etat ; en 1860, il n'était plus que de dix-sept mille sept cent quatre-vingt-dix-huit ; en 1870, de sept mille deux cent quarante-et-un, diminuant ainsi de plus de moitié à chaque décade d'années, c'est-à-dire qu'à la fin du siècle il n'y aura plus en Californie que quel-

[1] *Ninth Census of the United-States, statistics of population.* Wahington, 1872.

ques centaines d'Indiens civilisés, et peut-être plus d'Indiens nomades. En 1870, le nombre total des Indiens de Californie était de vingt-neuf mille vingt-cinq ; il était environ le double en 1860.

Ce phénomème va partout se vérifiant depuis que les blancs ont mis les pieds en Amérique. Les Delawares, qui ont jadis été si puissants, ne comptent plus que de rares représentants. Cooper a célébré le dernier des Mohicans, et les mandanes, qui autrefois allèrent des embouchures du Mississipi jusqu'auprès des grands lacs, les mandanes, qui avaient bâti des villes et pouvaient lever des armées, n'étaient plus en 1866 que quatre cents ; ils étaient même moins nombreux en 1868, année où ils disparurent presque tous dans une épouvantable épidémie de petite vérole. La maladie fut apportée dans leur camp, sur le haut Missouri, par un navire à vapeur qui venait y faire la troque. Où sont maintenant toutes ces tribus atlantiques et celles des grands fleuves et des grands lacs que les premiers colons rencontrèrent en si grand nombre, quelques-unes si florissantes, ces Iroquois, ces Algonquins, ces Hurons, ces Chactas, ces Séminoles, ces Natchez et tant d'autres ? Des unes, on a oublié jusqu'au nom ; les autres, jadis si populeuses, n'ont plus que des représentants épars. J'ai vu à Caughnawagah, près Montréal, les derniers des Iroquois chanter au lutrin, mener des convois de bois sur le Saint-Laurent, ou guider les bateaux à vapeur sur les rapides, qu'eux seuls ont la hardiesse de franchir [1].

[1] Sur le dernier rapide, le plus dangereux, on stoppe, on appelle Baptiste, qui arrive en pirogue, monte à bord, prend la

A la Nouvelle-Orléans, j'ai aperçu les derniers descendants des Natthez, dont les infortunes émurent si fort la plume de Chateaubriand, installés au marché public comme vendeurs d'herbes. Qui eût jamais songé qu'Atala et Chactas devraient ainsi finir? Enfin au bord du lac Erie, près la chute du Niagara, j'ai acheté pour quelques dollars aux derniers enfants des Six-Nations, que Fenimore Cooper avait connues dans toute leur gloire, des colliers de coquillages et des mocassins ornés de perles. Au commencement du siècle, on estimait à six cent mille le nombre des Indiens répartis sur toute la surface occupée aujourd'hui par les Etats-Unis. On a vu que ce nombre était descendu à trois cent mille environ en 1866, et à deux cent quatre-vingt-huit mille en 1870 [1].

barre, et l'on franchit, entre deux murs de rochers, l'abîme vertigineux. Le navire craque, les eaux montent en poussière jusqu'à bord ; les passagers, inquiets, haletants, trouvent la minute bien longue. Un marin français, l'amiral R... à bord d'un de ces steamers, avouait que, dans tous ses voyages sur mer, il ne s'était jamais trouvé dans une situation aussi chanceuse, et il admirait le sang-froid de Baptiste qui, calme à la barre, guidait le navire, incliné, suspendu sur le rapide, entre deux écueils qui le touchaient presque.

[1] Le chiffre exact, 287,981. se décompose ainsi :

Indiens de l'*Indian Territory*.	59,367
Indiens des autres réserves et nomades	228,714
Total. . . .	287,981
A quoi il faut ajouter les Indiens du territoire d'Alaska acquis en 1868, estimés en bloc à.	70,000
Et les Indiens civilisés de tous les Etats-Unis . . .	25,731
On arrive ainsi à un total de	383,712

qui représente le chiffre de tous les Indiens disséminés en 1870

Cette diminution progressive des Peaux-Rouges est donc désormais un de ces phénomènes qui se réalisent suivant une loi fatale, irrésistible. Néanmoins il y a encore en anthropologie une école, sans doute bien intentionnée, qui persiste à méconnaître ce fait indéniable, qui même prétend que la population indienne est partout en croissance, et se mêle utilement aux blancs. « Lorsqu'elle diminue, dit-on, c'est uniquement par suite des mauvais traitements des colons, qui n'acceptent pas le Peau-Rouge comme un égal, comme un frère, » et l'on oppose alors aux chiffres officiels nous ne savons quelles statistiques des républiques espagnoles, comme si les colonies hispano-américaines, qui sont en si grande décadence, pouvaient être mises en parallèle avec celles des Anglo-Américains, comme si en pareille matière le *self-government* hardi des pays protestants ne l'emportait pas sur la centralisation étroite et mesquine des pays catholiques. Il y a longtemps que Chateaubriand l'a dit : « Les descendants de Pizarre et de Fernand Cortez valent-ils les fils des *frères* de Penn et ceux des Indépendants ? »

Quelques-uns ont parlé d'assimilation, d'absorption lente, qui permettrait à l'Indien de se fondre avec le blanc. Les faits sont aussi contraires à cette théorie. Combien avons-nous relevé de Peaux-Rouges au milieu

sur la surface de l'Union. Il sera curieux, quand le dixième cens sera dressé en 1880, de comparer ce chiffre avec celui qui sera alors relevé. — Le nombre des femmes est chez les Indiens plus grand que celui des hommes. La différence en faveur des femmes est souvent d'un tiers. On a signalé le même fait chez toutes les nations polygamiques, les Turcs, les Persans, les Chinois. Nous l'avons relevé aussi chez les mormons,

des blancs en 1870 ? Pas même vingt-six mille, et le nombre en va diminuant d'année en année. Depuis trois siècles et plus que les Indiens assistent à la colonisation de leur pays par les Européens, aucun ne s'est réellement rapproché de l'homme civilisé. Il y a entre les deux races comme une répulsion instinctive, une antipathie naturelle qui ne permet pas à l'une de se joindre fraternellement à l'autre. Dans toute l'étendue des Etats-Unis, on ne peut citer qu'un seul Indien vraiment civilisé : c'est le général Parker, qui a succédé comme chef des Senecas au fameux *Red-Jacket ;* encore est-il métis. Ce qui se passe pour le Peau-Rouge a lieu aussi pour le nègre. Dans tous nos voyages, nous n'avons entendu citer qu'un noir réellement instruit, parlant et écrivant bien : c'est Lislet-Geoffroy, que plusieurs créoles encore vivants ont connu. Il était de l'île Maurice, mûlâtre, bien qu'il eût la peau et les cheveux d'un nègre ; il se connaissait en sciences physiques et mathématiques, en topographie, et fut nommé correspondant de l'Académie des sciences de Paris. Arago le mentionne dans ses écrits. Cet exemple est le seul en ce genre dont on puisse arguer ; il n'est même pas probant, puisque le sujet est de sang mêlé.

Un rêve tout aussi chimérique que la fusion des races, c'est la civilisation graduelle du Peau-Rouge par le cantonnement, par la culture du sol. Combien de ces Peaux-Rouges qui ont réellement accepté ces enclaves, et qui y ont quelque peu prospéré? Les premiers seuls que l'on cantonna, il y a quarante ans, dans le territoire Indien. Ils étaient alors peut-être cent mille ;

combien sont-ils aujourd'hui ? Un peu plus de cinquante mille. Tous les autres Indiens ne veulent pas entendre parler de cantonnement: « Nous voulons vivre comme nous avons été élevés, en chassant les animaux de prairies. Ne nous parlez donc plus de nous envoyer dans des réserves et de nous faire cultiver la terre, » disait le grand sachem des Corbeaux, Pied-Noir, aux commissaires venus au fort Laramie, et il ajoutait : « Laissez-nous aller où va le bison. Envoyez vos fermiers, mais que ce ne soit pas pour nous. Le Corbeau promène son camp à travers la plaine, et chasse l'antilope et le buffle. C'est là ce qu'il aime. Pères, regardez-moi et regardez tous les Corbeaux, ils sont de la même opinion que moi. » Dent-d'Ours, l'autre grand sachem, qui avait parlé avant Pied-Noir, avait été non moins explicite que lui : « Pères, vous m'avez dit de bêcher la terre et d'élever du bétail ; je ne veux pas qu'on me tienne de ces discours, j'ai été élevé avec le bison, et je l'aime. Depuis ma naissance, j'ai appris comme vos chefs à être fort, à lever ma tente quand il en est besoin et à courir à travers la prairie selon mon bon plaisir. » Nous savons que la Nuée-Rouge ne s'est pas exprimé autrement à Washington et à New-York. Les seuls parmi les sauvages qui acceptent sans se plaindre d'aller dans les enclaves où on les confine et d'y cultiver la terre sont ceux de caractère faible et chez lesquels a diminué l'esprit guerrier. « Celui-ci est un bon sauvage, me disait le traitant canadien Pallardie en me montrant un pauvre Sioux, il va partir pour sa réserve et mener la charrue cet hiver. »

Une dernière école de philanthropes voudrait réunir

tous les Indiens des États-Unis, quels qu'ils fussent, dans un seul et même territoire, qui entrerait comme une unité dans l'Union, et qui resterait soumis à une sorte de fédération intérieure comme territoire indien. Ce seraient de petits États-Unis rouges, si l'on peut ainsi parler. M. R. de Sémallé, qui le premier a conçu cette idée, nous disait, au commencement de l'année 1874, que le général Parker, comme grand chef des Senecas, s'était mis enfin à la tête de ce projet, et qu'il avait jeté les bases de la future constitution qui régirait « l'Etat des hommes rouges. » Quelques mois ne s'étaient pas écoulés que déjà des difficultés se rencontraient, le projet subissait un temps d'arrêt, et il en sera sans doute de la formation de cet Etat comme de l'installation des réserves. En toutes ces choses, on oublie de consulter le principal intéressé, l'Indien, qui ne veut ni de réserve, ni de territoire, ni de constitution, ni d'État, mais qui entend vivre et mourir nomade, comme il est né. Nous avons la plus grande estime pour la personne et les talents du général Parker ; néanmoins nous sommes persuadé que lui aussi poursuit un rêve, généreux, il est vrai, qui est de tous le plus réalisable, mais qui malheureusement ne se réalisera jamais.

Les preuves si nombreuses que nous avons données de l'anéantissement fatale des Peaux-Rouges dans une limite de temps assez rapprochée sont, hélas ! hors de toute contestation. Soit que l'Indien aille se confiner dans les réserves que les blancs lui indiquent, et où il trouve toujours plus de protection, plus d'abri que dans l'isolement du désert, — soit qu'il persiste à vivre à l'état nomade dans les prairies, dans les grandes

plaines, dans les plateaux élevés du Nevada, de l'Utah ou des Montagnes-Rocheuses, — soit enfin que, venant se perdre au milieu des blancs, il se résigne à vivre de la vie de l'homme civilisé, la loi de sa disparition graduelle est partout la même, et toutes les étapes qu'il peut essayer de faire aujourd'hui vers un autre genre de vie ne le sauveront pas, il est trop tard ; le barbare et l'homme policé, paraît-il, ne peuvent ici vivre côte à côte. La nature avait fait présent à celui-là du champ le plus étendu qu'elle eût donné à aucune autre nation pour le coloniser, le peupler. Là sont les plus belles eaux, les plus vastes plaines, les plus fertiles alluvions, les plus riches mines, les plus denses forêts, les plus grands lacs, les rivages les mieux défendus. La nature, généreuse et patiente, a laissé au Peau-Rouge le temps nécessaire pour tirer profit de tous ces trésors, de tous ces avantages. Le Peau-Rouge n'a pas voulu se plier à la dure loi du travail, qui est celle de toute l'humanité ; il n'a pas voulu labourer le sol, le féconder de ses efforts ; les plaines, les forêts, il ne les a utilisées que pour la chasse, — les eaux, que pour une pauvre pêche faite le plus souvent à l'arc, et à la fin, comme si la nature s'était lassée d'attendre, le blanc est venu, qui a porté sur tout ce continent une énergie, une ardeur indomptables. Il a bâti des villes, créé des ports, jeté sur les lacs et les fleuves des navires sans nombre, et uni par une canalisation savante, la plus longue qui existe sur le globe, les eaux douces aux eaux de l'Océan. Il a partout exploité les mines, installé des fermes, des manufactures, des usines, défriché les bois, construit des routes, des chemins de fer, des télégra-

phes, et un jour, dans un accès d'audace que plus d'un croyait ne devoir pas réussir, il a joint les deux océans, l'Atlantique et le Pacifique, par un ruban de fer continu à travers l'immense étendue des prairies. Ce jour-là a sonné le glas du Peau-Rouge. On peut plaindre le pauvre indigène, mais on ne doit accuser que lui de sa défaite et de sa mort.

Curieuse et mélancolique destinée que celle de cet enfant du désert condamné fatalement à disparaître, parce qu'il n'aura pas voulu se mêler à ses vainqueurs, et profiter des leçons qu'ils lui apportaient, alors qu'en une autre circonstance mémorable c'est le barbare, ce sauvage de Germanie, qui a tant de ressemblance avec les Peaux-Rouges, qui a vaincu et régénéré l'homme civilisé ! Ici le barbare envahisseur a détruit le vieux monde romain pour en former l'Europe moderne, là le sauvage aborigène aura regardé passer, sans le comprendre, le civilisé venu d'Europe, et la jeune Amérique se sera faite sans lui ; bien plus, sa race aura entièrement disparu le jour où le grand continent sera tout à fait colonisé.

XVIII

LE DIXIÈME RECENSEMENT

La population blanche. — Sa répartition par Etats. — Les grandes villes. — La population noire. — Les Chinois. — La race rouge. — Les immigrants. — Le centre de population. — A quand les Etats-Unis seront-ils entièrement peuplés.

Tous les dix ans, depuis 1790, les Américains publient les différents tableaux du recensement de leur population. Le dernier est celui de 1880. Les chiffres nous fournissent plus d'un curieux renseignement, comme on va le voir.

Le 1er juillet 1880, il y avait aux États-Unis 50,155,783 habitants ; c'était une augmentation, sur le recensement de 1870, de 11,597,412 habitants, ou de 20 pour 100.

En 1870, on comptait aux États-Unis 38,558,371 habitants, et sans la guerre de sécession, qui avait fauché par milliers les hommes pendant cinq ans et entravé toute immigration, on en aurait évidemment compté au moins 40 millions.

Si, ce qui est probable, la merveilleuse progression

qui a toujours été relevée jusqu'ici continue, il n'est pas douteux que, vers les premières années du siècle prochain, disons 1910, les États-Unis arriveront à ce chiffre de 100 millions d'habitants, qu'on avait déjà rêvé pour l'an 1900. En effet, depuis 1790, si l'on prend les recensements successifs, on constate pour chaque période ou décades d'années, une augmentation qui est en moyenne de vingt-huit pour cent ; par conséquent, en trente ou trente-cinq ans, le chiffre de la population double. Il a toujours doublé et ces cinquante millions doubleront comme ont doublé les quatre millions du début ; donc, en 1910, les États-Unis compteront probablement cent millions d'habitants sur un territoire qui est grand comme les quatre-cinquièmes de l'Europe, avec des campagnes magnifiques qui produisent à cette heure 160 millions d'hectolitres de blé, 450 millions d'hectolitres de maïs, et dont on envoie, pour le blé seulement, 60 millions d'hectolitres en Europe.

Sur le chiffre recensé de 50 millions d'habitants, le chiffre de la population masculine est un peu supérieur à celui de la population féminine, environ 90,000 en plus, et cet excédent s'explique surtout parce que, dans les chiffres de l'immigration, on compte deux tiers d'hommes contre un tiers de femmes.

Dans le chiffre de la population recensée en 1880, il y a 43,403,000 blancs, 6,581,000 noirs, 105,600 Chinois, 66,400 Indiens civilisés, et de plus, nés à l'étranger, 6,677,943 individus, qui sont venus s'établir dans le pays d'une façon définitive, sans esprit de retour. Les enfants qui naissent de ces immigrants sont inscrits comme des natifs Américains, et, d'autre part, la plu-

part de ces immigrants, après quelque temps de séjour et en ayant satisfait à certaines formalités, c'est-à-dire signé un papier où ils déclarent qu'ils sont dans l'intention de devenir citoyens américains, peuvent voter, occuper une portion des terres publiques, s'établir par droit de *préemption* et de *homestead*, en un mot, prendre possession de ces terres sur autant de fois 160 ares ou 64 hectares qu'il y a de têtes majeures dans la famille. En outre, ils peuvent remplir des fonctions publiques, arriver à toutes les positions officielles, excepté à celle de président des États-Unis ; car pour occuper ce poste, il faut être né aux États-Unis de parents américains.

De 1821 à 1883, il est arrivé aux Etats-Unis 12,500,000 immigrants, dont 5,335,000 partis de la Grande-Bretagne, 3,792,000 de l'Allemagne, 605,000 de Suède et Norvège, 334,000 de France, 293,000 de Chine, 181,000 d'Autriche-Hongrie, 167,000 d'Italie, 128,000 de Suisse, 110,000 de Russie, dont 50,000 Polonais.

Dans ce moment, les Etats-Unis comptent trente-huit États et huit territoires, non compris le territoire Indien et celui d'Alaska, l'ancienne Amérique Russe, non plus que le district neutre de Columbia, où est Washington.

Les territoires sont des États mineurs ; ils envoient chacun un délégué au Congrès, mais ils n'ont pas le droit d'y envoyer des représentants ayant droit de vote ; ils n'ont pas non plus de constitution proprement dite, jusqu'au jour où le Congrès les reconnaît comme États. En principe, il suffit pour cela qu'il y ait dans un territoire au moins 30,000 habitants ; mais il y a des raisons pour lesquelles certains territoires, quoique ayant le nombre d'habitants voulu et au delà, ne sont pas re-

connus comme États, par exemple, si la majorité des citoyens y est *démocratique* et si c'est le parti *républicain* qui gouverne au Congrès. Il y aussi un territoire où non seulement le chiffre de la population dépasse celui que doit avoir un État à son origine, mais encore qui a beaucoup plus d'habitants que certains États, et qu'on ne reconnaît pas néanmoins comme État, parce qu'on y pratique la polygamie : c'est l'Utah, le pays des Mormons.

Voici quelle est la population actuelle des États par groupes. Dans ceux qu'on appelle les États de la Nouvelle-Angleterre, au nombre de six, les plus anciens, les plus civilisés, et qui se composent du Massachusetts, du Vermont, du Connecticut, du Maine, du New-Hampshire et du Rhode-Island, il y a 4 millions d'habitants, et l'on constate une augmentation de quatorze pour cent sur le précédent recensement. On est là fixé, on est avec toutes les habitudes de luxe qu'on a dans les pays très-avancés, et cette augmentation de quatorze pour cent en dix ans est notable, si on la compare à ce qui se passe en France.

Notre population augmente à peine de 100,000 habitants par an. Si nous mettons, avec 38 millions d'habitants, un an pour croître de 100,000, il nous faudra mettre dix ans pour croître d'un million, et quatre cents ans pour croître de 40 millions. Par conséquent, pour doubler la population actuelle, pour faire ce que les États-Unis font en trente ans, nous mettrons quatre cents ans. Dans les États du milieu, qui se composent des États de New-York, de Pensylvanie, de New-Jersey, de Delaware, de Maryland, de Virginie occidentale et du

district de Colombia, on compte, en 1880, 12 millions et demi d'habitants, soit une augmentation de dix-huit et demi pour cent.

Les États du centre, l'Illinois, l'Ohio, le Missouri, le Michigan, l'Indiana, le Wisconsin, l'Iowa, le Minnesota, le Nebraska, le Kansas, le Colorado, renferment 17 millions d'habitants. L'augmentation de population y a été de vingt-neuf pour cent. C'est ici le pays des fermiers, des agriculteurs, des mines, des grandes prairies et forêts, des pâturages. Les États dont nous avons déjà parlé sont, au contraire, des pays manufacturiers. C'est dans les États de la Nouvelle-Angleterre que sont les grandes filatures, surtout les filatures de coton, qui font concurrence même à celles de Manchester. On envoie de Lowell, de Providence, de Fall-River, des cotonnades jusqu'en Angleterre, et souvent les dames anglaises les préfèrent, parce qu'elles sont mieux teintes, plus fines, de meilleure qualité que les leurs.

La Pensylvanie est la région des mines de fer, des forges, du charbon, du pétrole ; les États de l'Ouest sont les pays de grandes fermes, du maïs, du blé, du bétail. On y exploite aussi les bois.

Les États du Sud forment la région du tabac, du coton, du sucre, du riz, des oranges. Ce sont la Virginie, la Georgie, la Caroline du Nord et du Sud, la Floride, le Kentucky, le Tennesse, l'Alabama, le Mississipi, le Texas, la Louisiane, l'Arkansas. Ces États sont peuplés de noirs. C'est là que vivent tous les anciens esclaves, et il y a des États où ils sont plus nombreux que les blancs.

La population du Sud était, en 1880, de 15 millions d'habitants ; l'augmentation a été de trente pour cent.

Celle de la population noire est un phénomène curieux. Jusqu'ici, la plupart des géographes, des philosophes, des moralistes pensaient que le nègre livré à lui-même dans un pays qui n'était pas le sien tendait à disparaître, et qu'il fallait l'esclavage pour le maintenir.

Les États du Pacifique sont la Californie, l'Orégon, le Nevada, États miniers et États à blé. Ils renferment un million d'habitants et l'augmentation a été de quarante-cinq et demi pour cent.

Restent les territoires, au nombre de huit : l'Arizona, l'Utah, le territoire de Washington, le Nouveau-Mexique, le Montana, l'Idaho, le Dakota, le Wyoming. Il y a là 607,000 habitants, et l'augmentation a été de soixante-seize et un tiers pour cent.

C'est dans ces territoires principalement que l'on cantonne les Indiens dans des réserves, et que se dirigent tous les chercheurs d'aventures, tous les individus qui, pour une raison quelconque, ne se trouvent pas à l'aise dans les États de l'Atlantique, de l'Ouest ou du Pacifique, et qui alors vont devant eux, en quête de la fortune. Ils arrivent ainsi dans les territoires souvent en fort grand nombre, et y sont quelquefois une cause de grand embarras.

Il faut dire maintenant un mot des villes principales de tous ces États.

La première est celle qu'on appelle la *Ville impériale*, New-York, la véritable capitale des États-Unis. C'est le premier port du globe après Londres et Liverpool. Le mouvement annuel des exportations et des importations y dépasse le chiffre de 4 milliards de francs.

Cette ville, qui avait un peu moins d'un million d'ha-

bitants en 1870, en a aujourd'hui plus de 1,200,000. Elle a devant elle une autre ville, Brooklyn, qui compte 567,000 habitants, et qui n'est séparée de New-York que par la rivière de l'Est, sur laquelle est le pont suspendu le plus long qui existe.

Philadelphie a 847,000 habitants.

Chicago, qui n'existait pas avant 1830, et qui, en 1837, incorporée comme commune, n'avait encore que 4,000 habitants, Chicago en avait 503,000 au 1er juin 1880, et c'est après New-York la plus grande place de commerce de toute l'Amérique, comme c'est le plus grand port du monde entier pour les bois, les céréales, les viandes salées. On expédie de Chicago trois millions de tonnes de blé et d'autres céréales, c'est-à-dire de quoi charger 3,000 navires de 1,000 tonneaux chacun. L'exportation des porcs va de pair avec celle des grains, car on tue à Chicago 6 millions et demi de porcs. Il n'y a pas de marché au monde qui puisse sous ce rapport le disputer à celui-ci, de même pour les bois. On met en coupe réglée toutes les grandes forêts de pins qui s'étendent jusqu'au nord du lac Supérieur, et tous ces bois, à l'état de poutres, de madriers, de planches, de bardeaux, de douelles, et souvent de maisons, sont expédiés de Chicago sur les ports de l'Atlantique et de là jusqu'en Europe.

Boston, Saint-Louis, Baltimore, Cincinnati ou Porcopolis, ont respectivement 363,000, 350,000, 332,000 et 256,000 habitants ; enfin d'autres villes, au nombre de quatorze, ont un chiffre d'habitants qui varie entre 234,000 pour San Francisco, et 90,000 pour Rochester.

Dans toutes les colonies où étaient autrefois des escla-

ves, telles que les Antilles et les États de l'Amérique latine depuis le Mexique jusqu'au Chili, enfin les colonies de la mer des Indes, l'île Maurice, autrefois l'île de France et l'île de la Réunion ou Bourbon, il est passé en principe que le noir, à mesure qu'on l'a émancipé, s'est livré à la paresse, à l'ivrognerie et a fini par disparaître à peu près entièrement dans un milieu qui n'avait d'ailleurs jamais été le sien.

Voici maintenant le phénomène curieux et nouveau que révèle la statistique américaine. Les nègres, qui n'étaient, en 1870, que 4,880,000 sont, en 1880, 6,581,000, soit une augmentation de trente-cinq pour cent, et cette augmentation est plus grande que celle de la population blanche, qui ne dépasse guère trente pour cent.

On attribue ce fait à ce que beaucoup de ces noirs, depuis leur émancipation, pouvant travailler librement, sont restés sur leurs anciennes plantations. On croyait, après 1865, que peu à peu ils se déplaceraient. Pas du tout. Dans les États du Nord, où l'on a tant plaidé pour eux, où l'on a tant demandé leur affranchissement, il n'y en a que 542,000, et, dans les États du centre, 388,000. Presque tous sont restés dans les États du Sud, les Carolines, la Louisiane, le Mississipi, la Virginie, la Georgie, l'Alabama, où ils sont en tout au nombre de 5,630,000, formant près des deux cinquièmes de la population totale.

Ils sont restés dans les États où ils étaient esclaves, quoi qu'on ait fait pour les renvoyer dans l'Ouest ou jusqu'en Afrique, dans la colonie de Liberia ; ils sont restés sur les lieux où ils étaient, ils ont procréé et

augmenté plus que les blancs. Ils travaillent, ils se livrent à la culture du coton, du riz, de la canne à sucre. Un assez grand nombre s'emploient comme terrassiers sur les chemins de fer, d'autres enfin prêtent leur industrie à divers métiers : ils sont barbiers, plâtriers, blanchisseurs, décrotteurs ; ils servent dans les hôtels, ils s'ingénient, en un mot, de toute façon, et c'est grâce à ces habitudes de travail qu'ils ont augmenté, et cela malgré une émancipation peut-être un peu hâtive et subite, et malgré la liberté absolue, même en politique, qui leur a été accordée.

A entendre tout le bruit qui s'est fait autour des Chinois aux États-Unis, et après toutes les campagnes qui ont été menées contre eux, on serait porté à croire qu'ils étaient excessivement nombreux. Or, il n'y a que 105,613 Chinois dans une population de plus de 50 millions d'habitants, et ils n'étaient encore que 56,197 en 1870.

Presque tous ces Chinois se rencontrent dans les États du Pacifique. Il y en a plus de 90,000 en Californie, dans l'Orégon, dans l'État de Nevada, et 11,700 dans les territoires. Ils sont cuisiniers, blanchisseurs, jardiniers, terrassiers sur les canaux et les chemins de fer, laveurs d'ors dans les placers.

Dans le Massachusetts, ils sont 237, employés dans une cordonnerie et une filature de coton.

Dans la Louisiane, ils sont 489, disséminés dans les rizières, les plantations de sucre et de coton.

Dans l'État de New-York, ils sont au nombre de 946, presque tous à New-York, où ils fument l'opium et ne font rien de bon.

Les Indiens, qu'on appelle les Peaux-Rouges, sont les indigènes de l'Amérique du Nord. Les uns sont civilisés, les autres sont restés sauvages, nomades ; ceux-ci ne travaillent pas, ne se livrent pas à la culture du sol : il leur faut d'immenses champs de chasse pour tuer quelques bisons, quelques élans, quelques castors. De plus en plus l'immigrant, le pionnier, arrivant sur leurs terres, on a fini par les traquer, les enfermer dans des réserves qui sont délimitées dans quelques Etats et surtout dans les territoires.

En 1880, il y avait 65,000 Indiens civilisés aux Etats-Unis, et parmi eux, les cinq tribus civilisées du territoire indien, le Cherokees, les Crecks, les Chactas, les Séminoles, les Shikaws. En 1870, il n'y en avait que 25,000. Il y a donc eu une augmentation d'un peu plus du double d'une décade d'année à l'autre, c'est-à-dire que, du groupe des Indiens des prairies, il en est entré un certain nombre dans la civilisation. Ils ont revêtu des habits, ils sont allés aux écoles apprendre à lire, à écrire, à faire un peu de calcul, à conduire la charrue, manier un outil, forger le fer.

En 1880, d'après l'*Indian Report* ou rapport du bureau indien de Washington, qui dépend du ministère de l'intérieur, le chiffre des Indiens des tribus était de 253,000, dont un peu plus de la moitié, c'est-à-dire 132,000, étaient civilisés ou à peu près civilisés. On les dit civilisés, quand ils viennent assister, le dimanche, au prêche du missionnaire qui est établi dans la tribu, ou qu'ils fréquentent l'école établie pour eux. Les Indiens tout à fait nomades ne vivent en quelque sorte qu'à cheval, chassant le bison, et sont les ennemis irréconciliables

des blancs. Voici comment a varié, de 1870 à 1880, le chiffre de toute la population indienne, en y comprenant même les Indiens civilisés : en 1870, on relevait 313,000 Indiens ; ce chiffre est pris dans la statistique officielle de 1870, dans le neuvième recensement. En 1872, on n'en trouvait plus que 297,000, d'après *l'Indian Report*; en 1876, 266,000, et en 1880, 253,000, comme il a été dit tout à l'heure ; c'est-à-dire que, dans ces dix dernières années, le chiffre total des Indiens a diminué de 20 pour 100 ou de 60,000 soit 6,000 en moyenne par an. On peut toutefois admettre qu'une partie des Indiens a dû se fondre dans la population américaine.

Il serait facile de calculer à peu près l'époque, quelque éloignée qu'elle soit, où il n'y aurait plus d'Indiens dans l'Amérique du Nord. Ce phénomène de disparition graduelle, contre lequel beaucoup de moralistes s'élèvent au nom d'idées qui sont évangéliques, mais qui n'ont rien à voir avec la géographie et l'ethnologie, se vérifie également en Australie, où les aborigènes, les Papous, disparaissent de plus en plus devant l'envahissement des blancs. En Tasmanie, ils ont même tout à fait disparu. Ce phénomène aussi se vérifie dans la Nouvelle-Guinée, dans les endroits où les blancs s'installent, et de même dans la Nouvelle-Calédonie, dans toutes les îles de l'Océanie, y compris la Nouvelle-Zélande, avec les Maoris. Il y a même des îles océaniennes où les naturels ont complètement disparu.

C'est là ce que Darwin a si bien décrit par ce mot : la lutte pour la vie. Ces populations paresseuses, ayant besoin de très-grands espaces pour vivre, pour

aller à la chasse, à la cueillette de certains fruits sauvages, disparaissent fatalement devant les populations travailleuses, civilisées, blanches, qui se contentent d'un petit espace, qui viennent modifier l'état du sol et troublent ces races nomades dans une vie où elles se plaisaient depuis l'époque antédiluvienne. Ces races primitives finissent par diparaître, quand elles ne sont plus, pour ainsi dire, dans leur milieu. C'est le faible qui succombe devant le fort. Elles sont prises aussi, devant l'envahissement de plus en plus marqué des Européens, d'une espèce de sentiment de profonde tristesse, d'une sorte de chagrin moral, qui les abat et qui ne les rend plus aptes à la procréation. Partout ces choses se voient, même dans notre Afrique. Dans les parties que nous civilisons, l'Arabe disparaît, meurt, ou s'enfonce de plus en plus dans le désert.

Depuis les premiers temps de la découverte, les Européens ont immigré en Amérique. Il est certain que si l'on prend en bloc cette population de 50 millions d'hommes que nous venons de recenser, on peut dire qu'il n'y a eu là, dès le principe, que des immigrants.

Dans le début, ce furent les *pèlerins*, les indépendants, les frères de Penn, dans le Nord, puis les *cavaliers*, dans le Sud, enfin divers groupes d'Européens, des Allemands, des Suisses, des Français, des Hollandais, des Suédois. Le noyau des treizes colonies initiales s'est formé de la sorte.

Ces immigrations ont eu lieu avec des oscillations diverses. Toutes les fois qu'il y a eu de grandes crises en Europe, politiques ou financières, il s'est fait un grand

mouvement d'immigration vers les États-Unis. La misère a été aussi une des principales causes d'émigration : des familles, des villages entiers, comme en Irlande, ont émigré.

D'un autre côté, quand il y a eu aux Etats-Unis quelque crise économique ou politique, comme en 1857, en 1860-65, en 1873-1877, en 1883-85, il y a eu un temps d'arrêt dans l'immigration européenne et même un retour de quelques émigrés vers la mère-patrie ; puis, quand le moment propice est revenu, alors les populations d'Europe, comme pour gagner le temps perdu, se sont mises de nouveau en marche. C'est un Mississipi humain, disent les Yankees, qui traverse l'Atlantique. Les immigrants arrivent souvent en quantité telle, que dans le monde européen on en a été ému, notamment en Allemagne, où tout ce qui a pu être fait pour arrêter ce flot a été tenté par le gouvernement, mais en vain. Il perd par là d'abord des soldats et ensuite des gens qui payent l'impôt. L'émigration allemande n'en a pas moins continué en dépit de tous les obstacles. Les Allemands émigrent en telle quantité aux États-Unis, que, en l'année 1880, dans le chiffre de 525,000 émigrants, ils tiennent la première place ; les Anglais et les Irlandais ne marchent qu'après, et pourtant les Irlandais sont partis alors au nombre de 62,000.

Les Suédois et les Norvégiens viennent après les Allemands, les Irlandais et les Anglais. Ils ont fondé aux États-Unis, dans le Wisconsin, des villes où l'on ne parle que leur langue, où l'on ne lit que des journaux scandinaves, où il n'y a que des églises de leur religion.

En 1880, les Suédois et les Norvégiens sont partis au

nombre de plus de 45,000 pour les États-Unis. Autrefois ils ne partaient pas en aussi grand nombre ; mais aujourd'hui que la plupart ont des parents ou des amis en Amérique, ceux qui partent savent très-bien où ils vont. Les mennonites russes, cette secte calme, tranquille, qui ne veut pas faire la guerre, qui ne demande qu'à vivre en paix avec le prochain, sont établis depuis quelques années aux Etats-Unis, notamment dans le Texas et le Kansas, où ils ont fondé des colonies très-intéressantes. 7,000 sont partis de Russie en 1880.

Il y a encore, parmi les principaux immigrants, les Austro-Hongrois, Autrichiens, Hongrois, Tchèques, au nombre de 19,000, et les Italiens de 11,000.

Les Français sont en très-petit nombre, à peu près 4,000 par an.

De 1847 jusqu'à 1880, on calcule qu'il est arrivé plusieurs millions d'immigrants aux États-Unis, et sur ce chiffre, on ne compte que 113,000 Français ; c'est-à-dire qu'il n'a pas émigré plus de Français aux États-Unis, malgré tous les avantages qu'on rencontre là-bas, qu'il n'en a émigré en Algérie, qui est aux portes de la France et comme un département français.

Il est vrai qu'il y a bien des ennuis pour les pauvres émigrants en Algérie : le gouvernement militaire, les longues formalités bureaucratiques. Il faut d'ailleurs le reconnaître, nous ne sommes plus une nation émigrante, nous n'avons plus le goût des longs voyages comme nos ancêtres qui ont fondé la Louisiane et le Canada ou Nouvelle-France, qui ont bâti Saint-Louis sur le Mississipi, Saint-Louis, qui est aujourd'hui une

ville de 300,000 habitants, et Montréal et Québec, sur le Saint-Laurent, qui sont aussi des villes de fondation française.

On calcule que 11 millions d'Européens ont franchi l'Atlantique en moins de quatre-vingts ans pour s'en aller aux États-Unis.

Dans le recensement de 1880, qui indique un chiffre total de 50 millions d'habitants, ces 11 millions d'immigrants interviennent pour près de la moitié; car il est évident que s'il n'y avait pas eu l'immigration, quel qu'eût été l'état de la société Américaine, quelque désir qu'on eût eu de fonder la famille, il n'y aurait pas, en 1880, un chiffre de 50 millions d'âmes, et ce chiffre n'eût été peut-être que de 25 millions.

On calcule que l'immigrant apporte avec lui en moyenne 100 dollars, c'est-à-dire 500 francs, et qu'il vaut au moins, comme capital humain, 5,000 francs. Généralement, cet homme de vingt à quarante-cinq ans, est fort, vigoureux, valide, travailleur ; il vaut bien ce que valaient les nègres, c'est-à-dire 5,000 francs. Il en résulte que ces 11 millions de citoyens Européens immigrés, ou, si l'on veut, ces 10 millions s'ils apportent 500 francs chacun, cela fait cinq milliards en beaux écus sonnants, c'est-à-dire le malheureux tribut que nous avons payé à l'Allemagne. En outre, si chaque immigrant, comme on vient de le dire, représente au moins le capital d'un nègre ou de tout homme valide qui travaille, c'est-à-dire la valeur de 5,000 francs, cela fait encore 50 milliards de francs acquis par les États-Unis du chef de l'immigration.

Voilà ce que représente véritablement cette masse

d'Européens qui arrive à flots toujours plus pressés, et l'on est bien obligé de reconnaître qu'une partie de la fortune de l'Amérique du Nord gît précisément dans l'immigration. Il est vrai qu'on fait tout le nécessaire pour bien recevoir ces nombreux arrivants.

Nous savons que ce sont les plus grandes compagnies maritimes transatlantiques qui, aujourd'hui, transportent les immigrants en Amérique et que, quand ceux-ci arrivent, il y a des interprètes pour les accueillir. On leur remet les lettres que leurs parents ou leurs amis et connaissances déjà établis en Amérique leur ont adressées depuis leur départ. Il y a un bureau de poste spéciale qui conserve toutes ces lettres. Il y a aussi un bureau de chemins de fer qui a été spécialement établi pour soustraire ces gens à tous les solliciteurs, à tous les coureurs ou *runners* qui poursuivent de leurs obsessions les pauvres voyageurs ignorants et crédules. On donne immédiatement à tous les nouveaux arrivants des billets pour la destination où ils désirent se rendre. Pour changer leur monnaie, il y a un bureau de change. Bref, il y a tout ce que peut désirer l'étranger qui arrive, même un bureau de travail, *labor bureau*, où l'on donne un emploi à ceux qui n'ont pas de place. Il y a enfin, pour les immigrants malades, une infirmerie qu'ils trouvent à l'arrivée, puis un hôpital établi dans une île très-bien située, sur le bras de mer qu'on appelle la rivière de l'Est. Ici et là, les immigrants, dont la santé réclame des soins, sont reçus et soignés gratuitement.

Les Américains ont les meilleures terres pour la culture, les plus belles rivières, les routes, les chemins de

fer, les canaux les mieux outillés, et des mines de fer, de charbon, de pétrole, de cuivre, d'étain, de zinc, de plomb, de mercure, d'argent et d'or, riches comme on n'en voit nulle part.

Dans ce pays béni du ciel, on faisait 4 millions de balles de coton en 1876, on en produit 7 millions aujourd'hui. On récoltait 100 millions d'hectolitres de blé, on en récolte 165 millions ; on récoltait 200 millions d'hectolitres de maïs, c'est à présent 500 millions ; on fondait 2 à 3 millions de tonnes de fonte de fer, on en a fondu près de 5 millions en 1883 ; on extrayait 50 millions de tonnes de charbon, on en extrait aujourd'hui 110 millions, presqu'autant que ce que produit l'Angleterre. Enfin, dans les quatre ans qui vont de 1876 à 1880, la dette nationale a été réduite de plus d'un milliard de francs, et on la réduit encore chaque jour.

La nature a pourvu en partie à cet heureux état de choses, et les hommes ont fait le reste par leur énergie, leur courage et les institutions démocratiques qu'ils ont su se donner.

Ce qu'on appelle, dans les recueils de statistiques de la population des États-Unis, « le centre de population, » c'est le point où l'équilibre serait atteint si le pays était une surface plane sans aucun poids, mais capable de supporter le poids de ses habitants dans le nombre et la place où on les trouve, chaque individu étant supposé avoir le même poids et exercer une pression sur le point pivotal proportionnelle à la distance où il en est. En un mot, le centre de population, c'est le centre de gravité de la population d'un pays, et le problème se résume, pour chaque cas, dans la détermination de ce centre

dont on marque la place sur la carte en degrés de latitude et de longitude, à l'intersection d'un parallèle et d'un méridien qu'on a calculés.

Pour déterminer la vraie position du centre de population, on choisit un point qui en soit aussi près que possible, et on y trace un parallèle et un méridien. L'intersection de ces deux lignes est regardée comme étant le centre cherché, et ces lignes sont prises comme les axes des moments. On sait qu'on appelle moment, en statique, le produit d'une force par une distance. Un moment nord ou sud est le produit de la population par sa distance au parallèle pris ; un moment est ou ouest, le produit de la population par sa distance au méridien pris. Dans le premier cas, les distances sont mesurées en minutes d'arc ; dans le second il est nécessaire d'user des milles ou des kilomètres par suite de l'inégale longueur des degrés et minutes aux différentes latitudes.

La population est groupée par degrés carrés, c'est-à-dire en aires ou surfaces comprises entre des parallèles et des méridiens consécutifs, qui sont des unités commodes pour ce travail.

La population de cent des principales villes est déduite de celle de leurs degrés carrés et traitée séparément.

La population de chaque degré carré est prise comme étant à son centre géographique.

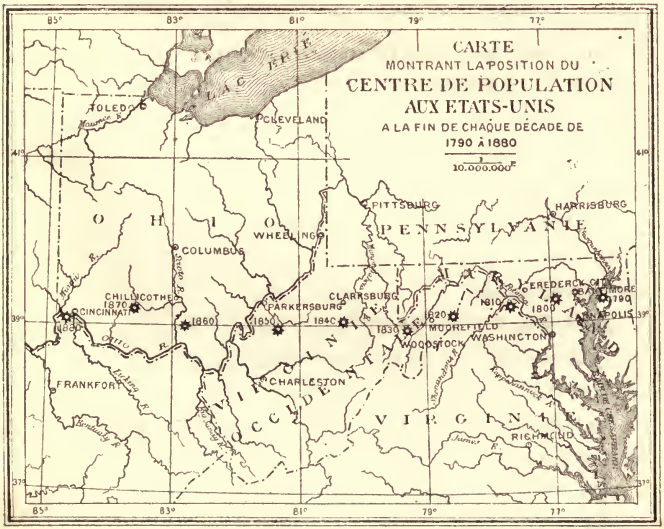
La population de chaque degré carré et de chaque ville au nord et au sud du parallèle pris est multipliée par sa distance à ce parallèle, et l'on fait la somme des moments nord et sud. Leur différence, divisée par le

total de la population du pays, donne la correction en latitude, positive au nord, négative au sud.

On calcule de même la somme des moments est et ouest, on en tire la correction en longitude.

Le centre de population des Etats-Unis a toujours marché à l'ouest à partir du premier recensement qui remonte à 1790. On était alors très-voisin de l'époque où avait eu lieu la guerre de l'Indépendance entre la métropole et les treize colonies anglaises qui avaient toutes été fondées sur les bords de l'Atlantique. Il est facile de déduire *a priori* que le centre de population des Etats-Unis devait être, à ce moment-là, très-près du rivage.

En effet, en 1790, il est à 23 milles à l'Est de Baltimore, dans l'Etat de Maryland (voir la carte.) Baltimore



D'après la carte publiée avec le 10e Recensement des Etats-Unis, 1881

est un port de mer, au fond de la baie de Chesapeake, où se jette la Susquehana et le port est situé sur le rivage ouest de cette baie. Le centre de population est sur l'autre rivage, vis-à-vis, à l'Est, et l'on peut dire qu'il est en réalité sur l'Atlantique.

En 1800, le centre de population est à 18 milles à l'ouest de Baltimore, toujours dans l'Etat de Maryland ; il a avancé de 41 milles.

En 1810, il continue à marcher à l'ouest, en inclinant au sud, ce qui est dû à l'annexion du territoire de la Louisiane. Il est à 40 milles au nord-ouest de Washington, sur la frontière de l'Etat de Maryland.

En 1820, il est à 16 milles au nord de Woodstock, en Virginie, inclinant au sud, comme précédemment, à cause de la colonisation du Mississipi, de l'Alabama et de la Georgie.

En 1830, tournant de même au sud, à cause de l'annexion de la Floride et de l'extension de la colonisation dans le sud et le sud-ouest, il est à 19 milles au sud-ouest de Moorefield dans l'Etat qu'on appelle aujourd'hui la Virginie occidentale.

En 1840, nous le trouvons, montant cette fois au nord, à 16 milles au sud de Clarksburg, encore dans la Virginie occidentale.

En 1850, il est à 23 milles au sud-est de Parkersburg, toujours dans la Virginie occidentale, et il incline au sud par suite de l'annexion du Texas.

En 1860, le centre de population s'élève au nord, à 20 milles au sud de Chillicote, dans l'Etat d'Ohio.

En 1870, il remonte encore au nord, à 48 milles nord-est de Cincinnati. Ce mouvement au nord provient de la

guerre civile de sécession, qui a occasionné la dépopulation du sud.

Enfin, en 1880, le centre de population incline au sud, les Etats du sud s'étant relevés et l'immigration reportée au sud-ouest. Il est à 8 milles au sud-ouest de Cincinnati, dans le Kentucky, à un mille de la rive sud de l'Ohio et à un demi-mille sud-est du village de Taylorsville, comté de Kenton.

Les éléments astronomiques de ce point sont les suivants :

Latitude 39° 04' 08"

Longitude 84° 39' 40" (méridien de Greenwich.)

Pendant quatre-vingt dix ans, la ligne qui joint les centres de gravité assure sensiblement le 39me parallèle et s'en est allée droit à l'ouest. « A l'ouest, oui ! la marche de l'Empire prend sa voie, » disent les Américains dans leur langage imagé : *Westward, ho ! the curse of Empire takes its way.* » C'est là le cri des pionniers inscrits sur un des magnifiques tableaux qui ornent l'entrée du capitole à Washington et qui ont été peints par Leutzé. Et cette marche à l'Ouest est non-seulement une image poétique, qui répond au mouvement des pionniers, mais encore, on vient de le voir, c'est une véritable expression géographique et même géométrique, indiquant la marche en avant, à l'Ouest, du centre de population des Etats-Unis.

Le nombre total de milles effectués de décade en décade d'années par la marche de ce centre est de 457 milles ou 735 kilomètres, soit en moyenne de 50 milles ou 80 kilomètres par décade, pour quatre-vingt dix années, ou une moyenne de 8 kilomètres par an. Le point

le plus au nord de la ligne qui joint tous les centres est au départ, en 1790, le plus au sud, en 1830, année où l'Alabama, l'Arkansas, le Mississipi, la Louisiane furent organisés en Etats et la Floride en territoire. Cinq années, 1830, 1840, 1850, 1860, 1880, oscillent autour du 39me degré. Il n'y a pas en latitude de variation plus grande que 18 minutes, alors que l'avancement total en longitude est de 8 degrés et demi. Le mouvement de 1850 à 1860, est le plus grand de tous, 81 milles; les autres se tiennent entre 36 et 58 milles et l'accélération subite du mouvement considérable entre les années 1850 et 1860, c'est le peuplement de la Californie qui en est la cause, et qui fait que douze individus à San Francisco pèsent autant sur le point pivotal du centre de population, au croisement du 83e méridien et du 39e parallèle, que quarante individus à Boston.

La population des États-Unis double à peu près tous les trente ans, comme on le voit par le tableau suivant, qui comprend les recensements d'une période de 90 années ou dix recensements.

Années du recensement	Nombre d'habitants	Accroissement décennal 0/0
1790	3.929.214	
1800	3.308.483	29.8
1810	7.239.881	30.8
1820	9.633.822	28.6
1830	12.866.020	28.5
1840	17.069.453	28.1
1850	23.191.876	30.4
1860	31.443.321	30.2
1870	38.558.371	20.4
1880	50.155.783	26.1

La moyenne de l'accroissement décennal est de 28,1 0/0. Les deux décades d'années où la population a le moins augmenté, sont les deux dernières, celle de 1870 et celle de 1880, à cause de la guerre de sécession d'une part, et d'autre part, à cause de la crise économique qui a régné aux États-Unis et a fait considérablement diminuer l'immigration.

Si l'on mesure la distance entre l'Atlantique et le Pacifique à la hauteur du 39me parallèle que suit la marche du centre de population, on trouve 4,320 kilomètres. Sur ces 4,320 kilomètres, le centre de population en a fait 735 en 90 ans, de 1790 à 1880, c'est-à-dire qu'il a marché, à la vitesse de 8 kilomètres par an. Pendant le même espace de temps, la population est passée de 4 millions à 50 millions d'habitants, c'est-à-dire qu'elle s'est accrue de douze fois et demi son chiffre initial.

Cela étant, nous pouvons nous demander à quel moment et avec quel nombre d'habitants le centre de population des Etats-Unis aura fini de se déplacer, sera arrivé au centre géographique, au centre de figure du pays, et alors les Etats-Unis auront toute leur population, et même un trop plein, comme la Chine ou l'Inde d'aujourd'hui, et commenceront à leur tour à émigrer.

Prenant la moitié de la distance entre l'Atlantique et le Pacifique autour du 39me degré, nous avons 2160 kilomètres. C'est la distance du centre géographique des États-Unis, par le 39me degré, à l'Atlantique et au Pacifique. Or, nous sommes partis de l'Atlantique, et nous avons déjà racheté 735 kilomètres. Il en reste donc 1425 à faire, ce qui, à 8 kilomètres par an, représente

178 ans, disons un nombre rond de 180. Cent quatre-vingts ans, c'est 18 décades d'années, 18 recensements. Cela nous mène à l'an 2060. Or, le chiffre de la population a doublé depuis 1790 tous les trois recensements, tous les trente ans ; disons maintenant qu'il doublera tous les quarante ans. Le chiffre actuel de 50 millions aura donc doublé, en 180 ans, quatre fois au moins, c'est-à-dire qu'il aura passé de 50 millions à 100, 200, 400 et 800 millions, en 1930, 1980, 2030, 2080, et que la population des Etats-Unis aurait alors, si ce calcul était juste, la population de l'Asie ; mais les Etats-Unis ne sont pas même aussi grands que la Chine, avec, il est vrai, moins de déserts, et la Chine toute entière n'a jamais eu plus de 4 à 500 millions d'habitants. Admettons ce dernier chiffre pour les Etats-Unis, si l'on veut, en l'an 2060, c'est-à-dire en moins de deux siècles, et nous serons bien près de la vérité, car la loi des trente ans pour le doublement dans la suite des temps ne continuera pas à se vérifier avec la précision mathématique qu'elle y a mise pendant près d'un siècle, sauf le cas de la guerre de sécession ou d'une crise financière. En outre l'immigration européenne ne dépassera pas, et ne présentera même plus sans doute les chiffres qu'elle a atteints de 5 et 600.000 et même 700.000, dont 200.000 Allemands, en 1881 et 1882. Les atteindrait-elle encore, avec les Allemands, les Anglais et les Irlandais, les Suédois, les Norvégiens, les Austro-Hongrois, les Italiens, les Russes, qui émigreront toujours beaucoup, il n'en est pas moins vrai que cette masse d'émigrants, devant 60 millions d'habitants que les Etats-Unis vont compter en 1890, sera de moindre importance relative qu'elle

ne l'a été récemment devant des populations de 40 et 50 millions d'habitants.

Quoiqu'il en soit, les Etats-Unis auront un jour leur centre de figure, leur centre géographique cadrant avec leur centre de population, comme la France à la forme pentagonale, qui a son centre de population vers Bourges, vers le centre du pays, Bourges que quelques-uns demandaient pour capitale après les désastres de 1814 et 1815.

La France est ainsi, au propre et au figuré, le pays le mieux équilibré sur sa superficie, sans vallées profondes, sans grandes montagnes, et l'un des mieux arrosés, des mieux cultivés, mais dont les habitants, hélas ! n'émigrent plus, ne procréent plus, tant ils se trouvent bien chez eux !

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Préface 1

I. Le Nebraska et le Wyoming. — Départ de Washington. — Pittsburg. — Les chemins de fer américains. — Le marché aux grains de Chicago. — L'enregistrement et la délivrance des bagages. — Omaha le dimanche. — Les Peaux-Rouges du Nebraska. — Mouvements des Indiens. — Fausse alerte. — Buffet de Laramie. — Les pionniers du Wyoming. — Le col d'Évans et le chemin de fer du Pacifique 1

II. Le chemin de fer interocéanique. — Une fête d'inauguration. — Le général Dix. — Les compagnies *Union* et *Central Pacific*. — Leur capital et leurs ressources. — La *Transcontinental Memphis Pacific*. — Rien sans argent 16

III. Les gens de Benton. — Les villes naissantes. — Le juge Lynch. — Premiers besoins. — Les modes bentoniennes. — Ni bas ni mouchoirs. — En promenade et à l'auberge. — Départ pour Black-Buttes. — Le Désert-Rouge. — Un amoureux sans gêne. — Dernières stations. — Une nuit à Bitter-Creek. — Triste coche, triste pays ! 27

IV. Dans le désert. — Nous versons. — Un homme blessé. — La Rivière-Verte et ses habitants. — Nous versons encore. — Derniers relais. — Arrivée triomphale dans la Nouvelle-Sion. — La route des Émigrants. — La Porte du Diable. — Un type de bouvier. — Le peuplement du désert. — Une peinture du Capitole. — A l'Ouest ! à l'Ouest ! 39

V. La ville du grand-lac-salé. — Heureux réveil. — La véranda de l'hôtel Townsend. — Le camp Douglas. — Le pape des mormons. — Première entrevue. — Le grand exode. — Le pays du sel. — La colonisation des Saints. — Aspect de la ville. — Les monuments : la Présidence, le Tabernacle, le Temple, le Théâtre. — La jeune actrice miss Alexander. — Une capitale modèle. — Moyens d'information 52

VI. La polygamie. — Les Saintes et les Saints. — Le journaliste Stenhouse. — Comment on se remarie. — Le photographe Savage. — L'hôtelier Townsend. — Les mœurs patriarcales. — La loi céleste. — Un cas pendable. — Les épouses spirituelles. — Saint Pierre et saint Paul. — Le mariage. — Pas de jalousie. — Soumission absolue. — Opinion d'un apothicaire. — Où se recrutent les mormons. — Arrivée d'un convoi de néophytes. — Prédominance des naissances féminines. 67

VII. L'église des saints. — Le prophète Joseph Smith. — livre de Mormon. — Premières persécutions, premières prédications. — Martyre du prophète. — Exode au Lac-Salé. — Organisation du territoire d'Utah. — Extension de l'Eglise mormonne en Europe et sur le globe. — Les livres sacrés. — Le Credo des Saints. — Un communiant sans le savoir. — Un sermon de Kimball et de Brigham Young. — Les notables de l'Église. — Les Anges exterminateurs 79

VII. Le pays des mormons. — Une lessive naturelle. — Tumulus indien. — Curiosités que j'y découvre. — Caverne funéraire. — Deux crânes anciens. — Un bain dans le lac. — Le Bassin-Intérieur. — Un déjeuner d'évêque. — Sources sulfureuses. — Le baptême à l'eau minérale 99

IX. Les indiens de l'Utah. — Les mormons, amis des indigènes. — Une distribution de cadeaux. — Les cantonnements. — Les chefs des Serpents et l'interprète Huntington. — Légende des Yutes sur la création de l'homme. — Les langues et les types. — Quelques mots de Yute 111

X. Encore le désert. — Départ de la ville de Lac-Salé. —

Un maître de poste malin. — En carriole. — Washaki. — Un dandy Peau-Rouge. — L'oncle Jack. — Le père Smith à la jambe de bois. — Fondation d'Austin. — Physionomie de la ville. — Une bonne nuit. — La mine et l'usine de Manhattan. — Traitement des minerais d'argent. — Honneur au blanc métal ! 124

XI. Les solitudes du Nevada. — Belmont et Pahranagat. — Découverte des mines de White-Pine. — Mines de Humboldt. — Des voleurs imaginaires. — Un chien enragé. — Arrivée à Wadsworth 138

XII. Entrée en Californie. — La Sierra-Nevada. — Le lac Donner. — Sacramento. — Derniers travaux des chemins de fer Central et Union. — Cérémonie au point de rencontre. — Importance du grand railway du Pacifique. — Le tour du monde en trois mois 150

XIII. Le filon d'argent de Comstock. — Découverte de la mine de Washoe. — Grande agitation. — Le coche pour Virginia-City. — Aspect de la route. — Physionomie d'une ville minière. — Un pionnier français. — Un jeu effréné. — Panique de 1864. — Exploitation souterraine. — Le tunnel Sutro. — Mon cicerone. — Les broyeurs mécaniques. — La cuve américaine. — Le tonneau allemand. — Le *patio* mexicain. — Les briques d'argent. — L'établissement de Gould et Curry. — Production des mines de Nevada. — Les plus riches veines du monde 165

XIV. San Francisco. — Le registre des hôtels. — Petit forum. — Hommes et femmes. — Amour des titres. — Les Californiennes. — Un hôte aimable. — La *mission Dolores*. — Cliff-House. — Le quartier chinois. — La rue Montgomery. — Un bal en mer. — Procession politique. — Un tremblement de terre 205

XV. La région des placers. — Visite au comté de Nevada. — Une histoire véridique de voleurs. — Tous tués. — Traitement des sulfures aurifères. — Exploitation des alluvions anciennes. — Le décrotteur de Bear-Valley. Mokelumne-Hill, Murphy. — La forêt des arbres géants du Calaveras. — Les Indiens de Californie. — Un conte de sauvage. — Les chutes de Yosemity. — Les mines

de mercure de New-Almaden. — Casse-cou ! — Distillation du vif-argent. — Le commerce du mercure. — Excursion aux bains de Calistoga, aux geysers, au lac de borax, à la solfatare. — Exploitation du borax et du soufre. — Une page de Cooper. — Retour par mer à New-York 224

XVI. Les immigrants. — La baie de New-York. — Les premiers immigrants. — Ventes d'hommes. — Voyages désastreux. — Les commissaires d'émigration. — Castle-Garden. — Recensements. — Comment se distribuent et se dispersent les arrivants. — Le pionnier. — Caractères de l'émigration européenne aux Etats-Unis 251

XVII. Les derniers Peaux-Rouges. — La Nuée-Rouge et la Queue-Bariolée. — Une palabre dans la Ville-Impériale. — Griefs réciproques des Indiens et des blancs. — Mœurs et croyances des sauvages. — Diminution de la population indienne. — Disparition fatale 300

XVIII. Le dixième recensement. — La population blanche. — Sa répartition par Etats. — Les grandes villes. — La population noire. — Les Chinois. — La race rouge. — Les Immigrants. — Le centre de population. — A quand les Etats-Unis seront-ils entièrement peuplés ? 353

FIN DE LA TABLE

Imprimerie de DESTENAY, Saint-Amand (Cher).

UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY,
BERKELEY

THIS BOOK IS DUE ON THE LAST DATE
STAMPED BELOW

Books not returned on time are subject to a fine of 50c per volume after the third day overdue, increasing to $1.00 per volume after the sixth day. Books not in demand may be renewed if application is made before expiration of loan period.

DEC 14 1925

Feb24'49M5

6Apr49LB

MAR 24 1977

REC. CIR. MAR 24 '77

25m-7,'25

YB 36779

358636

E164
S65

UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY